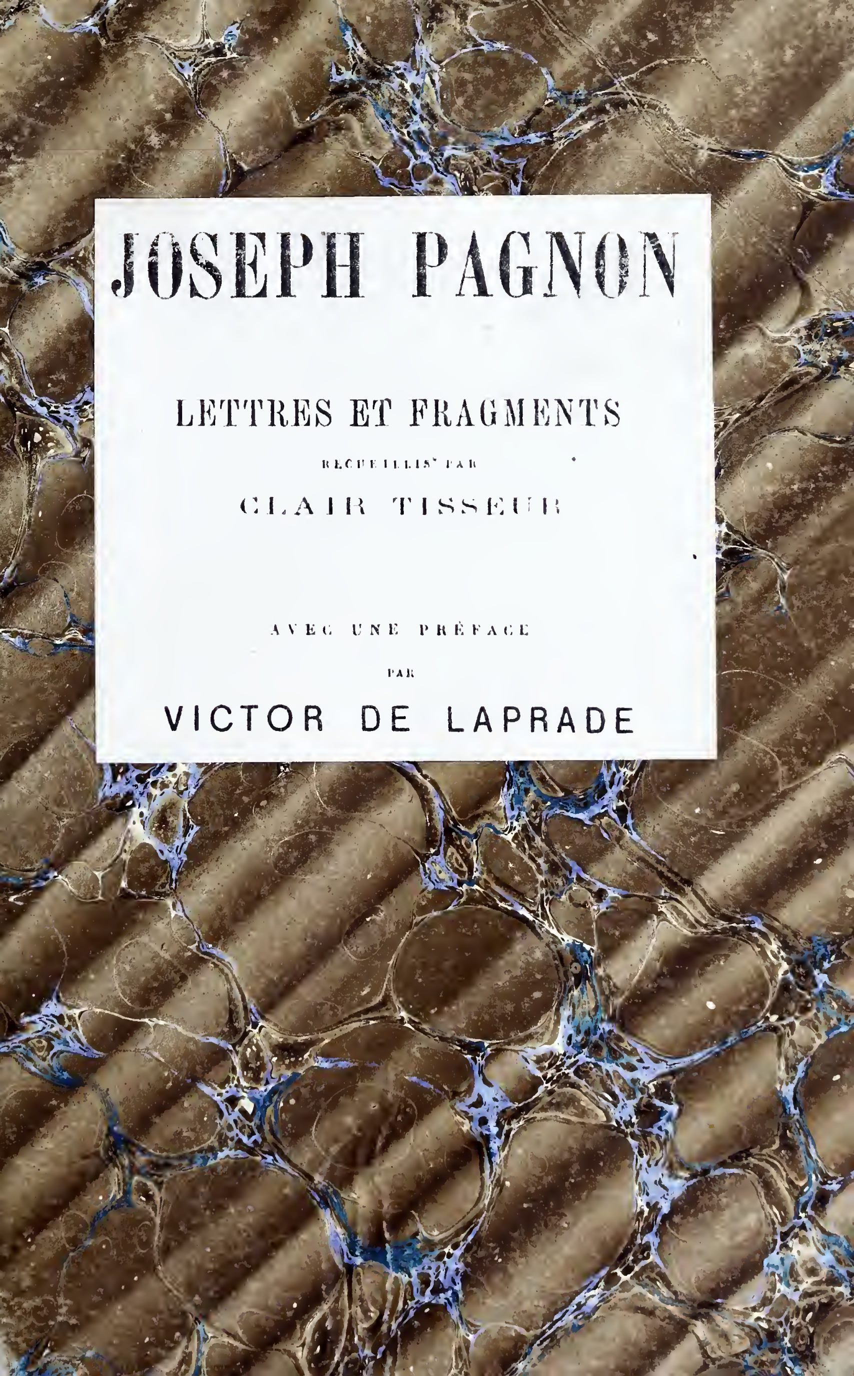

JOSEPH PAGNON
LETTRES ET FRAGMENTS
RECUEILLIS PAR
CLAIR TISSEUR
AVEC UNE PRÉFACE
PAR
VICTOR DE LAPRADE



JOSEPH PAGNON

LETTRES ET FRAGMENTS

RECUEILLIS PAR

CLAIR TISSEUR

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

VICTOR DE LAPRADE

De l'Académie française

PARIS

FÉLIX GIRARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue Cassette, 30

MDCCCLXIX

PRÉFACE

I

Notre temps a vu se produire certains livres qui forment une famille à part et comme un genre nouveau dans la littérature. Presque tous sont devenus populaires, autant que ce mot peut s'appliquer aux succès obtenus dans le cercle des esprits cultivés. Sans être précisément des biographies, des mémoires, des recueils de lettres ou d'œuvres posthumes, ces ouvrages ont un peu de tout cela, avec quelques traits de la physionomie du roman. L'amitié, l'admiration de l'éditeur ont fait de lui le collaborateur du

charme contagieux, ce qui les associe intimement à l'œuvre, aux aspirations, aux défaillances, à tout ce qui constitue le tempérament de notre époque.

Nourries dans la foi chrétienne, toutes ces âmes sont agitées des hautes ambitions qu'elle suscite, et qui ne trouvent pas à se satisfaire dans l'étroit domaine de la vie terrestre; elles éprouvent toutes ce besoin du mystérieux *au delà* qui centuple ici-bas toutes les joies de l'âme moderne, et qui les mélange toutes de nostalgie et de terreurs. Outre ce souci de l'infini, on rencontre dans ces âmes une habitude de l'analyse de soi-même, un goût pour la vie intérieure et pour l'examen de conscience qui n'existe plus que fort peu dans les esprits saisis par les doctrines propres à notre siècle.

On peut dire des adeptes de la science contemporaine, des penseurs séparés, des philosophes indifférents ou hostiles à l'idée chrétienne, qu'en général ils regardent plus au dehors qu'au dedans d'eux-mêmes, plus dans la société et dans la nature que dans l'homme moral. Si l'on veut étudier l'intelligence et les facultés actives dans leur exercice positif, le jeu des caractères aux prises avec les évènements, les croyants n'ont rien de plus à nous apprendre que les

incrédules. Mais si l'on veut approfondir dans la nature humaine ce quelque chose qui n'est ni l'intelligence, ni le sentiment, ni la volonté, ni le caractère proprement dit, mais qui participe de tout cela, qui se manifeste comme le principe et le support de la personnalité, et que ce mot d'*âme* désigne plus particulièrement, c'est parmi les fidèles du christianisme qu'il en faut chercher les exemples. On trouve ailleurs de hautes intelligences, des volontés fortes, des caractères énergiques et droits ; on ne trouve des âmes que là. Ce tendre et profond spiritualisme, ces aspirations à des amours sans fin, à des beautés sans tache, à des joies sans mesure; ce sentiment de la perpétuité de nos affections au delà du tombeau, mille autres facultés exquises ayant pour siége quelque chose de plus haut que l'imagination et le cœur lui-même, ne se développent que sous l'empire de la foi chrétienne. Les opinions purement scientifiques sont exclusives de ces raffinements de la vie intérieure. Il semble que l'âme s'évanouisse ou diminue chez ceux qui doutent de son immortalité.

Tous les personnages des livres que nous venons de citer, dont l'histoire vraie a charmé les imaginations comme un roman et répandu sur des milliers

de lecteurs tant de saines et douces influences, tous ces aimables esprits sont nés, ont vécu, se sont endormis dans les bras de la religion.

Joseph Pagnon se distingue entre tous par l'inébranlable fermeté de ses croyances. Son esprit n'a pas oscillé un moment dans la tempête d'idées soulevées parmi nous depuis le XVIIIe siècle. Son éducation, presque sans lettres, a préservé sa foi des atteintes de la science, et sa riche nature a suppléé en lui au développement qui nous vient des livres et des études prolongées. Attiré de bonne heure vers la peinture, il n'eut à faire choix qu'entre des ateliers d'artistes et non entre des écoles de philosophie. S'il courut des dangers dans sa carrière, ils furent autres que les dangers de l'esprit. Le fruit de l'arbre de la science ne lui fut pas présenté dans l'atelier de M. Ingres, comme à Maurice de Guérin dans l'orageux cénacle de M. de La Mennais.

On assure que des scrupules respectables, mais inutiles comme toujours, ont fait retrancher des reliques de Maurice tout ce qui attestait trop vivement les combats que sa foi avait eu à subir et les hésitations de sa conscience en face de l'orthodoxie. *Le Centaure* subsiste et suffit à nous prouver, non pas certes des

convictions opposées, mais du moins une grande liberté d'esprit dans un grand vague de sentiments. C'était singulièrement surfaire Maurice de Guérin que de l'appeler *l'André Chénier du panthéisme*. André Chénier est un précurseur et un maître; Maurice est un écho. De toutes parts, avant lui et autour de lui, sous toutes les formes : sous celle de la prose, où il excelle; sous celle du vers, qu'il n'a jamais pu atteindre; dans la poésie, dans la musique, dans la philosophie, dans la peinture elle-même, l'ordre d'idées ou plutôt d'impressions qui a inspiré *le Centaure* débordait dans l'esprit de notre siècle et s'était attesté par des productions autrement vigoureuses. Faut-il voir d'ailleurs une explosion de panthéisme dans ces pages plus recherchées que vraiment neuves, et dont le style rappelle un peu ces traductions de poëmes étrangers qui veulent être littérales? Cela ne coule pas comme de source; tout s'échappe en petits jets et par saccades. Dépouillez un moment de son costume le Centaure, l'acteur de ce brillant monologue, et vous reconnaîtrez en lui un type fort peu primitif, mais ancien cependant de bien des années. C'est le *vague des passions*, comme l'appelle Chateaubriand, le vague des idées; ce n'est pas le panthéisme

qui fait le fond de ce nouveau René. Sa métamorphose en Centaure lui ajoute, il est vrai, un caractère plus étrange, mais encore plus vague. Il est certain que René, dans ces pages, est devenu moins humain; sa passion n'est pas seulement inavouée, elle est indécise sur son objet; elle ne s'adresse plus à un être déterminé, mais à la vie en général. La vague sensation de l'être, la nature, tout ce qui est autre chose que l'humanité, tiennent évidemment plus de place dans ce tableau que dans l'histoire de René. Le personnage, il est vrai, est devenu Centaure; il n'est plus qu'à demi humain à force d'oublier les hommes et de s'intéresser à la nature. C'est là du panthéisme, puisque l'on veut appeler ainsi tout sentiment très-vif du monde extérieur. Maurice possède à fond ce sentiment si commun de notre siècle; il s'y mêle chez lui une passion latente, mais dont l'ardeur se trahit quoiqu'elle soit sans objet. Par dessus tout, il est atteint de la lassitude précoce, de l'impuissance à vivre particulière à cette famille d'êtres charmants où se range Joseph Pagnon. La belle imagination du jeune écrivain nourrie de l'antiquité, à une époque où le sentiment du monde grec, ressuscité comme celui de la nature, nous faisait rêver à la fois de poésie philosophique et

de poésie primitive, s'élançait vers les beautés de la terre encore vierge. C'est dans le monde antérieur à l'homme qu'il a placé un acteur issu de Châteaubriand et de Jean-Jacques. Le Centaure est un René antédiluvien. L'œuvre n'en est pas moins empreinte d'une incontestable personnalité. Outre la grandeur du sentiment et l'élégance des détails, elle a le caractère qui saisit et qui attache ; elle méritait de survivre.

L'auteur de ces *Fragments* n'a pas fait son *Centaure ;* mort beaucoup plus jeune que Maurice de Guérin, il n'a laissé ni de sa plume ni de son pinceau un aussi remarquable témoignage. Son *Centaure*, à lui, eût été une Madone mélangée de déesse, une Béatrice à la fois dantesque et biblique ; mais il n'a laissé comme peintre, et c'est là encore un signe du temps, que des lambeaux de paysages. Quoique élève passionné de M. Ingres et de Flandrin, visant à la peinture religieuse et très-fervent catholique, il payait son tribut comme nous tous à la sirène des forêts et des montagnes. Qu'eût-il été dans sa peinture s'il eût vécu ? N'était-il pas à craindre, pour lui comme pour certains autres, qu'il ne fût trop poëte, quoique à peine lettré, pour s'exprimer pleinement par le pinceau ? La question reste indécise devant ses rares

ébauches. Mais ses fragments écrits et ses lettres portent l'empreinte d'une âme délicate et profonde, et d'une grande richesse de vie morale. Les dons de l'écrivain y apparaissent, merveilleux à constater chez un homme qui n'avait pas lu. Certes, il ne faut pas chercher dans son style les qualités d'art et le soin minutieux des élégances qui frappent le lecteur dans Maurice et dans Eugénie de Guérin. Ses lettres surtout ne se présentent pas comme des pages littéraires, mais comme des indices de sentiment et de caractère. Est-ce à dire que le charme en soit absent, même le charme du langage? Ce n'est pas l'avis de certains lecteurs difficiles et trop sévères peut-être pour les lettres et pour le journal de Maurice et d'Eugénie.

Ces derniers sont par dessus tout des artistes et des lettrés. Si vif que soit leur sentiment, il ne les égare jamais jusqu'à ce laisser-aller du langage, jusqu'à ces négligences de la parole irréfléchie et improvisée qu'entraîne la puissance de l'émotion. Combien est-il d'écrivains, parmi les meilleurs, qui, s'épanchant sur leur carnet ou dans une lettre de famille, aient poussé la coquetterie vis-à-vis d'eux-mêmes ou de leurs proches et l'amour de bien dire aussi loin que le journal d'Eugénie? Pour être de la quintessence, et pour trop

montrer la personne qui se regarde sentir et qui s'écoute parler, ces pages n'en sont pas moins vraies et charmantes ; l'art n'en exclut pas toujours le naturel, et l'on conçoit le succès qu'elles ont obtenu à la fois auprès des lecteurs très-naïfs ou très-raffinés. Il y avait d'ailleurs dans ce poëme de l'affection fraternelle, outre un intérêt de roman, une véritable nouveauté littéraire, un contraste piquant entre les réalités bourgeoises où se consumait la pieuse vie de l'auteur et le style qui les racontait. A meilleur droit qu'on a nommé Maurice *l'André Chénier du panthéisme*, on pourrait dire d'Eugénie que c'est *l'André Chénier des ménagères*. Si minces que soient les détails de la vie de famille qu'elle consigne dans son journal, elle sait les relever par l'expression ; le jardin potager devient sous sa plume un parterre de fleurs. On ne voit pas, tant l'art est parfait, que la fée prenne beaucoup de peine à cette métamorphose. Mais beaucoup de gens disent : A quoi bon ? Le petit nombre des amoureux de la peinture s'intéresse seul, pour le mérite de la couleur, aux idées qui n'offrent pas d'intérêt en elles-mêmes. Nul n'oserait prétendre que l'art exquis du langage soit le seul mérite du journal d'Eugénie; il vaut surtout comme histoire d'une âme, et d'une

belle âme. Mais quoiqu'il n'ait pas été écrit pour le public, c'est un livre de littérature, plus peut-être qu'un livre de sentiment immédiat. A ce titre, il devait céder le pas au *Récit d'une Sœur*.

Voilà un livre s'il en fut où l'absence d'art et de prétentions au style aide singulièrement à l'intérêt. L'émotion des lecteurs ressort des idées, des situations, des sentiments, de l'âme tout entière de ceux qui écrivent. L'immense succès de ces deux volumes, le plus grand qu'un livre ait obtenu en ces dernières années auprès des honnêtes gens, prouve contre cette recherche des petits effets littéraires dans la correspondance et les écrits familiers. Ce livre a sans doute, outre sa valeur même, un charme de curiosité. L'action se passe dans les plus hautes régions de la société polie. Une foule de contemporains illustres traversent le récit et prennent eux-mêmes la parole. Ce n'est plus seulement l'histoire d'une ou de deux âmes d'élite, ce sont les annales de toute une famille merveilleusement douée de la beauté morale. Mais oubliez le fond même du livre, la nature de ces âmes et ces situations privilégiées ; la question est en ce moment sur le langage. Bien des gens font un mérite à ce récit et aux correspondances qu'il renferme d'ê-

tre écrits simplement, négligemment parfois et comme on parle. Aucun talent d'artiste, aucune recherche de style ne vaut en pareille matière la familiarité des grands esprits ou des gens de haute naissance. S'il est vrai, et c'est au moins probable, que l'on doit écrire comme on parle, cela est surtout nécessaire dans les mémoires et dans les lettres. Les habitudes de bon langage qui régnaient autrefois dans les classes supérieures de la société française se sont traduites en chefs-d'œuvre du genre épistolaire. C'est que la suprême élégance pour les écrits de cette sorte est dans un laisser-aller complet, dans l'absolue simplicité. Les esprits naturellement distingués et cultivés dès l'enfance par l'exemple et les saines traditions n'ont pas d'efforts à faire pour s'exprimer purement et noblement. Les écrivains de profession n'ont rien de mieux à tenter que de s'étudier à dire les choses comme on les dit, ou plutôt comme on les disait en causant dans la société polie.

Aujourd'hui les prétentions à la poésie, ou du moins à certaines qualités qui en relèvent, ont partout gâté la prose française, même dans la correspondance et le journal. Il faut être reconnaissant aux personnages du *Récit d'une Sœur* de ce qu'ils n'ont pas visé, com-

me Eugénie et Maurice de Guérin, à *mettre de la couleur* dans le style de leurs notes et de leurs lettres. C'est à la fois une preuve de bon esprit et de bonne maison.

Il serait temps de mettre un frein à l'imagination dans l'art d'écrire et de rendre quelques droits à la pensée simplement dite, au laisser-aller du cœur, au langage direct de la raison. Qui nous délivrera des artistes et des poëtes en prose et de quelques artistes en vers? Le XVIIIe siècle nous avait légué une langue impossible à la poésie, cela est certain; mais prenons garde de léguer à nos neveux une langue impossible à la raison. Jusqu'au style de Châteaubriand, jusqu'au Victor Hugo de jadis, c'est très-bien; mais après le Parnasse contemporain et ses feuilletonistes, qu'on nous ramène à Voltaire et à d'Alembert!

Le jeune peintre dont nous donnons ici les fragments, tout artiste et paysagiste qu'il était, laisse parler son cœur sans art et simplement, au moins dans ses lettres. Ce qui nous reste de lui ne prendra pas place dans une histoire de la littérature et des arts, comme les débris de Maurice et d'Eugénie de Guérin; mais il aura laissé de précieux matériaux à l'histoire

des âmes, comme les écrivains du *Récit d'une Sœur*. Ce plébéien a plus d'une affinité avec ces gentilshommes, outre sa foi chrétienne. Il eut comme eux l'avantage d'écrire sans vouloir être homme de lettres.

Mais toutes ces âmes prises dans leur ensemble, le poëte et sa sœur devenus presque illustres, les nobles personnes à demi béatifiées, l'obscur élève en peinture, tous ces jeunes morts exhumés dans leur fraîcheur et embaumés par des amitiés fraternelles, ont mille traits communs et propres à notre temps; c'est là ce qu'il importe le plus de saisir. On éprouve une impression pareille devant toutes ces figures ressuscitées et qui ont à peine vécu. Il y a un jugement commun à porter sur les écrits qui, en conservant leur mémoire, inaugurent un genre littéraire à peu près nouveau et qui a obtenu tout de suite la popularité.

Ces portraits de jeunes morts ont un charme qu'on a subi dans tous les temps. Chacun s'attendrit, depuis Virgile, chaque fois qu'on entend répéter devant une tombe même inconnue :

Heu, miserande puer! si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris! Manibus date lilia plenis :
Purpureos spargam flores.....

Ils eussent été de grands poëtes, de grands penseurs, de grands artistes, des hommes utiles! On les eût admirés comme ils admiraient eux-mêmes! Ils auraient exercé à leur tour ces nobles influences de l'exemple qui suscitèrent leurs ambitions de beauté morale et de génie! Ils n'ont fait qu'apparaître, on les a aimés; mais leur sort n'a pas été rempli. Presque tous, dans les années qu'ils ont passées sur la terre, si animées qu'elles fussent par les affections et les efforts, gardent quelque chose qui les distingue des natures faites pour vivre, pour produire et pour agir : une physionomie incomplète qui écarte les espérances et annonce une destinée à part. On les a souvent comparés à des fleurs trop tôt retranchées de leurs tiges. Une autre image serait plus juste et rendrait mieux l'impression qu'on éprouve à leur aspect. Une fleur a vécu pour nous; elle est pour nos yeux l'achèvement de la plante; elle a rempli sa destinée sitôt qu'elle a fleuri. C'est une branche d'arbre fruitier au

premier printemps, chargée de sa pourpre ou de sa neige, qui nous représente le mieux ces attrayantes figures, ces mélancoliques existences de héros, de saints et de poëtes morts sans avoir porté de fruits. Le feuillage est absent; on cherche en vain le vigoureux indice de la sève et de la vie. On sent là quelque chose de gracieux et d'incomplet; ce n'est pas seulement la maturité qui manque. Tout arbre doit fructifier; il n'est lui-même, il ne satisfait le regard, il ne témoigne de son espèce et de sa force qu'à l'heure où, parmi la verdure des rameaux, on entrevoit au moins les formes qui vont rougir ou se dorer.

En lisant ces touchantes histoires, en face des témoignages printaniers qu'ont donnés ces jeunes âmes, on devine, pour la plupart d'entre elles, que les arbres ne passeront jamais la fleur. Ce n'est pas tant la précocité de la sève et les bourgeons éclos avant l'heure qui font craindre pour la récolte, que certaines apparences de l'arrière-saison et du climat d'automne entrevues au milieu de ces brillantes promesses. Cette analyse acharnée de soi-même, ces retours assidus de la réflexion sur tous les premiers mouvements du cœur, ce besoin d'en consigner dans un journal ou dans une lettre les moindres pulsations,

voilà chez de jeunes âmes d'inquiétants symptômes de maturité. Leur ardeur à vivre se consume pour une bonne part à creuser au fond de leur substance, à disséquer leurs propres entrailles. Le travail et l'action, l'amour même, tels que leur âge les comporte, ne suffisent pas ; elles ont besoin de se répéter à elles-mêmes tous leurs sentiments et tous leurs actes, de posséder à la fois dans le présent leur passé et leur avenir, et, par l'intensité de cette vie intérieure, de centupler ainsi chaque minute de leur voyage terrestre, comme si elles avaient le pressentiment que le temps va leur manquer.

Plusieurs d'entre ces Marcellus de la poésie, Maurice de Guérin par exemple, ont atteint un âge où d'autres moins réservés et moins délicats ont déjà fait œuvre de virilité et porté leurs fruits. Mais les premiers, trop occupés à s'écouter vivre, à tâter des sentiers différents, à s'effaroucher d'une ornière et des moindres épines, à regarder du haut de leur tour d'ivoire si l'idéal ne se met pas en marche pour venir à eux, s'agitent et se consument dans leurs rêves, pendant que d'autres, plus simples et plus robustes, creusent leur sillon dans la réalité. Toutes ces fougues de l'esprit et du cœur sont paralysées en germe par un

don funeste, qui tient de la sagesse et de la défiance des vieillards. La vraie place de ces figures crépusculaires n'est pas sur notre terre et dans l'histoire des vivants, mais dans ces régions indécises, dans ces limbes où le poëte les visite sans pouvoir les en tirer. Malgré le charme profond, contagieux, universel des écrits où l'on essaye de les faire revivre, ces personnages manquent, pour beaucoup de lecteurs, d'une entière réalité. Ils sont réels cependant, ils ont vécu; mais telle figure d'un roman ou d'un poëme s'empare plus fortement de l'imagination, et nous semble plus vraie, mieux conformée de toutes pièces et mieux pourvue de tout ce qu'il faut pour vivre.

Il y a dans ce vague lui-même, dans l'attrait de ces promesses et de ces espérances non définies, dans la mélancolie de ces splendides avortements, quelque chose de très-sympathique au tempérament de notre siècle, et qui nous charme par d'intimes analogies avec notre temps et avec nous-mêmes. Nous avons commencé par des ambitions sans mesure; tous les progrès nous ont été montrés; toutes les grandeurs, toutes les royautés nous ont été promises du haut de la montagne, et nous y avons cru. Chacun sait à quoi

nous avons abouti. A travers nos déceptions, une attache survit à tous nos rêves, et nous n'avons pas renoncé à notre idéal. Mais nous vivons dans l'indécis et dans l'incomplet, et nous avons fini par aimer ces ébauches qui seront peut-être un chef-d'œuvre.

La physionomie de ces jeunes morts nous séduit donc précisément par *ce je ne sais quoi d'inachevé* que leur a laissé la vie, une vie trop courte pour l'action, mais prolongée dans la rêverie. On nous raconte plutôt ce qu'ils ont été que ce qu'ils ont fait ; on nous laisse à penser ce qu'ils auraient pu accomplir. Les ébauches ont parfois un charme que n'aurait pas le tableau. L'esprit ambitieux de notre temps se complaît dans cet inachevé, qui donne ouverture à toutes les espérances.

II

Mort à vingt-trois ans, le plus jeune de tous, presque sans œuvres, sans que du moins une seule de ses toiles ait conquis la notoriété, longuement malade, l'inconnu qui ressuscite dans ce livre a pourtant quelque chose en son apparence de plus robuste et qui semble promettre une plus longue vie que Maurice de Guérin. Joseph Pagnon est un plébéien, né dans une pittoresque vallée de la Drôme, pareille, dit son historien, à « une poussée du Vivarais qui a franchi le Rhône. » Quoique atteint lui aussi, dans le fond, de ces divines langueurs qui consument le corps et l'âme, sa figure est empreinte de la vigueur des races laborieuses, et contraste avec celle des pâles gentilshommes enlevés comme lui à ce monde par la nostalgie de l'infini. En le suivant dans sa carrière circonscrite entre un groupe d'amis obscurs, à Lyon où il fut transplanté de bonne heure, les ateliers d'Ingres et de Flandrin, et les paysages du Dauphiné, du Vivarais et de la

Provence, on respire un air plus vif et plus salubre qu'à travers des existences plus cultivées et plus mondaines. Là, point d'odeurs de collége, rien de la température des serres chaudes, du parfum des boudoirs, ou de l'encens raffiné des petites chapelles. On n'aperçoit d'autres germes de l'impuissance à vivre que la délicatesse et les ambitions sans mesure.

Joseph Pagnon n'était pas allé beaucoup plus loin que l'instruction primaire. Tous ses amis affirment qu'il n'avait jamais lu que deux livres, la Bible et Dante, peut-être quelques pages de Châteaubriand. On verra ses *Fragments*, plusieurs de ses lettres, et on jugera si l'art d'écrire est un don du collége que nous octroie le diplôme de bachelier. La fin prématurée de cet esprit d'élite prouve sans doute qu'on peut mourir jeune sans que le collége soit coupable de cet homicide. Mais tout en se rendant compte de ce que les études régulières auraient pu ajouter en étendue, en pénétration, en sagesse, à cette intelligence, on peut se demander si les qualités mères des quelques pages qu'il a laissées, si les vertus et les grâces charmantes qui lui méritent un souvenir, si cet enthousiasme pour toutes les beautés, cette tendresse infinie, cette incomparable pureté de l'âme,

cette vigueur contenue de la pensée et du désir, auraient survécu à des années de culture universitaire ; si le style vraiment remarquable de ses *Fragments* aurait gagné tout ce que leur originalité aurait perdu. On peut douter qu'entre la sortie du collége et la vingt-troisième année, cette vie, peu féconde cependant, eût été aussi bien remplie de travaux et d'études dans l'art qu'il adoptait, de hautes pensées, de préparations de toutes sortes à bien agir et à produire de grandes œuvres.

Il était peintre et ne songeait pas à devenir écrivain. Ses dessins et ses rares toiles sont dispersés et ne sauraient former un monument. Ces quelques pages de lui recueillies par l'amitié suffiront peut-être pour lui assigner une place parmi les poëtes qui n'ont pas chanté. A coup sûr, sa biographie formera un des documents les plus intéressants de l'histoire des âmes et des idées de 1830 à 1851. Un trait de son esprit, et aussi de son cœur, qui dénote sa vocation, c'est un sentiment si vif et si profond du charme des belles formes et des beaux regards, qu'il était poussé en lui jusqu'à l'extase, presque jusqu'à l'évanouissement. Cet excès même de la sensibilité propre aux artistes est déjà un symptôme morbide, et montre

dans ce jeune homme d'aspect sculptural un de ces nostalgiques de l'infini, incapables de la vie terrestre. Joignez à ce culte qu'il rend à la beauté visible une telle délicatesse, une si virginale pureté, une horreur si absolue de tout ce qui peut ternir la fraîcheur et le velours des moindres fleurs admirées, que les saints les plus mystiques, contraints de subir le charme du monde visible sans se voiler la face, ne parleraient pas autrement des beautés humaines que ce peintre, amoureux à douze ans, et passant ses journées à dessiner le nu dans un atelier, comme ses camarades les *rapins*. Il ne s'en fit jamais l'ombre d'un scrupule, et la sainteté de sa vie dépasse encore les preuves de talent qu'il a laissées. L'idée de la pureté et l'idée de la beauté sont indissolublement unies dans son imagination. Sa chasteté à lui est rayonnante; on peut dire qu'il a le prosélytisme de cette vertu. En maints passages de ses fragments et de ses lettres, on l'entend s'écrier tout à coup, comme sous l'empire d'une obsession habituelle : O beauté, que tu es pure! ô pureté, que tu es belle! O jeunes filles, soyez pures parce que vous êtes belles!

Ces exclamations n'étaient pas seulement du jeune poëte chrétien dont on va lire les versets dantesques

et bibliques, du candide adorateur d'une Béatrice de quatorze ans; elles étaient d'un peintre ardent à ses pinceaux, habile à reproduire la splendeur des formes féminines avec toute l'audace d'un maître de l'antiquité.

On peut juger de son talent plastique sur ce fait raconté par son biographe pour expliquer un peu de froideur survenue entre Joseph et son maître Hippolyte Flandrin. Joseph avait donné à ce dernier, sur sa demande, une étude de femme qu'on avait fort admirée. « Quelque temps après, M. Ingres, étant dans l'atelier des Flandrin, aperçut cette étude, et, la trouvant fort belle à son tour, la demanda à Hippolyte qui la lui donna, très-certainement sans omettre de lui en indiquer l'origine. M. Ingres peignait alors le château de Dampierre pour M. le duc de Luynes, et représentait *l'Age d'or*, où il avait besoin d'un grand nombre de figures nues; il se servit sans plus de façon de celle de Joseph, et celui-ci apprit le fait d'un de ses camarades chargé de préparer pour M. Ingres les peintures de *l'Age d'or*. »

Cette anecdote nous prouve chez Joseph un rare talent de peintre, mais sans nous offrir aucune de ces singularités d'âme et de caractère qui font de ce jeune

homme un type nouveau et charmant. C'est en lui l'écrivain des *Fragments*, l'amoureux mystique, le moraliste enivré de la beauté visible qui donnent au peintre sa figure originale.

Il y a là, certes, des qualités de style autant que des qualités d'âme, une langue irréprochable avec une plume sans expérience, quelque chose de sobre, de contenu et de fort dans l'exaltation lyrique, une évidente imitation des formes de la Bible et du Dante, mais une forme devenue originale parce que la pensée est très-sincère et très-personnelle, la saveur un peu âpre, mais non sans attrait, d'une traduction littérale de quelque livre étranger ou antique. Joseph, en effet, comme nous l'avons dit déjà, n'avait guère lu que des traductions, celle des saintes Ecritures, celle de la *Divine Comédie* et de la *Vita nuova*. Par cette lecture, sa façon d'écrire et un peu sa manière de sentir s'étaient formées.

On s'en aperçoit même dans ses lettres, quoiqu'elles vaillent surtout par l'absence de cette recherche de l'art, de ces préoccupations littéraires qui gâtent un peu, du moins à notre goût, le journal d'Eugénie de Guérin. Au milieu du laisser-aller de la tendresse dans une famille presque populaire, parmi les trivia-

lités de l'économie domestique d'un étudiant pauvre, et les insouciances de style d'un bulletin donné par un malade à son père ou à sa sœur, tout à coup reparaissent la fermeté, l'élan contenu, le ton arrêté et concis, l'austère ou gracieux mysticisme des *Fragments*. Lorsqu'il écrit, non pas seulement aux amis de son âge, artistes, songeurs et amoureux comme lui, mais à son père, petit marchand, il fait en maint endroit comme dans les *Fragments* : il s'extasie et il moralise. Il s'adresse à ce père avec toute la soumission et tout le respect d'autrefois, toute la reconnaissance d'un fils plein de cœur qui se sent inutile encore, tandis que le père travaille ; et pourtant il dogmatise, tant il est dominé par ses croyances et ses enthousiasmes ; il est presque sermonneur, tant la sève morale a besoin de s'épancher.

Sur la nature de son style et de son talent de peintre, autant que sur celle de son caractère et de son âme, il faut écouter son biographe. Par une autre singularité de ce livre, et qui le rend très-neuf après les publications de M. Trébutien et de Mme Craven, l'ami qui recueille avec une si religieuse tendresse les reliques de Joseph Pagnon, voué lui-même à la carrière des arts, a le goût des analyses délicates en

matière de poésie et de peinture; il a le don de la critique ingénieuse; il a des théories, et il arrive à les appliquer. Il fait plus que nous raconter son ami et son héros, il l'explique, il le juge, il le commente avec détails. Historien, ému toujours et néanmoins clairvoyant, d'un groupe de jeunes enthousiastes dont il pourrait dire : *Quorum pars magna fui*, il apporte autant de maturité à ses jugements d'*outre-jeunesse* qu'il met de souci à son style.

Un des côtés les plus intéressants de ce livre, c'est qu'il est quelque chose de plus que le portrait d'un esprit d'élite peint par lui-même dans ses notes intimes et dans ses lettres, et reflété dans le miroir d'une vive et intelligente amitié. Ce livre est aussi l'histoire d'un mouvement d'idées très-caractéristique du temps où il s'est produit, et qui prend une physionomie particulière dans la ville qu'habitaient les jeunes acteurs et l'auteur de ce récit. Ils étaient presque tous peintres, architectes, sculpteurs, et de plus quelques étudiants philosophes sortis des mains de l'abbé Noirot, dont l'enseignement a suscité à Lyon tant d'intelligences remarquables. Le goût passionné du beau, une piété pleine de ferveur et aussi d'indépendance, une austère pureté de mœurs contrastant avec leur

vivacité d'imagination, n'étaient pas les seuls liens de ces jeunes gens et leur seul trait de ressemblance. Un souci commun des questions sociales les rapprochait encore. Ce n'est pas là une préoccupation très-fréquente chez ceux qui poursuivent les secrets de la forme et de la couleur. C'est un caractère du temps et du pays où s'était formé ce groupe; il dut exister au même moment plus d'une famille semblable en divers grands centres de travail et de lumières. Mais celle qui revit autour de Joseph Pagnon, dans les pages de M. Tisseur, est par dessus tout profondement lyonnaise. Cependant l'intérêt local que ce livre excitera est fait pour s'étendre beaucoup plus loin, ne fût-ce que pour la curiosité et l'estime que mérite un monde si peu connu d'ordinaire et si mal jugé.

Il y a longtemps qu'on a noté le mysticisme parmi les traits distinctifs du caractère lyonnais, un mysticisme doublé d'une forte préoccupation des besoins de cette vie et de la nécessité du travail. Sous l'empire de ce génie positif et pourtant rêveur, laborieux et mélancolique, le sentiment religieux s'est exprimé par ces innombrables œuvres de secours aux misères humaines qui dès longtemps ont fait surnommer Lyon *la ville des aumônes*. Par un de ces contrastes plus

fréquents sur ce sol que partout ailleurs, et qui place presque toujours un matérialisme vivace aux lieux où le mysticisme fleurit, les utopies socialistes sont endémiques à Lyon depuis des siècles. Sur ce fond sérieux et presque triste d'une race à la fois pieuse et industrielle, le génie de l'art a parfois brillé d'un vif éclat, comme d'éblouissantes broderies sur une étoffe de fond sombre.

Nous n'essayons pas ici de tracer la physionomie complète de l'intéressante cité où vécut et s'inspira le groupe de Joseph Pagnon, d'énumérer ses riches productions et ses facultés souvent contradictoires ; mais puisqu'il s'agit de jeunes artistes et de jeunes penseurs à l'imagination originale, qui sont morts ou dispersés presque sans œuvres, constatons certaines particularités qui semblent inhérentes au climat et au sol comme au tempérament de la race.

Peu de floraison et encore moins de fruits mûrs avec tant de sève ! voilà ce qu'on a peine à comprendre chez ces esprits ardents et laborieux, aidés dans leur essor par l'honnêteté de leurs mœurs et la bonne discipline de leur vie.

C'est là précisément que réside le mystère de ce terroir et des éducations faites sous ce ciel. Ce sol

végétal est riche et profond, plein de germes vigoureux et variés ; mais il y a dans l'air je ne sais quelle brume épaisse, atonique, inerte, qui comprime la vie, loin que l'atmosphère, comme en d'autres lieux, aide les facultés à s'épanouir. Il faut dans ce climat plus d'efforts et plus de volonté que partout ailleurs pour se mouvoir et pour agir. Et cependant il émerge tout à coup de ces vapeurs un soleil tout méridional. Quand le rayon frappe sur le bon terrain et sur la plante vivace, il en fait jaillir cette flore splendide qui pare tant de recoins dans nos admirables vallées. Il en est ainsi parmi nous des imaginations et des âmes, fécondes, vigoureuses, mais enveloppées, repliées sur elles-mêmes, enchaînées dans je ne sais quelles ténèbres. Sous d'autres cieux, pas un germe ne reste enfoui, tout s'épanouit en *dehors* éclatants ; un mince filet de sève suffit à une immense floraison. Certains esprits, certains artistes donnent en surface infiniment plus qu'ils ne possèdent au fond ; cela est certain, quoique au premier abord contradictoire. Tel penseur, tel poëte reste toujours supérieur à ses œuvres ; une foule d'autres sont inférieurs, non pas seulement aux succès qu'ils obtiennent, mais aux livres qu'ils écrivent. Ils ont reçu des circonstances ex-

térieures un secours, un appoint qui dépasse de beaucoup leur talent.

Cet appoint ne vient pas toujours du voisinage intellectuel et du monde social, très-souvent c'est le climat qui le fournit; on le trouve en dehors de l'esprit et de l'âme, en dehors de la vraie valeur morale et de la force intime, dans un certain mouvement du sang qui tient à l'air extérieur et à la race. Otez à tels artistes leur tempérament, et vous supprimez leur génie; d'autres hommes d'un génie plus vrai, plus profond, plus puissant même, restent au dessous de ce génie faute d'être secondés par le tempérament et le climat.

Le personnage le plus considérable dans les lettres qu'ait produit la ville de Lyon, Ballanche, est le type le plus exact du génie lyonnais en ce qu'il a de vigoureux à la fois et d'enveloppé. Ballanche est sans contredit un des penseurs les plus originaux de notre temps, un écrivain qui n'a guère de supérieurs par la pureté, la sobriété élégante et la noblesse du langage, par toutes les hautes qualités du style. Son œuvre est restée inachevée, quoique l'auteur soit parvenu à la vieillesse. Ce n'est pas seulement la lenteur du travail, les longs et fréquents retours

d'une conscience scrupuleuse sur le fond et la forme de ses idées ; c'est aussi, il faut le dire, une certaine impuissance à se produire pleinement au dehors, à pousser sa pensée jusqu'au bout. L'art ne fait pas défaut, le style ne manque ni de relief ni de lumière ; les fleurs qui ont réussi à percer l'écorce sont larges et de vives couleurs ; l'arbre est paré çà et là de fruits magnifiques ; mais une bonne part de la sève s'est arrêtée à moitié chemin, l'impulsion vitale a été trop faible ; les organes n'ont qu'incomplètement servi l'intelligence.

Ballanche a cependant laissé une œuvre, une grande œuvre ; plusieurs fragments sont encore inédits. Quand cet admirable écrivain aura été réimprimé dans son entier, quand il pourra en appeler de l'inattention de ses contemporains et de leur bienveillance un peu dédaigneuse à la critique des penseurs et des artistes les plus sévères, sa renommée indécise deviendra pour son pays une véritable gloire.

Ce pays, plus que tout autre en France, est peuplé d'esprits sérieux préoccupés d'idées sérieuses ; nulle part le mouvement des intelligences n'est plus profond et plus continu parmi les classes industrielles. Les faits n'expriment pas toujours cette activité latente ;

mais quand on sait pénétrer dans ces limbes, on est surpris de tout ce que l'on y rencontre de germes qui cherchent à naître et d'âmes qui font effort vers la lumière.

Joseph Pagnon et ses jeunes amis furent un exemple de ce travail intérieur et de cette vaillance d'âme mal servis par l'air ambiant, et qui n'aboutissent pas toujours à des œuvres. Dispersée de bonne heure et décimée par la mort, cette intéressante famille d'esprits aura pourtant laissé un souvenir durable dans le livre que publie aujourd'hui M. Clair Tisseur. Elle aura peut-être, à travers ce livre, son influence posthume, si la jeunesse actuelle est restée accessible à la contagion de l'enthousiasme. Rien de plus édifiant, dans le sens large et vraiment religieux de ce mot, que les lettres de Joseph et l'histoire de ses amis. Un fervent catholicisme les animait, et leur foi comportait tous les grands sentiments que veut exclure l'étroite piété de certains fidèles ; à toutes les nobles passions de l'artiste ils joignirent toutes celles du citoyen.

Les deux moments où la vie intellectuelle se montra le plus intense parmi ces jeunes gens furent la prédication du P. Lacordaire à Lyon, en 1845, et la ré-

volution de 1848. Il faut lire dans les pages de M. Tisseur tout ce qui se rapporte à ces deux époques, à la fondation entre ces amis d'un tiers-ordre de Saint-Dominique dont Joseph était prieur, à ces réunions où on lisait en commun les journaux républicains et catholiques, pour se faire une idée de tout ce qui s'agitait d'ardent et sérieux enthousiasme entre ces nobles esprits.

L'historien s'est gardé cependant, avec un scrupule qui laisse des traces dans son style, de rien exagérer, et de surfaire, comme l'amitié lui en donnait presque le droit, la rare valeur de ses compagnons de jeunesse et l'importance de leurs essais. On chercherait en vain dans ces pages les moindres traces de l'emphase, du faux lyrisme, du sentimentalisme féminin que l'on pourrait redouter dans une œuvre de ce genre. Le style en est aussi contenu que la pensée est pleine et l'émotion sincère. Il semble, du reste, que ce soit là une qualité d'école et un reflet du personnage dans l'esprit de son biographe. Dans les *Fragments* de Joseph, dans les plus simples lettres, un style sobre, court, serré, suffit à traduire l'émotion la plus vive et les plus vigoureuses pensées de l'âme. Le jeune artiste ne songe évidemment pas à faire des

pages littéraires; mais ce tour nerveux, concis, sans phrases ni remplissage, lui est naturel. On y sent les habitudes du dessinateur qui s'étudie à serrer de près au crayon les formes qu'il veut reproduire.

Avec un soin marqué de la rectitude et du bon style, avec plus de littérature, plus d'expérience et de maturité, l'historien offre les mêmes qualités que son héros ; les ciselures du cadre qu'il a mis à ces ébauches sont travaillées avec beaucoup plus d'art et plus de soin, mais elles sont de la même école. La différence d'âge de ces deux écrivains comporte, à l'avantage du biographe, un développement de l'analyse, de la clairvoyance, du sens critique, dont l'activité se mêle, sans les refroidir, à la chaleur des sentiments, à l'activité d'une mémoire toute remplie de ces vivants souvenirs de la vingtième année. La sagacité de l'homme mûr trouve d'ailleurs à s'exercer dans ce récit sur une foule de détails, d'événements et de personnages qui sont placés en dehors de ce poëme de l'amitié, mais qui l'avoisinent : jugements sur les écoles de peinture, sur un grand nombre de maîtres, sur mille questions de l'art contemporain, sur les idées, les faits politiques et les partis. L'historien s'y complaît, tout en les formulant avec la sobriété, avec

la réserve dont il use toujours, mais qui n'exclut point la fermeté et la décision.

Ce besoin de juger et d'expliquer en pleine émotion est un caractère de l'âge mûr et un des signes de notre temps. Il restreint un peu les élans de l'imagination, mais en définitive le cœur n'y perd rien. Si cependant nous pouvions juger ces pages de biographie sans nous laisser aller à leur charme sévère, mais incontestable comme leur sincérité, nous reprocherions à ce style de trop se défier de l'abandon. L'écrivain, artiste lui-même comme Joseph Pagnon, voué à un art qui s'inquiète essentiellement de la proportion et de la mesure, se refuse à laisser courir sa plume et la dirige parfois avec trop d'attention et d'autorité.

Cette défiance du premier mouvement et cette austérité étaient d'ailleurs nécessaires dans un livre tout d'admiration et d'ardent souvenir. On risque souvent d'être exagéré, et, par conséquent, faux et banal, si l'on exprime sans mesure et sans frein le sentiment le plus délicat et le plus vrai. Un écrit de ce genre est une sorte de béatification d'une âme par une autre, où le survivant décerne au mort les divins honneurs et le culte éternel. Il ne faut pas, sous une plume virile,

que la tendresse, la religieuse estime ressemblent à de béates superstitions. L'historien passionné de ces jeunes morts a compris cette nécessité de son sujet. Il n'a point voulu faire de ses amis un groupe d'incompris et d'exceptionnels ; il les a peints sur le vif avec amour, avec respect, mais avec une entière liberté d'esprit : heureux d'avoir rencontré, durant ses jeunes années, tant d'aimables et nobles figures ! heureux d'en conserver l'image si présente, à cet âge où l'on ne forme plus de semblables liens ! Habile architecte, à qui nous devons plusieurs constructions religieuses fort remarquables, M. Clair Tisseur élève ici de sa plume un temple à l'amitié, austère et gracieux à la fois ; ce monument durera, nous l'espérons.

Souhaitons qu'il contribue à propager parmi la jeunesse le culte fortifiant auquel il est dédié. L'amitié est la vertu des hommes libres, l'honneur des époques de vertu et de liberté ; elle disparaît dans les temps de corruption, de lâcheté et d'inertie morale. Tous les moments héroïques de l'histoire sont marqués par des amitiés illustres. C'est un sentiment plein de vaillance qui presque toujours unit les âmes pour un combat, pour le bon combat de la justice et de l'honneur. *Quid inter malos conjuratio*, a dit le

penseur latin, *inter bonos amicitia.* A tous ces souvenir d'ardentes et pressantes amitiés qui tiennent à laisser leur monument s'attache la mémoire d'un effort vers le bien et vers le beau, d'une conquête entrevue dans la vérité et dans l'idéal. On atteint rarement le but; on meurt à la peine l'un après l'autre, mais sur le même champ de bataille, comme ces deux jeunes Francs dans le plus magnifique épisode des *Martyrs.* L'un est tombé de bonne heure sous la flèche de l'archer crétois ; l'autre, atteint d'une blessure cruelle, mais encore vivant, se tient à demi-soulevé auprès de son frère d'armes. « Il lui disait : Guerrier, tu dors après les fatigues de la bataille. Tu n'ouvriras plus les yeux à ma voix, mais la chaîne de notre amitié n'est point rompue ; elle me retient à tes côtés. »

Ces belles paroles pourraient servir d'épigraphe au livre que nous annonçons, malgré la modestie et la discrétion de sa forme ; elles enferment le sens moral et le parfum poétique de ces sortes de biographies. Toutes les générations un peu militantes ont dit leur mot semblable; l'accent seul a varié, plus vif ou plus contenu, plus grave ou plus éclatant. Qui d'entre nous, aux heures ardentes de la jeunesse, n'a

pas eu son poste de bataille dans une petite phalange de soldats de l'idéal enchaînés les uns aux autres comme les guerriers francs? Au moment où se formait autour de Joseph Pagnon le jeune groupe amoureux d'art, de religion et de liberté, si bien décrit par M. Clair Tisseur, une mort imprévue, qui le mettait lui-même en deuil, venait de briser un autre groupe déjà plus mûr et en voie de produire.

Ce n'était pas une consomption précoce, une sorte d'impuissance à vivre inhérente à certaines âmes, c'était un accident, une chute au bord d'un lac qui nous avait ravi, dans toute sa vigueur, le meilleur et le plus aimé d'entre nous. Barthélemy Tisseur était l'aîné de quatre frères, tous distingués par l'intelligence, tous poëtes à divers titres. Douze ou quinze années, la durée d'un cours complet d'études, l'intervalle d'une génération littéraire et politique, le séparaient du frère adolescent qui allait devenir l'ami de Joseph Pagnon. De notables différences marquèrent ces deux générations et ces deux groupes également épris de poésie et de liberté. Sans les mettre ici en parallèle, nous devons noter chez les derniers venus quelque chose de plus arrêté dans la direction de l'esprit, moins de fougue et d'exubérance, plus de sérieux et

d'austérité, une religion moins flottante, une foi plus pratique, un libéralisme moins poétique et plus préoccupé des questions sociales, enfin plusieurs des caractères qui distinguent 1848 de 1830. Mêlé à quelques éclairs d'ironie et assaisonné parfois de franc rire, l'enthousiasme des aînés ne fut pas pour cela le moins ardent. L'amitié, sous des formes moins tendres peut-être, régna de même chez eux comme un culte inspirateur des nobles élans vers la sagesse et la beauté. Cette amitié s'imprégnait d'admiration et de respect vis-à-vis de celui qui disparut le premier. Un des survivants lui parlait ainsi dans la dédicace d'un volume de poésie déposé sur sa tombe :

« ... Dieu vous avait fait mon maître, et vous vous étiez fait mon frère ; un frère aîné, mon guide dans la voie difficile où nous marchions tous deux... Je cherche en vain dans mon cœur une croyance, une admiration, un espoir qui n'aient été les vôtres ; je n'y trouve que mes faiblesses qui soient bien à moi... Une parole de vous suffisait pour condamner ou pour absoudre mes actions et mes pensées... Avec vous j'avais deux consciences ; j'ai perdu la plus vigilante et la plus infaillible... Vous aviez cette vraie bonté qui n'existe qu'avec des conceptions étendues et des

passions réprimées... C'est vous qui, durant ces trop courtes années, avez pénétré le plus profondément dans les replis de ma conscience ; j'aimais à vous en faire toucher les palpitations les plus secrètes, car vous sondiez avec une clairvoyance égale les plus petites plaies du cœur et les plus grands problèmes de l'esprit ; vous saviez nous conduire dans les sentiers étroits de la vie pratique et dans les vastes régions de la pensée... Je ne puis vous dresser qu'une croix rustique taillée dans ces forêts où nous adorions ensemble l'Invisible. Autour d'elle, ceux qui vous ont connu se réuniront parfois dans votre pensée, jusqu'au jour où nous pourrons vous retrouver ailleurs que dans nos souvenirs. Alors, dans l'aurore de la vie nouvelle, nous irons tous deux, aux clartés du soleil idéal, nous abreuver à ces sources d'inépuisable poésie que nous cherchons en vain au pied des plus grands chênes et sur les plus hautes montagnes. Jusqu'à cette heure nous resterons unis en vous, nous tous qui vous avons aimé ; ce frère qui mérita d'être votre ami, et ce philosophe de la charité dont vous aviez salué la parole avec tant de joie, et tous ceux dont vous savez les noms et qui vous parlent ici par mes lèvres... »

On voit par ce langage que des amitiés pareilles étaient une sorte de religion. Parmi ces frères d'armes d'une même entreprise, parmi ces disciples d'une même idée, régnait vis-à-vis de l'un d'eux un enthousiasme voisin des sentiments du soldat pour le capitaine et des élèves pour le maître. Il n'y avait pas seulement rencontre de deux âmes, mais association d'un groupe d'intelligences. Autour de Joseph Pagnon le groupe avait pris l'apparence et le nom même d'un *tiers-ordre*. Chez ces autres amis, plus vieux de dix à quinze ans, il avait les allures indépendantes d'une école. Là, parfois on affectait en petit comité la prétention, moitié plaisante, moitié sérieuse, d'être un jour illustre sous ce titre. Mais dans ces deux *fratries*, et c'est là le propre des viriles amitiés, il y avait émulation, effort, assaut de travail et d'enthousiasme pour la poésie et pour les idées, assaut de fierté contre toute domination qui n'était pas celle du génie ou de la vertu.

L'amitié est le sentiment libéral par excellence. La plupart des grands coups de l'esprit d'indépendance ont été frappés par des couples d'amis. Tous les ambitieux de pouvoir absolu, depuis les régents de collége jusqu'aux autocrates politiques, dont le

sceptre est au moins une férule quand il n'est pas une massue, tous les despotes s'offusquent de ces généreuses *fratries* et proscrivent les amitiés. Nous ne savons si dans la jeunesse actuelle ces rencontres d'âmes sont fréquentes, s'il en résulte émulation de travail, formation d'écoles, et dans quel esprit on s'associe. L'avenir nous le dira. Quoi qu'il en soit, en face des plaintes qui se font entendre sur l'abaissement des caractères, l'exclusive recherche du bien-être matériel, la frivolité des mœurs et du goût en matière d'art, le positivisme brutal des doctrines et de la conduite, un vœu doit s'élever dont l'accomplissement ne serait pas le remède le moins efficace contre les misères présentes. Souhaitons que parmi la jeunesse les amitiés se multiplient, de fortes amitiés comme celle qui nous est racontée dans ce livre.

VICTOR DE LAPRADE.

Lyon, janvier 1869.

JOSEPH PAGNON

LETTRES ET FRAGMENTS

Les souvenirs que je voudrais essayer ici de faire revivre se rapportent à des temps déjà si éloignés, plus encore par la distance morale que par celle des années, qu'une grande tension d'esprit peut à peine me les faire ressaisir. Si la mémoire laisse si vite glisser et fuir les choses, combien l'impression qu'elles ont produite échappe-t-elle davantage à ses prises ! Or cette impression, pour la retracer, il faut l'éprouver encore. Rien ne se peint, que ce que l'on ressent, mais non pas ce qu'on a ressenti. L'homme qui s'efforce à dire ce qui a été est comme celui dont l'âge ou la maladie a épuisé les forces, et qui, se sou-

venant des hautes cimes qu'il a gravies jadis, ne peut cependant séparer leur image de l'idée de la faiblesse présente, et s'étonne d'avoir goûté des jouissances qui en réalité étaient le privilége d'un corps différent. Dans un court espace d'années on voit s'évanouir tant de choses, tant d'êtres ont disparu, de qui, à un moment, vous avez tiré comme la moelle de votre moelle ; ils ont été tellement remplacés par d'autres êtres et d'autres milieux, qu'on se demande si son être à soi a persisté, et si une vie un peu longue est autre chose qu'un composé de plusieurs existences mises bout à bout.

Je crains d'ailleurs que cette sensation de choses qui ne sont plus, grande déjà pour celui qui écrit ces pages, ne le soit davantage encore pour ceux qui les liront. Je ne connais pas ce qui peut s'agiter aujourd'hui dans certaines âmes ignorées qui sont à l'âge que nous avions alors, mais, à juger par ce qui paraît au dehors, il me semble que le souffle qui anime l'époque vienne d'un autre côté que celui qui vivifie les lettres et les fragments que je veux reproduire. Il me semble qu'en voyant ces pages pleines de cette adoration des belles choses, de ce feu intérieur et religieux qui a dévoré la vie de l'ami que j'ai perdu, on ait quelque chose de l'impression d'une langue morte. Les préoccupations sont maintenant si différentes ! On sent si bien le ridicule qu'il peut y avoir à tendre trop

haut, à considérer les objets moins comme ils sont que comme on est ! Je le sens aussi, et pourtant, et pourtant je ne puis m'empêcher de croire qu'il y avait alors quelque chose de plus que ce qui est, et que ce quelque chose était meilleur.

La première fois que je vis Joseph, c'était dans l'été de 1844. Je travaillais dans l'atelier des Lacuria (1). Les Lacuria étaient élèves de M. Orsel et de M. Ingres. Ils avaient rapporté les principes d'enseignement austères du premier, et ceux plus larges, plus féconds, plus énergiques du second. Leur atelier avait servi de refuge aux rares élèves qui, après la mort d'Auguste Flandrin, n'avaient pas suivi leurs camarades à Paris. Joseph, alors âgé de dix-neuf ans, était de ceux qui avaient demandé à Hippolyte et à Paul Flandrin leurs conseils et leur appui ; mais depuis un an, accablé par une maladie qui ne lui laissait ni repos ni trêve, il était revenu à Lyon. Sa santé se relevant un peu, il s'essayait à faire quelques études chez les Lacuria.

(1) Hélas ! depuis si peu que ces lignes ont été écrites, l'un d'eux est mort ! Pauvre Louis ! C'était une intelligence à vues singulières et remarquables, et c'était véritablement un saint. Il a laissé quelques beaux portraits. La vie s'est éteinte lentement en lui, et, dans toute la connaissance de son état, il a mis des années à mourir. Dans combien de temps auront disparu tous ceux qui ont aimé Joseph ?

Je le connaissais de nom. Un petit paysage à tons sombres et de grand style, qu'il avait peint au milieu des douleurs qui le torturaient, m'avait frappé à l'exposition de la société des Amis des Arts de 1843-1844. Ce paysage fut acquis par M. de Ruolz, alors professeur à l'école de Saint-Pierre, talent correct, pur, noble, et qui eût été appelé à un rang élevé dans son art si une atroce paralysie ne l'avait saisi au sein de la jeunesse et de la vie. M. de Ruolz, fin connaisseur en matière d'art et de cœur chaleureux pour les jeunes gens, avait remarqué ce paysage, qui est encore chez lui, au château de Francheville, je crois.

Joseph n'était donc point un étranger pour moi, et j'étais attiré par son talent avant de m'attacher à sa personne avec cette passion d'amitié, privilége de la jeunesse, et qui est la plus ineffable félicité que Dieu ait mise sur la terre.

Lorsqu'il entra, je fus frappé de ce qu'il y avait de féminin dans les traits de son visage. Le portrait reproduit en tête de ce volume, et qui ne fut fait par lui qu'un an après cette époque, rend bien son expression profonde et ardente, mais il ne donne pas l'idée de l'éclat maladif des yeux et du rosé de la peau, qui eussent fait reconnaître à quelqu'un de plus expérimenté que je ne l'étais alors, les pronostics de la maladie dont il devait mourir. Le croquis, qui est fait largement, en quelques minutes, et à la manière

de M. Ingres, c'est-à-dire en indiquant par le crayon la valeur du modelé, mais non l'intensité de la couleur, n'exprime pas non plus l'effet de ses cheveux châtain foncé, qui, séparés sur le front en boucles naturelles, formaient comme une auréole sombre autour du visage. La bouche surtout était singulièrement belle; je n'en ai jamais vu qui reproduisît aussi bien le contour sinueux d'un arc : forme particulière aux bouches grecques, et qui est si accentuée dans les femmes peintes par M. Ingres.

Une circonstance étrange a contribué à perpétuer dans ma mémoire le type féminin de sa physionomie. Dix ans après sa mort, je rencontrai une femme dont la tête était l'image si exacte, si parfaite, si vivante de Joseph, qu'en dépit de ma raison, je crus, au milieu d'un éblouissement qui dura un millième de seconde peut-être, que c'était à lui que j'allais parler.

Après la première entrevue chez les Lacuria, Joseph et moi nous étions liés.

On dit que dans toute forte amitié il y a un des deux êtres qui est le centre, l'autre le rayon; un dominant et un dominé. Le dominant, c'était lui. Je l'aimais et le craignais à la fois, comme j'eusse pu faire un jeune dieu. Pour lui, le trop grand empressement lui était à charge, ayant une répulsion naturelle pour le doucereux des choses et des caractères. Je peux dire qu'il a été mon initiateur pour tout ce qui est

beau et grand. Je m'attachai non seulement à lui, mais encore à toutes ses actions, à toutes ses paroles, à toutes ses pensées, et aujourd'hui, après vingt-quatre années, je les vois encore justes et belles. Sans doute l'âge eût adouci plus d'une intempérance de langage, rectifié et élargi des jugements, donné la tolérance et le calme à ce cœur passionné ; mais au fond, je le dis, il était dans la vérité. D'ailleurs, en ce qu'il a écrit, tout ne doit pas être pris au pied de la lettre ; il y a des choses accordées à l'énergie de l'expression. Ainsi, lorsque, dans une lettre à son père, il s'écrie d'un ton de capitan qu'il aimerait mieux être « peintre de volets que Delaroche ou Horace Vernet, » il ne faut voir dans cette énormité semi-sérieuse, semi-comique, que l'accentuation pittoresque de ses principes en matière d'art et le brûlant de son admiration pour M. Ingres. Ce tour violent est la griffe de l'artiste. Indigné contre ceux qui lui apparaissaient comme « des bourgeois » introduits dans l'empire de la beauté, il frappait juste, s'il frappait trop fort : c'est la figure du câble qui entrerait plutôt dans le chas d'une aiguille qu'un riche dans le royaume des cieux.

I

De son enfance je sais peu de chose. La famille de sa mère était de Saint-Uze, petit village à une grande lieue de Saint-Vallier, en tirant à l'orient. Je crois que lui-même y était né. Il avait une passion pour ce pays, et, entre la physionomie de celui-ci et le coin auquel était frappée l'âme de Joseph, il y a d'évidentes ressemblances. Il était l'olivier franc dont parle saint Paul, et ce quelque chose de sauvage que j'aimais en lui contraste avec le timoré, le renfermé qui sont volontiers le propre de l'esprit lyonnais, de même que le ciel à tons vifs de Saint-Uze, l'air transparent et chaud, le vent sec qui agite les arbres sont en opposition avec l'atmosphère de brumes de nos fleuves.

Par rapport à ce qui l'entoure, la vallée de Saint-Uze semble une poussée du massif du Vivarais qui a franchi le Rhône. Au sortir de Saint-Vallier, on suit le lit d'une petite rivière, la Galaure, qui disparaît sous les aulnes et les peupliers d'Italie, et l'on s'engage dans une gorge bordée de déclivités abruptes, tapissées de jeunes taillis de chêne. Bientôt la route,

laissant la rivière, fait une coupure dans le roc vif. A peine franchie cette porte étroite, que l'on embrasse du regard la petite vallée tant aimée de Joseph. La Galaure se développe en un double lacet, tellement bizarre qu'il semble que l'eau remonte les pentes qu'elle a descendues. La première boucle serre, de manière à en former une presqu'île, un rocher surmonté d'un large pan de muraille, débris d'une tour : c'était le domaine de Joseph; par quelles circonstances il l'avait acquis, je le dirai plus tard. La seconde boucle enveloppe, par un vaste détour, un haut escarpement sur lequel un château s'est écroulé, dont la tour de Joseph, la rivière entre deux, était un ouvrage avancé. L'ancienne chapelle du château, devenue Notre-Dame de Vals, surgit du milieu des ruines. Derrière l'escarpement l'eau se cache longtemps, sinueuse et resserrée, ensevelie dans l'ombre au fond des creux de rochers; enfin elle poursuit lentement le cercle que seule empêche de se fermer une haute muraille de granit, sorte d'isthme sous lequel un canal de quelques toises suffirait à réunir les deux anneaux de la rivière et à couper court aux caprices de sa course étrange.

Voilà tout le pays : si peu étendu, comme la vie de Joseph, mais comme elle agrandi par la multitude et la beauté des objets resserrés dans un si étroit espace. Dans ces aspérités sévères, et qui forment cependant

un composé doux et harmonieux, je crois voir comme une image de ces jours mélancoliques et troublés, et si pleins cependant d'unité et d'harmonie.

Au fond de ce creux de montagnes, grand comme une coupe, on se croirait perdu loin de tout être humain. Partout la roche perce le sol et découpe les contours ; elle se montre triste, noirâtre comme la plupart des roches primitives, et tigrée de lichens gris et de sedums blancs, et, au printemps, on y voit éclater par places l'or des genêts et des jasmins sauvages. A droite, au delà de la route, les hauteurs de Saint-Barthélemy de Vals, vastes taillis pleins d'oiseaux. En face et de l'autre côté de la Galaure, en haut, se détache en blanc la chapelle de Sainte-Euphémie, voisine d'une source qui guérit, dit-on, les maux d'yeux, et jaillit sur ce sommet du sein des prairies.

De la chapelle, la vue à l'orient est immense : dans la plaine verte, une armée de peupliers dessine les cours d'eau ; puis le sol s'élève lentement jusqu'aux collines ondulées où se découpe la silhouette brune de la tour de Ratière ; plus loin, les cimes déchirées dont l'Isère contourne le pied ; et plus loin, plus loin encore, toute rose le soir, la ceinture de neige des grandes Alpes.

Au pied de Sainte-Euphémie, le pont de Saint-Uze, un quart d'heure avant d'arriver au village, marque la limite où, avec la nature des terrains, la physiono-

mie du pays se transforme. Plus de roches; des ravines nombreuses laissent apercevoir un sous-sol jaunâtre, sablonneux, aggloméré en masses friables et recouvert d'une mince couche de terre végétale. Au Vivarais a succédé le Dauphiné.

Bien des fois je me suis figuré la mère de Joseph, jeune fille, marchant dans ces sentiers rocailleux. Je pensais qu'elle avait dû être bien belle, et que son âme, à elle aussi, avait été agitée et brûlante; car, je le crois fermement, l'âme a son sang comme le corps, et c'était de sa mère que Joseph devait tenir cet héritage à la fois précieux et cruel, qui l'a fait ce qu'il a été. Quelles pensées a-t-elle nourries alors, quels désirs, quelles rêveries, rêveries vraiment, qui devaient aboutir si tôt à la mort, peu de temps après la naissance de sa seconde fille, et lorsque Joseph était encore tout petit! Par cette fille je me suis fait une idée de la mère. Elle avait beaucoup de traits de ressemblance avec Joseph, tandis que l'aînée paraissait participer de la branche paternelle. Mademoiselle Olympe, que je n'ai jamais revue depuis son mariage qui date de près de vingt années, était belle, d'une beauté qui rappelait, en formes moins amples, le type des madones de M. Ingres. Elle était discrète, un peu close, quoique sans la moindre fausse timidité. J'ignore ce que les années ont pu amener en elle de changements, mais elle me semblait faite pour devi-

ner et partager ce qui fermentait dans le sein de Joseph. Parmi les papiers de celui-ci, j'ai retrouvé une lettre écrite par Olympe à son père; sur le revers, Joseph avait tracé, d'une main distraite, quelques phrases éparses et inàchevées, comme en se laissant aller à je ne sais quel sentiment attendri au souvenir de sa sœur. Cela leur donne un tel charme qu'on me pardonnera de les citer dans leur décousu :

Ma chère petite Olympe... mon petit chou...

Il suffit que vous soyez en effet mes disciples pour vous trouver plus intelligents sur tout ceci...

Un secret d'amour ne doit jamais se confier au papier, mais une volonté dernière doit être écrite...

Soyez purs et sobres, réservés dans ce que vous aimez ; mais aimez la pureté, la beauté, et aimez-les passionnément.

J'ai encore découvert dans ses papiers le brouillon d'une lettre à Olympe, qui date sans doute de la fin de 1846, lorsqu'il se disposait pour son second voyage à Paris; car le style est celui de ce qu'il a écrit dans les dernières années de sa vie, et aussi les idées. Assurément cela n'est pas selon les règles qu'on donne au style épistolaire. Il écrivait comme il sentait, pour lui, et point pour servir de modèle. Sa lettre commence sous cette impression de tristesse profonde et calme qui était l'état habituel de son âme à cette épo-

que ; mais, à mesure qu'il avance, il s'enflamme, sa plume tourne, pour ainsi dire malgré lui, à l'expression lyrique, et bientôt, comme il arrivait souvent, ce qui devait être une lettre intime se transforme en une sorte de cantique.

Ma sœur,

Tu m'as fait une espièglerie bien jolie ; elle a été bien accueillie. Mais je vois que ce que je te dis de mon départ te fait de la peine. Ne t'inquiète point de cela : j'ai tant d'incertitudes dans mon incertaine vie ! J'ignore toujours si le nouveau projet que je forme se réalisera, et mes années les plus précieuses se passent dans une continuelle agitation ; et, malgré tous les soins que la Providence a mis à me fortifier par des revers qui m'ont paru grands, je suis encore flottant, sans but et sans force dans mes désirs. Comme le vaisseau qui a perdu son lest, tout mouvement de cette mer m'agite sans que je puisse avancer. Tout ce que j'ai reçu d'amour se dépense follement en de folles rêveries ; je devrais le diviser et le donner plus amplement à chaque personne qui m'aime, sans courir après une réalité inconnue ou plutôt échappée (1). Je devrais aimer davantage mon père, mes sœurs, mes semblables. Dieu nous a donné un

---

(1) La personne qu'il avait aimée.

cœur pour l'aimer d'abord, et, après lui, ceux qu'il aime; lui nous a donné un père, des frères, — oui, des frères pour l'autre vie (1), — des sœurs en ce monde, afin de passer plus doucement ce temps de servitude, et il a mis sur des lèvres vierges ces mots : mon frère, qui ont tant de douceur; et, en voyant le calme de ces bien-aimées, mon âme dit à mon corps : Sois sage, sois vertueux, aime, aime pour le ciel! Notre mère, par ses vertus, a mérité de nous y précéder; elle, s'attendrissant, regarde nos désirs qui sont de la rejoindre. Déchargés d'inquiétudes et serrant les uns contre les autres nos cœurs enamourés, attendons paisiblement l'heure où, nous baignant dans les délices, Saint, saint, saint, dirons-nous, est le Dieu d'amour!

Depuis son enfance, Joseph avait toujours adoré Saint-Uze. Malheureusement il n'y passait guère que le temps des vacances, chez sa grand'mère, Mme Revol, dont les fils dirigeaient une importante fabrique de poteries. Le reste de l'année s'écoulait à Lyon, où il reçut son éducation dans quelque externat, je suppose, éducation fort succincte; car j'avais cru longtemps qu'il n'était allé qu'aux écoles populaires des Frères de la doctrine chrétienne. C'était là tout ce

(1) Ce besoin d'affection est assez étrange, que Joseph avait pour son frère, mort presque à la mamelle et lorsque lui était si jeune qu'il se rappelait à peine l'avoir jamais vu que mort. Il en parlait souvent, comme de sa mère, dont sa mémoire d'enfant n'avait pas gardé souvenir.

que des circonstances difficiles avaient permis à sa famille de faire pour lui. Il jouissait naturellement d'une assez grande liberté, et les heures se passaient souvent en plein air, sur les quais, et quelquefois, j'imagine, un peu occupées à ce que le peuple lyonnais, dans son langage pittoresque, appelle, par antiphrase sans doute, « faire la police, » à moins cependant qu'il ne faille écrire *polisse* comme venant de polisson. Ceci explique le récit que j'ai trouvé dans ses papiers d'un petit fait qui montre quelles traces étranges et profondes les impressions de ce temps avaient laissées dans son esprit. Ce récit, bien qu'il soit demeuré interrompu, est, j'ose dire, un petit chef-d'œuvre, ce qu'André Chénier appelait un *quadro* : un tableau achevé dans un petit cadre. Comment Joseph, sans rien que la première instruction, sans contact avec des lettrés et presque sans lectures, avait-il eu à ce degré l'intuition de la forme écrite, a toujours été pour moi inexplicable. Mettre le doigt sur l'expression juste, connaître le pouvoir d'un mot mis en sa place, d'une ellipse opportune, d'une inversion heureuse, être sobre et concis, chose si peu naturelle à la jeunesse, il semble que tout cela ne puisse s'apprendre qu'à la longue, à l'aide de jugements et de comparaisons ; eh bien ! tout cela, il le possédait d'instinct. Sans doute on signalera dans ses fragments, et surtout dans

ses lettres, de fréquentes incorrections que j'ai respectées; mais on peut donner quelques entorses à la grammaire et avoir le génie de l'écrivain, tout comme on peut être expert consommé dans les règles de la syntaxe et ne pas même se douter de ce qu'est l'art d'écrire. Un homme qui écrit bien n'écrit pas comme on écrit, mais comme il écrit, et c'est souvent en parlant mal qu'il parle bien, a dit Montesquieu.

Cette faculté d'expression faisait partie de ses facultés d'artiste en général, et celles-ci, si tôt brisées par la mort, n'ont jamais été plus prime-sautières nulle part; nul n'a jamais reçu plus que lui le Saint-Esprit de l'art, l'amour, le sentiment du beau, c'est-à-dire de quelque chose d'inséparable de la forme et du contour. Personne, mieux que ceux qui ont vécu dans le monde des arts, ne peut estimer à leur valeur ces dons naturels qui font que l'artiste est tel parce qu'il est tel; richesses que le travail féconde, dont il règle et épure l'emploi, mais qu'il est absolument impuissant à remplacer en ceux envers qui le ciel s'est montré avare.

Le fragment dont je parle était peut-être le commencement d'un brouillon de lettre à Mademoiselle Serret, j'imagine, aimable et intéressante personne dont j'aurai occasion de dire plus tard quelques mots. Il portait cette suscription qu'il avait ensuite barrée soigneusement : « Ma chère demoiselle. » Peut-être aussi

avait-il été écrit sur une lettre commencée : manque de papier, tout simplement.

L'ennui en ce monde n'est pas rare, et d'où vient cette tristesse, que nul ne peut bien exprimer? Cette mélancolique vue des choses vient-elle de ce que ces choses nous manquent, ou de ce que nous regardons trop hors de nous? Car est-ce pour nous, ce que nous ne pouvons jamais atteindre? — J'avais un ami nommé André, je parle de longtemps, petit garçon comme moi, qu'un petit juif avait battu. Je me sentais porté à le venger; j'y réussis; mais un autre adversaire survint : c'était la sœur juive de cet autre petit que, par représailles, j'avais vaincu. Dans la lutte, cette beauté, jeune et gracieuse encore, quoique courroucée, m'arrivait. En ce moment son visage me ravissait; mon âme était suspendue. En maîtresse forte, elle m'attaque sans balancer, et plusieurs fois ses mains crispées menaçaient de me déchirer le visage. Je n'osais me défendre, car je ne sais quoi me retenait. Mais aussitôt : « Juive, je pensai, tu seras vaincue; l'éclat de tes yeux, je ne le crains plus. Je t'aimerai, si tu le veux, mais ce ne sera pas un aveu de ma faiblesse; » et aussitôt la saisissant et la secouant fortement, elle s'enfuit, les yeux pleins de larmes. Et qu'y avait-il entre nous?...

Lorsqu'elle était dans mes bras, au milieu de cette brusquerie, je la regardais du fond de l'âme, et mon âme voyait des mondes dans ses yeux. Oh! que j'admirais, avec un sentiment qui était, si cela était possible, le sentiment céleste dans le sein de Satan! . . . .

. . . .

Cette impression terrible de la beauté qui foudroyait ses sens et son âme d'enfant, et en même temps cet effort désespéré par lequel il ressaisissait tout à coup la domination de lui-même, telle est, on peut le dire, toute l'histoire des vingt-trois ans que Joseph a passés sur cette terre; mais on peut ajouter que ce n'est pas impunément que l'âme est apte à de telles émotions, et combien je comprends maintenant cette réflexion d'un ami qui me disait, après avoir parcouru ce que j'ai recueilli de ces souvenirs, que dix lignes lui avaient suffi pour lire la mort qui y était écrite : le feu devait consumer l'autel !

Ce fut à l'âge de douze ans que Joseph vit pour la première fois l'enfant, une enfant comme lui, deux ans de plus, je crois, qui, à partir de ce moment, devait remplir de sa pensée ses veilles et ses jours. Je n'ai jamais su son nom de famille, pas même son nom de baptême. Je crois qu'une sorte de pudeur farouche eût fait considérer à Joseph comme un crime de la nommer. De mon côté, je n'ai jamais eu l'idée de lui adresser une seule question, tellement son sentiment me paraissait naturel et juste.

Etait-elle de Saint-Uze? On pourrait le supposer de cette phrase des *Fragments :* « Souvent assis à l'ombre de quelque arbre, je te regardais parmi les fleurs de ton jardin ; ainsi, te considérant, en moi

augmentait l'espérance. » Pourtant cela pourrait s'appliquer aussi bien à quelque autre lieu, et les images du Rhône et de ses îles, qu'il mêle sans cesse aux souvenirs de sa bien-aimée, me feraient plutôt pencher vers l'idée qu'elle était de Saint-Vallier ou de ses environs, peut-être à quelque distance en aval, où le fleuve se divise pour enlacer des îles vertes. Toujours venait-elle quelquefois à Lyon, et peut-être y fut-elle en pension ; car Joseph m'a raconté qu'un jour, à une procession dans l'église de Saint-François, Dieu fit ce miracle, qu'elle se trouvât la dernière des jeunes filles vêtues de blanc, tandis que lui se trouvait le premier des jeunes garçons. Il venait ainsi immédiatement après elle : une place du paradis!

Joseph a essayé bien des fois de reproduire ses traits dans ses esquisses de madones ; mais le seul portrait qu'il m'ait dit donner d'elle une idée exacte est un tout petit croquis au trait, sur papier végétal, qu'il me confia lorsqu'il prévoyait sa mort prochaine. Elle y paraît vingt ans. C'est une tête de formes riches, type italien, aux sourcils en arc sur des yeux larges ; le contour du visage est ample et soutenu, le nez droit et sculptural, la bouche très-petite et un peu en cerise, le front comme un triangle encadré de cheveux plantureux tombant en torsades à l'antique. Ce n'est pas un de ces visages un peu amaigris, au menton mince, au front élevé, qui passaient volontiers en ce temps

pour le modèle idéal; véritable beauté d'artiste, non de poète, elle répondait bien à la manière de sentir de Joseph, qui, malgré ses idées et ses instincts chrétiens, tenait en horreur ce qu'il nommait « la nature d'hôpital. » Elle a, du reste, grand air, et, d'un beau mouvement calme, retourne la tête sur son épaule pour fixer les yeux du spectateur.

Je n'essayerai pas de répéter ici ce que Joseph me faisait comprendre de ses angoisses et de ses ravissements. Tout cela, le temps l'a bien affaibli dans ma mémoire; et d'ailleurs, isolé du son de voix qui s'étouffait dans sa gorge, du geste de sa main, qui achevait les phrases commencées, comme s'il eût sans cesse craint d'en avoir trop dit, tout cela n'exprimerait rien de ce que j'ai ressenti. Je me souviens seulement qu'il ne me parlait jamais d'elle sans que l'impression fût telle, qu'il ne m'en prît une sorte de tremblement.

Un jour, le dernier des vacances, probablement celui où la jeune fille se rendait à sa pension, ils revinrent ensemble de Saint-Uze à Saint-Vallier dans un de ces petits chars de campagne découverts, où il n'y a que deux places et celle du conducteur. Il vint à pleuvoir; ils n'avaient de parapluie ni l'un ni l'autre, et, délices du ciel! ils se couvrirent du même manteau. Une phrase isolée, dans les feuilles inachevées que j'ai trouvées après la mort de Joseph, se rapporte à ce souvenir qui, chaque fois qu'il y reve-

nait, semblait comme lui faire couler des larmes en dedans :

Un même manteau nous a unis sur une même terre. Nous sommes séparés, une même terre nous ensevelira.

Ailleurs il rappelle par les mots suivants le souvenir d'une nuit passée dans la même maison que la jeune fille :

Le même toit abrite quelquefois deux personnes qui s'aiment, et, sous le même toit, elles sont bien séparées (1).

Enfin, dans un autre passage, il fait allusion à une circonstance qu'il m'avait racontée souvent, et où il avait ressenti une des plus fortes émotions de sa vie. La jeune fille avait chanté au piano *la Folle* de Grisar, morceau alors dans la fleur de sa nouveauté, et qui avait un succès extraordinaire.

Alors ses chants plus voilés présagèrent mon délire, ils semblaient parler de folie; mais c'en fut fait, je ne sortis plus des traces de la fille au puissant regard.

---

(1) On voit ici, au plus fort de l'emotion et jusque dans une seule ligne, se déceler le goût instinctif de l'écrivain. Supprimez dans la première phrase la répétition : un *même* manteau, une *même* terre, et dans le seconde celle : *sous le même toit*, l'idée reste, mais le tour perd sa grâce.

On a quelque difficulté à croire qu'un sentiment de cette nature, sorte de vision dantesque dans une âme d'enfant, ait été quelque chose d'assez humain, d'assez vivant pour se suffire à lui-même durant des années, et persister de l'adolescent dans le jeune homme. Rien n'est plus vrai cependant, et il est à peine besoin de dire que celle qui l'inspirait ne connut jamais cet amour, ou que du moins, si elle le devina, comme il semble difficile qu'il en pût être autrement, elle n'en reçut jamais l'aveu. Non seulement Joseph n'eût pas osé franchir ce pas difficile, mais la pensée même n'aurait pu lui en venir; il eût craint qu'elle ne suffît à ternir l'objet de son culte.

Sans doute, s'il eût vécu, ces agitations, à la longue, se seraient apaisées. On n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer et toujours aimer, prétend un auteur; et cela est vrai surtout d'une passion qui n'a pas été partagée, échangée, dans laquelle les deux existences ne se sont pas confondues dans une communauté de pensées, d'actions et de désirs. Plus tard, celle-ci eût fini par n'être qu'un doux souvenir, mêlé de quelque tristesse, en attendant qu'une autre plus complète, moins en dehors des conditions ordinaires de la vie, fût venue l'effacer peu à peu. Joseph était si jeune! Il n'en avait pas fini avec le cœur et ses troubles.

Qui sait même s'il n'avait pas aidé à ces perfections

qui le jetaient dans une telle adoration, et si un jour ne fût pas arrivé où le jugement de la raison n'eût pas confirmé de tout point l'entraînement du sentiment? A cet âge, c'est soi-même qu'on voit dans les choses. Combien, a-t-on dit, sont morts à vingt ans pour des convictions qu'ils n'auraient plus eues à trente! mais combien davantage cela est vrai de l'amour!

Quoi qu'il en soit, je suppose que déjà, avant de mourir, il avait dû ressentir de cet apaisement. Voilà pourquoi les *Fragments* sont tous des deux ou trois dernières années de sa vie. Quand le temps suffit à peine à aimer, on n'a pas le loisir d'écrire, et ce n'est pas pendant la tourmente que le navigateur songe au récit de son voyage. « Penser exige le calme; dans l'agitation, on ne fait que sentir et souffrir, » dit Mlle de Lespinasse. Pour faire la peinture de sa passion, il faut, l'histoire des grandes œuvres des poètes le prouve, être assez dominé par elle pour être vrai, en être assez affranchi pour avoir souci de l'art: encore amant, déjà artiste.

II

Cependant il fallait une profession. Le goût très-vif de Joseph pour le dessin fit songer pour lui à celle de dessinateur de fabrique. Il entra donc à l'école de Saint-Pierre en même temps qu'à l'atelier de M. Thierriat, où il passait les heures en dehors des cours de l'école. M. Thierriat, qui a formé, jusqu'à ces dernières années, presque tous les habiles dessinateurs de l'industrie lyonnaise, professait lui-même à Saint-Pierre la classe dite *de la fleur*. Sous une brusquerie salée, il cachait un vrai fonds de dévouement à ses élèves, et fut très-bon pour Joseph, qui s'en souvint toujours. Aux tendances élevées, à l'enthousiasme juvénile de celui-ci se mêlaient, sans s'inquiéter de la disparate, une verve et un tour comique, compagnons naturels de l'artiste. Il avait surtout le don de l'imitation plaisante. Or je dois à la vérité de dire que les plus belles scènes de son répertoire se rapportaient au temps de l'atelier Thierriat, et que, révérence gardée, il poussait quelquefois l'indépendance jusqu'à

y faire figurer le professeur, et toujours d'une façon admirable.

Auguste Flandrin, revenant de Rome sur ces entrefaites, avait ouvert un atelier. Il était, comme on sait, élève de M. Ingres, qui passait alors pour un romantique et n'avait pu qu'à grand'peine entrer à l'Institut. Cela peut sembler aujourd'hui fort extraordinaire, mais c'est ainsi qu'il en va des choses, et il paraît qu'il est fort difficile d'être bien renseigné soi-même sur ce qu'on est. Toujours est-il qu'entre les classiques, représentés par l'école dont M. Bonnefond était alors le directeur, et les romantiques, représentés par les élèves d'Auguste, Auguste tout court, comme on disait alors, il s'établit un formidable antagonisme.

Sur quoi reposait cet antagonisme ? Il ne serait pas aisé de le dire maintenant, et j'ignore si ceux qui étaient en lutte auraient pu le faire davantage ; mais d'expliquer pourquoi l'on n'est pas d'accord, cela mènerait souvent trop loin ; l'essentiel, c'est de ne pas être d'accord ; le reste est de peu de conséquence. Il y a des choses beaucoup plus importantes où il en est absolument de même.

Tant il y a que Joseph quitta à la fois Saint-Pierre et l'atelier de M. Thierriat, et passa, armes et bagages, au camp d'Auguste.

C'est toujours une triste chose de songer combien la mémoire d'un homme, même de celui qui a possédé

les plus nombreuses et les plus fortes amitiés, a vite disparu ! Le nom d'Auguste Flandrin n'est déjà plus connu que de quelques rares artistes ; l'éclat du nom d'Hippolyte a rejeté dans l'ombre celui de son frère aîné. Et cependant je ne sache pas que maître ait jamais excité à tel point l'enthousiasme de ses élèves, qui croyaient tous sincèrement que si Auguste eût eu la vie réglée et la persévérance laborieuse d'Hippolyte, il l'eût bientôt dépassé. Le fait est que ce dernier a été loin d'imposer au même point aux jeunes gens qui allèrent plus tard à Paris se mettre sous sa direction, et Joseph en éprouva bien l'effet, qui perce surtout dans ses dernières lettres. Hippolyte n'était ni d'aussi chaud ni d'aussi solide conseil. Auguste avait, en matière d'art, des doctrines si fermes, si nettes, et avec cela un tel feu, qu'à moins d'être de pierre, il fallait qu'on fût enflammé. Du reste, moins ménager de réprimandes qu'Hippolyte, qui, par bonté d'âme autant que par timidité naturelle, roulait toujours ses critiques dans quantité de sucre. C'est d'Auguste, ce joli mot qui a fort couru depuis, et qu'il prononça un jour d'un ton sincèrement navré en présence de l'élève qui lui tendait son dessin : « Quel dommage ! une feuille qui était si blanche ! »

Il va de soi que les disciples exprimaient pour le talent du directeur de l'école de Saint-Pierre un mépris qui croissait en raison géométrique de leur ad-

miration pour leur maître à eux. « Pour Bonnefond, écrivait Joseph à son père, j'espère qu'il trouvera toujours en moi un digne élève... d'Auguste. » Mépris injuste et admiration outrée, comme on peut l'attendre de si jeunes têtes; car la profondeur du sentiment d'Auguste et la flamme de ses discours ne se retrouvent plus dans ses tableaux, qui témoignent plus de l'ouvrier habile que du grand artiste. D'après la nature, il peignait des études admirables; mais, en face de sa toile et livré à lui-même, le souffle d'en haut l'abandonnait : le goût prenait la place de la passion, de l'aspiration vers le grand et le fier, de je ne sais quel mordant qu'on aurait cru devoir être le trait particulier de son génie. On choit brusquement des astres dans la vie familière. Dans son œuvre la plus importante, *Une Prédication dans l'église de San Miniato*, maintenant au musée de Lyon, on est frappé sans doute d'une certaine élégance dans le groupe des femmes agenouillées, de l'heureux balancement des lignes, de la grâce des types (malheureusement trop parents de ceux des vignettes); mais quelle froideur ! quel peu de vie ! Et cette exécution atténuée, comme elle est loin de ces miracles de réalité et d'éclat auxquels tant de peintres nous ont accoutumés depuis, et qu'on est d'autant plus enclin à exiger que le choix du sujet et le manque d'expression détournent moins la pensée de l'examen des qualités purement matérielles !

Le singulier est qu'Auguste avait d'abord exposé ce tableau sous le titre de : *Une Prédication de Savonarole*, comme s'il eût pu par un mot le transformer en un tableau d'histoire. Mais la disparate entre l'idée seule, réveillée par le nom de Savonarole, et cette scène si indifférente était telle, que, mieux avisé, il se résigna au titre plus modeste qui a été conservé.

Son portrait en pied du jésuite Colonia, terminé pour quelques parties par Hippolyte après la mort de son frère, peut être tenu pour sa meilleure œuvre. Excellent portrait, simplement, solidement modelé ; tons et *valeurs*, comme disent les artistes, ajustés dans une grande unité. La tête, plus éclairée que le corps, commande le regard ; l'attitude est simple et digne, les accessoires à leur plan et sacrifiés à point ; mais encore pourrait-on observer que ces qualités, si enviables d'ailleurs, sont de celles qui trouvent le mieux leur place dans une figure isolée, et ne suffiraient point à un sujet où il y aurait quelque complexité et quelque action. Par comparaison à la peinture d'histoire, c'est ce qu'on peut appeler de la peinture *de morceau*, et il est remarquable que de ce cercle les disciples de M. Ingres ne soient guère sortis. J'oserai appeler M. Ingres lui-même le premier peintre du morceau ; car, s'il a marqué d'une fougue et d'une grandeur incomparables certaines œuvres, comme *le Christ donnant les clefs à saint Pierre* et le *Saint*

Symphorien, s'il s'échappe de ses œuvres comme un rugissement de lion, on peut dire aussi que l'excès de conscience sur chaque point, un relief presque aussi énergique et aussi poussé pour les figures du dernier plan que pour celles du premier, le soin de boucher chaque vide par une tête ou une extrémité, comme pour condenser le plus de choses dans le plus petit espace, donnent parfois l'idée d'une réunion de superbes fragments. Hippolyte Flandrin a surtout excellé dans les portraits ou les successions de figures isolées qui se déroulent en panathénées sur les frises de Saint-Vincent de Paul ou de Saint-Paul de Nîmes; *le Dante aux enfers*, qui doit passer pour un des beaux ouvrages de l'art contemporain, et dont l'exécution est si forte que personne, que je sache, aujourd'hui ne peindrait le torse de Virgile ou le bras du damné à la gauche du spectateur, *le Dante aux enfers* est une composition si simple, si mesurée, qu'elle pourrait être exécutée en bas-relief; et enfin les autres éléves de M. Ingres n'ont eu, mais à un degré bien moindre, que les côtés saillants du talent d'Hippolyte.

Il est vrai que celui-ci s'est élevé à une beauté de sentiments et de formes telle, que, dans les données qu'il a traitées, on ne saurait espérer le surpasser. Cette union d'une piété tendre et intime et de la recherche de la perfection physique, de la cadence harmonieuse des lignes dont le type est dans l'art an-

tique, est le sceau propre dont il a empreint tout ce qu'il a fait. Sa peinture semble d'un chrétien de l'Eglise des Catacombes, d'un Grec qui aurait reçu le baptême ; et je remarque que ce double caractère de la forme et de la pensée est un trait particulier à la plupart des hommes signalés qui ont appartenu à Lyon. En Ballanche, Ozanam et Flandrin, il y a, avec les diversités d'aptitudes et les degrés, un même sang. Flandrin n'a pas eu, non plus que les autres, de quoi développer les plis de l'esprit lyonnais. A le voir, on sent le manque d'abondance, d'ampleur, et surtout le manque de force. Il y a dans ses œuvres un ordre, une prudence, un rangé voisins de la parcimonie ; une certaine faiblesse de la vie, une retenue féminine font un étrange contraste avec la virilité terrible du maître qui a initié Flandrin, et dont, bien à tort assurément, on a accusé celui-ci d'être le simple imitateur. A cela près qu'ils emploient les mêmes procédés de peinture, il n'y eut jamais deux personnalités plus tranchées que celles de M. Ingres et d'Hippolyte : l'un est Corneille tout entier, l'autre un Racine sans la passion. Joseph le sentait bien, qui, dans son corps débile, nourrissait, lui, une âme robuste. Si grande que fût son admiration pour Hippolyte, il marque son sentiment par un passage où, selon sa coutume, l'expression, pour plus de vigueur, outrepasse la pensée : « A côté de M. Ingres, il n'est encore qu'un enfant. »

Et, à propos de la manière des deux peintres, il faisait une observation saisissante : Celui-ci, disait-il, ne peut composer une figure sans en arranger les draperies en plis tombant régulièrement à l'antique, de telle sorte qu'elles puissent tenir sur le modèle ou le mannequin ; même dans les sujets dont le mouvement et la vie sont l'essence, il ne fait pas une scène, il rassemble des figures. Dans l'une de ses plus pures et plus touchantes compositions, l'*Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, qui est à Saint-Germain-des-Prés, on peut faire cette curieuse remarque que pas un des personnages ne marche ; pas un qui ne porte sur ses deux pieds, dans l'immobilité. Voyez au contraire les draperies dans *le Christ donnant les clefs à saint Pierre*, qui est au musée du Luxembourg ; comme ces draperies froissées, tiraillées, sont superbes dans leur oubli brutal de l'arrangement ! comme elles semblent être la suite du geste et participer, pour ainsi dire, à la vie de l'homme qu'elles recouvrent ! voilà d'un côté le talent, de l'autre le génie. Si j'ajoute enfin qu'il n'est pas un temps de l'histoire ni un genre de l'art auquel M. Ingres ne se soit attaqué et qu'il n'ait exprimé dans sa physionomie profonde, tandis que son élève n'a jamais posé son pied hors du domaine choisi et parfait, mais borné, qui était sa conquête, j'aurai indiqué quel abîme sépare les deux artistes qu'à l'ordinaire des vues superficielles font réunir.

J'ai dit que les élèves d'Auguste, s'ils plaçaient trop haut leur maître, mettaient aussi trop bas le directeur de l'école de Saint-Pierre. Je reconnais que les études que les jeunes gens faisaient sous la direction de M. Bonnefond témoignaient d'un grand fonds de vulgarité dans le style et d'une grande faiblesse dans l'exécution, et que les ombres roussies et les tons beurrés qu'on y voyait inévitablement n'étaient pas pour enchanter les yeux. Mais le peintre valait mieux parfois que le professeur, et les jeunes intolérants, en relevant des erreurs trop évidentes, méconnaissaient en lui une vraie intelligence du drame, de la composition, de l'effet de l'ensemble, en un mot de ce qui fait le tableau, suivant le sens de la locution usitée, *faire tableau*. La *Cérémonie de l'eau sainte à Rome*, qui est au musée de Lyon, est, en son genre, sans reproche. Toutes les parties se lient bien ; la poussière chaude des rayons du soleil descend sur le groupe principal, tandis qu'une lumière plus ménagée se joue entre les piliers et dans les endroits accessoires ; l'attitude et le visage du vieil aveugle à genoux, ceux de la femme qui le conduit, expriment l'ardeur, la foi ; tout cela est animé, en mouvement. Comparez donc la *Prédication dans l'église de San Miniato !* Joseph avait trop de droiture pour que son jugement pût être faussé par la prévention, et c'est de lui que je tiens un mot de M. Ingres, mot beau-

coup trop fort même, mais qui témoigne combien l'âme du maître était exempte d'injustice : « Le prêtre grec en robe violette, assis à la gauche du spectateur, est, disait-il, digne de Jean Bellin. »

En attendant l'impartialité qui leur manquait, les camps opposés prirent plus d'une fois, comme les héros d'Homère, la force pour arbitre de leurs querelles. Il fut un temps où régulièrement, sur les quatre heures du soir, un élève de Saint-Pierre venait, employant le moyen usité en cette époque reculée, alors que le concierge à Lyon était encore une fleur rare et exotique, venait, dis-je, frapper six coups à la porte d'allée de la maison, sise rue des Bouchers, aujourd'hui rue Hippolyte Flandrin, où se trouvait l'atelier d'Auguste. On savait que ce n'était point le facteur qui frappait, et tantôt le sort, tantôt un choix intelligent, mais dont la faveur était scrupuleusement bannie, désignait le champion au biceps de qui était confié l'honneur de l'atelier. Les autres élèves restaient au travail, car l'art est grand et la vie courte, et le combat se livrait seul à seul au pied du sombre escalier.

Dès qu'on a vécu un peu longuement, on a peine à se figurer cette exubérance de l'extrême jeunesse, ce besoin d'agir à tout prix, qui s'épand jusqu'en folles extravagances. L'excès de vie physique est tel à ce moment, que le cadre d'une existence ordinaire

ne la peut contenir. Hélas ! si tôt viendra l'amour du calme, si tôt le moindre mouvement sera fatigue, et on traitera de fous ceux qui sont ce qu'on a été, alors qu'on n'avait pas besoin de toutes ses forces rien que pour vivre.

Mais si l'extravagance est le lot des jeunes gens, elle est bien plus encore celui des jeunes artistes, et sous ce rapport l'atelier d'Auguste ne laissait rien à désirer, grâce à l'extrême longanimité du maître, qui, lorsqu'un voisin incommodé venait se plaindre, — et cela arrivait souvent, — se portait toujours garant de la candeur de ses élèves. Alphonse Karr eût fait un volume de ces folies. Les voisins les plus pitoyables étaient ceux de l'étage au dessous, deux pauvres dévideuses, chez qui l'on sonnait exactement, — bien entendu, sans s'arrêter, — chaque fois que l'on montait ou descendait les degrés. Un jour d'hiver, la porte s'ouvrit brusquement, et un malheureux élève attardé, le plus petit et le dernier venu à l'atelier, reçut un vaste seau d'eau dans les jambes. Il fallut changer de batteries : à l'aide d'un pique-feu, on perça le noyau de l'escalier à vis ; on y introduisit une ficelle de soie qu'on attacha d'un bout à la sonnette des dévideuses, de l'autre au pied d'un élève ; de sorte que, toujours en vertu de l'apophthegme que la brièveté de la vie ne permettait pas la perte du temps, on pouvait, tout en dessinant le modèle, ob-

tenir, au moyen d'un balancement cadencé de la jambe, un mouvement de sonnerie admirablement régulier. D'autres fois, c'est au moment où les victimes parlaient amicalement par la fenêtre avec quelqu'un de leurs bourreaux qu'on remuait le pied, et l'une d'elles d'interrompre précipitamment la conversation pour aller ouvrir. Le curieux est qu'elles furent longtemps avant de découvrir le stratagème, qu'on aurait aperçu rien qu'en levant les yeux. Un autre jour, on résolut d'établir une communication entre les deux étages, à seule fin de faciliter les douceurs de la causerie. Pour ce faire, on leva un carreau, puis la terre au dessous, puis, à l'aide du même pique-feu rougi au poêle, on perça enfin la planche qui recouvrait les solives. En voyant apparaître le fer et fumer le bois, les jeunes filles se mirent à crier : « Au feu ! » Pour les tranquilliser, on se hâta de vider l'eau de la cruche par la brèche ; or le trou était juste au dessus du lit des infortunées. Cris perçants : « Vous nous inondez ! » Nouvelle apparition du fer rouge pour sécher l'inondation, puis de l'eau pour éteindre l'incendie, et ainsi de suite jusqu'à la consommation des siècles.

J'ai honte de m'arrêter à ces bagatelles, mais « il y a des temps de niaiser, » dit Pascal lui-même ; et d'ailleurs, si quelqu'un de ceux qui ont été mêlés à ces folies de jeunesse lit jamais ces lignes, de celui-là au

moins j'aurai l'indulgence. Je ne puis m'empêcher de rappeler encore et les miroirs qui, par la combinaison de l'angle de réflexion, aveuglaient le voisinage, comme celui d'Archimède, au dire de Plutarque, brûlait les navires ; et les pois lancés d'un souffle puissant et sûr qui, pénétrant par les croisées ouvertes, allaient le soir, à de grandes distances, éteindre les bougies ; et la bataille en règle à coups de boules de neige, soutenue par l'atelier tout entier, sur la place Sathonay, contre des forces triples, et où le peuple élu remporta cependant la victoire sur les Philistins, mais au prix de quels *bleus* pour le lendemain, Dieu sait ! et enfin l'inscription en lettres gigantesques qui servait d'enseigne à l'atelier, et sur laquelle on lisait : *Bains à domicile* et *va-t-en ville*. Pour peindre cette enseigne, on avait fait l'économie de l'échafaudage nécessaire aux ouvriers vulgaires : Joseph l'avait exécutée, la tête en bas, le corps en entier suspendu en dehors de la fenêtre au sixième étage, et retenu seulement par deux robustes camarades qui avaient chacun saisi un pied.

Inutile de dire que pas un des élèves ne devait manquer le prix de Rome. Cela souffrait si peu discussion que leur souci à tous était moins d'acquérir le talent pour y parvenir (ce soin eût témoigné d'un esprit bas et maladif), que de savoir ce qu'on ferait le prix obtenu ; et la crainte la plus sérieuse était la difficulté de supporter la température de la

Campagne de Rome. Donc, à l'effet de s'acclimater, on allait, tête nue, au mois de juillet, sur le coup de trois heures, en plein soleil, se promener lentement sur le quai Saint-Vincent et y attraper des maux de tête. Et l'un des élèves, nommé Rochon, pour qui l'éventualité du prix de Rome ne paraissait vraiment pas à redouter, renchérissant sur ses camarades, avait imaginé de mouiller son bras pour l'exposer nu au soleil, espérant que les tissus, ramollis par l'eau, prendraient, sous l'action des rayons, une belle teinte de bronze florentin, ce qui, cela se conçoit, eût été beaucoup plus « couleur locale. »

On comprend aisément que les élèves considérassent l'éducation physique comme l'accessoire naturel de toute éducation artistique sérieuse. Tant s'en faut qu'ils fussent déraisonnables, puisque les Grecs, dont ils se prétendaient les héritiers directs, avaient placé la gymnastique avant la rhétorique, et que même, suivant Platon, « au dessus de la santé et de la beauté, les biens procurés par la gymnastique, il n'est que la seule possession de la vérité. » Sans connaître beaucoup Platon, on avait donc installé un trapèze à l'atelier. Auguste lui-même, vigoureusement charpenté, et qui semblait avoir épuisé pour lui toute la sève et toute la vigueur de la famille, attachait une grande importance à sa force musculaire. Il avait la prétention d'être le seul à soulever à bras tendu cer-

taine enclume dont la présence à l'atelier n'était légitimée que par ce motif. Un élève, Cabuchet, je crois, y parvint un jour en son absence ; mais une délicatesse qu'on ne saurait trop louer fit que, d'un commun accord, on résolut de ne pas faire au maître cette peine, de savoir qu'il avait un égal.

On racontait des merveilles d'Auguste, et sur sa force au billard, et sur la manière dont il avait châtié plus d'un insolent, etc. Un jour qu'il parcourait à pied avec ses deux frères les montagnes du Bugey, qu'ils aimaient beaucoup, quelques bergers se mirent, sans rime ni raison, à les assaillir à coups de pierres ; — aventure toute naturelle, car elle m'est arrivée dans les Pyrénées : telles sont les mœurs simples des hommes des champs. — Hippolyte et Paul voulurent riposter; mais Auguste, jugeant leur faiblesse, leur demanda seulement de le fournir de munitions. Et les pierres de voler avec une telle rapidité, que les deux frères suffisaient à peine à leur tâche, et avec une telle énergie, une telle précision, qu'au bout de quelques minutes, les bergers, bossués, tirèrent pays en toute hâte.

En dépit du temps consacré aux exercices du trapèze et à causer des chagrins au voisinage, on n'était point oisif à l'atelier d'Auguste, et la plupart y poursuivaient des études fort sérieuses. Parmi les élèves, plusieurs certainement avaient reçu les dons de l'ar-

tiste, du véritable, et s'il est quelque chose d'attristant, c'est de songer que de ces semences pleines d'espoirs nulle n'a porté le fruit attendu. Je sais que c'est le lot commun de bien des promesses brillantes de ne se réaliser pas; mais on dirait qu'une fatalité particulièrement malheureuse se soit appesantie sur ceux qui composaient l'atelier, et que, lorsque la mort ne s'est pas chargée de couper court aux ambitions, c'est à ceux mêmes qui les avaient formées que le soin en est échu. Peut-être aussi ce je ne sais quoi qui a arrêté des facultés parfois splendides au seuil de la réalisation est-il une lacune particulière à l'esprit lyonnais; car j'ai souvent entendu faire cette remarque : que nos compatriotes, même les plus célèbres, sont toujours demeurés inférieurs par le produire à ce qu'ils étaient par le concevoir : profondeur dans le sentiment, mollesse dans l'action. Or est-il que les vrais grands hommes sont ceux-là seuls qui possèdent l'énergie féconde, et c'est bien en vain que Byron a dit des autres :

Many are poets, who have never penn'd
Their inspiration (1). . . . . .

---

(1) Beaucoup sont poetes, qui n'ont jamais écrit leurs inspirations

Outre qu'ils passent ignorés, leur plus grande misère est dans cette sorte de lutte entre la passion et l'impuissance, dans ce quelque chose de l'eunuque qui embrasse une vierge.

Je me suis souvent demandé ce que Joseph lui-même aurait fait s'il eût vécu, et je me suis répondu qu'à moins de quelque transformation imprévue, il eût difficilement satisfait aux exigences imposées à la production de l'artiste. Lui aussi n'eût pas donné en proportion de ses richesses intérieures. Sa nature de flamme se rebutait devant l'obstacle, et l'entraînait en une minute de la confiance à l'extrême découragement. La plupart de ses tableaux ont été repeints cinq ou six fois, et pas toujours pour les améliorer. Règle générale, tout tableau achevé qui lui tombait sous la main cinq ou six mois après était remis sur le chantier, et il le voyait toujours à ce moment dans un esprit autre que celui dans lequel il l'avait fait. Beaucoup ont été délaissés; davantage ont été déchirés. Il travaillait par secousses; avec rage, mais sans suite; facilement distrait, plus facilement encore mécontent. J'avais coutume de lui dire qu'il avait assez de l'aigle comme cela, et que ce qu'il lui fallait maintenant, c'était d'avoir un peu de l'âne : calme, patience et obstination.

Le plus fortement trempé parmi les élèves était Cornier. Il appartenait à une famille de la bourgeoi-

sie, bien connue à Lyon. D'une nature sauvage, volontiers triste, se livrant rarement et peu; d'enthousiasme immense, mais tout intérieur; solide charpente, cheveux noirs, sourcils épais, et avec cela la voix la plus douce du monde, et aussi les yeux, qui étaient gris clair; une moustache fine et un peu rare; pas de favoris, mais le poil fourni aux deux côtés du menton, — genre de barbe qui donne à la physionomie une grande douceur; — un nez fin et légèrement arqué, se rattachant par une courbe gracieuse à la lèvre supérieure, comme dans le profil de Lamartine : tel était Cornier.

Comme maniement de la peinture, il était très-supérieur à Joseph. Celui-ci, bien qu'il ait fait de beaux portraits, s'était surtout tourné vers le paysage. Dans sa facture, il y avait quelque chose de plus régulier, de plus convenu, de moins rude et de moins emporté que dans celle de Cornier. Je puis dire que je n'ai rien vu, autant que les études de ce dernier, se rapprocher de ces études, peintes avec du feu, que M. Ingres a faites pour la plupart de ses tableaux, et qui sont le plus souvent, en tant que fragments, restées fort au dessus des tableaux eux-mêmes. Cornier avait peint sur un bout de toile son propre portrait. Il s'était fait criant, la bouche grande ouverte, le regard tendu, quelque chose comme la tête de *la Guerre* de Rude, au bas-relief de l'arc de triomphe de l'Etoile.

Longtemps après la mort de son auteur, j'ai retrouvé cette étude chez un marchand de bric-à-brac innommables, à la montée de la Grande-Côte. Comment lui était-elle parvenue, je l'ignore. Je ne pouvais m'arrêter ce jour-là, et revins le lendemain : la toile avait disparu. Heureusement j'ai su depuis qu'elle avait été achetée par un ancien ami de Cornier, Ronsin, architecte, qui habite aujourd'hui Paris.

Pour Cornier Joseph avait un véritable culte. Non seulement son âme droite et modeste ne connaissait pas la jalousie, mais encore sa plus grande joie était-elle de proclamer sans cesse la supériorité de son ami. Il ne m'a pas écrit une fois sans me dire : « Va voir Cornier, et encourage-le toujours. » — « Qu'il arrive ou qu'il n'arrive pas, écrivait-il encore à son père, Cornier était le seul qui pût devenir un grand peintre. Priez Dieu pour lui et pour moi, car son succès serait un grand succès pour nous. »

Dieu n'a pas exaucé cette prière, et Cornier est mort à vingt-cinq ans du choléra, à Alger, où l'avait poussé je ne sais quel désir inquiet de changement et quel accès de misanthropie qui lui faisait fuir sa famille et sa ville natale.

Un trait dira son énergie. Il prit un jour fantaisie de faire le voyage d'Autun pour y peindre une copie du *Saint Symphorien* de M. Ingres, en ce temps à la cathédrale ; or il y avait à ce moment dix degrés de froid.

Son travail cependant n'en fut pas moins bon. De retour à Paris, il porta sa toute petite copie à M. Ingres, qui la trouva si excellente que, courant à son secrétaire, il en tira cent francs qu'il pria Cornier d'accepter. Ils devaient être les bienvenus par le temps de sécheresse qu'il faisait en cette saison au fond de la bourse du jeune artiste.

Lorsque Joseph parlait de Cornier comme du seul de ses camarades qui fût pour devenir un grand peintre, c'est que déjà il était désabusé sur d'autres; car Charles Serret avait montré, bien que dans une tout autre manière, des dispositions au moins aussi brillantes. Serret a été la première et plus complète amitié de Joseph, qui ne pouvait vivre sans lui, ni lui sans Joseph. A Paris, ils partageaient la même chambre, et leur vie était si commune, leur union si intime, que partout on les prenait pour deux frères. L'affaiblissement de ce lien si étroit, sinon sa rupture, fut une des dernières et vives souffrances de notre ami.

Une lettre de Joseph à Serret, revenue, je ne sais comment, aux mains de son auteur, et que j'ai rencontrée parmi ses papiers, donnera une idée de cette amitié. Elle ne fut écrite que trois ans après l'époque dont je parle, au moment où Serret, dont les sentiments, plus impétueux que profonds, n'étaient pas, comme ceux de Joseph, grandis par le temps et

l'absence, avait depuis longtemps déjà négligé le commerce de son ami. C'est donc une lettre de reproches, mais de doux reproches; je ne crois pas qu'il soit possible de les atténuer davantage, de découvrir raisons plus ingénieuses et plus délicates pour excuser l'oubli, de faire le chemin plus mol et plus aisé pour le retour. Et comme on sent, au milieu de tous ces ménagements, l'amertume de son chagrin! Pour que l'amitié puisse inspirer de tels accents, il faut avoir vingt ans et être Joseph!

Mon ami,

Le sentiment me reste au cœur; il se referme, et c'est à peine si j'ose t'écrire ces quelques mots. Jadis, dans cet heureux et malheureux temps où je t'avais quitté depuis peu, tu m'écrivais souvent, et tu ne m'épargnais point le doux nom de frère, qu'il ne me sera presque plus permis de te donner. Tu pleurais, me disais-tu, recevant ces chères nouvelles. Pourquoi tes larmes d'amour ont-elles tari? Si je t'ai désobligé, tu ne m'en as rien dit. Si, depuis que je t'aime davantage, tu m'aimes moins, comment pourrais-je juger des choses? La chose la plus terrible est l'abandon d'un ami. Il est vrai que l'ami véritable se connaît dans la détresse, et tu me réserves ta parole pour un temps plus malheureux, quoique tous les temps soient des temps plus

ou moins malheureux. Tu veux éprouver si ce que je te dis est sincère. Pourtant il me reste une dernière inquiétude : peut-être ne m'écrit-il plus afin que je ne l'importune plus ?... Quoi qu'il en soit, je sais que tu étais bon et aimant, que tu l'es encore, et que, n'ayant pas écrit de longtemps, il t'ennuie fort de t'y mettre. Je t'attends toujours, je te tends les bras ; ne me laisse pas passer sur ton souvenir avec regret. L'amertume m'a tenu bien des fois, épargne-moi celle-là.

Je t'embrasse, et suis toujours ton frère.

Lyon, mardi 24 ou 25 novembre 1845.

Si Paul veut m'écrire, je lui serai bien reconnaissant ; il aura de la bonne volonté. Embrasse-le bien pour moi.

T... l'attendait bien à son retour de Cabannes, et réclame pour la prochaine fois une visite. Rien de nouveau. Piraud sait ce qu'il y a ici ; tu pourras lui faire toutes questions.

Charles Serret était mince, blond, le visage rond, les traits mobiles, la volubilité et l'accent du Midi dont il était, les cheveux tout frisés, comme un chérubin. Il avait une facilité prodigieuse avec les dé-

fauts de ses qualités : terre fertile, mais le tuf trop près ; incapable absolument de poursuivre à fond nul dessein ni aucune œuvre ; mais ceci, on ne le savait pas encore, et Auguste était émerveillé de ses aptitudes.

Un autre encore avait montré au début des dispositions exceptionnelles, qui faisaient dire à Auguste, outré en tout : « J'ai un élève qui dessine comme Raphaël à ses débuts. » C'était un grand et rude gaillard, qui eût tordu le cou avec aisance à l'Hercule Farnèse ; une grande barbe rousse en pointe, tête de Germain avec des cheveux bouclés sur le front, épais comme la forêt d'Hyrcanie. Il avait des passions vigoureuses, une grande exaltation, et une énergie qui excitait l'admiration de Joseph. C'était lui qui faisait l'exercice du trapèze, une demi-heure durant, avec une régularité solennelle et en scandant lentement ces mots : « Il faut dompter les sens ! » On trouvait cela très-beau, et on avait raison. Il continue aujourd'hui le commerce de la très-honorable famille à laquelle il appartenait.

Je voudrais encore parler de deux élèves : l'un, Bruno Vérand, de ceux qui étaient entrés les premiers à l'atelier ; l'autre, Louis Lamothe. Au moment dont je parle, déjà Vérand était à Paris. C'était une âme bien marquée à l'empreinte de son temps, si différent de celui-ci : inquiète, agitée, tourmentée par le rêve

et les contradictions, toujours à la poursuite d'un idéal qui lui échappait. A cet âge, il écrivait :

La chimère est de marbre, et mon cœur est usé.

Je l'avais connu au petit séminaire des Minimes, que je n'avais fait que traverser, et dans les plus basses classes, lorsque lui était dans les plus hautes. Il avait reçu une éducation plus complète que pas un de ses camarades d'atelier, et le résultat en avait été un goût très-vif pour les lettres. A vingt ans, au moment de choisir une carrière, il hésita ; il eut quelque idée d'entrer dans une congrégation religieuse pour aller évangéliser les peuples lointains, puis se décida pour la peinture. Mais, plus capable de désirs que d'efforts, il y éprouva des découragements sans nombre. Au fond, le poète primait l'artiste ; il le sentait lui-même, et plus d'une fois eut regret à n'avoir point suivi les Muses et leur fortune. Il avait entrepris un vaste poème, intitulé *le Déluge ;* je ne sais ce qu'est devenu son manuscrit. Il a laissé encore quelques beaux vers, de ce caractère lyrique, un peu vague et flottant, dans lequel on les faisait alors (1),

(1) Trois pièces ont paru après sa mort dans l'*Institut catholique* dans

mais colorés, harmonieux, et surtout pénétrés d'un vrai souffle poétique. Mort dans de grands sentiments religieux, à vingt-quatre ans, en 1843, et lorsqu'il était venu à Lyon prendre quelque repos auprès de sa mère.

Louis Lamothe, moins remarqué alors, qu'on appelait à l'atelier Louis tout court, est le seul, absolument le seul qui, restant dans la voie de ses maîtres, ait conquis sa petite place au soleil. Malheureusement de tempérament maladif, et sans cesse crispé, enfiévré, il a cependant vaillamment combattu, toujours réglé de conduite, ardent à son art, et il est aujourd'hui professeur au collége de Sainte-Barbe, et tient un atelier, sorte de continuation de celui de Flandrin. C'est de là qu'est sorti Delaunay. Lamothe, qui fut pendant bien des années le collaborateur assidu d'Hippolyte, a dessiné pour les vitraux de l'église de Sainte-Clotilde des cartons de très-fort style, d'une expression énergique, et qui ont comme des traits de la griffe de M. Ingres. Ils sont restés ce que je connais de plus beau de lui, peut-être parce que, comme je l'ai expliqué à propos d'Hippolyte lui-même, ce sont des figures isolées. Il a cependant exécuté

---

le courant de l'été de 1845. Une nouvelle, intitulée *l'Ancolie*, avait été publiée en feuilleton dans le journal *le Rhône* en 1842 ou 1843.

avec succès des peintures murales aux églises de Saint-Gaudens et de Saint-Bertrand de Comminges, dans la Haute-Garonne. Je sais aussi de lui des peintures, que je regrette de n'avoir point vues, au Val-de-Grâce, à la chapelle des Jésuites de la rue de Sèvres, et, d'une date plus récente, à la crypte de Saint-Irénée, à Lyon.

III

C'est à peu près vers cette époque qu'il faut placer, je crois, une sorte de crise intérieure qui fit éclater dans l'âme de Joseph ce sentiment religieux qui s'est accru jusqu'à la mort, et dont les traces paraissent jusque dans la moindre ligne qu'il ait écrite. Assurément ce n'est pas qu'il eût jamais été impie, et les chutes intérieures qu'il se reproche amèrement dans ses lettres ne sont sans doute que des peccadilles; le temps qu'il rappelle, où il n'avait pas compris, dit-il, combien le joug du Seigneur est léger, serait envié comme un temps de bénédiction par plus d'un père pour son fils; mais enfin jusque là l'idée religieuse n'avait pas encore été la domination de sa vie. Une crise analogue se produit dans presque tous les jeunes hommes en qui il existe un fonds de poésie et d'idéal. L'enfant n'est jamais religieux, du moins au sens que je l'entends ici; il n'est frappé que par l'idée de devoirs à accomplir, sans lesquels on n'est pas sauvé; mais la ferveur, l'enthousiasme, l'ardeur religieuse

ne s'éveillent que plus tard, en même temps que tous les autres enthousiasmes et toutes les autres ardeurs, quand l'esprit semble traverser l'enveloppe matérielle comme le bourgeon crève l'écorce. La raison pourquoi cet épanouissement ne s'accomplit pas dans toutes les âmes est simplement que toutes ne sont pas aptes à recevoir les influences d'un certain ordre. Il n'y a pas grand mal. Chacun n'est pas religieux comme il veut, mais comme il peut, et qui veut l'être autrement qu'il ne peut, qui veut faire l'ange, fait la bête, dit Pascal. Pour beaucoup donc, la religion consiste dans l'observance stricte de certaines règles de conduite et dans l'accomplissement de certaines pratiques; en dehors de celles-ci, le temps est consacré aux préoccupations ordinaires de la vie. Pour ceux comme Joseph, au contraire, le sentiment religieux imprègne tous les sentiments, son action est dans toutes les actions, et c'est par là qu'il est le plus beau et le plus vaste des sentiments, puisque tous ont une vertu limitée et un objet d'un jour, tandis que lui embrasse tout, et son objet est éternel.

La même cause qui ouvre le jeune homme aux impressions religieuses fait que la pensée de la mort entre si volontiers dans ses préoccupations. Comme Benjamin Constant, je n'ai jamais compris que les hommes s'étourdissent si facilement sur cette idée; mais il est certain que plus les années s'accumulent,

plus on se détourne de son image, qui ne paraissait cependant point si effrayante quand on était jeune. Joseph avait le pressentiment qu'il ne vieillirait point, et c'est la seule chose qui ne troubla jamais ce cœur toujours frémissant. « Cette vie est un lieu d'amertumes, m'écrivait-il ; tout me porte à croire que mon séjour y sera court, et une seule chose me soutient : une conduite sévère et le calme que donne l'observance des commandements de Dieu. Sitôt que je ternis cette clarté qui me dirige, ma vie est empoisonnée. » Et ailleurs : « Si tu pouvais lire en mon âme, tu verrais qu'ils sont indéfinissables, la douleur de cette vie et le désir de celle qui est au delà. »

Il avait reçu une éducation chrétienne, et, comme la plupart des personnes à tempéraments d'artistes, il ignorait la lutte intime entre les traditions de cette éducation, la soif de religion instinctive à toute âme, et les recherches inquiètes de l'esprit. On ne saurait une intelligence plus naturellement croyante, comme un cœur plus naturellement chaste, quoique passionné, ou peut-être parce qu'il était passionné, car le libertinage est le contraire de la passion.

Pourtant il n'était rien moins que ce qu'on appelle un mystique, un homme qui raffine sur les matières de dévotion et de spiritualité; de la race de ceux qui, selon Bossuet, percent la nue pour mieux se faire perdre de vue de leurs lecteurs. Ce que j'aimais en lui,

c'est qu'il était religieux avec toutes les émotions humaines, de même que la vraie grandeur est d'être plus que l'homme sans être autre que l'homme. Il n'avait pas la vertu sauvage et trop coûteuse de Pascal, qui, selon Mme Périer, sa sœur, « non seulement n'avait point d'attache pour les autres, mais ne voulait point que les autres en eussent pour lui ; » il était du sentiment de sainte Thérèse, qui, pour mystique qu'on la tienne communément, ne disait pas moins à ses filles : « Ne vous imaginez pas que la conformité à la volonté de Dieu nous oblige, quand nous perdons un père ou un frère, à n'en avoir point de sentiment, et à souffrir avec joie les peines et les maladies qui nous arrivent. Ce serait passer trop avant. »

En quoi il se voit bien qu'il n'était point un mystique, c'est qu'il n'entendait rien aux affaires ; car, que la vie trop artificielle de l'esprit s'accommode parfois si bien avec la pratique trop déliée des intérêts, c'est un mystère, mais qu'il faut croire. La parfaite bonne foi de Joseph, sa droiture toute d'une pièce ne pouvaient souffrir le moindre mélange d'intérêt ou de vanité aux choses de la religion. Cela le poussait à des colères semi-comiques qu'il exhalait un jour dans une lettre à son père : « Aujourd'hui vous n'êtes plus catholiques, vous êtes les gallicans, les ultramontains ; catholiques à cocarde, catholiques accommodés au commerce, aux spéculations douteuses. Voilà ce

qu'enfante notre civilisation, basée sur le sésame et sur la valeur positive, réelle et véritablement véritable de la betterave (1)! »

Sa piété, on le comprendra d'après tout ce qui précède, n'était pas moins virile qu'ardente, et ne se laissait pas pénétrer par les scrupules puérils ou les fadeurs béates. Ainsi il pratiquait, sans s'effaroucher le moins du monde, l'étude du nu, qu'il considérait comme le fondement de tout art sérieux; et je dois dire que toujours ont agi de la sorte les artistes les plus profondément chrétiens que j'aie connus, tant est vrai le mot de saint Paul : *Omnia munda mundis*. J'ai vu toutes les études primitivement nues, faites par M. Ingres pour les vitraux de la chapelle de Dreux, et je puis assurer qu'en les comparant aux études définitives et vêtues, qui sont cependant si belles, elles m'ont produit une impression plus profonde encore de pureté et d'enthousiasme religieux, parce que, sans doute, ce jet premier et spontané est sorti plus directement de l'âme de l'artiste.

Je parlais de sa parfaite bonne foi; il la portait dans toutes les choses de la vie. Trop souvent, je ne sais pourquoi, la jeunesse n'est pas naïve dans les idées

---

(1) On se souvient qu'à cette époque des projets de loi sur le sésame et sur les sucres étaient l'objet d'incessantes discussions dans les chambres et dans les journaux.

ni dans les sentiments; elle a comme un système de vouloir être extraordinaire, si même ce n'est pas seulement de le paraître. Je ne sache rien de plus sot que l'effort pour se hausser au dessus de la stature naturelle, et personne qui plus que Joseph en fût exempt. Il n'avait pas même l'idée qu'on pût être en apparence autre qu'on est en réalité, qu'on pût renfermer en soi deux êtres : l'imaginaire, qu'on travaille à embellir; le véritable, qu'on dissimule et qu'on néglige. Dans toutes ses lettres il n'y a pas un mot qui ne vienne des entrailles. Cet enthousiasme que je n'ai retrouvé en nul autre au même degré, la nature le lui avait donné sans qu'il l'eût ambitionné, ni qu'il songeât davantage à s'en faire gloire; cet état perpétuel d'agitations, l'émotion, le tremblement où il est jeté par la vue ou le toucher accidentel de quelque jeune fille, il ne les recherche certes point, il les subit, et il va jusqu'à s'en accuser comme d'un ridicule dont il ne sait pas assez se défendre : « Je crois que c'est du mal moral que je souffre; je ne suis bien que là où je ne suis pas. Ce ne sont pas les romans qui ont pu me mettre ça dans la tête : je n'en ai jamais lu. Comme je vous le disais, je suis sans savoir ce que je suis; je deviens enfant... Je trouverai une feuille, je la regarderai longtemps, j'irai presque jusqu'à en compter les côtes; ou bien, ne pensant à rien, je regarderai longtemps bouger les ar-

bres. Je crois que j'ai le cerveau légèrement dérangé... »

Aussi ses lettres sont-elles l'image fidèle et complète de cette âme mobile, où les impressions les plus vives et les plus fugitives se succèdent tour à tour en désordre. Tension ardente vers le beau et verve comique de l'artiste, émotions brûlantes et fleurs d'un sentiment que je ne saurais mieux qualifier que par le mot si beau de virginal, choix et harmonie des mots et crudité pittoresque de l'expression, austère jugement de l'homme fait et enfantillages, tout s'y mêle sans l'ombre de transition; et j'ose dire que le caractère de vérité qui en ressort est ce qui donne le plus à Joseph une physionomie si particulière et si attrayante. Un jour de printemps, il se sent tellement envahir par un besoin de bonheur et de se donner, il sent tellement déborder ce moût bouillonnant renfermé dans le cœur de la jeunesse comme dans un vaisseau neuf, qu'il laisse échapper ce mot si sincère et si charmant : « Il y a des jours où je ne puis assez rencontrer de gens que je puisse aimer! » Une autre fois, dans un moment d'amertume, où il est épuisé, découragé dans son art, tout accablement et angoisses, il jette ce cri sublime : « Il n'y a point, au service de Jésus-Christ notre Seigneur, de ces déceptions qui se trouvent partout, et la foudre épouvante moins entre les bras de Dieu que couché et reposant molle-

ment dans les bras d'une femme !... Il n'y a de force que là où elle réside. » Puis, s'apercevant aussitôt de la naïveté, il se raille de lui-même : « J'espère que voilà qui est bien raisonné ! Pauvre Alexandre (1) ! Quel drôle de corps que ce Pagnon ! Quelle feuille que tous les vents agitent !... » Voilà Joseph, et tel on l'aimait.

---

(1) Mon frère, que Joseph aimait beaucoup et qu'il voyait souvent.

IV

Dans un des jeux de mains coutumiers à l'atelier, Joseph avait reçu un coup assez rude sous le sein. Il n'y prit d'abord pas garde ; mais au bout de quelque temps il se forma une petite tumeur dont il ne s'inquiéta pas beaucoup plus, bien qu'elle le fît assez souffrir.

Vers cette époque, Auguste Flandrin, dans la force de l'âge, fut emporté par une maladie de quelques jours. Ses funérailles se firent le 1er septembre 1842.

L'épreuve fut cruelle pour l'atelier. Au sens des élèves, il n'y avait personne à Lyon qui pût remplacer entièrement leur maître. Hippolyte et Paul, qui habitaient Paris, n'avaient pas d'atelier proprement dit, c'est-à-dire d'école ouverte aux jeunes gens, et déjà M. Ingres avait fermé la sienne; mais ils offrirent leurs conseils à qui en voudrait user. De cette manière, soit en se faisant admettre aux cours de l'Ecole des Beaux-Arts, où M. Ingres professait un mois à son tour avec les autres membres de l'Institut, soit en

suivant, pour la plus modique rétribution, non pas un cours, mais des séances de modèle vivant, que tenait le soir un ancien modèle bien connu sous le nom de Suisse, il serait encore loisible de poursuivre de fortes études. La plupart quittèrent promptement Lyon. Chancel entra chez « ces messieurs, » comme on disait, et travailla, sous les ordres d'Hippolyte, à la plupart des grands travaux de peinture murale exécutés par celui-ci. Il en fut de même de Louis Lamothe, qui accompagna plus tard les Flandrin à Nîmes et à Lyon, et qui, je crois, a même peint en entier de sa main une des chapelles absidales d'Ainay. Deux ou trois, Piraud, Mathieu, se découragèrent et laissèrent la peinture ; ce ne fut pas cependant sans que Piraud eût travaillé quelque temps à Paris, mais Auguste n'était plus là. Prosper Vincent, après quelques essais assez heureux dans le paysage, est devenu un habile restaurateur de tableaux. Un autre se mit sous la direction des Lacuria, puis suivit sa voie propre. Je n'en ai pas encore parlé, et, de fait, il est difficile de le ranger parmi les élèves de Flandrin, car il a pris tellement le rebours des principes de ses premiers maîtres, qu'Auguste, s'il revenait, ne serait pas moins stupéfait en retrouvant son disciple que la poule qui voit s'élancer à l'eau le canard qu'elle a couvé. N'importe : de tous, c'est celui qui est parvenu au plus de notoriété, au moins à Lyon, et on peut dire que

c'est aussi le seul talent véritablement soi qui ait pris sa volée de l'atelier. Les autres, ceux qui ne sont pas morts, hélas ! sont restés des disciples ; ils ont peint avec le pinceau du maître, lui avec le sien. C'est Bellet-Dupoizat, qui a passé depuis longtemps à l'école purement coloriste, à celle qui vise au mouvement et à la couleur, sans se préoccuper beaucoup de serrer de près la nature en ce qu'elle a d'arrêté et de sculptural, ni d'atteindre à cette élégance, à cette harmonie des lignes si recherchée de ceux qui placent leur idéal dans l'art grec. Même peut-on reprocher à cette école qui, la première, a eu le sentiment de l'effet vrai, tel que le donne la nature, qu'elle peint plus des préparations pour tableaux que non pas des tableaux, tellement elle craint d'altérer, par un peu de forme et de modelé, le ton fugitif saisi au passage du rayon qui le donne ; tellement elle a peur, en poursuivant les oiseaux dans le buisson, de laisser échapper le passereau qu'elle serre dans sa main.

La santé de Joseph, déjà ébranlée, devait le retenir à Lyon, non moins que ses goûts ; car, sans y être né, il y avait cependant trop vécu pour ne pas posséder beaucoup de côtés du caractère lyonnais, les meilleurs. Il avait ceci qui est si marqué dans les Flandrin, dans Orsel, dans Ozanam et bien d'autres : l'amour du pays, l'horreur instinctive de la vie bruyante et extérieure qu'on va chercher à Paris, peu d'esprit

d'aventures, une difficulté à former de nouvelles liaisons, une plus grande à quitter les anciennes. Enfin, comme tout bon Lyonnais encore, ce n'était pas sans quelque angoisse qu'il perdait de vue le clocher de Fourvière. L'antique clocher si humble, si bien en proportion avec le profil réduit de la montagne, n'avait pas encore été remplacé par l'énorme et maladroite coupole qui se dresse aujourd'hui lourdement comme une quille trop chargée par le haut. Il se voyait de la petite chambre que Joseph occupait et qui donnait sur un coin du vieux Lyon détruit, qui sera bientôt oublié. C'était la cour des Archers, célèbre par un incendie qui eut lieu le 13 août 1829 et où périrent plusieurs personnes ; sorte d'impasse boueuse avec ruisseau dans le milieu, toujours encombrée de voitures de rouliers, bordée d'un côté par les hautes et massives maisons dont la façade opposée donnait sur la rue Belle-Cordière, de l'autre par des constructions basses, sordides et irrégulières, formant des entrepôts et des écuries au rez-de-chaussée et des fenils au dessus. Cela ressemblait assez aux masures, à la fois pittoresques et misérables, que l'on voit, au temps de Louis XIII, entourer la place des Terreaux dans la gravure d'Israël Silvestre. Joseph demeurait là avec son père, qui lui avait donné la meilleure chambre du modeste appartement, une vieille bonne, nommée Magdeleine, qui l'avait vu naître et le tutoyait,

et enfin son chien-mouton, compagnon fidèle, habile en toutes sortes de tours, du nom de Munito. La fenêtre de Joseph dominait de beaucoup les toits en face, noircis d'une suie visqueuse, et au delà la vue se reposait sur les grands arbres à feuillages fins du jardin de la Préfecture, puis atteignait ce beau coteau de Fourvière, dont les terrasses et les fabriques, étagées en longues lignes, le faisaient, par les soirs d'été, avec ses tons doux et gris, ressembler à un morceau détaché d'un tableau du Poussin. Il avait peint de ce paysage une ébauche grossière que j'ai conservée.

Mais l'amour de son art l'emporta, et Joseph se décida à demander à son père de lui fournir les moyens d'aller à Paris. C'était une lourde charge pour le père, qui gagnait par son travail le pain de la famille; mais non seulement il aimait beaucoup son fils, il avait pour lui une sorte de vénération à cause de sa piété. Il consentit donc, et quelque amélioration s'étant déclarée dans la santé de Joseph, celui-ci partit avec Serret. C'est ici que commencent ses lettres; il avait alors dix-huit ans à peine. Peut-être celles de cette époque, avec leurs détails enfantins, leur sentiment naïf mêlé à un enthousiasme qui prend sa racine profond, ne sont-elles pas les moins charmantes. Plus tard, un fonds de tristesse, une certaine âpreté dans les jugements, une ombre de misanthropie, leur donneront une autre tournure, plus forte, mais moins

variée et un peu étrange. Une chose éclate à chaque page et éclatera toujours, c'est un grand amour, un respect attendri pour son père, amour et respect qui me semblent d'une autre société et d'un autre temps que ceux-ci.

Je transcris ces lettres telles quelles, dans leur incorrection même, et sans rien émonder de ces branches gourmandes de la jeunesse; et je crois qu'elles plairont plus ainsi, car ce n'est point un écrivain qu'on trouvera, ce sera un homme.

Paris, le 3 décembre 1842.

Cher papa,

J'ai attendu un peu tard pour vous écrire. Je suis arrivé vendredi à midi, et c'est le samedi que je vous donne de mes nouvelles. La voiture m'a joliment moulu; j'ai cru arriver à la *capitale* en plusieurs pièces; mais j'espère que cela n'aura pas de suites fâcheuses. J'ai trouvé en arrivant M. Michallet (1), qui nous a très-bien reçus. Mais je vous dirai, à mon grand déplaisir, qu'il ne pourra m'avoir chez lui pour la nourriture; car il dîne tantôt une heure plus tôt,

(1) M. Michallet était un ami de son père; celui-ci aurait souhaité que son fils prît ses repas chez cet ami et pût éviter ainsi les inconvénients inséparables de la vie de restaurant.

tantôt deux heures plus tard; quelquefois Mme Michallet a le temps de faire la cuisine, quelquefois elle ne l'a pas. J'aime donc mieux ne pas les déranger. Pour le logement, nous sommes provisoirement dans une chambre garnie qui nous coûte à chacun 16 francs. C'est une chambre assez grande, à deux lits et avec un beau jour. L'appartement que M. Michallet me destinait est de 150 francs, et il faudrait le meubler complètement, ce qui nous coûterait le moins 500 francs. Donc nous avons l'avantage de pouvoir attendre ce mois-ci. Je vous donnerai de plus amples détails dans la prochaine lettre.

Aussitôt arrivé, j'ai déjeûné. De là, je suis allé voir les MM. Flandrin, qui nous ont fait un accueil charmant. Puis je suis monté sur les tours de Notre-Dame, d'où j'ai contemplé Paris dans toute sa grandeur. Le même soir, j'ai visité la chapelle de Saint-Severin, peinte par Hippolyte Flandrin, qui est admirable. Ce matin, je suis allé au Louvre, où sont les chefs-d'œuvre de Raphaël, de Poussin, de Lesueur, etc., et j'avais presque l'envie de m'en retourner à la vue de tous ces miracles, me demandant ce que j'étais venu faire à Paris devant des hommes si inimitables. J'ai vu le portrait de Cherubini peint par M. Ingres ; je ne connaissais rien de semblable. J'ai vu encore la scène du déluge du Poussin, l'ange saint Michel de Raphaël, etc., et je n'ai parcouru tout au plus que le tiers du Louvre, qui ferait quinze fois le musée de Lyon. Quand vous irez à Saint-Pierre, regardez bien l'*Ascension* du Pérugin, et vous aurez l'idée la plus rapprochée de certains tableaux de Raphaël. Je ne vous parle pas de Léonard de

Vinci et de tant d'autres dont le moindre ouvrage dépasse tout ce que peut concevoir notre esprit; et il n'y a véritablement qu'une religion pure et sainte qui ait pu inspirer de si belles choses. Tout ce que l'amitié, l'amour, la pudeur, la foi ont pu inspirer se trouve réuni dans les adorables têtes de Vierge de Raphaël, et pour peu que j'eusse cru être seul dans la salle, je me serais mis à genoux devant. Le plus beau jour de ma vie sera sans contredit celui où j'ai aperçu la Vierge soulevant un léger voile qui couvre l'enfant Jésus pour nous le faire adorer. Oh, que les belles pensées et les saintes émotions sont au dessus de notre vie misérable! A quoi sert de traîner un corps languissant, tandis que la foi et la peinture nous donnent de si belles images de la vie du siècle à venir, *et que ne voudrions-nous pas avoir fait pour posséder ce séjour plein de douceur* (1)!

Où j'ai été ému, c'est à Auxerre. Nous sommes entrés dans la cathédrale. En entrant par la grande porte, on dirait voir des milliers de colonnes. Le soleil venait de se coucher, et comme nous nous retirions, le timbre fit entendre cinq heures. Aucun son d'orgue ni aucune phrase de ma plume ne pourrait donner la moindre notion de ce moment.

Pensez à moi, mon père, c'est là tout ce que je vous demande, et priez pour moi.

« Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis faible. »

« Guérissez-moi, car mes os sont ébranlés. »

J. P., votre fils.

---

(1) J'ignore d'où est tirée cette citation.

Bien des choses de la part de Serret, ainsi qu'à Magdeleine (1). Embrassez Clarisse (2); mes respects à ma tante, à Mme Ducreux, et mes amitiés à M. Isidore (3) et à toutes les personnes que vous savez m'être attachées.

Cher papa,

Je désire ardemment recevoir de vos nouvelles. Quand vous m'écrirez, vous adresserez la lettre chez M. Michallet,

---

(1) Sa vieille domestique.

(2) L'aînée de ses sœurs.

(3) Isidore Ducreux était cousin de Joseph. Il a été pour celui-ci et nous tous un ami excellent; c'est à lui que j'ai entendu parler de Joseph pour la première fois. Il avait des connaissances assez étendues en sciences naturelles et appliquées, et il est le seul de nous qui eût tourné son intelligence de ce côté. Ayant quitté le commerce dans lequel il avait succédé à son père, il était entré dans une grande industrie de produits chimiques où il était chargé de la surveillance de la fabrication, lorsqu'il est mort de la plus épouvantable mort. Une cheminée sur laquelle il était monté s'écroula sous ses pieds, et il tomba dans une chaudière d'acide bouillant. Aveuglé, la peau arrachée de son corps, il eut encore la force de se tirer de là, de gagner sa chambre assez éloignée, et d'envoyer prévenir un ami avec qui il devait dîner le soir. Le médecin qui essaya de le panser se trouva mal. Il ne mourut que dans la nuit au milieu de tortures inouïes, mais plein de calme et de tranquillité d'âme, et trouvant encore presque la force de plaisanter.

et si vous voulez m'envoyer les deux pots de confitures que vous m'avez promis, cela me ferait grand plaisir ; car, les jours maigres, je ne sais trop que manger. Pour ainsi dire, personne ne fait maigre à Paris.

J'ai vu l'église de la Madeleine, qui pourrait faire une fort belle salle de spectacle, mais qui ne sera jamais une véritable église. Je connais à peu près maintenant les choses les plus curieuses de Paris : la place de la Concorde, et les boulevards qui font le tour de cette immense ville. Si je retournais à Lyon, je le trouverais fort petit ; mais néanmoins soyez persuadé que le séjour de Lyon est infiniment préférable. D'abord l'on aperçoit des montagnes, et du haut des tours de Notre-Dame, c'est à peine si l'on distingue une colline. Si vous pouviez venir me voir à la belle saison, vous me feriez plaisir, et je vous mènerais dans tous les endroits que je connais. Vous devez vous ennuyer quelquefois de vous trouver seul ; mais pensez que vous avez un fils qui souvent est peut-être plus triste encore à la pensée d'être séparé de celui qui fut toujours son bienfaiteur.

Il y a à Paris une foule d'hommes, de jeunes gens qui se destinent à la peinture, et la plupart n'ont pas les moindres dispositions ; mais ils travaillent avec une assurance que n'ont jamais eue les grands maîtres. Je voudrais que vous pussiez visiter le Louvre ; tout ce que je pourrais vous dire ne vous en donnerait qu'une faible idée. C'est ce qu'il y a de plus beau dans la *capitale*, comme dit Mme Michallet. Toutes les fois que nous entrons, elle nous dit : « Maintenant vous êtes dans la *capitale*, vous êtes au centre de tout ! »

Je travaille le soir de sept à dix heures dans une acadé-

mie où nous sommes plus de quatre-vingts, chez Boudin. J'en suis encore à me débarbouiller (1). Les MM. Flandrin m'ont prêté de grandes têtes, qui, j'espère, me remettront dans le bon chemin.

Donnez-moi des nouvelles de Clarisse et de Magdeleine, qui doit s'accoutumer à être contente. Mon départ devait faire son bonheur, je m'en suis aperçu. — Si ce n'était pas si loin, j'irais... j'irais manger l'oie de Noël avec vous; mais, si vous venez me voir à Paris, vous vous apercevrez de la distance. Dites-moi le temps qu'il fait chez vous. Donnez-moi des nouvelles de ma tante, et vous serez plus raisonnable que moi; vous ne m'entretiendrez pas, comme je fais, de niaiseries. J'ai froid aux doigts, et je cesse de vous écrire. A Munito une belle répétition de son alphabet avec un morceau de sucre.

Adieu, mon père; écrivez-moi, ce sont les souhaits de votre fils.

Paris, jeudi, décembre 1842.

Pendant tout notre voyage, nous avons eu un temps superbe; les jours suivants, sauf deux ou trois jours de brouillard, j'ai toujours eu beau temps à Paris. La Seine est basse; elle ressemble fort pour la grosseur à la rivière de Galaure (2).

On trouve tout à Paris, sauf les confitures de Magdeleine.

---

(1) Il veut dire : se débarbouiller des premières difficultés. C'était une de ses expressions favorites.

(2) Le torrent qui passe à Saint-Uze.

Cher papa,

Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir. Je suis à peu près casé. Nous avons différentes commodités que nous n'avions pas avant. Nous sommes dans un beau jour et au troisième, et si vous y étiez, je me croirais chez nous. Je vis très-bien avec 25 sous par jour, déjeûner et dîner, tandis que, d'après le plan de M. Michallet, je dépenserais 35 et 40 sous pour ne pas être mieux. Ceux qui sont depuis longtemps à Paris m'ont renseigné. Il est cependant fâcheux que M. Michallet n'ait pas pu me prendre chez lui (1), car je l'aurais bien embarrassé. Maintenant, au plus fort de ses affaires, il a un commis malade; il a l'air très-ennuyé.

Il a fait à Paris un brouillard si épais, qu'il fallait un soir suivre les maisons et les toucher, car on ne voyait pas où l'on mettait les pieds. Il ne peut pas y en avoir d'aussi fort à Lyon. L'année passée, on était obligé de marcher en plein jour avec des lanternes.

La nouvelle année vient me renouveler le souvenir de toutes les bontés que vous avez eues pour moi ; et, depuis dix-

(1) On y fait maigre avec des cuisses de dinde, tandis qu'à notre restaurant, les jours maigres, nous avons de la soupe maigre, des œufs, de la salade ou du merlan. (*Note au bas de la lettre.*)

huit ans, je vous suis redevable de tout; d'abord des bons principes qui font le bonheur de la vie. Sans la paix de l'âme, l'on ne peut être heureux dans cette misérable vie. Et sachez que pour le dix-huitième anniversaire je vous remercie, et, maintenant plus que jamais, je sens le prix de tous vos sacrifices. Je vois quelquefois au Louvre les ouvrages du malheureux Dominiquin : sa vie ne fut qu'un tissu de misères ; mais je me résigne à tout, pourvu qu'à l'exemple de ces grands hommes ma peinture devienne sinon œuvre de science, du moins l'emblème de la vertu; et puissé-je, comme le Poussin, après avoir contemplé toute ma vie les œuvres du Tout-Puissant, puiser dans son sein le repos et la joie éternels, seule compensation des misères d'ici-bas ! Si je fais des fautes, mon père, veuillez me les pardonner; c'est plutôt par oubli ou par négligence que par intention de vous déplaire. Puisse l'année que je vais commencer vous remplir de satisfaction !

Les MM. Flandrin nous montrent beaucoup d'attachement ; nous sommes de tous les élèves qui sont à Paris les plus favorisés. J'espère qu'en continuant à travailler ils nous estimeront de plus en plus. Ils ne sont vraiment pas assez exigeants. Ils vont entreprendre leurs fresques (1) au commencement du mois d'avril; les compositions en sont superbes.

Embrassez ma sœur pour moi. A la pauvre Magdeleine, vous lui chanterez : Consolé-é-é-é-ez-vous, Ma-a-de-

---

(1) Les peintures du chœur de Saint-Germain-des-Prés.

lei-ne (1), et vous lui direz qu'il y aura toujours un mot pour elle dans toutes mes lettres.

Je reste, en vous embrassant de tout mon cœur, comme disent les enfants,

Votre fils, J. P.

P. S. J'ai reçu les deux pots de confitures; je les trouve fort bonnes. Des compliments à Magdeleine pour les avoir fabriquées avec tant d'art.

Je reste rue d'Anjou-Dauphine, n° 5, hôtel de Navarre.

Vendredi 14 janvier 1843. Paris.

Cher papa,

Je profite de l'occasion d'un jeune homme nommé Louis (2), qui va à Lyon, pour vous faire parvenir cette lettre. Ce jeune homme, à l'heure qu'il est, est le plus fort des élèves des

---

(1) Il parodiait une chanson populaire et comique alors en vogue.

(2) Louis Lamothe, dont j'ai parlé.

MM. Flandrin. Il reste habituellement chez M. Ingres. Il a concouru quatre fois pour être reçu à l'Ecole des Beaux-Arts, mais il était trop fort : on ne l'a pas reçu. Ces messieurs veulent que je concoure aussi. J'ai tout ce qu'il faut pour concourir; comme je ne suis pas d'une trop grande force, j'espère que l'on me recevra.

J'étais sur le point de vous écrire que j'étais complètement guéri, lorsque cela s'est mis de nouveau à augmenter. Le mal fut long à venir; il le sera plus encore à s'en aller. Je crois que c'est d'avoir reçu la pluie qui est cause de cette rechute.

L'atelier de Delaroche est fermé. Un jeune homme est mort des suites des mauvaises farces qu'on lui avait faites. Il est mort deux jours après y être entré. Jugez du chagrin des parents, qui avaient mis ainsi leur fils dans cet atelier pour le faire empoisonner.

Je bénis le jour où je suis entré chez Flandrin, et, selon mon sentiment, M. Delaroche est bien au dessous de lui, qui, avec la simple qualité d'élève, l'enfonce de beaucoup sur ses titres de maître. Quand on a vu sa *Cène* à Saint-Severin, on n'a guère envie de voir les peintures des autres artistes en vogue. Mais s'il est d'une belle force, auprès de M. Ingres c'est encore un enfant. Du reste, celui-ci donne des conseils à ces messieurs et des semonces comme lorsqu'ils étaient chez lui. C'est un *monsieur* qui n'est guère facile à contenter.

Le Louvre se ferme à la fin de ce mois, à cause de l'exposition. Cornier vient de faire son propre portrait. Ces messieurs l'ont trouvé superbe, et ils ont dit à Cornier que

ce serait sa faute s'il ne devenait pas un grand peintre, étant robuste comme il l'est. Piraud (1) va envoyer à l'exposition son portrait et une ascension de saint. Moi, je ne vous parle pas de mes progrès, car je ne m'en suis pas encore aperçu, et, en voyant l'ouvrage de ces grands maîtres, je désespère de faire quelque chose de bon. Je pense parfois à me retirer dans quelque demeure obscure et à tout abandonner; mais je songe aussitôt qu'une personne a bien plus souffert que moi, et cette personne, c'est vous, mon père. A quelles privations n'avez-vous pas été réduit pour me mettre où je suis, moi qui ne devais pas même avoir un état? La jalousie ni l'avarice ne peuvent empêcher l'honnête homme d'arriver à son but. Je n'envie point le bonheur des riches : souffrir pour souffrir, j'aime mieux souffrir de pauvreté que d'ambition. Que je vous suis reconnaissant de n'avoir jamais été sous le joug des X..... ! Infortunée, infortunée, qui dites à votre père : « Tu n'auras pas de ma paille! » Ils quitteront la terre et la paille avec, mais la malédiction, ils ne la quitteront pas.

C'est surtout dans Paris que l'on peut dire : « Vanité des vanités!... » Cette belle boîte renferme beaucoup d'ordures. Il suffit de connaître la vie d'étudiant pour être dégoûté de cette ville. L'on rencontre une foule de jeunes filles perdues depuis l'âge de quatorze ans; l'on ne sait se retourner sans en voir. Ah ! comme vous pourriez dire avec Virgile : *Heureux, mon fils, de ne connaître que les divinités champêtres!*

---

(1) Elève d'Auguste et lié avec Joseph. J'en ai dit un mot.

Laissons ces sujets de côté pour m'occuper un peu de ceux qui me sont chers. Dites à Clarisse qu'elle continue à vous aimer, si elle veut toujours que je l'aime; à Olympe, il n'y a pas besoin de cela. On ne désire jamais tant être uni à ceux qu'on aime que lorsqu'on en est séparé. Et dites à Magdeleine, qui finirait par croire que je ne veux pas parler d'elle, que je ne meurs pas de faim, comme elle se l'imagine, mais que je suis obligé de me passer de beaucoup de ses petits soins.

Quoique je sache bien ce que vous m'avez donné en partant, veuillez m'en rappeler le chiffre exact. Je ne sais quel doute m'ennuie; je crois que c'est une idée qui est venue rien que pour m'attrister. On ne m'a rien volé; c'est seulement pour être plus sûr.

Le chauffage est très-cher à Paris; heureusement il ne fait pas froid. Jusqu'à présent, je n'ai pas fait du feu plus de deux ou trois fois par semaine. Il ne faudra pas que, pour une économie de 15 sous par semaine (à deux nous pouvons nous chauffer pour 30 ou 40 sous), j'attrape de nouveau des douleurs. Je me nourris bien; des jours je dépense 25, 28 et jusqu'à 30 sous. Je ne veux pas faire comme Louis, qui maintenant est menacé d'être poitrinaire pour s'être mal nourri.

Mille choses à ma tante, à M. Thierriat, à MM. Chapeau, Dufit, Torgne, Danton, Brossette, Valton, etc., etc., etc., etc., etc., etc. Je ne connais à peu près que le quartier Saint-Germain-des-Prés. Je suis dans le quartier de la noblesse. — Mlle E... désirerait bien voir Paris. Qu'elle se garde de la capitale : les demoiselles du Conservatoire ont une pe-

tite touche polissonne que ne connaissent pas les provinciales. Les Parisiens m'ennuient singulièrement avec le mot *capitale;* partout il est question de la capitale, et si l'on dit qu'on s'y ennuie, on voit bien que vous êtes de la province, car dans Paris il ne manque de rien. De rien! Il n'y a pas même de marchands de bavaroises sucrées, chauffées, à un sou le verre, seul régal que se permette le rapin (1). Dites-moi un mot sur le temps qu'il fait à Lyon. A Paris, la Seine est grosse; il fait grand vent, il pleut, il neige et il grêle. Toutes les faveurs du ciel semblent y être déchaînées : le brouillement du temps pourrait bien être l'emblème du peuple parisien.

J'ai vu jouer *la Muette* au Grand-Opéra; c'est là que jouent Duprez, Poultier et autres grands acteurs. On me l'a payé. Le parterre, les jours de grand spectacle, est de 5 fr.; c'est un peu trop cher. Du reste, je m'y suis passablement ennuyé. Vous ne sauriez croire au luxe mondain que ces belles dames de Paris étalent aux premières loges; il y en a plusieurs qui ressemblent à de ces poupées de perruquier qu'on aurait déshabillées et couvertes de diamants. J'aime bien mieux la simplicité et la taille moins étranglée. Je me permets des détails qui ne conviennent guère, mais je vous dis ce que je pense sur Paris.

---

(1) Les Lyonnais seuls sont capables d'apprécier cette production du crû, que les marchands de coco crient l'hiver, sous le texte exactement reproduit par Joseph. Cela peut passer pour un purgatif très-économique.

Quand vous écrirez à M. Martinot, dites-lui tout ce que vous pensez que je lui aurais dit.

Je suis toujours,

Malgré l'éclat de la *capitale*,

Votre fils très-attaché.

P. S. J'aime le Poussin, je puis vous le dire, comme un père. Après Dieu, c'est lui qui a le mieux fait le paysage.

---

9 février 1843.

Cher papa,

Je vous écris de l'atelier même. Je suis maintenant chez ces messieurs, et Serret aussi. Le caractère de M. Hippolyte ne dément pas sa figure. Il nous ont donné une chambre pour nous servir d'atelier ; comme de juste, nous l'avons meublée; nous avons acheté poêle, tabourets et chevalets. Puisqu'ils ont la bonté de nous prêter leur chambre et de nous donner leurs conseils deux, trois et quatre fois par jour, je pense que vous trouverez que je n'achète pas trop

cher ces avantages. Ils veulent nous faire travailler aux fresques de Saint-Germain-des-Prés. Tout cela excite bien un peu de jalousie chez nos camarades (je ne parle pas de Cornier, ni de Piraud). C'est après que nous leur avons eu montré, Serret ses dessins, et moi mes paysages, que les MM. Flandrin, voyant notre envie, nous ont dit de venir travailler chez eux... Je m'arrête, car M. Hippolyte m'appelle.

Il m'a fait venir au moment où j'écrivais pour me faire faire une petite peinture d'après un maître très-ancien : c'est un lion prêt à dévorer un saint.

Je vais vous dire pourquoi je vous avais prié de me rappeler le montant de ce que vous m'aviez donné en partant : je fus chercher de l'argent chez M. Michallet, à qui j'avais remis vos 300 fr. Je lui demandai 90 fr. en deux fois, et il me dit : « Reste à 110. » Comme je me croyais certain de mon compte, je vous écrivis de suite, pour être sûr de ne pas faire erreur. Lorsque je le revis et lui dis que je croyais bien lui avoir remis 300 fr., il m'assura que non. Je le priai de bien se souvenir, et que je lui avais remis un effet de 154 fr. 50 c. et 45 fr. 50 c. pliés dans un papier, et une pile de 100 fr.; et après avoir réfléchi longtemps, il vit que j'avais raison, mais pourtant il n'avait noté sur son livre que 200 fr.; et moi, quelques jours après mon arrivée, j'avais fait mon inventaire, et je mis en haut de la page 380, et j'ai dit : De 380 ôte, ôte, etc., etc. : j'avais bien vu qu'il s'était trompé. M. Michallet est un trop brave homme, et, certes, je sais bien qu'il n'aurait pas voulu me faire tort; mais comme j'étais plus jeune, on aurait pu croire que l'erreur

venait de moi. Je vous dirai que pendant plusieurs jours cela m'avait inquiété.

M. Hippolyte a fait cet été pour le duc de Luynes de superbes peintures. Il avait ses appartements dans le château (1). L'élève qui est maintenant chez M. Ingres y avait aussi le sien. Mes maîtres sont demandés dans toutes les sociétés, et je suis fier d'être leur élève.

M. de Luynes a dépensé 300,000 fr. rien que pour les encadrements aux peintures que M. Ingres doit y faire (2); malheureusement elles ne sont pas encore commencées. Vous voyez que cet homme sait apprécier les artistes d'un vrai mérite.

Je suis dans la douce espérance de n'être pas reçu à l'Ecole des Beaux-Arts, car tout ce qui sort de l'école d'Ingres est peu goûté par MM. Delaroche, Blondel, Picot et autres membres de l'Institut plus intrigants que lui.

Je souhaiterais d'être aussi heureux en santé que je le suis par ces messieurs. Je préfère infiniment travailler près d'eux que dans ma chambre : je finissais par m'y embêter.

Si le bon Dieu me conserve la santé, j'espère pouvoir réussir pour le reste; mais il y a des jours où je suis bien faible. Je sens quelquefois des maux de cœur, des malaises que je ne sais à quoi attribuer. Un moment je suis bien, bien

---

(1) Le château de Dampierre.

(2) On sait qu'à la suite d'une brouille entre M. Ingres et M. de Luynes, qui avait trait, dit-on, à la nudité des personnages, ces peintures furent abandonnées. Les ébauches sont aujourd'hui couvertes de panneaux d'étoffe mobiles qui permettent de les montrer aux visiteurs.

portant et tout à fait gai, et un moment après je ne sais ce qui me rend triste. Alors je pense à vous, et il me semble vous voir ennuyé; mais dès que je vois ces messieurs, ils me demandent ce que j'ai, et ils paraissent tellement prendre part à ma douleur, que de suite je suis consolé. Quand il fait froid, je me porte tout de même bien, sans me ressentir de rien; quand il fait chaud aussi; mais dès que le temps veut changer ou qu'il pleut, ma douleur ne s'apaise que près du feu. Ce que j'ai demandé à M. Gignoux (1) est tout simplement pour ma satisfaction. Soyez bien tranquille sur mon compte; je ne suis que trop bien.

J'ai dépensé un peu plus d'argent que je ne croyais; je comptais aller cinq mois avec ce que vous m'aviez donné, et je vois que je ne pourrai aller que quatre. Cela fait que j'ai dépensé 85 fr. par mois, soit les étrennes pour lesquelles j'ai donné 9 fr., le poêle et les gravures que j'ai achetées. Cela m'a mis un peu en arrière. Ce qui me coûte le plus cher, ce sont les bains; si cette dépense vous gênait, je vous prierais de me le dire, je m'abstiendrais de différentes petites choses. L'hiver l'on dépense bien plus que l'on ne voudrait; et, si j'étais seul, cela me coûterait bien plus pour n'être pas si bien. Ça fait beaucoup de plaisir aux MM. Flandrin de nous voir tous deux avec Serret, car nous allons ensemble aux mêmes cours, et cela leur rappelle le temps où ils étaient seuls tous les deux et où ils souffraient; ils se souviennent de ce temps et nous engagent à toujours conti-

(1) Médecin à Lyon.

nuer. Ils nous disent aussi de bien nous nourrir. De manger toujours de la viande ça m'ennuie singulièrement; le vendredi et le samedi, nous faisons cuire à l'atelier du riz, des pommes de terre au beurre. Vos mont-d'or ont été pour nous un jour de fête. J'ai trouvé Chancel chez Cornier; c'était un vendredi. Serret, Piraud, Cornier, Chancel et moi, nous avons *tapé* dans un immense plat de pommes de terre; nous avons mangé des mont-d'or et des confitures; en même temps j'ai reçu des nouvelles de mon pays: ç'a été pour moi un jour de *noces* et *festins*. Il y en avait un (mont-d'or) de moisi. Dites à la Magdeleine, qui voulait me faire une si belle lettre, que je l'en remercie; que ses confitures me font penser plus souvent à elle, et que probablement j'irai la voir sur la fin de l'été. Mes souvenirs à ma sœur, à ma tante, etc.; terme vulgaire: vous connaissez mes intentions à leur égard. Le bonjour à M. Thierriat, que je remercie de l'affection qu'il m'a toujours montrée; *idem* à M. Martinot; *idem* à Philippe (1), à qui je porterai des formes de vases un peu plus belles que celles que l'on fait à Saint-Uze.

C'est bien pour le coup que M. X..., s'il voyait les marques d'affection que me donnent les MM. Flandrin, et s'il me voyait travailler aux fresques (2), serait stupéfait; et pour peu qu'on y ajoutât le mot *argent*, de suite on verrait une masse de moutards, mes cousins, empoigner à pleines

---

(1) Je crois que Philippe était le contre-maître de la fabrique de Saint-Uze.

(2) Les fresques du chœur de Saint-Germain-des-Prés.

mains la palette. Il peut bien venir me faire visite : je lui ferai voir que je ne suis point dans un grenier, mais au troisième étage, et que mon père, quoique (à leur dire) très-négligent, ne m'a jamais laissé manquer de rien. Et moi je ne négligerai rien pour apprendre à certains à ne mépriser personne, car souvent ceux qu'ils regardent le moins sont ceux qui sont plus qu'eux gens de bien. « Les premiers seront les derniers, et les derniers, etc. » Fallait-il donc tant e récrier contre les gueux de peintres, pour venir à dire : « Si je vois que Joseph réussisse, je *mettrai* M. mon fils peintre. » Ils croient qu'on y arrive comme à faire des cruchons ! Point. Il faut, comme m'a dit M. Hippolyte, il faut sentir et croire à quelque chose d'élevé; il ne faut pas avoir pour but de la matière, de l'argent. De l'argent ! de la fortune ! répètent-ils sans cesse; et moi je dis : De la foi et de l'amour ! Soit pour une créature, soit pour un but quelconque, qu'une pensée sainte et noble soit notre guide toujours. Est-ce pour de l'argent que M. Hippolyte m'a pris chez lui? Non ; mais c'est qu'il a vu que son frère m'aimait, et le souvenir de son pauvre frère fait qu'il s'attache à nous. Et il ne dit point, lui, que beaucoup et même la plupart vont à la messe pour cacher de mauvaises intentions, car certaines personnes que vous savez ont eu l'air de vouloir attaquer ce que j'avais de plus cher, en disant cela ; mais leur athéisme (1) ne les remplira que de vide et

(1) Faut-il faire remarquer une fois de plus que la jeunesse et l'ardeur extrême de Joseph peuvent lui faire souvent porter, avec les meilleures

d'amertume. Que je vous remercie de m'avoir donné une éducation religieuse! Mais je leur pardonnerais volontiers s'ils ne montraient pas pour vous tant de dédains.

Trop heureux si je pouvais vous enlever de ces tristes souvenirs! Et quand vient la fin du mois, je pense à tous vos embarras, et je suis triste. — Je crois que le séjour de Paris ne vaut pas mieux que celui de Lyon. On vit comme des oies en cage; je n'entends ni le bruit du vent dans les arbres, ni rien. Quoique ça, je voudrais bien que vous pussiez jeter un coup d'œil sur Paris.

Je vois que les grandeurs humaines sont bien peu, et plus je vois de choses, plus j'en suis dégoûté. Je suis allé, il y a quelques jours, à l'Opéra-Comique; j'avais des billets qui avaient été donnés aux MM. Flandrin par l'auteur de la pièce (1). Souvent ils en procurent aux jeunes gens qui sont avec nous chez eux. Quand M. Hippolyte veut, il a la loge du préfet à son service, et c'est de cette façon que j'ai déjà vu plusieurs théâtres de Paris. Mais quel plaisir nous éprouvons quand, le lendemain, nous pouvons entrer dans une église où existent encore d'antiques vitraux, où l'on voit les vierges mains jointes, et le soleil faire briller d'un nouvel éclat leurs auréoles d'or! Le silence qui y règne, et la noirceur dont la voûte est teinte à cause de la fumée des cierges, nous rappellent les légendes qu'on fait du bon vieux

---

intentions du monde, des jugements injustes? Je ne sais de quelles personnes il veut parler, mais il est clair, par exemple, que le mot *athéisme* n'est pas ici à sa place.

(1) C'était Ambroise Thomas. J'ai oublié le nom de la pièce.

temps. Que je serais heureux si je pouvais trouver une demeure tranquille, où existeraient encore de ces choses sacrées, pour venir me reposer des travaux de la journée, et, après avoir tâché d'imiter le Créateur, l'y remercier le soir du bon emploi du jour! Je ne désire qu'une chose, c'est de conserver toujours les mêmes sentiments.

Je finis, ô mon père bien-aimé, par vous dire que je vous suis toujours attaché et soumis.

P. S. Toutes sortes de belles choses à M. I. Ducreux, à qui j'ai écrit il y a peu de jours. Dites-lui que, quand il voudra venir, je suis tout prêt à le recevoir.

Cher papa,

Je désirerais bien avoir de vos nouvelles; depuis longtemps je n'en ai point reçu. A en juger par moi-même, je crois que vous devez souvent penser à moi, car j'attends continuellement. Le séjour de Paris est superbe; mais si ce n'était les MM. Flandrin et les motifs de faire des progrès, je n'y resterais pas vingt-quatre heures de plus. — Je crois le soir être chez nous et vous entendre rentrer; mais la réalité, hélas! est bien triste. De rester si longtemps sans vous voir, il me semble que tout le monde m'oublie, et je

vous écrirais bien plus souvent, mais les autres dépenses que je fais vous gênent déjà beaucoup (1). Le mois prochain, j'espère moins dépenser. Je ne sais, des indispositions me mettent souvent en frais. Depuis quinze jours, j'avais de vives douleurs d'entrailles ; maintenant je bois de la tisane d'orge et suis mieux. Ne parlez pas de ces petits désagréments qui n'ont rien d'agréable à entendre, et, quelques revers que vous éprouviez, comptez toujours sur un fils qui vous aime. Si ses travaux n'ont pas encore le pouvoir de lui suffire, avec la grâce de Dieu et votre bénédiction, mon père, nous en viendrons peut-être bien à bout. Qui sait si le temps de la délivrance n'est pas proche, car souvent c'est quand on est le plus affligé qu'on est le plus près de se réjouir ? « Heureux ceux qui souffrent pour des causes justes, car ils seront soulagés, et ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! » Vous êtes encore dans l'état des inquiétudes ; mais j'espère, en qualité de fils, être votre plus proche par le bien. Que le bon Dieu veuille qu'un jour je puisse vous mettre à l'abri des vexations !

Je suis maintenant avec ces messieurs comme j'étais avec M. Auguste. Je viens de peindre un paysage pour M. Paul et une autre petite copie pour M. Hippolyte. Tous les jours je vois ce qu'ils ont fait pendant la journée ; ils ne sont pas oisifs. M. Paul, sans que je lui demande rien, me montre son travail ; il me dit les corrections qu'il veut faire à ses

---

(1) A cette époque, une lettre de Paris à Lyon coûtait quatorze sous. Cette raison empêcha Joseph et ses amis d'avoir entre eux des correspondances plus assidues.

tableaux; cette marque de confiance me donne beaucoup de plaisir.

J'ai mis 40 francs de côté pour un sac et une boîte à paysage, ce qui me coûtera à Paris une vingtaine de francs; le reste sera pour les frais de voyage. Je pourrai faire, je l'espère, comme Louis Lamothe : n'ayant pas été reçu à l'Ecole où sans doute il aurait été un des premiers, M. Ingres lui a procuré une copie qu'il a faite en un mois et demi, et qui lui a été payée 1,000 francs. Ça lui aidera bien à s'exempter de la conscription, car j'ai appris qu'il avait attrapé un mauvais numéro.

Je ne vous parle pas du carnaval, car on voit tant de choses ignobles dans les rues qu'on en est révolté. L'on rencontre des femmes en homme qui se roulent dans la boue en disant toutes sortes d'obscénités. Le bel amusement, ma foi!

Mon doux père, je ne sais par quelles douces paroles vous exprimer le désir que j'ai d'avoir de vos nouvelles. Dites-moi et répétez-moi les sacrifices que vous faites pour moi, afin que, les ayant toujours présents à mes yeux, je travaille pour vous les épargner. Dites-moi si Olympe est allée à Lyon et comment elle va; comment Clarisse se porte. Je vois Piraud tous les matins ; nous travaillons chez Boudin ensemble. Le 13 de ce mois, je fais le concours pour tâcher d'être reçu à l'Ecole; mais que voulez-vous, priez Dieu pour que cela réussisse. Ce concours n'est qu'une bagatelle en comparaison des autres; mais si celui-là était passé, je ne craindrais rien pour le reste. Le tout est d'avoir l'entrée de la maison. Je voudrais être bien portant pour que lundi, le 13, je travaille avec plus d'ardeur. Si j'étais

superstitieux, ce 13 me donnerait bien de l'inquiétude. (Aide-toi, le ciel t'aidera.) Je ferai ce que je pourrai. Si cela ne réussit pas ce mois-ci, je serai peut-être plus heureux dans six mois. Après tout, je ne voudrais pas périr de chagrin pour n'avoir pas été reçu. Passez sous silence tout ceci : il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Je vois M. Michallet de temps en temps. Mme Michallet ne connaît que la *capitale*, et voilà tout. Du reste, ce sont de très-braves gens.

Pour les personnes que vous savez et qui voudraient me venir voir, je saurais facilement m'en débarrasser sous prétexte de cours. Si M. Delornage vient à Paris, ne me l'adressez pas ; car, si vous saviez comme c'est ennuyeux de parcourir cette ville, vous auriez pitié de moi.

Dites-moi comment vont les affaires de Lyon, si vous vendez assez ; dites-moi enfin comme si j'étais chez vous ; racontez-moi un peu ce qui se passe dans la famille en général. Ce sont des questions de femme babillarde que je vous fais ; mais quand on quitte un pays que l'on a habité longtemps, il semble toujours qu'il doit y avoir quelque chose de nouveau.

Je pense aller voir un de ces jours le fils Rondelet (1). J'ai deux amis à Paris que je suis très-content d'avoir retrouvés : Serret et un de ses amis que j'avais connu à Lyon. Je m'attache à ceux qui méritent d'être estimés. Je

---

(1) Aujourd'hui professeur de philosophie à la faculté des lettres de Clermont-Ferrand.

suis bien content de n'avoir pas vu ***. J'avais 30 francs à lui remettre; Piraud les lui a remis (et il m'a rendu grand service). Le lendemain que je suis arrivé, j'étais chez Cornier; *** l'a su; il est venu pensant nous trouver, mais j'ai fermé brusquement la porte. Les autres l'évitent autant que possible, et toutes les fois qu'il vient chez Cornier, celui-ci lui ferme la porte au nez. A ce qu'il paraît, il mène une vie très-immorale; il séjourne continuellement au milieu de femmes perdues. On dit même qu'il habite avec elles, ce que je n'ose croire. Ne faites rien savoir de tout cela, car cela ne ferait qu'affliger ses pauvres parents. N'avoir qu'un fils, et un fils!... Triste!...

Serret me dit de ne pas l'oublier auprès de vous, et vous envoie des souhaits comme si vous étiez son père, et des compliments à *Maguedeleine*, comme il l'appelle, et à ma sœur, et même à mon chien.

Voici le portrait de M. Ingres: roi des peintres modernes.

Je finis ce récit, qui deviendrait très-ennuyeux s'il durait plus longtemps. Vous avez toujours été indulgent, et j'espère bien que vous le serez encore.

Je termine en vous embrassant de pensée.

Mon père,

Ainsi qu'à toutes les personnes que j'aime, je vous souhaite l'âme tranquille et la santé.

Assurez Magdeleine que c'est maintenant que je ne me plaindrais plus de ses ratatouilles! Qu'elle se console, je ne suis pas bien à plaindre.

Je vous dirai que j'ai des joues aussi belles que celles de Clarisse, et avec cela j'ai continuellement quelques petites misères. Vous direz à Magdeleine que voici mon portrait : j'ai des cheveux effrayants (1).

Paris, 16 mars 1843.

Cher papa,

La lettre que vous m'avez écrite m'a fait le plus grand plaisir, car je l'attendais avec impatience. Vous m'avez envoyé de l'argent plus tôt que je ne le pensais; j'avais l'intention de vous en demander seulement à la fin de ce mois. Je ne saurais vous dire quel effet cela m'a fait. Vous m'envoyez de l'argent, tandis que peut-être vous en avez plus besoin que moi; vous êtes le bon père qui prend soin de ses enfants, et je ne vois pas pourquoi des illustres personnes prennent tant de peine à éloigner vos enfants de l'amitié qu'ils doivent vous porter. Je m'estime heureux d'être toujours resté avec vous, et je montrerai (que Dieu me vienne en aide) laquelle des deux éducations est la meilleure, celle

(1) Au bas de la lettre est son portrait fait en caricature et dessiné à la plume.

de l'orgueil ou celle de la simplicité. M. Ingres est un bien grand homme, mais il est aussi simple que grand : il n'a égard ni à l'argent, ni au rang, mais au mérite ; il a plus de plaisir à voir ces messieurs qu'à aller à Versailles avec le roi.

Je crois que le bon Dieu me tient malade pour me préserver de l'orgueil; il est fort possible que s'il en était autrement je fusse assez insupportable. Quand je suis fort et bien portant, je pense moins à Dieu; mais quand la maladie vient de nouveau, je vois que je ne suis que néant, et je dis comme David : « Guérissez-moi, Seigneur, car mes os sont ébranlés ! »

Je voudrais pouvoir vous dire ce que j'ai ressenti loin de vous, mais cela est impossible. J'avais bien recommandé en partant à Clarisse de vous consoler de mon départ, car je sais que vous m'aimez beaucoup ; vous m'aimez beaucoup plus que je ne le mérite ; j'aurais dû avoir plus d'égards pour vous que je n'en ai eu jusqu'ici.

Je vous écris au sortir de l'exposition. Je vous dirai qu'on a refusé un des plus beaux portraits de M. Hippolyte (1) ; cela fait beaucoup de bruit dans Paris, ce qui prouve que ces messieurs sont assez connus. Très-souvent je me trouve chez eux avec des ducs, des comtes, etc., qu'ils ne reçoivent pas mieux que moi.

---

(1) Un portrait d'Hippolyte refusé, et cela lorsque déjà il avait fait les peintures murales de Saint-Severin et *le Dante aux enfers !* On ne peut y croire. Tel cependant est souvent le jugement des contemporains. S'étonnera-t-on, après cela, que Louis Lamothe et Joseph n'aient pu se faire recevoir d'abord à l'Ecole des Beaux-Arts ?

Je continue d'écrire sur une feuille sale, mais ce n'est point avec vous que je puis être restreint par de semblables convenances. Pour en revenir à l'exposition, il y a une masse de galettes, ce qui fait que je ne désespère pas de devenir peintre. M. Horace Vernet a exposé. Il y a des dessins et des gravures d'après M. Ingres qui sont superbes. Il y a aussi de beaux paysages de M. Desgoffes, un ami de ces messieurs. Mais une des plus belles choses est encore un jeune moine peint par M. Auguste Flandrin ; c'est le portrait de son élève Louis Lamothe. Delaroche n'a pas exposé encore; mais, à mon avis, M. H. Vernet et M. P. Delaroche, qui passent pour être les rivaux de M. Ingres, sont bien chétifs à côté de lui.

Je suis à concourir. Je n'ai pas eu de bonheur ; j'ai tremblé à la vue d'un si grand nombre qu'il fallait vaincre. Nous sommes six cents concurrents ; sur vingt, l'on en reçoit cinq, et comme notre école n'est pas aimée à l'Institut, il est fort possible que nous ne réussissions pas.

Ces messieurs vous envoient bien des compliments, et ils voudraient m'être encore plus utiles, disent-ils.

Je vais vous dire quelque chose, mais n'en répétez rien à personne : P... pourra venir à faire bien, mais cela est bien chanceux (1) ; il lui manque de l'énergie, il n'a pas assez l'amour de son art. Il travaille un peu mollement ; du reste, comme il a toujours fait. Cornier, au contraire, je crois,

---

(1) Joseph voyait juste : celui de ses camarades dont il est ici question a abandonné la peinture.

fera son chemin; il est toujours plein de caractère et de volonté; aussi on le voit dans ce qu'il fait. Serret peint aussi bien que moi (1); à la troisième tête qu'il a peinte, il a presque fait comme le modèle. C'est de tous les élèves de M. Auguste le mieux organisé; il est d'une adresse étonnante.

Dites à Magdeleine qu'il me tarde bien de goûter de sa cuisine; je ne pourrais rester plus d'un an sans voir mon père et ceux que j'aime. J'aime mieux les collines âpres des bords du Rhône qùe le pavé plat, toujours plat, de Paris, et la Saône a un bien plus bel aspect que la Seine. L'on parle des belles rives de la Seine, mais moi je parlerai toujours de celles du Rhône. Il a un aspect si grand! Son murmure vous inspire; et je dis que l'homme, pour être grand, doit aimer les grandes choses. Poussin a dû le trouver beau, ce fleuve! Trop heureux de pouvoir passer mes jours sur ses bords, je voudrais aller sans cesse de sa source à son embouchure, et je découvrirais encore beaucoup de sites superbes où artiste n'a jamais passé. Quand je sens le vent du midi, je suis content, car il a peut-être effleuré la cheminée où vous vous chauffez, et au coin de laquelle vous avez pris tant de soins de ma santé et de mon bonheur.

Dieu nous avait créés pour nous aimer, mais le démon a empoisonné cette terre qui était si belle. Que de choses je trouve belles aujourd'hui! Que Raphaël avait bien étudié l'amitié, pour l'avoir si bien peinte! On lit dans les yeux

---

(1) Ce que dit Joseph n'est point présomption. Il veut dire au contraire que, quoique peignant depuis beaucoup moins de temps que lui, Serret a fait autant de progrès.

de ses vierges un amour céleste dont je n'avais encore jamais eu l'idée, et tous les anciens peintres ses prédécesseurs ont tout autant de charme. Je finis, car je suis trop petit pour expliquer de si belles choses.

J'ai l'intention d'écrire à ma tante. Si elle ignore que je suis dans un hôtel, vous me le ferez savoir, et si vous pensez que cela puisse la contrarier. Vous lui témoignerez toute l'affection que je lui porte.

Serret vous envoie les mêmes sentiments que moi, et il vous appelle son papa Pagnon, et il exige que je lui fasse voir ce que j'ai mis pour vous de sa part.

P. S. En vérité, en vérité, je vous le dis, j'ai des cheveux, et Serret aussi, non plus effrayants, mais très-effrayants.

Paris, 24 mars 1843.

Mon père,

J'ai pleuré en pensant à vous quand j'ai voulu faire cette lettre. Je vous prie de faire dire à Notre-Dame de Fourvière une messe pour le retour de ma santé. Que ne l'ai-je fait plus tôt, puisque la médecine n'a que des moyens très-

lents ? Notre bonne Mère en aura, je suis sûr, qui seront plus prompts. J'allais très-bien la dernière fois que je vous ai écrit, et voilà que depuis deux jours je sens des douleurs dans la poitrine, semblables à des coups de couteau. J'ai pris des bains, et, au sortir du bain, je me sentais le corps en feu. Je n'ai plus confiance qu'en celui qui peut disposer de ma vie. Que cette lettre ne vous mette point dans la tristesse, car je sais que vous êtes si sensible ! Priez pour moi, et c'est, je crois, ce qui me soulagera le plus.

M. Hippolyte est aussi malade depuis quinze jours, ce qui l'ennuie beaucoup, étant surchargé de travaux ; mais ce qu'il a n'est pas dangereux; seulement, c'est ennuyeux : il n'est bien ni assis, ni couché, ni debout; il ne sait comme se mettre. Il travaille maintenant un peu, et je pense que ça ira de mieux en mieux.

Si d'ici à quelque temps ça empirait, je me verrais presque obligé de vous aller trouver. J'aurais beaucoup de plaisir à vous voir, mais en bonne santé. Il serait bien triste pour moi de retourner sur mes pas au moment où je serais sur le point de faire des progrès. Quand je pense à toutes les peines que vous avez pour moi, je travaille avec rage ; mais bientôt mes forces m'abandonnent, et me voilà obligé de m'arrêter. Mais si à mon retour je suis guéri, mon premier ouvrage sera pour celle qui m'aura sauvé. Car il serait difficile d'être bien soigné à Paris, à moins de dépenser énormément d'argent. Tout y est si cher ! Toutes les fois que je vais au bain, c'est 26 sous que je dépense. Il est vrai que, les jours où je suis mal disposé, je ne mange presque rien ; mais j'aimerais bien mieux manger davantage et être bien

portant. J'ai fait mon concours avec beaucoup de peine, car d'abord l'on n'a que dix heures pour faire son académie, et puis il s'est rencontré que ce jour-là j'étais peu à mon aise.

Je sais que cette lettre vous causera de l'ennui. J'ai vu plusieurs fois que vous aimiez votre Joseph, et je mourrais sans regret si vous n'étiez pas sur la terre ; vous y laisser malheureux me ferait trop de peine. Dites à Magdeleine que je la remercie de tous les bons soins qu'elle a eus pour moi. Je sens mon cœur qui se gonfle en pensant à toutes vos bontés, et je voudrais prononcer un mot, qu'il me serait impossible. De partout je rencontre des gens qui s'intéressent à moi, surtout les MM. Flandrin. C'est plus de bonheur que je n'en mérite, et vous savez quels sont ceux-là seuls qui cherchent à me nuire. Ils ont beau faire, ils ne m'empêcheront pas de vous aimer, et je ne puis soutenir qu'ils vous regardent du haut de leur grandeur. Un peu de souffrance les mettrait bien à leur place, et ils verraient bien que tous les hommes sont égaux devant Dieu. Du reste, quand on dit que les paroles de Moïse sont des bêtises, l'on peut bien nier le commandement de Dieu : « Honore ton père et ta mère, afin que tu vives longtemps sur la terre. »

Soyez, mon père, toujours persuadé que vous avez un fils qui vous est soumis et qui vous aime.

P. S. Vous remettrez à M. Gignoux la lettre que je mets ici dedans. Il reste rue des Augustins, n° 1.

J'ai aussi un pied enflé, ce qui me gêne pour marcher;

mais en ne portant pas de soulier à ce pied, cela sera vite guéri. Je vais avec une pantoufle et un soulier. Du reste, il fait un temps superbe.

J'aime M. Martinot, car la première chose qu'il m'a dite a été pour me parler de vous. Dites à Magdeleine qu'il y a aussi des oiseaux à Paris et beaucoup de Parisiens ; cela lui fera grand plaisir.

Des compliments à mes sœurs, ma tante et toute la parenté, MM. Chapeau, Brossette, etc., etc., Fanny (1) ; il faut bien que tout le monde ait de mes nouvelles. Et Munito donc ! J'apprends que Pipi est mort.

Mon cher papa,

Je suis allé, sur le conseil de ces messieurs, consulter M. Rostan, qui est leur médecin et un des premiers de Paris, un homme âgé qui me semble avoir la connaissance la plus profonde de son art. Il m'a examiné et m'a dit qu'il ne fallait point mettre d'emplâtre. Il prétend que la cause de

(1) Je soupçonne fort cette Fanny d'être une chatte. Pipi était un serin.

mon mal est tous les remèdes qu'on y a faits. Il m'a assuré que cela s'en irait de soi-même. En effet, depuis que je ne mets plus rien, cela a bien diminué et ne me fait presque pas mal. Avant, c'était tellement fort, qu'un jour que cela m'a pris tout d'un coup dans l'atelier, je suis presque tombé à la renverse. J'étais désolé de me voir obligé de partir au plus beau moment de l'année pour travailler.

M. Hippolyte est presque guéri.

J'ai vu hier M. Deleuze, qui m'a parlé de toutes vos inquiétudes. Je vois que vous tenez bien à ce que je conserve les principes dans lesquels vous m'avez élevé.

Ça contrarie bien ces messieurs que je parte. M. Paul me disait : « Nous ne ferons donc pas le paysage ensemble? » M. Hippolyte est assez content du dernier paysage que j'ai fait pour son frère. Je copie pour lui une tête du Titien qui est à M. Ingres. Jusqu'à ce jour je ne me suis occupé qu'à leur faire des peintures ; il serait bientôt temps que j'en fisse pour moi. M. Hippolyte me prête des peintures appartenant à M. Ingres, et j'ai en ce moment dans ma chambre de plus beaux tableaux que n'en ont les ministres et beaucoup de gens bien plus haut placés que moi. M. Deleuze m'a dit que vous viendriez peut-être me voir. Si vous pouviez venir sans dommage pour vos occupations, vous me feriez bien plaisir. Quoique ça, je ne vous conseillerais pas de venir demeurer à Paris. D'abord, pour vivre, je crois que jamais vous ne pourriez vous y faire : l'eau n'est pas très-bonne, le vin non plus, et pour mieux dire, tout y est très-cher, et chez beaucoup de marchands l'on vous vole de plus des trois quarts. Pour 5 francs vous ne dîneriez pas aussi bien qu'à Lyon

pour 25 sous. Vous auriez beaucoup de choses et bien servies, mais cela n'est pas sain. J'ai essayé de restaurants assez renommés; on trouve bon deux ou trois jours; mais si on y reste un peu de temps, on finit par en avoir les entrailles brûlées.

Il y a des arbres superbes aux environs de Paris. Si ces mêmes arbres étaient à Lyon, ce serait un des plus beaux pays de la terre; avec ses collines et ses fleuves, ce serait, à ce que dit M. Hippolyte, quelque chose d'extraordinaire. Les environs de Paris sont si plats! Il manque à Lyon de beaux arbres, et à Paris de beaux terrains et de belles montagnes. — Au moment où je vous écris, je reçois votre lettre, qui m'annonce un vol exorbitant. Veuillez, s'il vous plaît, à la prochaine fois, m'expliquer comme cela a pu se faire, et je partage bien leurs ennuis (1).

M. Deleuze est entré comme nous étions à travailler avec Serret et Cornier. Je m'applaudis d'être avec Serret; il est si bon garçon!

Tous les jours, quand je donne de l'argent, ça me rappelle toutes les peines que vous avez pour le gagner. — Je vois des choses si tristes à Paris! Dieu! qu'on est heureux d'être enfant, enveloppé de mystères qui vous cachent toutes les tristes choses! Hélas! je commence à être désillusionné; j'ai vu longtemps tout sous un aspect si poétique! et maintenant je fermerai les oreilles à toutes choses tristes. Si tout le monde s'aimait, toutes les choses tristes n'arri-

---

(1) Je ne sais de quoi ni de qui il veut parler.

veraient pas. J'ai, pour ainsi dire, vu à Paris un homme vendre sa femme 20 francs à un garçon de peine. Il n'y a que Paris pour y voir de pareilles horreurs.

Je sens bien que je ne peux rien sans le secours de la Providence. L'homme de lui-même est bien faible, et, au souvenir de différentes choses (1), je me croirais malheureux, tandis que des milliers d'individus seraient charmés d'être à ma place.

Je n'aspirerai pas à gagner des cent mille francs pour me les faire voler, mais à vivre pour rendre hommage par ma peinture à celui qui fait que le fils aime son père et que le père aime son fils ; je voudrais enfin, s'il était possible, que ma peinture fût un hymne à l'Eternel.

P. S. Ne parlez pas de cette consulte à M. Gignoux, et dites-lui que cela m'a passé.

Ce qu'il y a de beau à Paris, c'est qu'on y trouve une masse de très-vieilles églises qui sont si jolies et si naïves ! Ça nous rappelle tout à fait les temps anciens. Malheureusement, si ces églises y sont belles, le clergé y est insupportable ; et si, sortant de Lyon, vous voyiez une cérémonie de Paris, vous en seriez presque scandalisé. On dirait qu'ils font tout cela pour la frime (2). Croyez, mon

(1) Ces *différentes choses* sont la seule allusion à son amour qui perce dans les lettres à son père.

(2) On excusera facilement l'exagération à laquelle Joseph peut se lais-

père, que vous trouverez en peu d'endroits les cérémonies de Saint-Jean.

Priez pour moi Notre-Dame de Fourvière, afin que le bon Dieu me rende la santé, et un jour vous aurez la joie de voir venir à vous un fils qui vous aime. Je voudrais pouvoir parcourir la terre pour admirer toutes les beautés de la création. Je vois dans tout une si belle harmonie! Maintenant que les arbres sont en fleurs, d'autres commencent à avoir des feuilles. Je demande aussi à changer mon corps de l'hiver qui l'environne. Tout vient dans la nature, resplendissant de santé, et moi je suis timide, je n'ose demander à Dieu ce qu'il ne refuse pas aux oiseaux. Puisqu'il prend soin de tant de faibles créatures, pourquoi ne prendrait-il pas soin de ses enfants? L'homme fut le plus beau, il fut le chef-d'œuvre de la création ; il peut s'abaisser autant qu'il peut s'élever. Je vois dans les promenades des figures si belles ! je vois des petites se jouer d'une façon si gracieuse! Mais bientôt, quand elles grandissent, la tyrannie de l'usage commence à les dénaturer; la mode et tant d'autres institutions aussi stupides viennent leur enlever cet air candide. On ne trouve pas ce que Dieu a fait assez beau : elles s'amoindrissent, elles se serrent. Plût à Dieu que l'homme eût conservé ce qu'il y a de beau dans la nature ! la peinture ferait plaisir à voir, tandis que l'exposition d'aujourd'hui,

---

ser entraîner par l'amour des choses du pays. Il n'en est pas moins vrai cependant que les rites suivis à la cathédrale de Lyon ont un caractère de majesté, une sorte de rhythme solennel qu'on est loin de retrouver dans les offices des églises parisiennes.

qui est le travail de tous les peintres, n'est qu'un amas de couleurs confuses et discordantes ; au lieu de vous pénétrer l'âme, elle ne fait que vous donner mal à la tête. La peinture est en quelque sorte comme les lettres qui vous apportent le souvenir d'un ami qu'on ne peut pas voir. Avec quel plaisir se rappelle-t-on, dans Raphaël, les temps de nos anciens pères ! Et quand je vois Poussin, je voudrais faire comme je l'ai fait bien souvent, aller me promener dans quelque lieu solitaire, à l'ombre des arbres, et voir battre à mes pieds l'eau du Rhône. Et, planant du regard, je découvre toujours quelque chose de nouveau. Alors là seulement je pense ; et quand je suis sur les rochers couverts de bruyère, et que ma vue s'étend au loin, j'aperçois une fumée s'élever, grise et sale, au dessus de villes où beaucoup de gens se disputent ; moi, je n'en suis que plus calme. Toutes les inventions et les plaisirs créés par les hommes ne sauraient me ravir autant que de voir deux oiseaux se courir après sur les roches ; il leur tarde toujours d'être ensemble. Et l'homme aussi erre, erre, il cherche de partout jusqu'à ce qu'il ait pris son vol vers le lieu qui lui est destiné pour toujours ; et moi je cherche toujours une paix que je ne trouve nulle part. Je sens que mon cœur déborde ; il ne peut rester concentré, il faut qu'il laisse échapper quelque chose de ce qu'il ressent, et il y a des jours où je ne puis assez rencontrer de gens que je puisse aimer.

Paris, 26 avril 1843.

Mon cher papa,

Voilà bien longtemps que je ne vous ai écrit. Ma tante a dû vous donner des nouvelles du mariage de M. Hippolyte. Ce mariage peut lui être avantageux, mais je crois que pour moi il sera tout le contraire. Depuis quelque temps je travaille dans ma chambre. J'ai toujours les conseils de ces messieurs quand je le désire. Mais M. Hippolyte est d'un sombre maintenant! Il me reçoit toujours bien, mais il a l'air si ennuyé que j'y vais moins souvent; j'ai toujours peur que ça ne le contrarie. Je pense que bientôt les peintures de Saint-Germain vont commencer. Les plafonds bleus sont faits, et les peintres d'ornement y sont déjà. J'y travaillerai bientôt; M. Hippolyte aura, j'espère, besoin de moi et de Serret, car les deux jeunes gens qu'il a chez lui sont de fameux lambins, et si je ne suis plus dans le petit atelier, c'est bien à cause d'eux : ils avaient toujours l'air de dire que nous les empêchions de travailler. Ils ne faisaient rien avant : à présent ils ne font pas davantage, et, la dernière fois que je suis allé chez ces messieurs, nous leur avons porté une masse de dessins ; de sorte qu'ils voient que nous nous occupons. Je veux que d'ici à quelque temps ils ne puissent pas se passer de moi. Un de ces jeunes gens doit aller travailler à Dampierre, chez le duc de Luynes, avec M. Ingres. Je pense que M. Hippolyte aura préféré me garder pour l'aider, car cette place m'aurait bien convenu. J'aurais vu

peindre le grand homme, et je sais qu'il est généreux : il m'aurait payé convenablement ce que je lui aurais fait.

L'élève qui a eu, l'année passée, le laurier à Saint-Pierre, reste dans le même hôtel que Cornier. Il est d'une bien petite force. Il croit arriver à Paris pour attraper le prix de Rome ; il ne sera pas même capable de faire la plus petite esquisse (1). Plus je travaille, plus je vois combien j'ai de chemin à faire pour faire bien ; et eux, au contraire, se trouvent de plus en plus savants. Je ne connais rien de tel qu'un précepte de M. Ingres, qu'il répétait à ses élèves : *Soyez simples, vous serez forts.* — Les MM. Flandrin ont beaucoup de talent, mais réunis ils ne sauraient remplacer M. Auguste. Il avait à lui seul plus d'énergie qu'eux deux ensemble, et, pour beaucoup de motifs, je dirai que si je parviens à quelque chose, j'en serai redevable aux bons conseils de M. Auguste. Il portait beaucoup d'attachement à ses élèves; en un mot, c'était le caractère de M. Ingres, et M. Auguste aurait pu soutenir avec raison que son atelier était le premier atelier de France. Je le dis de cœur, et maintenant à quiconque parlerait contre lui, je lui répon-

---

(1) Joseph avait sans doute raison quant au savoir fort limité qu'on possédait au sortir de l'école de Saint-Pierre. J'ignore si l'élève dont il parle avait, comme la plupart des jeunes peintres, envisagé la perspective du prix de Rome; mais ce qui est sûr, c'est qu'il a beaucoup étudié depuis lors, et acquis un vrai talent. C'est M. Belliveau, qui eut en effet, en 1842, le premier prix de peinture, lequel, à l'école de Saint-Pierre, consiste en un laurier d'or. Il a exposé récemment une *Sainte Femme* d'un très-beau sentiment et bien peinte.

drais que M. Auguste est le seul à Lyon qui ait pris l'intérêt de l'art comme l'entendaient les anciens peintres. Mon père, ne regrettez plus que je ne sois pas à Saint-Pierre; car, si j'avais eu le laurier, je serais maintenant perdu pour toujours.

J'ai concouru à l'Ecole, et je n'ai pas été reçu. Ce qui me console, c'est que les trois quarts de ceux qui ont été reçus ne sont pas même de la force des plus faibles élèves de M. Auguste.

L'Ecole de Paris est Saint-Pierre en deux volumes. Tout ce qui tente est d'aller passer cinq ans à Rome, aux frais du gouvernement. Si je ne suis pas reçu au mois de septembre, une partie de mon avenir est flambée; car je ne pourrai plus penser à concourir pour le paysage, ce qui m'aurait été bien profitable cependant : rien que la troisième place m'aurait exempté de la conscription, ou du moins aurait retardé le moment d'y satisfaire; si un jeune homme est second ou troisième, il ne part pas avant le concours suivant, et il trouve toujours le moyen de s'exempter facilement. Ainsi je pense vous aller voir à la fin de juillet ou au commencement du mois d'août, pour pouvoir revenir, et concourir au mois de septembre.

Ne vous ennuyez pas de toutes ces choses. Je ne vais pas mal pour le moment. Vous m'avez envoyé un pantalon qui est vraiment trop beau. Mon père, je vois que vous faites trop de sacrifices pour moi ; à Paris, l'on peut aller mis comme l'on veut, d'autant plus que je ne connais personne. Je suis bien sûr que vous n'en avez pas de si beau. De ce côté-là je suis peut-être plus libre que vous, n'ayant que les

MM. Flandrin à voir, à moins que mes parents n'arrivent. Mes bottes viennent de se fendre tout le long de la semelle; du reste, je les ai portées tout l'hiver; de sorte que je vais les faire raccommoder, ainsi que mes souliers. Je pense, dans un mois ou deux, m'en faire faire une paire. Je peux avoir des bottes pour 13 francs, mais on a la chance à courir. Serret en a acheté deux paires : une paire très-bonne, et l'autre est partie au bout d'un mois.

Je suis allé à Saint-Cloud, où j'ai vu le roi. J'étais à dessiner, lorsque deux gendarmes me firent sortir de dessus un mur sur lequel j'étais à cheval, car de là j'aurais pu le toucher sans même bien étendre le bras. Nous nous sommes rangés, Cornier et moi. Je regardai toute la famille royale; ils nous ont souri, et L.-P. (1) nous a fait un grand salut; après quoi nous lui en avons fait autant. Il ne s'adressait pas à d'autres, car nous n'étions que nous deux. Sa tournure est meilleure que je ne l'aurais cru. Il a le teint jaune et des joues pendantes. Il était dans une redingote presque noir-marron; il avait l'air tout à fait propriétaire. La reine est une femme maigre ayant un très-grand cou. Nous avons vu les futurs époux (2). Ils avaient tous l'air de passablement s'embêter, quoiqu'ils fussent à se promener pour leur plaisir. Vous ne sauriez croire la magnificence de ces parcs qui sont aux environs de Paris ; c'est comme le bois de la

(1) Louis-Philippe.

(2) Sans doute Mme la princesse Clémentine et le prince Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha, mariés à Saint-Cloud le 20 avril 1843.

Claire (1) à Lyon ; seulement il y en a aussi long et aussi large que la ville de Lyon. Il y a des parcs où sont toutes sortes de gibier et d'immenses promenades avec des cascades artificielles. On y entend les oiseaux comme au bois de Charbonnières. Il y avait longtemps que je n'avais vu la campagne, si toutefois ça peut s'appeler la campagne. Il faut aller à dix ou douze lieues de Paris pour trouver la campagne, comme elle est à une lieue de Lyon. Et puis ce pays de Lyon me sera toujours cher, car il me rappellera toujours les soins que vous avez pris de mon enfance. Combien de larmes, de sueurs et d'ennuis je vous ai coûtés, et je vous coûte encore ! Et que ne me fait pas le souvenir de ces cérémonies superbes qu'on ne trouve qu'à Lyon ! Pas une église ne me produit l'effet de Saint-Jean. Pourvu qu'on n'y fasse pas comme à Notre-Dame de Paris, qu'on ne la blanchisse pas à l'intérieur !

Mon pays (Saint-Uze) ferait un pays superbe pour moi si les habitants y valaient la nature. Quand j'y étais, on me parlait de Paris, de Sèvres et de Saint-Cloud (je connais ces endroits-là bien mieux qu'on ne les connaît à Saint-Uze), et on avait l'air de me dire : Tu n'y es pas encore. J'y suis arrivé, et j'espère, avec l'aide de Dieu, aller plus loin. On me disait à propos de peinture : « C'est un état qui ne te convient pas et où il faut avoir beaucoup d'esprit. » J'avais la langue levée pour répondre : C'est vrai, mais ce n'est pas de

---

(1) Il me semble que Joseph se fait une bien haute idée du bois de la Claire.

celui de Saint-Uze. Il est positif que M. Ingres, qui en sait peut-être un peu plus que ces bonnes gens sur la peinture, ne parle pas avec autant d'aplomb. J'aimais assez, quand je revenais de dessiner, à montrer mon dessin, et à m'entendre dire, en regardant en dessus, les nombreux défauts que l'on y trouvait.

Mon pauvre père, dites-moi, répondez-moi dans une lettre, dites-moi si vous souffrez toujours des peines que l'on vous a causées. Quant aux personnes que vous savez, je ne leur ferai pas leur portrait à moins de 500 fr. : tout ou rien. En qualité de parents qui m'ont beaucoup aidé, je leur ferai cette remise : 500 fr. payés comptant.

Je sais que le commerce ne va pas bien à Lyon, ce qui m'ennuie bien pour vous.

A présent je ne vis que de légumes, et je me porte bien mieux. Je n'ai plus ces étourdissements, ni ces maux de tête. Je vous dirai que ça commençait par m'ennuyer. Avec Cornier nous mangeons une soupe maigre tous les matins ; cela coûte 7 sous. Je dîne le plus souvent pour 14 ou 18 sous, ne buvant pas de vin. J'irais bien dans des restaurants où l'on est superbement servi pour 18 sous en prenant des cachets, mais la nourriture n'y est pas saine. Là où je vais manger, c'est une gargote, place Saint-Germain-des-Prés; il y va tous les jours au moins trente ou trente-cinq artistes et beaucoup de gens assez bien placés. On pourrait trouver à meilleur marché, mais aussi on vous donne aisément du cheval. Où nous sommes, nous entrons par la cuisine, et nous voyons apporter les viandes, qui sont superbes ; de sorte que je mange avec confiance. Je crois que, quand je retournerai chez nous,

je ne serai plus si délicat. — Tous ces détails sont très-insignifiants.

Vous direz à Magdeleine que je pense toujours à elle. Vous m'informerez de l'état de sa santé. Je vous raconterai à Lyon différentes choses de Mme Michallet qui vous amuseront bien. Elle voulait que nous allassions dans une école de dessin où on apprend à dessiner pour être charpentier. Elle s'était figuré que nous arrivions à Paris sachant à peine lire, et avec sa recommandation nous serions volés et tout à fait mal en payant très-cher. Le premier jour, M. Michallet nous mène dans un hôtel, et il dit : « Voici des jeunes gens qui arrivent de la province, et qui n'ont jamais été en chambre garnie; ils ne savent pas ce que c'est. » Naturellement les maîtres d'hôtel profitent du renseignement; aussi ils nous faisaient payer 32 fr. une chambre au quatrième, et la moitié grande comme celle que nous avons. Là où nous sommes, pour 30 fr. nous avons deux fenêtres, et au troisième. L'hôtel est beaucoup plus propre, et, pour changer, tout aussi tranquille que celui où il nous avait mis.

Paris, 16 mai 1843.

Cher papa,

Ne croyez pas que ce soit de négligence que je sois resté plus longtemps que de coutume sans vous écrire. J'ai con-

couru de nouveau. Cette fois, c'était pour l'esquisse peinte. Comme d'habitude, je n'ai pas été reçu ; ces messieurs m'ont dit qu'ils n'y concevaient plus rien. M. Ingres est compté comme zéro à l'Institut ; il suffit qu'il ait un avis pour être seul, et je vois à mon grand regret qu'il n'y aura pas moyen d'être reçu pour le concours de paysage (prix de Rome) qui se fait l'année prochaine. Mais j'en suis d'abord consolé, parce que je ne serai pas perdu, comme ils le sont pour la plupart; car j'aimerais mieux devenir peintre de volets que de devenir Delaroche ou Horace Vernet, tellement leur peinture me fait horreur! Ils peignent de la main, et c'est du cœur qu'il faut peindre!

Je ne vous souhaite point le bonheur que j'éprouve à Paris. C'est un pays dénué de toute poésie et de tout sentiment. On voit l'aristocratie et l'égoïsme jusque dans l'église, dans le sanctuaire. Croyez, mon père, que je voudrais bien voir les processions qui se font à Lyon en ce moment (1). Là est une foule qui a encore quelque croyance. Mon cœur aurait besoin de pouvoir retrouver les anciennes émotions qu'il a perdues. La plupart du temps, je languis, tout dégoûté de ce que je vois tous les jours. Je ne tiendrais à Paris qu'à cause des Raphaël et des Poussin qui sont au Louvre ; il me semble redevenir enfant en voyant ceux qu'ils ont si bien peints.

Je crois, en voyant Poussin, respirer le même air que je respirais dans nos campagnes (je dis nos campagnes en par-

(1) Les processions de la Fête-Dieu.

lant du pays où vous demeurez), quand j'allais au paysage ; il me semble retrouver les soupirs du jeune âge. Par moments je frémis, et si je ne pensais pas que j'ai un père qui a tout son espoir en moi, je délaisserais toute espèce de choses. Mais vous, mon père, j'espère, serez toujours mon soutien contre l'abattement. Je suis résolu à vivre toujours médiocrement ; mais je voudrais vous voir au moins ayant tout ce qu'il vous faut. Quelquefois (ce sont des pensées où je ne m'arrête pas) il me semble être parvenu. Je me dis : Si mon père continue à être inquiété par la froideur et la sottise, je m'en irai à Rome, seul avec lui, et là il accomplira ses jours en se promenant dans les lieux où de grands saints ont beaucoup souffert, et là je pourrai aussi mourir en regardant les chefs-d'œuvre des vieux maîtres, qui sont autant de saints dans leur peinture. Regardez bien l'*Ascension* du Pérugin qui est à Lyon, car c'est le tableau religieux le plus beau qui soit en France.

De ma douleur de poitrine, j'en ai probablement encore pour six mois. M. Rostan m'a dit de prendre des bains de temps en temps, et de la nourriture et de la boisson rafraîchissantes. Mais pour se procurer de la nourriture rafraîchissante à Paris, c'est un peu difficile, à moins de mourir de faim en dépensant beaucoup d'argent.

Que tout ce que je vous écris ne soit point pour vous un sujet d'inquiétude. Comme vous le dites, en ayant confiance en Dieu, tout ira bien. M. Ingres a été maltraité jusqu'à soixante ans, et moi, qui ne sais rien, j'aurais bien tort de me plaindre de quelques petites injustices. Engagez-moi toujours à travailler. Peut-être que l'artiste avec

lequel Mlle Anna s'est mariée s'appelle Bonirote (1). La noce de M. Flandrin s'est faite le 10 mai. J'ai vu, à son insu, le jour de son mariage, ses appartements ; ils sont richement tapissés. Maintenant il a appartement aux rez-de-chaussée, premier, troisième et quatrième, deux domestiques ; un superbe piano était dans le petit salon, et de grands fauteuils de velours cramoisi. Cela commence bien; si son train de fortune va toujours en augmentant, il pourra traîner carrosse. Il a fait en deux séances un portrait payé 2,000 fr. Gagner 1,000 francs dans un jour, c'est superbe. M. Paul Flandrin a beaucoup de talent, mais n'en gagne pas la dixième partie. Si M. Hippolyte était intrigant, il aurait encore plus de succès ; ce qu'il fait, il ne le doit qu'à son talent. Moi, je vais mon petit train ; je travaille autant qu'on peut travailler, étant sans chef, car M. Auguste était un stimulant un peu violent.

J'espère avec du travail être toujours

Votre digne fils.

Ecrivez-moi, papa, c'est pour le moment tout ce que je désire.

Je pense que Clarisse m'écrira. Peut-être est-elle à Neuville ; dites-le-moi.

Pour une bonne peinture à Paris, l'on en voit mille mau-

---

(1) M. Bonirote est professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon.

vaises ; il y a encore plus d'occasions de se gâter que de progresser. Il en est à Paris pour tout la même chose.

Serret me dépasse ; il travaille bien en ce moment. Il y en a plus de quatre cents qui vont au Louvre qui ne dessinent pas aussi bien que lui.

Le fils Rondelet, quoique à l'Ecole normale, ne raisonne pas très-juste sur les arts. Le bonjour à tous les Lyonnais et Lyonnaises de ma connaissance.

Cher papa,

Je profite du voyage de la sœur de Cornier pour vous écrire. J'ai été très-sensible aux belles choses que vous m'avez envoyées, le gilet et la cravate. Mais je regrette ce que vous dépensez pour ces objets ; cela est vraiment trop beau ; car maintenant je suis plus philosophe que jamais. J'ai retardé d'aller voir M. Blanchet. Je serai probablement obligé d'acheter un chapeau pour cette visite, et mes achats de gravures m'ont sapé ; mais, depuis que j'en suis possesseur, je vois que tout ce que je dépense pour autre chose ne me fait guère plaisir. Comme à Lyon vous disiez que vous ne craindriez pas de dépenser quelque chose pour de bonnes gravures qui pussent m'être utiles, j'ai pensé qu'il fallait profiter de l'occasion. Ce que j'ai me sera utile toute ma vie : c'est une

édition de l'année 1600 (1), les premières gravures qui se soient faites d'après huit des plus beaux paysages du Poussin. Les 40 fr. que j'avais mis de côté pour m'acheter des ustensiles de paysage y ont passé. Une d'elles, qui se paye ordinairement 30, 40, 60 ou 80 fr. selon les occasions, je l'ai eue pour 11 fr. Ce sont les mêmes que celles que possèdent ces messieurs, et ils disent que ce sont d'excellentes choses à copier. Maintenant j'ai pour m'occuper sans relâche plus de cinq mois à Lyon. Je crains que la peinture à la cire ne me soit tout à fait contraire, car on emploie des essences si fortes que M. Hippolyte est obligé de sortir très-souvent pendant qu'il peint. Depuis qu'il est marié, il n'a point changé à notre égard, et, au contraire, je crois qu'il nous aime de plus en plus; car l'autre jour, en me corrigeant, il me tenait dans ses bras. Pour le moment, nous sommes, Serret et moi, les seuls qui leur portions de l'ouvrage; presque tous les autres se relâchent. Serret est maintenant le plus fort des élèves de M. Auguste. Il a fait un dessin que ces messieurs ont trouvé très-bien (*souperbe*) (2), et qu'ils ont porté à M. Ingres. Ils lui porteront aussi un des miens que j'ai fait en même temps. Si j'avais la santé, je ferais probablement de pareilles choses; mais je vois que la nourriture et l'eau de Paris me sont nuisibles. Depuis deux mois, cette dyssenterie dont je vous ai parlé ne passe pas; ça me quitte

---

(1) Joseph fait certainement erreur, Poussin étant né en 1594 seulement. Je crois être sûr que l'édition des huit grands paysages gravés en collection est de 1648.

(2) Serret avait un accent méridional qui frisait l'italien.

pendant huit jours, et ça me reprend. Une fois à Lyon, je ne retournerai pas à Paris sans être complètement guéri. Je reste des quinze jours où je suis tout à fait bien portant; il me semble que je viens d'être refondu, et puis, quand je ne m'y attends pas, mon ancienne souffrance revient, tellement que du côté droit, où je n'ai jamais rien eu, c'était enflé pour le moins comme de l'autre, et cela me faisait plus mal. Ce n'était pas de m'être heurté, car j'ai pris l'habitude d'éviter tout choc. Le plus tôt que je pourrai aller à Lyon, j'irai, car j'en ai bien besoin.

Je connais maintenant la femme de M. Hippolyte; elle est aussi grande que lui, une belle tête avec beaucoup d'expression dans les yeux; elle a l'air d'une femme à grand caractère. Je pensais qu'elle l'empêcherait de travailler; mais au contraire, le surlendemain de ses noces, il lui a fait son portrait, qui est frappant de ressemblance. On a du plaisir à entrer chez lui; il semble que l'amitié se voie dans tous les portraits de ceux qu'il aime, qui sont autour de lui. Hélas! on y voit celui du pauvre Auguste. M. Ingres l'a vivement regretté, et il s'intéresse tout de suite à vous, dès qu'on lui a dit qu'on a été élève d'Auguste, et la meilleure recommandation auprès de M. Ingres, c'est de lui apporter du bon ouvrage. Il est toujours en course pour procurer du travail à ses élèves et aux peintres malheureux. Ce qu'il y a de beau en lui, c'est qu'il s'intéresse à tous les jeunes gens (qui font bien), quand même ils ne sont pas ses élèves. Cet homme, qu'on m'avait fait à Lyon si systématique, est doux comme un agneau; c'est la réputation de ses amis qui l'a disgracié dans l'esprit du public. Il est

si simple ! Mme Ingres était cuisinière. Elle va dans les rues pas mieux mise que Magdeleine, et lui reçoit tout le monde avec une grâce charmante, un bonnet de coton blanc dans la main.

J'aurai besoin de quelque argent à la fin de ce mois. Si vous n'en avez pas, Serret m'en prêtera. Vous m'enverrez quand ça vous gênera le moins. Tout le mois passé, il a vécu sur ce que j'avais, et maintenant, si j'avais besoin, la caisse est à ma disposition. M. Deleuze m'a bien dit que vous l'aviez autorisé à me donner de l'argent au besoin; mais je ne voudrais pas lui en demander sans votre volonté. Je puis bien attendre pendant deux mois; j'ai crédit pour la table et le logement.

Dites-moi, mon père, si ça ne vous fâche point :

1
5
40
24
11
2
———
83 fr. de gravures, dont je dois 20; mais je me suis retenu du temps pour payer; et ça, à Lyon, vous aurait coûté plus de 200 francs; et maintenant je n'aurai guère autre chose à acheter pour être monté bien mieux que M. Lacuria.

P. S. Je vois à Paris des masses de gens qui meurent, et je n'entends parler que de personnes assassinées. Je vous di-

rai, mon père, que toutes ces choses vous font bien réfléchir. Heureux celui qui ne connaît que l'église de son village ! Les grandeurs ne me font pas envie. J'ai rencontré plusieurs personnes qui ne me conçoivent pas ; elles s'étonnent de ce que je ne suis pas émerveillé de Paris. C'est une grande ville où l'on est tout à fait dépourvu de goût. L'on voit des maisons peintes en rouge, et les charcutiers pendent des douzaines de cochons en dehors de leurs boutiques ; ce n'est guère beau à voir. Mais quand on me demandera ce que j'ai vu à Paris, je dirai : J'ai vu les maîtres et le plafond de M. Ingres.

Le bonjour de la part de Serret, ainsi qu'à Magdeleine. Dites-lui qu'elle se propose de me faire de la bonne soupe.

J'apprends la mort du pauvre bon papa, j'en suis bien affligé ; j'espérais qu'il deviendrait centenaire, mais il était dans un âge si avancé! C'est bien heureux qu'il ne soit point mort de mort subite. Dites-moi si la famille en est dans une grande tristesse. Le bon papa Revol m'écrit qu'il pense que je lui serai un petit-fils qui le remplira de satisfaction.

Je me doute bien qui a pu demander « comment je pouvais avancer, n'ayant point eu d'éducation. » Faites-lui dire que je n'ai pas besoin d'éducation pour respecter mon père.

Adieu, mon bon père ; vos enfants vous aimeront toujours, car vous les aimez si tendrement !

6 juin 1843.

Mon cher papa,

Veuillez m'écrire, car j'ignore si vous avez reçu la lettre que je vous ai envoyée par la sœur de Cornier. Peut-être que d'avoir acheté ces gravures ça vous aura ennuyé; dites-le-moi, cher papa. Comme il est possible que je sois obligé de rester à Lyon assez longtemps n'ayant point de maître, je serai bien aise d'avoir de quoi m'occuper pendant les mauvais jours, car voici trois jours que je souffre singulièrement. Pourtant depuis longtemps je ne mange que des légumes. Si quelquefois je pouvais prendre des bouillons d'herbes!... Mais ça, c'est impossible.

Je suis dans l'indécision : je ferais bien faire le gilet que vous m'avez envoyé, mais on a le toupet de me demander 10 francs de façon, et pour ce prix je pourrais avoir un fort joli gilet. Il vaut mieux à Paris acheter tout fait. Si je me décide, c'est qu'on m'aura rabattu les deux tiers du prix.

Les MM. D. Blanchet m'ont apporté une lettre de Saint-Uze, dans laquelle on me dit qu'ils ont demandé mon adresse. Il paraît que le tableau que j'ai fait pour le bon papa Raymond leur a beaucoup plu. Ils restent du côté de Paris opposé au mien, et il n'a cessé un jour de pleuvoir. J'y suis allé trois fois sans les trouver. La portière de l'hôtel se contente de me dire : « Ils n'y sont pas, ils sont sortis; » et quand je lui demande à quelle heure ils sont visibles, elle me répète en me regardant d'un air protecteur :

« Ils sont sortis. » Je crois que les portières sont partout les mêmes. J'ai sans doute le tort de ne pas y aller en calèche. J'ai cependant acheté un chapeau pour cette visite. La prochaine fois, je laisserai mon nom.

Pour ma santé, je voudrais être à Lyon, et, d'un autre côté, je voudrais travailler pendant quelque temps au Louvre, qui s'ouvrira à la fin de juin. Je ne sais que faire et suivrai votre conseil. Ces messieurs voudraient que je reste ; mais comme la santé m'est encore plus nécessaire, je crois qu'il vaut mieux vous aller trouver. Je ne connais pas de pays aussi stupide que Paris : plus il fait beau, plus j'ai envie d'en sortir; quelques études de plus ou de moins ne seront pas grand'chose. Il est vrai que je n'en ai pas fait un grand nombre jusqu'ici; car, lorsqu'on n'est pas dans un atelier, il est bien difficile de ne pas gaspiller son temps. Combien nous avons perdu en perdant Auguste! Je ne regretterai que mon ami Serret. Il s'intéresse à toute ma famille; il me demande de vos nouvelles bien souvent; ces messieurs aussi. Je regretterai encore les vieux maîtres ; mais pour tout le reste, je le quitterai avec joie. Les rues sont tapissées de mauvaises peintures; au moins, à Lyon, on a l'avantage de n'en point voir du tout. Quand je ne reçois pas de vos nouvelles de longtemps, il me semble qu'il y a vingt ans que je ne vous ai pas vu; il me semble que j'ai tout perdu depuis que je suis à Paris. Je n'ai pu m'habituer à penser tous les matins que je ne me réveillais pas chez nous. L'autre jour, j'ai rencontré un homme habillé juste comme vous ; je ne puis vous dire l'effet que cela m'a produit, et j'ai eu de plus en plus l'envie de vous voir. Je vous dirai que je

serais déjà parti; mais quand je pense aux grands maîtres dont je n'ai pu profiter, j'ai toujours envie de rester. Enfin je ferai du paysage; ça fait que mon temps ne sera pas mal employé. Ainsi, il est probable que je m'en irai à la fin de ce mois. Hélas! c'eût été pendant ces mois de juillet, août et septembre que j'aurais travaillé à Saint-Germain.

M. Cholet a dû vous donner de mes nouvelles; il m'a trouvé de bonne mine. Mais avant tout je veux vous voir. Je n'ai pas eu l'occasion de voir M. Foyatier; je ne sais pas même où il reste. D'ailleurs je n'ai besoin d'aucune recommandation : car, quand je ferai assez bien, M. Ingres me donnera ses conseils.

On dit qu'on ne peut pas s'ennuyer à Paris, mais je suis sûr qu'au bout d'un mois vous en auriez assez.

Cher papa, écrivez-moi pour me tranquilliser. C'est tout ce que je préfère : de vos nouvelles.

P. S. J'ai une plume qui ne marque presque pas; pourtant M. Michallet me l'avait garantie comme très-bonne!

J'ai entendu M. Ingres jouer du violon. Je vous parlerai de ça.....

Il est peut-être possible que je m'en aille de Paris avec Madame Flandrin; ce serait vers le 15 de juillet.

Cher papa,

J'ai reçu votre mandat, de sorte que je pense partir vers la fin de la semaine prochaine ; car avant tout j'ai besoin de santé. Tous ces jours passés, j'ai eu des maux de tête. Comme cela me quittait, j'ai senti, en me réveillant, des douleurs dans le cou qui m'empêchent de respirer. J'espère que ces petites misères finiront bientôt, ou, pour mieux dire, je crois que je serai toute ma vie en butte à la douleur. J'ai toujours quelque chose qui me roule dans le corps : on dirait que le mal se plaît à m'effleurer ; et puis, du reste, je vois bien que de moi-même je ne suis rien. Aussi, quand je voudrai travailler à de grandes œuvres, je serai obligé de lutter contre les difficultés et contre les fatigues de mon corps. M. Hippolyte ne m'a jamais reproché de manquer de sentiment, mais il me reproche d'être monotone et froid, et l'énergie me manque le plus souvent; l'esprit est prompt, mais la chair est faible. J'aurais bien besoin que vous me remontiez le courage, car je fais le plus souvent un petit effort, et puis je reste là. Je ne sais si c'est le séjour de Paris ou quoi, je l'ignore : je n'ai pas eu un seul jour de joie depuis que je suis dans cette ville; et, peut-être est-ce une conséquence de la faiblesse de mon corps, je me réveille quelquefois pleurant. Je désire toujours ; si je m'écoutais, je passerais des jours entiers à faire le tour d'un arbre, car il n'y a guère autre chose à Paris. Vous avez bien raison de me blâmer

de mon indécision ; je devrais bien savoir ce que je dois faire. Je crois que c'est du mal moral que je souffre. Je ne suis bien que là où je ne suis pas. Ce ne sont pas les romans qui ont pu me mettre ça dans la tête : je n'en ai jamais lu. Comme je vous le disais, je suis sans savoir ce que je suis. Je deviens enfant... Je trouverai une feuille, je la regarderai longtemps, j'irai presque jusqu'à en compter les côtes ; ou bien, ne pensant à rien, je regarderai longtemps bouger les arbres. Je crois que j'ai le cerveau légèrement dérangé. Tout me présente un aspect triste, et si le pressentiment que j'ai de tout se trouvait juste, le monde ne devrait pas exister longtemps. Votre lettre avant celle du mandat, j'étais sorti pour déjeûner, et, sur le quai, j'ai pensé qu'il m'arrivait une lettre de vous, et je rentre en courant, et en effet le portier de l'hôtel m'en donne une. Bien souvent j'ai eu d'autres pressentiments qui sont plus étonnants, et qui se sont trouvés justes. En lisant ma lettre, vous penserez que je raisonne comme un nigaud ; mais ce matin, de bon matin, je suis allé à Notre-Dame, et j'y suis resté jusqu'à l'office de la première communion. J'étais bien, je ne sentais rien qui me fît mal ; et puis de voir ces petites filles vêtues de blanc, et l'autel tout garni de verdure !... Les bancs paraissaient roses ! Depuis que je suis sorti de Lyon, je n'avais rien vu qui me le rappelât aussi bien, et ce n'est qu'avec peine que je songe à cette époque où j'avais le cœur si tranquille ; mais à mon âge l'on est toujours troublé. Ceux qui travaillent de fatigue sont moins sujets à toutes ces choses, car la peine, les privations et le travail forcé les obligent, ou plutôt ils n'ont pas le temps d'avoir l'esprit torturé. Chez moi, c'est

d'avoir toujours été bien qui fait que, presque sans y penser, je suis toujours à désirer je ne sais quoi. Quand vous étiez à mon âge, vous aviez le souci de vous faire un gilet et de gagner ce qui vous était le plus nécessaire : cela et le bon Dieu occupaient tous vos moments ; mais moi je vague, comme vous dites, dans l'incertain. Mon but pourtant n'a jamais changé depuis que j'ai commencé à dessiner : la première idée a toujours dominé toutes les autres. Mon but, je n'en parle pas, de peur d'être impuissant à l'atteindre ; mon but n'est pas de devenir riche, mais de pouvoir mettre sur la toile la pensée et le souvenir des belles choses que j'ai vues. — Quant à Bonnefond, je n'en parlerai jamais ; je le connais, je crois, assez bien, et il trouvera toujours en moi, j'espère, un digne élève... d'Auguste.

Car Auguste m'aimait, et je crois que je ne suis pas tout à fait étranger à M. Hippolyte. Ce qui m'ennuie bien, c'est qu'il n'est guère solide ; il a toujours quelque chose. Si nous venions à le perdre, on pourrait s'attendre à voir bientôt s'en aller M. Ingres. Ce qui met la France au dessus des autres nations pour les arts, c'est le père Ingres ; car il est vraiment le père des arts. Aussi il en est bien payé ! Que voulez-vous espérer ? On ne l'écoute pas. Depuis le plus petit croûton jusqu'au plus grand, tout veut se mêler de lui faire sa part. — Mais je suis content de vous voir bientôt ! Je mettrai une lettre à la poste la veille de mon départ, qui vous indiquera l'heure où j'arriverai. J'espère que dimanche prochain ou lundi je partirai pour Lyon. J'aurai aussi beaucoup de choses à vous conter, et le plaisir de vous voir enlèvera le souvenir de toutes les petites calamités. A la

bonne Magdeleine, il ne faut pas lui annoncer mon arrivée; je voudrais bien lui faire cette surprise. Des compliments à tout le monde, mais je désire vivre ignoré. Il faut faire de même en peinture; il vaut mieux tenir son public que si le public vous tient.

Je suis toujours votre fils soumis et affectionné.

Samedi, 17 juin 1843.

Cher papa,

J'aurais bien désiré pouvoir vous souhaiter votre fête de vive voix, mais ce jour-là je serai en route. J'arriverai dimanche 25, à midi, par les messageries royales de Notre-Dame des Victoires; à Lyon : place des Terreaux. Les places étant presque toujours retenues d'avance, je viens de retenir la mienne au moment où je vous écris. Si dimanche, à midi, vous aviez le temps de venir à ma rencontre, vous me feriez grand plaisir. Je pense que de surprendre Magdeleine cela vaut bien mieux, parce que, si vous lui disiez le jour que je dois arriver, elle l'attendrait avec trop d'impatience. Du reste, mon père, si ça vous dérangeait, je me rendrais bien chez vous. Vous savez que les souhaits que je fais sont toujours les souhaits que vous faites pour moi. Ce sera avec tant de plaisir que je vous reverrai! Ces messieurs m'ont indiqué tous les moyens pour être mieux. Ils voulaient faire voir de

mon ouvrage à M. Ingres, mais ils n'ont pu le rencontrer, car maintenant il part pour Dampierre. Mais je pense que, quand je serai de force convenable, j'aurai ses conseils. Actuellement ces messieurs me suffisent, et au delà. Aujourd'hui même je retourne voir le médecin pour être plus sûr de l'état de ma santé ; ces visites ne me coûtent rien, et c'est le premier médecin de Paris. Si j'avais assez de santé, je serais en ce moment le premier élève de ces messieurs. Ils aiment beaucoup Serret ; du reste, c'est lui qui a fait le plus de progrès. Il a fait une chose qu'aucun n'aurait osée : une copie du *Saint Symphorien* de M. Ingres, tout entière, et je sais qu'il est le seul à Paris.

M. Hippolyte a une santé toujours chancelante, depuis surtout qu'il peint à la cire, et pourtant, à mon âge, il était assez solide, car il a fait le voyage de Paris à Lyon, à pied, huit fois.

J'aurai, je pense, le plaisir de dîner avec vous dimanche. Ce sera le plus beau dîner de ma vie. Je pense qu'à Lyon on croit que je m'endors, parce que je ne leur tire pas des coups de pistolet. Je veux toujours travailler sans le moindre bruit ; il ne faut pas surtout en faire trop en commençant. D'ailleurs j'ai besoin de beaucoup d'études. Le vice de l'éducation d'aujourd'hui est de faire des tableaux ne sachant rien. J'aime mieux passer pour croûte et ne pas l'être, que de passer pour peintre et être une croûte. Voyez Jacquand, il n'est plus rien ; voyez Bonnefond, il décline ; Delaroche est sur le point de décliner. Voyez Calame qui passait pour le premier paysagiste, il est tombé dans l'eau. Il n'y a que M. Ingres qui ait le véritable

savoir; car lui ne descendra jamais (1). Poussin n'a fait que monter, Titien n'a fait que monter, Raphaël et tous les grands peintres ont monté. M. Hippolyte, si le bon Dieu le conserve, ira toujours en gagnant. La chose la plus belle que je vous souhaite est d'avoir un fils qui vous fasse honneur, et je désirerais encore bien plus vous faire honneur par mes sentiments que par la considération dans la société. Pour sortir du mauvais goût, il faut sortir du monde où il n'y a qu'aveuglement, puisque souvent un homme sans éducation saura mieux juger un tableau qu'une foule d'individus très-instruits qui vous disent bonnement : « Pourquoi M. Ingres est-il plus fort qu'Horace Vernet ? » et ils veulent vous prouver qu'Horace Vernet est plus fort, parce qu'il a couvert plus mal un plus grand espace de toile. Rien n'a un jugement plus faux sur la peinture qu'un médecin ou un mathématicien. M. Ingres est très-fort sur la peinture et la musique, mais sur les mathématiques ce serait un petit âne. Aussi ceux qui raisonnent le plus la peinture sont ceux qui font le moins. Les arts sublimes ne peuvent être raisonnés, car ils viennent du cœur. Si on me demandait pourquoi je vous aime plus que tous mes autres parents, je dirais que c'est parce que mon cœur va naturellement à vous. Il ne s'agit pas là de poids ou de mesure. Il en est de même de la musique et de la peinture. Et puis, du reste, vous vous en apercevriez avec moi à l'exposition, et vous verriez si nous sommes percés bas, quand on pense que, sur trois mille

(1) Il prévoyait juste.

peintres, il n'y en a pas un qui vaille le plus petit peintre ancien! Je ne rêve comme bonheur que de pouvoir imiter ceux-ci. Ce n'est pas la voie d'aucun peintre de Lyon, excepté Janmot (1), qui est le seul après M. Hippolyte, et qui, si vous le connaissiez, vous plairait beaucoup.

Dimanche vous verrez si la *capitale* m'a changé.

Serret vous souhaite une bonne fête; c'est aussi la fête de son père. L'amour que nous avons pour vous sera immortel.

« Le Seigneur a exaucé la prière des humbles, et il n'a pas méprisé leurs demandes. »

Je vous parle longtemps de peinture : je n'ai rien autre de nouveau à vous dire.

Et je ne tarderai pas à voir le clocher de Fourvière!

---

(1) M. Janmot, à cette époque, venait de faire son grand tableau, *la Résurrection du fils de la veuve*, dans lequel on sent en effet l'influence marquée de M. Ingres et des grands maîtres.

V

Joseph revint donc à Lyon, plus affaibli et plus souffrant qu'au départ. Les soins de la vieille Magdeleine, aussi dévouée qu'acariâtre, la régularité de la vie de famille ne purent le rétablir. Qu'on songe à ce que devait être cette existence minée par la maladie et par un sentiment confié à pas un au monde, développé, exalté par la solitude, sans retour ni espoir, n'ayant pas même pour se nourrir la ressource de ces mille riens charmants sur lesquels vivent ceux qui aiment, lorsque seulement ils peuvent voir ce qui est aimé; sorte de feu qui consumait sans réchauffer. Il ne perçait de cela qu'une mélancolie profonde. Tout le monde lui conseillait le repos de la campagne. Serret, qui avait traversé Lyon, retournant prendre ses vacances en Provence, le pressait vivement de venir passer au moins un mois dans sa famille. Madame Serret avait joint ses instances à celles de son fils. Joseph se laissa gagner, et, grâce à la tendresse habituelle de son père, il eut les moyens de faire le voyage.

La famille Serret était du Vivarais ; une famille vraiment patriarcale. Le père avait été notaire à Aubenas; puis, les circonstances l'ayant amené à se retirer, il s'était fixé dans la Provence, à Cabannes, petit village non loin de Noves, le pays de la Laure de Pétrarque. Près de là coule, inondée de soleil en son large lit de graviers, la Durance, tantôt d'un bleu pur, tantôt couleur de torrent, suivant les saisons, qui contourne le pied des coteaux dorés où s'étalent successivement le village de Caumont et les terrasses étagées de l'ancienne chartreuse de Bonpas. De ce dernier point j'ai vu Cabannes et Noves, perdus dans les saules, les oliviers, les chênes-verts, si souvent courbés par le vent du nord qu'ils en ont gardé le pli ; à l'horizon, le dos allongé de la montagne du Luberon, et, plus à droite, les Alpines bleues et dentelées dans l'air clair. Je ne connais pas, loin de la mer, de paysage où j'aie davantage désiré de vivre. Je ne pourrais dire ce qu'alors j'éprouvai en songeant aux jours de bonheur les plus complets peut-être qu'en sa vie ait rencontrés Joseph, et qui s'étaient écoulés là, dans le petit *mas*, comme pénétrés de la tendresse maternelle de Madame Serret. Lorsque je la cherchais ainsi des yeux, la maison, le père était mort, la mère était morte, le fils aîné était mort, et la maison appartenait à d'autres.

Ce furent en effet de bons jours que ceux de Ca-

bannes. Le vent vivifiant du nord, les courses dans la campagne, la nourriture rustique, redonnèrent pour un temps quelque force à ce corps ébranlé, pendant que les soins et les caresses apportaient un peu de paix à son âme. De son côté, il se fit aimer de tous, et l'amitié de Charles surtout, déjà ancienne pour cet âge, était tendre et émue, comme elle est seulement dans la première jeunesse. Il devait retourner auprès d'eux chaque année. J'ai retrouvé dans ses papiers les lettres que la bonne Madame Serret lui écrivait pour le presser; lettres toutes du cœur, pleines d'un sentiment vrai et touchant de cette vie des champs, affectueuse et calme, à laquelle elle le conviait. Il arrivait quelquefois que Madame Serret, détournée par les soins domestiques, chargeait sa fille de tenir la plume à sa place, et je ne crois pas que lettres plus délicates et plus naïves aient jamais été écrites. Cette aimable personne, que je n'ai entrevue qu'une fois à Paris, me pardonnera d'avoir lu les quelques lettres ainsi tombées en mes mains. Pour moi, pécheur endurci, j'ai beau faire, je ne puis me repentir que de la discrétion qui me les a fait rendre à la famille Pagnon, laquelle les a sans doute anéanties. Malgré le grand nombre d'années écoulées, ma mémoire a presque conservé les termes de ces bonnes lettres qui commençaient bien toujours par « Cher monsieur, » mais où le cœur faisait toujours finir par

« Mon cher Joseph. » Je suppose qu'à la charmante jeune fille Joseph, de son côté, écrivait sur le ton de l'exaltation religieuse où il se plongea plus profondément encore lorsqu'il eut été frappé dans son amour ; car, dans une réponse, elle s'excuse d'une façon toute modeste de ne pouvoir autant que lui vivre en Dieu ; elle y tend, elle y parvient un moment, dit-elle, mais bientôt les soins de la vie familière l'arrachent à ces hautes pensées; Marie s'en va et Marthe reste, tout occupée de surveiller les magnanarelles (1), ou de récolter les poires et les raisins qui attendent Joseph pour bientôt. Puis viennent de pieuses recommandations, souvent un peu tristes, à l'ami d'user de son influence sur le frère, en ce moment à Paris, et pour qui le contact de la grande ville avait fait succéder à la régularité les habitudes de dissipation.

Je me suis dit souvent que là eût été le bonheur pour Joseph, et que, si son corps eût pu se ranimer, c'eût été dans cette atmosphère paisible, où devait se calmer à la longue la fièvre de l'imagination et du sang qui le brûlait. Par malheur, les circonstances, puis un refroidissement survenu entre les deux familles, qui s'étaient liées par l'intermédiaire de leurs

---

(1) Nom, en Provence, des jeunes filles qui aident à l'éducation des vers à soie.

enfants, furent cause qu'il ne revit jamais Cabannes ni Mademoiselle Serret.

Les lettres qu'il écrivit de Cabannes témoignent de la renaissance passagère du corps et de l'âme dont j'ai parlé. Elles sont vives, joyeuses, jeunes; elles débordent de l'enthousiasme que lui cause la vue du pays ; mais comme pour les hommes fortement doués, — et on peut dire aussi que tel était le mode de sentir du temps, — tout ce que regarde Joseph se teint du reflet de son propre cœur. Ainsi il ne peint pas la physionomie exacte, matérielle, si étrange et si belle, des paysages du Comtat : il n'est saisi que par une sorte de caractère religieux des sites. Puis, selon sa coutume, des cris déchirants sont emmêlés de traits comiques ou de naïvetés charmantes, qui sont comme des fleurs égarées au milieu des épines ; plus enfant par un côté, plus homme par l'autre que son âge. Lorsqu'il raconte qu'à la fête de Cabannes il a « dansé longtemps et toujours imprégné d'un sentiment sublime, » le mélange singulier des choses peut faire sourire, mais le sentiment est si profond, si sincère, que, loin d'être ridicule, Joseph est touchant; et, pour moi, je ne ris pas, mais mon cœur se serre lorsque, dans sa soif de guérir, il court à une guérisseuse de campagne et accepte sans discuter l'explication de sa maladie, que « c'est une humeur qui lui roule dans le corps, et que les médecins ont tâché de faire fondre, tout en

la laissant dedans. » Et la pensée qui l'emporte en voyant de près la nature, que « ce que le monde entend par civilisation est une des choses les plus *atroces* et les plus *infâmes*, » elle ne me semble pas fausse, comme je la trouve d'une âme pure ; et enfin je n'imagine rien qui puisse mieux peindre et le temps si loin et le jeune homme si différent des nôtres que sa très-sérieuse indignation : « Quant à l'aubergiste, il m'a écorché. Aussi, quand les gens n'ont pas besoin d'argent, ils vous plument, et après, allez-vous-en si vous voulez ! Il m'a fait payer sept francs de chambre pour quinze jours, y compris la nuit que vous avez couché ! »

Cabannes, le 2 septembre.

Cher papa,

Je pense que vous désirez de mes nouvelles. Je suis arrivé en bonne santé, et j'ai vu, sur la route la plus belle qu'on puisse imaginer, des sites superbes. On parle des bords de la Saône, mais les campagnes, en remontant du côté de Neuville, sont bien laides en comparaison de celles-ci. M. Paul est très-fort de cet avis ; et si vous saviez les belles villes qu'on aperçoit en descendant le beau Rhône, vraiment vous seriez enchanté. Je suis allé à Noves, où sont les montagnes qui ressemblent tant à celles de Jérusalem. Si vous les voyiez

de l'eau qui passe au bas, et qui rappelle, dit-on, beaucoup le torrent de Cédron! Une pente de ces collines est couverte d'oliviers. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir de pays plus triste et plus poétique. Il a, surtout les montagnes, un aspect tout à fait religieux. A cette vue, une poésie pure, je ne sais quelle douce mélancolie s'emparent de l'esprit et des sens, et je pensai de suite à tout ce dont je me souviens de la Bible et de l'Evangile. Et si je vous disais un mot sur les jeunes filles qui habitent ce beau pays! Elles sont belles comme le pays qu'elles habitent; elles ressemblent beaucoup aux vierges que fit Raphaël. Toutes ces choses sublimes ont fait sur moi une profonde impression, et je ne sais pourquoi on a des demeures dans les villes quand il existe une contrée si admirable. Que le commerce est une triste chose quand on a visité l'endroit qui vit naître la Laure de Pétrarque! Ici tout est encore antique, et on peut dire que plus qu'ailleurs on y reconnaît le doigt du Créateur. Là se révèle un témoignage puissant de son ineffable majesté, et mon langage humain ne peut même vous en inspirer la plus faible idée. J'ai passé par presque tout ce qu'un jeune homme peut éprouver de doux et de grand, et je me propose, avant de retourner vers vous, de me promener la nuit sur ces montagnes pour me figurer un peu la nuit que Notre-Seigneur Jésus-Christ passa sur le mont des Oliviers. O mon père, tout ce que je puis vous dire, c'est que ces quelques jours de ma vie ont été ceux où j'ai vu les plus belles choses. O Dieu, soutenez-moi, le sentiment de votre puissance m'écrase! j'ai épuisé toutes les émotions de mon âme!

J'ai d'abord aperçu la Voulte, qui est un endroit superbe,

et Viviers, qui, voyez-vous, est plus beau que ce que vous pouvez vous imaginer ; puis je suis arrivé à Avignon à trois heures du soir. Je ne me serais jamais figuré Avignon si beau. Au soleil couchant, je traversais le pont de la Durance, escorté de Serret et de son frère aîné. Ils m'ont accueilli d'une manière si bienveillante que je ne pouvais rien dire. C'est une famille charmante; tout est évangélique dans cette maison. La maman Serret est une si bonne dame! Les frères et les sœurs, le père enfin sont tout ce qu'il y a de bon. Ils sont toujours entre eux désirant de se voir ; ils s'intéressent au bien de tous.

Ils ont eu des pêches cette année, que tous les arbres en rompaient, et Serret a fait penser à vous en envoyer. Malgré mes remercîments et les façons que j'ai faites, ils sont décidés à vous en adresser une balle. Il est dommage que la saison en soit passée. Il fait un peu trop sec; depuis un mois il n'a pas plu, et on désire ardemment la pluie. Le soleil chauffe très-fort les raisins ; ils sont succulents et les figues aussi, mais si l'on vous en envoyait, elles arriveraient en marmelade. Il y a de très-belles œuvres à tirer de ces sites, dignes du Poussin. J'ai dessiné la chartreuse de Bonpas, qui est sur les bords de la Durance ; je vous promets que le soleil y est chaud! Je voudrais bien vous emmener un jour dans ce pays, que vous trouveriez superbe sans doute. Quand vient midi, régulièrement le vent du nord se met à souffler, de sorte que l'excessive chaleur est tempérée par la fraîcheur de l'air. Si ma tante y restait seulement trois jours, elle ne voudrait plus demeurer à Lyon. — Maintenant, tout ce que j'ai vu serait trop long à vous raconter.

Mon cher papa, je ne sais trop quel jour je partirai. Si vous vouliez me donner de vos nouvelles, vous me feriez plaisir. Je vous fais part de la grande affection de Serret et de sa famille pour vous.

Ainsi ne vous effrayez pas si vous recevez un panier.

Vous adresseriez ainsi : *Pagnon, chez M. Serret, à Cabannes, par Orgon* (*Bouches-du-Rhône*).

Cher papa,

Je vous donne peu souvent de mes nouvelles, mais cela n'est point parce que je ne pense pas à vous, mais parce que je suis occupé de différentes choses. Tout le temps que j'ai passé depuis que je vous ai écrit a été employé très-agréablement. Je me porte bien ; l'air du Midi, à ce qu'il paraît, m'est favorable ; je n'ai pas eu de douleurs dans la poitrine, comme au temps où j'étais à Lyon. Quoique, cependant, cette grosseur ne diminue pas, elle ne me fait point mal. J'ai vu des peintures du fameux Giotto, le peintre qui fut d'abord berger, et qui est devenu le plus grand peintre religieux qui ait existé. Comme beauté évangélique, sa peinture est supérieure à celle du Pérugin. Si vous voyiez les quelques fragments qui sont au palais des Papes, quelle haute idée vous auriez de cet homme ! Ce qui m'a fait plaisir en con-

templant ces peintures, c'est de trouver que c'est l'école des MM. Flandrin qui en approche le plus. Quand je les ai eu examinées, il m'a semblé apercevoir et bien concevoir en moi-même ce qu'est véritablement l'art.

J'ai vu de si belles choses! le pays prête tellement à la poésie! Je ne connais rien de semblable au Midi. Si une fois vous aviez quelques jours libres, je vous engagerais à visiter Avignon; cette ville fait une impression profonde. J'ai souvent passé devant la maison de la Laure de Pétrarque. Il y a à Villeneuve, qui est presque en face d'Avignon, de l'autre côté du Rhône, les restes d'une commanderie de Templiers. Si je vous disais qu'au château des Papes une grande chapelle qui sert de dortoir aux militaires, et que le gouvernement a eu soin de faire blanchir, était couverte de ces délicieuses peintures du Giotto! Ils n'ont laissé de cela qu'un petit angle de voûte où sont peints les prophètes. Les misérables! ils n'ont laissé cela que pour faire regretter davantage ces choses que le sentiment seul peut bien comprendre.

Oh, que de belles filles dans ce beau pays! Figurez-vous la fête de Cabannes (1); figurez-vous, mon père, tout un village de quinze cents âmes dansant au son du tambourin. Ils font une danse qu'on appelle *la farandole*. Chaque jeune homme prend une jeune fille, et par conséquent, en se donnant tous la main, il se trouve une jeune fille et un jeune

(1) Le village de Cabannes est situé sur la rive gauche de la Durance. Les femmes n'y portent pas le costume du Comtat, mais celui si charmant usité dans l'ancien royaume d'Arles.

homme seuls aux extrémités de la chaîne ; mais ce que je veux vous dire est que jamais de ma vie je n'ai contemplé quelque chose de semblable. Au coucher du soleil, sous les platanes du village, toute cette jeunesse courait en dansant, et les longues files de danseurs se repliaient, se mouvaient les unes dans les autres. Tout ceci, joint à une musique quelque peu sauvage, avait je ne sais quoi de surprenant, Moi j'étais aussi de la fête ; j'ai fait comme les autres, et je m'en suis tiré assez convenablement. Ce ne sont point de ces beautés fardées ou blafardes comme celles qu'on voit à Lyon ordinairement dans les bals de ville. Elles sont toutes simples, fraîches et le teint doré. Ce pays est remarquable par la nature d'esprit des habitants, et à l'église j'ai entendu chanter un cantique qui vous aurait fait, mon père, bien plus d'effet que les orgues de Saint-Jean. C'est une voix qui n'a pas de nom. Les cantiques que ces jeunes filles chantaient, quoique français, étaient mêlés d'un accent provençal qui est d'une sonorité charmante. Je suis maintenant plus que convaincu que ce que le monde entend par civilisation est une des choses les plus *atroces* et les plus *infâmes*. Le peuple ne sera bon que quand il sera gouverné par la piété et l'amour. L'on ne peut être vraiment bon sans avoir aussi de belles pensées. Et combien j'ai admiré le Créateur dans ce sublime attrait qu'il a mis entre les créatures ! Il est clair que si un jour tous les hommes s'aimaient (et par conséquent ils aimeraient tous Dieu), le monde disparaîtrait aussitôt ; car pour lui s'ouvrirait le ciel, qui n'est que le lieu où l'on s'aime. Je frémis quand je songe à tout cela et à ce que je serais, moi qui ne suis qu'un corps effacé

et un esprit languissant, si tout était ainsi selon l'ordre et le but de la création.

Hélas! comme tout au contraire est fragile! On voit les plus belles s'en aller, les plus forts aussi. Il n'y a que les beaux sentiments qui survivront à la vie, comme ce sont eux qui conservent la beauté dans un peuple; et j'attribue surtout la grande beauté et l'ineffable douceur des anges de ce pays à une morale douce et prenant sa source à l'église; et le curé lui-même me disait : « Elles dansent bien à leur fête, mais elles ne sont pas méchantes ni corrompues pour cela. » Et moi aussi j'ai dansé longtemps, et toujours imprégné d'un sentiment sublime. Du reste, cela se fait ici aussi bien et mieux qu'en famille. Les mères sont assises sur des bancs autour du lieu où l'on danse, et se réjouissent de voir heureuses celles qu'elles chérissent plus qu'elles-mêmes. Mais avec ce que je vous disais de notre prétendue civilisation, nous marchons au régime du sabre. Douces mœurs qui rendirent nos premiers pères si heureux, où êtes-vous passées? Vous êtes encore reflétées dans quelques familles qui, hélas! sont peu nombreuses. Que deviendra tout ce que je vois de beau quand les chemins de fer y auront passé, quand les hommes, les vampires (1) qui nous

(1) On trouvera le mot *vampire* un peu bien gros pour désigner le gouvernement d'un temps où il y avait de la sécurité et de la liberté; mais il faut comprendre que Joseph, avec ses vingt ans, sa foi ardente, ne pouvait envisager comme le meilleur type de gouvernement celui qui laisse chacun le plus libre de penser et d'agir à sa guise, mais au contraire celui qui dirige avec le plus de constance et d'énergie la société vers le but qu'on

gouvernent auront laissé croître leur philosophie de malheur? Ah! mon père, si vous saviez combien le monde est dans l'erreur depuis qu'il a quitté son costume d'enfant! Et l'instruction est bien le jouet le plus dangereux que je connaisse. Je vois avec tristesse que nous adoptons une foule de choses qui nous viennent de l'Angleterre. O Anglais, que vous êtes petits! Quoique vous lisiez dans les astres (1), vous n'avez pas su y voir tracé le nom d'un Créateur qui aime la simplicité et l'innocence (2).

Je pense que je ne tarderai pas d'aller à Saint-Uze, et de là chez vous. La nouvelle que vous avez été malade m'a bien fait de la peine. Si vous pouviez comme moi goûter le bon air, vous seriez d'abord rétabli.

M. Paul a passé à Avignon sans s'arrêter; nous ne l'avons su que par une lettre qu'il a écrite à Serret en venant de Viviers. Je pense qu'à la fin de cette semaine il sera à Lyon,

---

croit le meilleur. S'il eût vécu, l'expérience l'eût, je crois, bien désabusé. Dans le monde auquel il était mêlé, il avait dû lui arriver aussi plus d'une fois d'entendre prêter au pouvoir des intentions de démoraliser le peuple, auxquelles de fort bonnes gens croyaient très-sérieusement. Comment s'en étonner lorsqu'on a vu, pendant le choléra, massacrer des malheureux que l'on prétendait empoisonner les fontaines? Il ne me paraît pas que l'intelligence publique se soit beaucoup élevée depuis lors.

(1) On était alors au lendemain d'une mystification dont le public fut assez longtemps dupe, et qui faisait attribuer à Herschel fils des découvertes inouïes dans la lune.

(2) Joseph se méprenait, je crois, sur la disposition d'esprit du peuple anglais, qui passe avec raison pour beaucoup plus religieux que le français. L'observation si stricte du dimanche en Angleterre en est la preuve évidente.

ou un peu après. Tâchez, s'il vous est possible, de le rejoindre, et vous lui diriez que j'ai bien désiré de le voir à son passage; mais de la façon dont tout s'arrangeait à Cabannes, je ne serais pas arrivé à temps. Vous savez où reste Madame Flandrin : rue des Bouchers, nº 11. Si M. Flandrin n'était pas arrivé, elle vous dirait quand il viendra, ou bien ce serait Marguerite, la domestique. Si elles y étaient, vous leur feriez mes amitiés.

Depuis que je vous ai écrit, il y a eu de longues pluies qui nous ont obligés de ne pas sortir. Vous n'oublierez pas Magdeleine, qui doit dire que je fais bien le polisson. Que voulez-vous, si je pouvais être guéri, je serais si content! La famille Serret est charmante; vous savez ses souhaits.

Ce mercredi, je ne sais pas la date.

Dites à Isidore Ducreux que je vois des choses qui flattent l'œil plus que la plus belle pierre qu'il pourrait trouver (1), et alors il verra que la géologie est enfoncée !

Giotto est un peintre très-ancien ; il vivait avant le Pérugin, car son maître fut le premier peintre en Italie.

---

(1) J'ai dit ailleurs qu'Isidore s'occupait de géologie.

Cher papa,

Je suis arrivé ce matin 20 octobre à Saint-Uze. Je ne vous avais pas écrit, pensant toujours partir. Si j'avais su rester si longtemps, je vous aurais dit de m'écrire à Cabannes. Un portrait que j'avais commencé m'a obligé de demeurer pour le finir (1). Du reste, ce temps m'a été favorable; car, pendant que vous aviez du brouillard, j'avais un soleil et un temps superbes. J'ai appris, et j'en suis dans la désolation, que vous aviez écrit que vous vouliez me communiquer quelque chose, et ça, il y a déjà longtemps. Je suis vraiment heureux en comparaison de vous, qui méritiez la paix bien plus que moi, et qui n'avez que des peines. J'espère, avec la grâce de Dieu, que je continuerai, comme par le passé, d'aller de mieux en mieux, et pourrai reprendre mon travail sérieusement. Mon père, je ne saurais vous exprimer toute l'amitié que vous m'inspirez. Vous me feriez bien plaisir de me donner des nouvelles de tout le monde et de m'instruire au plus tôt de ce que vous désirez de moi; vous me tirerez de l'ennui où je suis de vous avoir laissé sans nouvelles.

Je vous ferai part de mes pensées poétiques à la prochaine fois, où je serai moins pressé.

Malgré que je ne vous aie pas écrit depuis longtemps, veuillez me regarder toujours comme votre fils bien-aimé.

---

(1) Quel est ce portrait? Quelqu'un de la famille Serret sans doute.

Cher papa (1),

. . . .

Je soupe ce soir avec M. Martinot, et il m'engagera certainement à boire à votre santé, ainsi que M. le curé. Je vous embrasse ainsi que ma sœur et Magdeleine.

Je vais déjà moins bien qu'à Cabannes ; je ne sais ce que cela veut dire, mais je pense que ce sera passager.

M. Martinot vous envoie des compliments qui sont tout cœur, et il n'y a que lui qui sache que je vous écris en ce moment. Adieu donc, bon père, en attendant le jour où j'aurai le plaisir de vous revoir. Adieu.

Saint-Uze, 23 octobre 1843.

Je suis bien fâché à cause de M. Hippolyte ; il est si bon que j'aurais été le plus heureux des hommes (2).

---

(1) Cette lettre étant presque exclusivement d'affaires, j'ai jugé inutile d'en reproduire la plus grande partie.

(2) Je suppose qu'il s'agissait de quelque projet auquel voulait le faire participer M. Hippolyte, un voyage peut-être, et dont la réalisation avait été rendue impossible pour Joseph par le retard apporté à la communication que renfermait sans doute la lettre de son père.

Cher papa,

Il est dans la vie des moments de tristesse, et il est bien triste pour un fils qui vous aime d'en venir à tout ce qu'il va vous dire. Vous savez que tout le temps où je suis resté à Cabannes je me portais à ravir; aussi je pensais venir auprès de vous plein de santé. Mais Dieu ne l'a pas voulu ainsi. Je répétais dans mon esprit que dans peu de temps je pourrais reprendre les occupations d'où dépendra mon rang plus ou moins avantageux dans la société. Mais, comme je vous le disais, il n'en sera pas ainsi. Le troisième jour que j'étais à Saint-Uze, des malaises se sont fait sentir, et je suis redevenu en proie à des douleurs infiniment aiguës. Je ne sais, un peu tout le monde, sur le moment, me conseilla d'aller trouver une femme, près d'Annonay, qui a fait des cures merveilleuses dans ces maladies. J'y fus. Sa simplicité et l'air religieux qu'avait sa maison m'inspirèrent de la confiance. Elle répond de ma guérison, mais elle ne dit pas comme les médecins : dans quinze jours ou un mois; mais il me faudra trois mois avant d'être guéri, et encore faudra-t-il plus d'un an pour que je sois complètement bien. Elle a semblé porter beaucoup d'intérêt à ma position, car elle m'a dit qu'il était bien triste d'avoir ça si jeune, qu'il faudrait beaucoup de soins et surtout de la patience. Elle m'a bien dit ce que c'était : c'est une humeur qui roule dans le corps, qu'on a tâché de me faire fondre

tout en la laissant dedans (1). Il faut que cela sorte, ou autrement j'en serais inquiété toute ma vie. Ainsi, mon pauvre père, je vous plains d'avoir un fils qui vous coûte tant de tourments, et si vous saviez combien cela m'a inquiété pour vous, je vous promets que vous me plaindriez. Aussi, quand je viens à penser qu'outre vos fatigues, je vais encore y ajouter celle-ci, une douleur étouffée passe dans mon âme. Ce matin, pendant la messe, la messe de tous les Saints, je pensais à vous et à toutes vos misères, et à tout ce que vous avez enduré avec tant de résignation ; j'ai pris la résolution de tout souffrir avec calme, pourvu que cela serve à me rendre meilleur. Dans le moment où je vous écris, il me serait de toute impossibilité de retourner à Lyon, car j'ai la poitrine déchirée. Je ne m'en suis plaint à personne, et ce ne serait pas vous sur qui je devrais faire peser cela ; mais, mon père, le père est toujours le soutien de son enfant ; aussi, quand je pense à vous, je suis en quelque sorte consolé. Pendant la messe, tout ce que j'avais senti de beau pendant ma vie de misères, — car vous savez bien que presque toute ma vie j'ai été en butte à toutes sortes de maux, et si j'existe, hélas ! je devrais en être infiniment plus reconnaissant envers la Providence qui me soutient, qui me donne des moments de repos et de douces pensées, pendant

---

(1) Il est assez singulier que cette drôle de théorie médicale se retrouve dans le sage Montaigne : « Il advient de la leur comme des aultres mede-« cines foibles et mal appliquees : les humeurs qu'elle vouloit purger en « nous, elle les a eschauffees, exasperees et aigries par le conflict ; et « si, nous est demeuree dans le corps. »

lesquels je puis me rappeler vos bontés et l'amitié et le souvenir de personnes qui me sont chères (1) ; — pendant ce saint office et, je ne sais, pendant toute la nuit qui précéda la Toussaint, mon corps, quoique plus fatigué qu'à l'ordinaire, a toujours laissé cours à des moments de bonheur. Toute la nuit, je pensais tour à tour à tout ce qui m'intéresse, et il me semblait que je serais mort volontiers, emportant un doux souvenir de la terre. Quand je suis venu d'Avignon, je suis arrivé à Saint-Vallier à minuit. Je laissai mes effets dans un lieu de sûreté, et je partis pour Saint-Uze qu'il était minuit et demi. Jamais de ma vie je n'ai été plus heureux loin de mon père. Ce calme de la nuit, rompu par la rivière et par le bruit du vent dans les rochers, ne faisait qu'augmenter de plus en plus mon admiration ; et qui serait assez éloigné de Dieu pour ne pas l'aimer quand il a donné à l'homme de telles émotions !

J'arrivai chez M. Martinot, qui aurait bien voulu nous voir arriver tous les deux ainsi.

Mon père, je vais continuer : Je ne puis pas aller à Lyon de sitôt, parce que aussi, cette femme, il serait utile que je la revoie dans quelque temps. Elle m'a recommandé surtout de me distraire et de me tenir chaudement. Puisqu'il faut que je fasse le sacrifice de quelques semaines, mieux vaut le faire maintenant que de recommencer sans cesse des traitements infructueux. Pourtant, mon père, si vous le désirez, je retournerai à Lyon ; mais je crois bien que si je

(1) Je crois bien que ces personnes se résumaient surtout en une seule. Il dut la voir pendant ce voyage.

veux rester quelques jours de plus avec vous sur cette pauvre terre, il faudra que je demeure encore à Saint-Uze pour suivre ce traitement qui est tout à fait simple, car pour 4 francs j'ai des remèdes pour deux mois et demi, et il ne me donne pas non plus d'embarras. Puis, passant l'hiver, c'est-à-dire ces deux mois à Saint-Uze, j'aurai toujours l'air plus pur qu'à Lyon, pays de brouillards.

Ainsi, mon père, si vous le vouliez, vous auriez l'obligeance de m'envoyer mes effets d'hiver, que la Magdeleine saura bien trouver, et surtout mon manteau. Si dans quelques jours, au moment où vous ne seriez pas en payement, vous pouviez y joindre un vêtement de drap, quel qu'il soit ; vous le prendriez bien doublé de quelque chose de laine. Je pense que vous en trouveriez de tout faits dans la galerie de l'Argue. Je ne voudrais rien demander à mes parents d'ici. Vous iriez aussi chez M. Scheffer (1) ; vous y prendriez une peau de cygne pour mettre sur la poitrine ; et puis, du reste, tous les pelletiers savent ce que c'est. Mon père, si vous saviez quelle envie j'ai d'être débarrassé de tout ce mal ! Je veux faire tout ce qui m'a été ordonné pour en hâter la guérison.

Mon père, vous ne m'avez rien refusé jamais, mais ce que je vous dépense vous tue. Aussi faut-il bien que cela soit indispensable ; soyez persuadé que je ne voudrais vous demander rien de superflu.

Afin que je m'occupe à quelque chose, vous m'enverriez

(1) Père d'un de ses camarades d'atelier.

mes Loges d'après Raphaël (1) et le Dante, si cela entre dans le petit carton; ce sera un grand service. Comme je ne pourrai pas vous voir de longtemps, je vous écrirai souvent.

Vous direz à Magdeleine que je ne l'oublie pas et qu'on m'a déjà reproché d'avoir été son préféré, et on me le redira sans doute. Vous le savez peut-être, papa, la bonne-maman n'est pas très-bien avec les S... Le bonnet a tourné du mauvais côté. Moi, cette année, elle m'a fait une grâce charmante : elle a fait débarrasser, sans que je lui en parle, la chambre à côté celle où était le bon papa Raymond pour m'en faire un atelier. Je ne sais ce qui a pu la si bien disposer en ma faveur, mais la lune a bien changé. A la Magdeleine, je veux lui envoyer une toute petite cruche pour mettre sur la table.

Je vous enverrai, à l'autre voyage du voiturier, le dessin. si je puis le finir, pour M. Perrin (2).

Priez Cornier, si vous en avez l'occasion, qu'il m'écrive, afin que je sache quand et où je pourrai lui écrire, à Paris ou à Lyon. Tout ceci ne presse pas. J'ai envoyé une petite caisse de poteries à M. Serret, que j'ai choisies. Cela leur fera beaucoup de plaisir. Comme j'aurai du temps, pourvu que j'aie deux petites toiles, je tâcherai de faire quelque chose de passable d'après quelques dessins du Midi. Olympe se porte bien; je voudrais bien la voir (3).

---

(1) Ce sont les gravures bien connues des *Stanze* du Vatican, où Raphaël a peint l'histoire de l'Ancien Testament.

(2) M. Perrin était le médecin de la famille.

(3) Olympe habitait le Péage-de-Roussillon.

Mon père, vous me donnerez votre avis sur tout; car je ne voudrais pas agir en quelque chose qui ne vous conviendrait pas. Je sais que vous êtes bon; je présume que vous ne me gronderez pas de ce que je n'ai pas l'intention de vous voir bientôt. On dit : « La santé avant tout. » Cela est vrai; car, lorsque je suis malade, mon père, je ne suis bon à rien.

Je vous embrasse de cœur, et suis et serai jusqu'au tombeau votre fils soumis et affectionné.

Saint-Uze, 1er novembre.

Une chose de Lyon que je regrette bien de ne pas voir, ce sont ces belles cérémonies qui ont lieu toutes les grandes fêtes, et surtout celle des Morts, qui est la plus triste de l'année. Il semble en ce temps-ci que tout aille finir. Que les biens de la terre sont peu de chose, et que les vues de l'homme sont petites et frivoles dès qu'elles ne se reportent plus vers cette éternité où nous n'aurons plus qu'un corps vierge, exempt de souillure et de maladie! Priez Notre-Dame de Fourvière pour moi, car j'ai bien besoin du secours de cette Vierge qui, la seule sur la terre, a été pure dans tout. O mon père, depuis que j'ai vu des trappistes avoir des figures si pleines de béatitude, je ne désespère pas que Dieu m'accorde d'aller vivre un jour avec eux.

La bonne-maman vous engage bien à la venir voir ; et moi aussi je désirerais que vous vinssiez, car il y a déjà fort longtemps que je ne vous ai vu.

Mon père,

Je ne pourrais trop vous remercier de ce que vous m'avez envoyé, et le paletot est vraiment trop beau. Votre bonté s'étend infiniment plus loin que ne s'est jamais étendue ma reconnaissance; et je penserais toujours et toute la journée à vos soins assidus, que ce ne serait pas répondre à votre amitié, Je vous rends grâces surtout des principes que vous m'avez inspirés, et je suis aujourd'hui plus que jamais convaincu de leur excellence. Qu'il est infiniment plus beau d'envisager les choses par rapport à Dieu que par leurs relations avec les hommes! Et quel est l'homme qui, par ses maximes, pourrait donner à l'âme ce bien-être qu'on éprouve dans les sentiments qu'inspirent les saintes Ecritures? Aussi je ne sais dans quelle série d'impressions ineffables mon âme passe quand elle pense à certaines choses qu'elle envisage seulement sous le point de vue idéal; mais ma misère, et toujours ma misère, m'apprend que je ne puis rien sans le secours de Celui qui peut tout. Il est humiliant pour l'homme de ne pouvoir lutter contre lui-même s'il n'a pas le secours divin. Le temps que je passe ici, et par conséquent un temps consacré à la pensée, me fait réfléchir sur bien des choses, et je trouve que beaucoup de maximes de la société sont fausses. Si l'on était véritablement chrétien, on se mettrait en route sans sac ni bâton; et le véritable chrétien passera au milieu des plus grands dangers, des plus grandes afflictions, sans même frissonner. Puisque Dieu a

dit : « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Marche, et elle marcherait, » à quel atome puis-je donc comparer ma foi ? Elle est bien faible, puisque quelques souffrances la tiennent parfois en suspens. O mon père, j'espère toujours des temps où je pourrais vous soulager; mais vous savez quelle est la vie de ce monde, et Dieu a dit que son royaume n'est pas d'ici-bas.

Je me dis souvent que les gens qui n'ont d'amour pour aucune chose sont bien à plaindre; et je sens combien est profonde la parole que *les âmes les plus heureuses en l'autre vie sont celles qui ont beaucoup aimé* (1). Il est impossible de ne pas penser constamment à ce qu'on aime, quand tout dans la nature redit le mot amour, quand on se sent enivré de la béatitude dont nous remplissent le bruissement des feuilles, la fraîcheur de la rosée et le parfum des fleurs.

Je suis, mon père, tout rempli du souvenir de vos bontés.

N'oubliez pas la bonne Magdeleine, à qui je pense souvent, et à qui je suis redevable de tant de soins qu'elle a pris de mon enfance. L'on m'a demandé déjà plusieurs fois si nous avions toujours cette Magdeleine, et j'ai dit que j'espérais bien l'avoir fort longtemps.

M'étant trop étendu au commencement de ma lettre, j'aurais beaucoup de choses à vous dire, mais l'espace me manque. Adieu, mon père, bonne santé.

---

(1) La citation n'est pas exacte, mais cela est de peu d'importance.

Ecrivez-moi, et dites-moi si ça ne vous ennuiera pas que je vous écrive un peu plus souvent.

Saint-Uze, mercredi 29 novembre 1843.

Cher papa,

Serret est à Saint-Uze. Il arrivera jeudi soir par le chemin de fer (1). Si vous aviez le temps, veuillez aller à sa rencontre. Engagez-le à aller chez nous. J'ai reçu un si bon accueil de ses parents que je serais fâché de ne pouvoir le lui rendre. Je ne puis vous donner d'autres détails, attendu que j'ai passé mon temps avec lui. J'ai fini le tableau (2). Le voiturier, je pense, vous l'apportera, mais je ne sais s'il sera assez bon pour être exposé. Ayant été obligé de le faire à la hâte, il laisse beaucoup à désirer. Enfin vous en disposerez à votre gré.

J'ai eu des maux de poitrine pendant quelques jours, mais cela n'a pas eu de durée. Je pars jeudi pour Valence, et j'en reviendrai bientôt. Vous savez que mes souhaits sont de vous aimer. J'avais beaucoup de choses à dire, mais en ce moment je ne m'en souviens plus, car je suis pressé.

---

(1) Le chemin de Givors à Lyon. Les voyageurs du Midi prenaient souvent cette voie à cette époque.

(2) C'est le tableau dont j'ai parlé à la page 4.

Saint-Uze, jeudi 7 décembre.

Combien j'ai plus de plaisir à m'entretenir avec vous qu'avec la plupart de mes parents! Car on est toujours mal à l'aise lorsqu'on ne s'entend pas sur tous les points. Je suis allé à Valence parce que l'on m'écrivait de m'y trouver tout de suite; moi bien fâché de laisser Serret en attente de sa malle à Saint-Vallier. Je pense qu'il doit avoir passé ces quelques jours chez nous, comme je l'y avais engagé. Je suis donc resté ces huit jours à Valence, où j'ai vu l'oncle D... et ses filles. Hier je suis arrivé à Saint-Uze, et, par malheur, je suis tombé en discussion pour la seconde fois, car j'en avais déjà soutenu une à Valence. On me demandait ce qui prouvait que ma religion fût meilleure que celle des mahométans, par exemple. Vous devez penser les preuves qui, à mon avis, sont en très-grand nombre, et dont j'ai cité les meilleures; mais j'ai vite tourné court et parlé du temps qu'il faisait pour mettre trêve à cette ennuyeuse conversation. Il paraît cependant que, sans le vouloir, j'ai un peu piqué la tante, et j'en suis bien fâché, mais ce n'est pas ma faute. Je ne sais trop comment, à Saint-Uze, cela a recommencé en attaquant les curés et ceux qui affectent la religion, etc., etc. Vous comprenez que cela m'est très-pénible, et que, malgré mon horreur des discussions, je ne saurais me dispenser de dire ce que je pense. Je puis dire, grâce à Dieu, que toutes les bonnes raisons dont j'ai pu me souvenir des livres saints m'ont servi alors.

Serret a aussi eu part à l'attention; car, disait-on, on a vu tout de suite qu'il n'était pas du parti juste-milieu (1). Laissons tout ceci; le meilleur est de ne pas s'en chagriner.

Ecrivez-moi au plus tôt au sujet de mon ami Serret, et dites-moi comme il est, où il a été à Lyon. Son frère est maintenant chez les jésuites (2). Que le bon Dieu le fasse persévérer! J'espère que cet ordre religieux sera celui qui lui conviendra le mieux. Sa mère m'a écrit, et toujours elle a de bons souhaits pour vous. Je l'appellerais volontiers ma mère, car c'est le type de la bonté chrétienne.

Mes désirs sont de faire bien, de vous être soumis et de vous aimer toujours, mon père.

Parlez-moi un peu de ce qui se passe à Lyon. Serret m'a témoigné un véritable chagrin de la manière dont a été traité le théâtre que j'avais peint il y a quelque temps (3). Ainsi il n'y a plus rien à Saint-Uze de ma fabrication, et il n'y aura rien, sauf les saints (4), si ça peut s'arranger, et je crois que cela réussira. N'oubliez pas Magdeleine; dites-lui que je vais mieux. J'espère toujours vous aller voir bientôt, papa.

---

(1) On se souvient qu'on appelait ainsi les partisans de Louis-Philippe.

(2) Voir plus loin, page 289.

(3) Je présume que ce sont les décors d'un théâtre de société que Joseph avait peints, et qu'on avait détruits ou laissé détruire.

(4) Voir plus loin, page 195.

Peu après ce temps, Joseph quitta Saint-Uze pour revenir à Lyon, où il pouvait mieux être soigné. Après avoir suivi presque tout l'hiver le traitement que lui avait conseillé la guérisseuse, la Nane, comme on l'appelait, il se résolut au printemps d'aller la consulter de nouveau. Les lettres suivantes sont écrites d'Annonay.

Mercredi, 24 avril 1844.

Mon père,

Dieu soit loué ! je suis arrivé à bon port, et toujours par sa miséricorde. Je suis arrivé hier, à six heures du soir. Je me suis arrêté à Serrières, où j'ai mangé un morceau; puis d'Annonay je suis parti pour chez la Nane, qui ne s'y trouvait pas. Je l'ai attendue jusqu'à la nuit. Ayant demandé à sa belle-sœur si elle pouvait me loger, elle me dit, je crois, que oui, ou elle ne comprit pas bien ce que je lui avais dit; si bien que la Nane vint à la nuit, et nous parlâmes de la santé ; et quand il fut question de savoir où l'on me coucherait, je vis que son beau-frère s'y opposait. De sorte que, m'accommodant fort peu d'aller coucher dans le foin, je lui dis que je serais bientôt à Annonay, et je partis dans ces chemins rocheux, dont une partie était pleine d'eau, sur les huit heures et demie du soir. Dieu avait fait luire la lune pour éclairer mes tristes pas, et je m'en allai comme

j'étais venu, peu embarrassé de mon souper ; et maintenant je suis dans une auberge où ce sont de très-braves gens. Je n'en veux pas à la Nane ; car j'y suis retourné aujourd'hui, et le matin elle m'a apporté une bouteille de remède pour boire à jeun. Elle m'a assuré que je serais d'abord guéri. Elle m'a mis une compresse d'une eau blanche qui verdit tout ce qu'elle touche. O mon Dieu ! si j'en pouvais enfin être quitte, que je serais content ! Elle m'a dit qu'il fallait rester une quinzaine, et qu'elle espérait qu'au bout de ce temps cela s'avancerait bien. Je vais boire et bien faire ses ordonnances pour m'en délivrer vite, car nous sommes dans un pays assommant. Si je logeais au Bourg-Argental, comme vous en avez eu la pensée, il me faudrait trois heures à pied pour venir ici, et trois quarts d'heure en plus pour aller chez la Nane. Ainsi jugez de la course que cela ferait pour la voir chaque jour. Je pense passer assez tranquillement ces quinze jours d'exil à boire de sa tisane et à lire ma Bible. D'aller chez elle et de revenir, cela me prend l'après-midi, et le matin il ne faut pas que je sorte au frais, m'a-t-elle dit.

Ainsi je ferai pour le mieux, et si vous saviez combien m'a paru long de me promener depuis six heures jusqu'à onze dans ma chambre ! Car la réception d'hier m'avait vexé, et rien ne paraît si amer que d'éprouver des contrariétés hors de chez soi. Vous pourriez bien à juste raison me reprocher d'être froid et peu communicatif, après tout ce que vous faites pour moi ; et mes yeux pleurent en ce moment d'être toujours resté si tiède. Plus j'irai, plus je vous aimerai, mon père ; car je ne m'étais encore jamais si bien aperçu que de peines et de larmes coûtent les enfants !

Vous m'écrirez et je vous écrirai ; ainsi je serai moins seul dans mon réduit. Lorsque deux amis sont près l'un de l'autre, ils se possèdent pour ainsi dire, et le bonheur qui en résulte est si indéfinissable qu'ils sont comme épris d'un doux sommeil, et l'esprit ne se plaint point parce qu'il a ce qu'il désire. Eloignez l'enfant de sa mère, il la demandera. Je suis ainsi pour vous. Et vous, mon père, quand le soir vous rentrerez, las de vos fatigues, pensez que votre Joseph, s'il vous est inutile, c'est qu'il est accablé de souffrances. Et il est bien vrai que les yeux contiennent plus de larmes que la langue ne peut proférer de douces paroles. Ce qui m'oppressait s'est échappé, et mon sentiment n'est si triste que parce que je ne suis plus avec mes parents. Il y a deux ans que j'aurais vécu seul et en sauvage ; maintenant, dès que je suis seul, je pleure ; il me semble être en prison. Que le bon Dieu me soutienne si d'autres maux doivent rendre ma vie plus amère et mes larmes plus brûlantes. Embrassez ma sœur pour moi, et, en ayant un pour tous, croyez voir tous vos enfants se disputant votre parole. Vous me donnerez des nouvelles de ma tante, etc. N'oubliez pas Magdeleine. Vous saurez mieux comment je vais quand il y aura plus longtemps que je serai arrivé.

Mon adresse : *J. P., chez M. Valantin, aubergiste, rue de l'Hôtel-de-Ville, Annonay.* Mettez *J. Pagnon, peintre.* A la prochaine, je vous écrirai plus longuement. La nuit m'empêche de continuer, et je vous embrasse de cœur.

Mardi 30 avril, Annonay.

Mon père,

J'ai eu beaucoup de plaisir à recevoir une lettre de vous, et il me fait encore plus de plaisir de ce que vous venez à Annonay. Je suis mieux que je n'osais espérer. Je puis faire mes remèdes assez à mon aise, sauf que cette femme que je consulte est en quelque sorte bien persécutée dans le pays (1), et comme j'entre tous les deux jours à Annonay avec une grande bouteille, je crains que l'octroi ne me demande ce que je porte; mais au surplus je leur tirerai assez une carotte. Je n'ai pu éviter, étant obligé de passer devant chez M. G... et devant chez la tante R..., de leur faire visite; ils m'ont bien engagé à être chez eux, mais j'aime mieux demeurer à l'hôtel, un fils ne devant jamais recevoir un service qu'on n'offrirait pas à son père. Je fus donc, dis-je, voir la tante R..., et, comme j'y étais depuis un instant. le *** et la *** y sont arrivés. Rien de plus surpris que de me trouver là. Ils se sont morfondus en bonnes grâces, mais je n'ai pu m'empêcher d'être très-froid, car on ne m'a point demandé de vos nouvelles. Ils sont repartis pour Saint-Uze, et tout a été fini.

Si vous venez par le bateau, ou bien par quelque autre voie, faites-le-moi savoir. Par le bateau, en partant à onze heures, vous êtes à six heures du soir à Annonay.

---

(1) A cause de l'exercice illégal de la médecine.

Mon traitement est tout à fait changé. Elle (la Nane) m'a recommandé de bien me nourrir, parce que son eau affaiblit singulièrement. Je pourrais faire quelques paysages, mais le traitement et les visites à la Nane ne m'en laissent pas le temps. Comme j'étais chez elle, on a amené des enfants d'une dizaine d'années, qui n'étaient qu'une plaie d'humeurs froides. Il paraît qu'elle en guérit beaucoup; enfin elle guérit toutes sortes de maladies affreuses. Elle me soigne bien, et, à mesure que je fais quelques progrès, elle change le traitement.

Quelle succession de beaux jours ! O mon doux père ! quand le soir, revenant de la montagne, mes regards se portent dans l'immensité (et quelle est cette immensité en comparaison de celle de Dieu !), je ne puis me rassasier d'admiration, je reste muet, ou je voudrais chanter des cantiques, tellement, ô bon Dieu ! vous avez créé des choses belles ! Il suffit de vous dire que ce que je vois ne peut se rendre. Désormais je veux, s'il plaît au Seigneur, je veux être peintre. Les hommes ne seront jamais assez présomptueux ni assez forts pour renverser les montagnes et détruire les paysages que le Créateur a faits si admirables. Je peindrai ce qui aura touché mon cœur, et je secouerai la poussière des villes, et vivrai avec Dieu et la nature. D'ailleurs combien sont vains le luxe et la richesse des villes, si rapidement détruites, tandis que la nature est éternelle ! De quoi a servi à Tyr sa puissance, tandis que le moindre bout de rocher est ce qu'il était il y a trois mille ans ? Un chien qui vit vaut plus qu'un cheval mort !

Souhaitez le bonjour à la famille Ducreux. C'est sans

doute cette pauvre demoiselle qui est toujours malade. On dit que dans la maladie Dieu visite les siens; hélas! elle est bien visitée!

Je souhaite que vous arriviez, car vous verrez un peu la beauté de la campagne, et ce voyage vous fera du bien. En attendant le plaisir de vous voir, papa, je suis toujours votre fils bien-aimé.

Je vais voir le frère de Serret au collége d'Annonay. Il est tout à fait bien. Ainsi j'occupe mon temps.

Le premier jour que je suis arrivé, je me suis ennuyé, et maintenant je compte tout cela pour rien : ce sont petites misères de voyage. Je vous embrasse, mon père, et j'espère vous être un digne fils. Si Dieu le veut, j'entreprendrai mon ouvrage avec courage, et peut-être que j'atteindrai mon but.

Adieu, bonne santé.

Dites à la Magdeleine que j'espère encore vivre et qu'elle doit être dans ses grandes joies de me voir loin : au moins elle peut faire sa soupe à son aise.

Vendredi, d'Annonay.

Mon père,

A tout ce que je puis croire, je vais un peu mieux. J'ai fini maintenant mes bouteilles. J'en ai bu, au compte de la

femme, 20 livres. Je lui ai payé, pour le tout, compris ce qu'elle m'avait envoyé à Lyon pour passer la saison d'hiver, 17 fr. 50 c. Elle a pris beaucoup de soins de ma maladie. Quant à mon aubergiste, il m'a écorché. Aussi, quand les gens n'ont pas besoin d'argent, ils vous plument, et après allez-vous-en si vous voulez ! Il m'a fait payer 7 francs de chambre pour quinze jours, y compris la nuit que vous y avez couché. Je ne sais quel détail je vous donne là, puisque je n'ai pour le moment besoin de rien. Je suis, quant au courage, plus faible de beaucoup qu'en partant de Lyon; mais elle m'a dit que c'était bonne marque, que l'eau m'avait fait de l'effet. Cette eau me fait dormir étrangement et me travaille singulièrement; mais, Dieu soit loué! cela est fini. Je ne sais pas si je partirai bientôt; la Nane me dit bien qu'il n'est pas utile que je reste plus longtemps, mais j'aime mieux, quoique je m'ennuie passablement dans ce loup de pays, y rester tout ce qu'il sera nécessaire. Elle me dit que je suis guéri, mais qu'il faut que je prenne beaucoup de précautions. Enfin les conseils qu'elle m'a donnés sont la copie des vôtres. Je pense que vous êtes arrivé, selon vos désirs, à Lyon; je suis resté encore assez longtemps à Saint-Marcel après vous. Je compte y retourner une fois avant qne d'aller à Lyon. Il y a un peu du *serré* chez tous; je remarque ça. C'est un pays qui a des sites mâles, mais les gens vivent comme des huîtres. Je finirais par m'en dégoûter. Ah! combien nous marchons à notre ruine! Ce que dans ce beau pays l'on considère comme un progrès, la bibliothèque d'Annonay tire ses revenus de misérables romans. Aussi la jeunesse de ce pays-là a des goûts aussi faux que

les histoires dont elle se nourrit. Il y a de la corruption dans les grandes villes, mais souvent aussi on y est plus près de la vérité. Combien de sociétés qui mènent à la belle morale existent dans les grandes villes pour contrebalancer le mal, s'il était possible! Qu'y a-t-il de plus triste que de voir cette jeunesse, qui aurait pu être brillante par l'intelligence et par le cœur, prendre des allures de poupées vivantes et ne savoir parler que de choses fades? Car qu'y a-t-il de plus fade que ces conversations de bals, de cafés, etc.? Il n'est plus un ami à qui l'on puisse parler de ce qui élève l'âme. Comme, au contraire, est belle une course au lever ou au coucher du soleil, où l'âpreté et la rudesse des montagnes semblent vous dire la puissance invincible qui a soulevé leurs flancs! Celui-là, du haut de ses cieux, doit bien se rire des vanités des hommes. Et les hommes parlent de leur grandeur, eux qui peuvent à peine soulever la poussière de ce chemin qui disparaît sur la pente de cette montagne!

Mon père, je vous aime, car vous nous avez élevés à vous respecter. Combien ont joué avec leurs enfants, et qui sont la cause de leur malheur! Il vaut mieux dire à son père *vous*, et l'aimer, que *toi*, et le mépriser. La tâche des enfants est grande; aussi ne devrait-on leur laisser entrer en l'esprit que des choses belles. De la tiédeur à la mort il n'y a qu'un pas. Si pour beaucoup aimer une chose on souffre beaucoup, cette chose sera l'aimant qui vous tiendra éloigné de toute rive mauvaise. Souvent une chose bien amère contient une douceur cachée. Mon père, c'est maintenant que je voudrais commencer à vous écrire, mais il ne me reste de place que pour vous souhaiter du bonheur et des bénédictions.

VI

La plus affreuse secousse que pût recevoir Joseph, et par lui la moins prévue, l'attendait presque au retour. Il apprit bientôt que la personne qu'il aimait venait de se marier ou était sur le point de le faire. Il n'y avait là rien qui ne fût selon le cours des choses humaines, et il semble qu'il ne pouvait pas ne pas être préparé à cet évènement. Elle avait vingt et un ans, lui dix-neuf. Il n'avait pas de fortune ni de position, comme on dit, et la carrière qu'il avait embrassée par vocation ne faisait pas présager qu'il pût se créer cette position ni prochaine ni brillante. Par surcroît, il n'avait jamais ouvert son cœur, et que la jeune fille, par amour spontané pour lui, résistât au désir de sa famille en vue de circonstances qui pouvaient ne se présenter jamais, on ne l'aurait su penser raisonnablement. Tout cela, il le savait sans doute, et pourtant il avait toujours comme espéré que Dieu ferait en sa faveur quelque miracle. Elle et lui ne se revirent jamais. Qui épousa-t-elle, je ne le sais que

très-vaguement. J'ai cru comprendre des paroles de Joseph que c'était quelque chose comme un secrétaire de préfecture. Il fait allusion, dans un de ses fragments, à la ville qu'elle habitait : « Plus près de la mer, où cette rive est plus peuplée, Apollinaire (1) transmet ses prières à l'Eternel. »

Si jamais les fragments que contient ce livre tombent sous les yeux de celle qui les inspira, aujourd'hui sans doute déjà devenue grand'mère, s'y reconnaîtra-t-elle? A-t-elle, depuis tant d'années, gardé le souvenir du jeune homme ardent et pur dont, à son insu, elle tortura de la sorte la courte existence? Toujours il me paraît qu'elle devra éprouver quelque légitime orgueil d'avoir, dans une telle vie, tenu une telle place.

Le chagrin, les nuits agitées, sans sommeil, passées à pleurer, à regretter ce qui était sa chimère depuis les années d'enfance, faillirent ruiner sans retour l'espoir, conçu quelque temps, de voir sa santé se raffermir. Cependant, soit la force de la jeunesse, soit qu'en effet les remèdes de la Nane eussent quelque efficacité, sa blessure se ferma peu à peu, et il reprit assez de force pour travailler.

---

(1) Patron de la cathédrale de Valence.

J'ai dit ailleurs pourquoi je dois supposer que les fragments qui se rapportent à cet amour, et qui sont évidemment tous postérieurs au mariage de la jeune fille, ne furent écrits que durant les années qui suivirent. J'ajoute que le style, bien différent de celui des lettres qu'on a lues, achève de le démontrer. Il a quelque chose de moins naïvement jeune, de plus composé ; il a pris de l'ampleur et comme une sorte de mélodie. Bien que très-ferme et tel qu'il faille l'attendre d'un artiste qui cherche à peindre par les mots, il n'a point cependant ce qu'on appelle aujourd'hui la couleur, le *réalisme* tant recherchés depuis, et qui si souvent ont conduit au trivial et au grossier. Du reste, on n'avait guère alors l'idée de ce genre d'écrire. Joseph recherche toujours un certain idéal d'expression qui est à la réalité matérielle ce qu'en peinture, par exemple, la draperie est au vêtement et le nu au déshabillé. Il a surtout, ce qui est étrange à cet âge, une horreur de la tournure, du mot connus, banals, de *l'article de commerce* en littérature. Enfin la cadence et le nombre y sont marqués à un degré qui paraîtrait ne pouvoir être atteint que par ceux qui ont fait leur étude favorite de cette partie de l'art. Or, il n'avait à peu près lu que deux livres : la Bible et le Dante, dont on voit bien la trace dans les *Fragments*, et, je crois, dans son enfance, *Paul et Virginie.* Encore ne connaissait-il la Bible que par une

traduction de style médiocre, celle de l'abbé de Genoude, et assez peu fidèle, si je conclus bien de l'aventure d'un de mes amis, qui un jour, au collége, ayant à traduire du grec un fragment des Evangiles, copia mot pour mot la version de M. de Genoude, et fut le dernier.

Après la mort de Joseph, je trouvai dans ses papiers quelques passages qu'il avait rencontrés sans doute de seconde main, et qu'il avait copiés, soit parce qu'il avait été saisi de la pensée, soit parce qu'il y voyait des modèles de style. Un d'eux me frappa beaucoup alors, qui appartenait évidemment à un auteur déjà ancien, et pourtant n'avait pas l'orthographe du XVIe siècle. J'ai découvert depuis que c'était une citation de Montaigne, accommodée à l'orthographe moderne, sans doute par l'auteur où l'avait puisée Joseph. Il fallait que celui-ci eût un sens natif et bien singulier de la forme littéraire pour, avec aussi peu de lectures, avoir pu goûter ce morceau et s'être épris de sa grâce un peu archaïque, de son accent mâle et de bonne humeur, et de son tour à la fois rustique et achevé (1). La jeunesse n'est guère apte à

---

(1) Voici la citation : « Comme notre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et réglés, il ne se peut dire combien il perd et s'abâtardit par le continuel commerce et la fréquentation des esprits bas et maladifs. Il n'est contagion qui se répande comme celle-là. Je sais

bien juger de l'incomparable mérite des premiers classiques, et je sais, de l'avoir éprouvé, que ce discernement ne s'acquiert que bien plus tard; elle n'est pas faite pour cette rigueur inflexible des termes, cette mise au rebut de tout vain ornement, cet agencement condensé et varié de la phrase, ce rien de trop, idéal de Pascal et de La Bruyère, et qui faisait dire au premier que ceux qui forcent les antithèses en forçant les mots sont comme les architectes qui font de fausses fenêtres pour la symétrie, et que leur règle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes. La jeunesse n'est émue que de ce qui est semblable à elle : il faut avoir vécu pour aimer les vieux livres.

Parmi les *Fragments* de Joseph se trouvaient encore quelques lignes qui peuvent donner l'idée de l'harmonie des mots qui était une de ses visées. Je ne crois cependant pas qu'il les ait composées, et j'ignore d'où elles sont tirées : probablement de quelque traduction des Eglogues de Virgile ; tant il y a que la forme est ravissante.

---

par assez d'expérience combien en vaut l'aune. J'aime à contester et à discourir, mais avec peu d'hommes et pour moi ; car de servir de spectacle aux grands et faire à l'envi parade de son esprit et de son caquet, je trouve que c'est un métier très-messéant à un homme d'honneur. »

Arcadiens, dit-il, vous chanterez mes regrets sur vos montagnes. Vous seuls, Arcadiens, êtes habiles à chanter... Oh ! que mes os reposeront mollement si un jour vos flûtes soupirent mes amours ! Et plût aux dieux que j'eusse été parmi vous un gardien de troupeaux ou un simple vendangeur !

A ceci il faut joindre encore la copie d'une demi-page, extraite sans doute du *Génie du Christianisme :* « De la nature du mystère, » écrite de cette phrase très-travaillée, rhythmique, mais un peu redondante et vague, et trop proche parente de la poésie, qu'a introduite Châteaubriand, et enfin un sonnet de Vittoria Colonna, la Laure et la Béatrix de Michel-Ange. Il est d'un beau jet, et le sentiment est bien de ceux qui devaient frapper Joseph ; mais la traduction lui donne une marche lourde et y mêle quelque obscurité (1).

(1) Le voici : « Si j'avais vaincu avec des armes célestes mes sens, ma raison, moi-même, je m'élèverais par mon esprit au dessus et bien loin du monde et de cet éclat trompeur qui l'embellit.

« Alors ma pensée, portée sur les ailes de la foi et soutenue par l'infaillible espérance, n'apercevrait plus cette vallée de misères.

« Mon regard, je l'avoue, est toujours fixé vers le but sublime où je dois tendre, mais mon vol n'est pas encore aussi direct que je le désire ;

« Je ne vois que l'aurore et les premiers rayons du soleil, et je ne puis pénétrer jusque dans cette demeure divine où se cache sa lumière véritable. »

Et voilà tout ce que je connais qui ait pu indiquer à Joseph quelques unes des ressources de l'art d'écrire dont il n'apprit jamais la moindre règle. Peut-être au fond n'écrivait-il bien que parce qu'on ne lui avait jamais enseigné à bien écrire. J'ignore s'il existe des règles pour cela, sauf deux, peut-être, qui me paraissent évidentes : entre plusieurs termes, préférer au plus abstrait celui qui rend l'objet plus sensible et plus palpable, qui est généralement le plus ancien ; à montrer une pensée sous toutes ses faces, préférer n'en exprimer que la plus saisissante. Il me semble que dans la première est tout le secret du charme des langues primitives, dont les mots sont tirés exclusivement de l'ordre matériel, et où les idées abstraites elles-mêmes sont rendues par des images purement matérielles, employées au figuré. « Nous avons trop l'habitude et trop la facilité des abstractions, disait Joubert ; notre esprit se paye de mots qui, comme une espèce de papier-monnaie, ont une valeur convenue, mais n'ont aucune solidité. Voilà pourquoi il y a si peu d'or dans notre style et dans nos livres. » Le difficile pour écrire est de ne point se laisser gagner par le contagieux de ce jargon, auquel l'esprit et l'oreille sont accoutumés. Joseph n'avait pas eu à prendre cette peine, ayant le bonheur d'avoir peu lu, et pas de philosophes. Quant à l'autre règle que j'ai dite, il la pratiquait d'instinct. Sa nature lui faisait sentir

que l'idée perd de sa force au développement, comme le vin à être étendu d'eau; que si, lorsqu'on touche le lecteur, ce n'est pas parce qu'il trouve l'auteur dans son livre, mais parce qu'il s'y trouve, lui, de même, pour creuser un sillon dans sa mémoire, il faut lui laisser quelque chose à penser après soi. Il y a plus de saveur dans la quête de la vérité que dans sa possession, peut-être parce que nous sommes nés pour l'une plus que pour l'autre.

Il faut se souvenir d'ailleurs que nul de ces *Fragments* n'a été écrit que pour Joseph lui-même. Il m'en avait parlé, mais, malgré notre liaison si étroite, il ne m'en lut jamais rien. Autant il aimait, dans l'intimité, à s'entretenir des choses de son cœur, autant, par une sorte de pudeur, aurait-il redouté de les dévoiler entièrement. De là vient qu'il y avait toujours dans son langage quelque chose de semi-énigmatique, et que dans ces pages on ne trouvera jamais ni récit, ni peintures précises. Il semble qu'il eût eu peur d'en trop dire pour le cas où cela serait tombé sous des yeux étrangers. J'ai classé comme j'ai pu ces feuilles éparses, souvent inachevées, et, pour ne pas éparpiller l'intérêt, je les ai toutes réunies sans rechercher, par induction, les époques diverses où elles ont pu être écrites. Aussi bien sont-elles comme les versets détachés d'un psaume unique, sorte de *Super flumina Babylonis* de l'amour.

FRAGMENTS.

Sur les bords du fleuve de la vie, je laisse aller doucement et se noyer dans l'onde beaucoup d'inquiétudes. Je pleure, pensant à toi, étoile qui se voyait au milieu de la solitude de ma vie. Un long gémissement est sorti de ma poitrine brisée par la douleur. O vierge, ma bien-aimée, étoile solitaire que je contemplais durant le calme des nuits, jette encore une dernière clarté sur l'immense vide de mon cœur. Etoile mystérieuse, tu m'as fait soupirer plus de fois que les récifs n'ont été battus des flots. J'erre de rivages en rivages; le silence des lieux inhabités ne me donne point l'effroi que me transmet ton souvenir. Ma plus douce pensée a disparu; je la pleure. Sourdes clameurs des flots, oiseaux sinistres, que vos voix sont faibles à exprimer la douleur!

La douleur a tué mes sens, et toi, mon âme, tu vis pour te repaître de maux. O toi la plus douce, viens!...

Viens, toi, le rêve de mes jeunes ans; viens, je t'en supplie. Courbé par la quantité des soupirs douloureux, ce corps

mourant n'exhalera bientôt plus aucune plainte. De même que la fleur placée sur un sein brûlant est bientôt passée, de même je ne t'ai vue qu'un instant rafraîchissant ma vie de tes parfums. Pendant ce court instant, tu m'as subjugué, et le soir, le matin, partout où les actions marquent le cours du temps, un amer retour d'amour me fait dire : Tu n'es plus là, je ne te verrai plus ; tu as fui, et tu as charmé une autre âme, non loin de mon pays, dans la cité qui fait ma douleur.

Montre-moi encore une fois ta face, car je donnerais ma vie pour te voir encore. Tes paroles suspendaient même les battements de mon cœur.

A l'entrée de cette vie où tout homme est pélerin, un être des cieux m'apparut. Ame, écoutez en silence ce triste récit. Le soleil ne s'était pas élevé douze ans sur ma tête, lorsque les liens qui tenaient serrés les langes de mon âme furent soudain rompus. Jeune, belle, aimante, se tenait sur le seuil l'objet de mes destinées, et les paroles qui tombaient de ses lèvres étaient toutes insinuantes.

Tout en elle était harmonie, jusqu'aux lettres de son nom. Qui pourrait d'elle tracer une fidèle image? Brune, ses yeux noirs allaient au fond de l'âme. Elle me prit par la main, mais j'étais bien plus pris par le cœur. C'était amour, amour d'enfant qui ne sait rien encore : heureux de la voir, pleu-

rant de la quitter, me sentant mourir quand je la revoyais. Qui pourrait dire l'amour de ce temps qui n'est plus que songe?

Souvent, assis à l'ombre de quelque arbre, je te regardais cueillant des fleurs en ton jardin. Ainsi, te considérant, en moi augmentait l'espérance. Que de désirs me reviennent maintenant décolorés! Pourquoi la couronne dont tu semblais vouloir orner ma vie n'est-elle qu'un rameau de cyprès, rejeton des tombeaux? O saules qui tremblez sous l'effort des vents, est-ce que, parmi les joncs, parmi les herbes de ce rivage, il n'est point de retraite pour cacher sa douleur et mourir? — Non, il n'est pas possible que cette bien-aimée fût sortie du limon; elle n'était point de la terre; la rosée était partout sur ses traces, et ses pas faisaient jaillir des fleurs!

Maintenant les sentiers des rochers, les cavités profondes sont les lieux où je consume un reste de douleur, car la douleur aussi s'use.

Dans le désespoir de mon âme, je demandai le tombeau. Accablé d'angoisses et mon corps brisé de maux, je fus vaincu par le sommeil. Et aussitôt je crus voir la terre comme une immense, une circulaire solitude. Aucun horizon ne laissait deviner trace d'homme. La voûte céleste sans astres, et la terre répandant une odeur de sang. La couleur des choses s'était éteinte. L'enfer lui-même aurait reculé

d'horreur. Epouvanté, j'ai crié; aucune voix ne m'a répondu : la parole n'était plus. — « Nature, ai-je pensé, que ne te hâtes-tu de m'ensevelir, car ce que je ressens est pire mille fois que la mort ! » Mais, du milieu de ce gouffre, je criai encore, et je priai, et tout à coup la vision horrible s'effaça, et je vis la terre, au printemps, toute renouvelée de fleurs nouvelles, et je me retrouvai transporté aux jours de ce printemps de ma vie, lorsque la fleur dont le Seigneur avait orné son sein ne s'était point encore épanouie à mes yeux. Mais, pleine de beauté, la bienheureuse, comme la première fois où je la vis, sortit de sa demeure en me souriant.

Comme ce beau temps de ma vie, où mon âme tout entière était suspendue à un cheveu de son cou, ou seulement à la poussière que soulevaient ses beaux pieds, comme ce temps a vite passé! Jeune, elle s'est montrée à moi, recevant généreusement mes demandes naïves; mais, devenue un peu plus grande, son âme s'est voilée à son ami. Une de mes questions la faisait rougir. Plus belle encore et majestueuse, elle a dédaigné celui qu'elle avait attiré après elle. Alors ses chants plus voilés présagèrent mon délire; ils semblaient parler de folie (1). Mais c'en fut fait; je ne sortis plus des traces de la fille au puissant regard.

O ma béatitude, mer toute d'amour où se baigne mon cœur,

---

(1) Voyez page 20.

ambroisie qui m'enivre et trouble tout mon être, oh! que je te revoie une fois encore! Encore une fois, écoute, je t'en supplie : lorsque, de tes bras d'enfant, tu entourais ce corps qui maintenant se meurt; lorsqu'à ton seul regard tu voyais le bonheur emplir mon âme, n'avez-vous pas compris combien je vous aimais? Etes-vous devenue si cruelle qu'il ne vous reste plus rien de ce temps? Pourquoi m'avez-vous fait goûter à ce vin délicieux, si vous deviez si tôt retirer la coupe que vous me tendiez? Je le vois maintenant, pour un autre resplendissant de gloire, vous gardiez le baiser qui eût fait revivre mon âme. Votre amant, fille si mystérieuse, votre amant, je le comprends, c'est Dieu! Lui seul vous a ceinte de son amour; lui orne de pureté le cœur brûlant des vierges, et, jaloux, se réserve cet amour dont lui seul est digne. Qui combattra contre Dieu?

Et pourtant à mon triste souvenir viennent se peindre de nouveau tous tes charmes. Ton nom seul me fait encore passer par toutes les délices. Maintenant que je ne t'aurai plus, cette insatiable mémoire me rappellera sans cesse ce que j'ai perdu. Vierge brûlante! ainsi je te nomme.

Tu fais vibrer toutes les cordes humaines où se redisent les sons d'amour. Dieu s'est complu en toi : il t'a ornée, il t'a donné de subjuguer toute âme, de captiver le cœur de tous ceux qui te voient. Le fils de l'homme, par ta voix entraîné, ne rêve pour tout bien que de te voir, t'aimer et se mourir pour toi. Comme le lis la blancheur des autres fleurs,

ta pudeur surpasse la pudeur de toute autre âme. L'on ne t'a tant aimée que parce que tu portais la marque, la trace des beautés éternelles.

La nature, elle aussi, en toi semble se complaire. A ta vue, les arbres, frissonnant sous l'effort des vents, s'inclinent pour t'envelopper de leur ombre. Les îles que baigne mon beau fleuve t'ont vue souvent, promenant silencieuse ces charmes, ces beautés que Dieu t'avait donnés pour me les faire pleurer.

Maintenant, ô vents, vous ne caressez plus cette douce fleur; votre ombre, ô arbres, ne sert plus à la rafraîchir. Elle est loin de ces bords; mon Dieu! elle est possédée!

Je ne saurais peindre la nature; elle est si belle qu'elle surpasse tout effort de l'esprit de l'homme. Mais je me souviens d'un jour où l'astre, la vie de la nature, se leva, faisant jaillir une mer de lumière. Qu'il était beau, ce matin! Ce matin, je vis ce qui fut plus que ce que l'on peut aimer sur la terre; et ce fut un beau matin d'une journée bien triste. Là se tenait sur le seuil l'âme à un autre destinée, qui avait revêtu un si beau corps. Que de soupirs étouffés marquent les jours mobiles de la vie, et quels longs instants peuvent être passés dans les pleurs!

O Dame! que de craintes, que d'inquiétudes m'a coûté

votre amour! Pourquoi le Seigneur vous a-t-il créée pour être tant aimée, puisque ce n'est point l'amour humain qui doit être notre dernier amour ? Mais vous, Seigneur, nous ne vous voyons pas. Quoi d'étonnant à ce que nous nous jetions dans les bras de ce que vos yeux aussi contemplent avec amour ?

A ta voix je tremblais. Je suis saisi à la pensée que plus terrible est celle de Dieu.

Vous gémirez, vous ferez entendre un bruit sourd, grève solitaire; tristes vents d'automne, vous presserez la chute de bien des feuilles; chacune d'elles est un souvenir amer que vous m'arracherez. Au printemps, elle était là, jouant; l'été l'a vue partir, et ces lieux ne sont plus que désolation. Le sommet des collines est dépouillé; quelques petits oiseaux fouillent parmi les feuilles amoncelées, d'autres errent de branche en branche, faisant entendre des cris plaintifs; la corneille est revenue, l'oiseau de proie plane dans les airs. Vous, grande solitude, rochers parmi lesquels se trouvent des cavités profondes, ne me cachez-vous point, oh! ne me cachez-vous point ce que j'aime? Dure pierre, les plis flottants de sa robe vous ont caressée, et moi je n'ai eu d'elle aucune marque d'amour! Ses mains si pures ont cueilli la marguerite sauvage; elle a interrogé le nombre de ses pé-

tales : leur réponse n'a donc pu lui faire penser que je l'aimais ! Trop naïve, elle demandait à une fleur qui pouvait l'aimer !...

O mon amie ! reviens, reviens, car vois quelle est ma douleur : mes yeux ne brillent plus, mes jambes déjà fléchissent ; ce cœur, il ne bat presque plus pour (1)...

Beau souvenir, il ne me reste de toi que la souffrance. Où es-tu, ombre qui me parus si belle ? O sublime, mais vague beauté, le pâle rêve qui me rappelle tes traits fait errer mon âme, et ce pauvre cœur ne recherche que des lieux solitaires.

Incomparable expression de l'amour, vous ne venez plus, inclinant votre face vers l'onde pure, y refléter votre beauté. Pour toute réponse à mes gémissements, dans ce vide continue un silence inaccoutumé. Où es-tu, vie de l'amour, vie que Dieu nous donne pour un instant ? Ah ! si ces traits de vierge frappaient de nouveau ma vue, je revivrais, et mon âme erre encore dans le souvenir d'une femme qui lui a souri, et dont le baiser n'a pu lui faire connaître qu'elle l'aimait ! Quoi qu'il en soit, je t'ai vue, belle fille de Dieu, je t'ai saluée, et tes bras les premiers se sont enlacés à mon cou, et sur ta poitrine, que je sentais battre, je puisais ce feu qui doit me consumer !

---

(1) Ce fragment est inachevé.

Un même manteau nous a unis sur une même terre ; nous sommes séparés, une même terre nous ensevelira.

« Comme le lis au milieu des épines, ainsi ma bien-aimée s'élève au dessus des jeunes filles. »

Le même toit abrite quelquefois deux personnes qui s'aiment, et sous le même toit elles sont bien séparées.

Mes yeux, vous revoyez enfin ces lieux ! O souvenirs, que votre amertume m'est douce, puisque j'éprouve dans vous, et là seulement, une secrète joie ; tourments, souffrance sans lesquels je ne m'explique rien dans ce qui est passé et présent !

Tu étais mon but à venir ; Dieu t'a éloignée de ma vue. Il a anéanti ce qui semblait devoir être l'objet de la contemplation de toute ma vie.

Allez, mes pieds, foulez encore cette terre célèbre (1) par

---

(1) Joseph, je ne sais pourquoi, employait fréquemment le mot *célèbre* dans le sens de *remarquable, extraordinaire.*

ses douleurs ; depuis longtemps elle ne porte plus ce que j'y aimais.

Ces arbres, ces champs ne lui donneront plus à profusion leurs parfums et leurs ombres; leur douce fraîcheur ne réveillera plus en elle de jeunes pensers d'amour.

Sentiers détournés, vous ne la dérobez plus à mes regards : épais taillis, vous ne me cachez plus rien.

Lieux chéris, témoins de tant de joie, je vous parcours encore, et pourtant vous ne m'inspirez plus qu'une amère tristesse.

Ah! mon cœur, vous ne poursuivrez plus vos désirs ; mes yeux, vous regardez : c'est en vain ; mes mains, cherchez à saisir : tout a disparu.

Dans ma poitrine, mon cœur se gonfle et se déchire, et ma gorge ne laisse échapper qu'une parole mourante ; ma vie est comme en lambeaux.

Mains si pures, levez-vous, priez longtemps. Vierge, demandez à Dieu qu'il soulève le cadavre d'un homme mort pour vous.

A la suite de ce fragment étaient ecrits d'une autre encre, et sans doute longtemps après, les mots suivants :

Cessez de faire entendre de semblables plaintes : celui qui a fait la femme belle est plus beau et plus doux à aimer.

Je pleurerai souvent, souvent sur les traces de tes pas. A peine si leur empreinte s'est effacée de cette poussière, et

pourtant j'ai soupiré bien des fois. Je pleurerai et je demanderai d'un ton plaintif à cette nature ce qu'elle m'a montré pour me le ravir.

Mon cœur savait-il ce qu'aimer voulait dire? Il avait aimé, mais Dieu seulement, et son amour torture moins et remplit plus doucement; il connaît la mesure à laquelle notre cœur reste satisfait.

Ainsi est la condition de l'argile pensante et qui a aimé, jusqu'à notre retour vers Celui qui aime sans altération, d'un amour qui nous est inconnu, qui nous trouve dignes de lui, sans l'avoir jamais mérité.

Près des saules qui bordent le fleuve, je me suis assis, et j'ai pleuré en revoyant ces eaux. Pourquoi êtes-vous troublées, ondes qui courez avec tant de fureur? où allez-vous? Ah! vous avez raison de fuir ces lieux qu'un souvenir teint d'amertume. Où sont les jours où vous couliez lentement, reflétant dans votre miroir cette beauté virginale? Vous fuyez vers la mer, et moi aussi je fuis et je compte me perdre bientôt dans l'océan éternel. Mon âme, fatiguée de ses maux, ira rejoindre ses pères et d'autres âmes, jadis

malheureuses comme elle. Je pleure, je répands un reste de douleur. Ah! quelle cuisante douleur que celle à laquelle il n'est plus d'espérance!

Bienheureuse, elle chantait sur ces rives rendues célèbres maintenant par la douleur. Cette ombre divine a délaissé ces rivages solitaires, et, portée par les amours, elle s'est abandonnée à un être humain ; elle s'est allée reposer des chants plaintifs que lui faisait exhaler cette terre peu fertile en dignes amants. Plus près de la mer, où cette rive est plus peuplée, Apollinaire transmet ses prières à l'Eternel.

Pourquoi erres-tu ainsi ? La solitude n'est-elle plus assez profonde ? Les retraites ignorées de la terre ne te suffisent-elles plus ? Quelle amertume incurable te fait errer ainsi de rivages en rivages, encore plus inconnu que les bornes de ces immensités? Ton cœur, que veut-il atteindre?... cherche-t-il où est l'essence de cet instinct qui te fait demander sans cesse : Pourquoi? Regarde et considère : ce sol fait pour tes pieds, cet air pour ta poitrine, et tout ce que tu embrasses et par tes yeux et par ton esprit; que de choses douces ou sublimes! Tout cela, fait pour toi. Tu cherches encore, tu demandes toujours : Pourquoi? — Ta sagesse ne te dit-elle point : Possédons ces choses et adorons !

Lorsque, dans le trouble de mes sens, mon corps s'en allait errant, mon âme errait aussi. J'aimais une chose belle, fort belle, et mon cœur enflé avait la prétention de posséder ce que vous, Seigneur, avez orné des plus belles vertus ; et, sur toutes les voies, je m'abandonnais à l'incertitude de mes désirs. Je demandais à la nature un charme, une consolation qui ne se trouvent qu'en vous. Assis et à l'ombre, je demandais au rocher des sons, des voix qui pussent redire à cette âme malade d'où venaient de si grands maux. Ah ! il serait pénible à dire où tu fus plongée, mon âme ; car toute ta force s'était évanouie, et, soupirant, les sanglots témoignaient de ton angoisse. Une vapeur voilait ma vue, semblable aux ombres de la mort. J'étais comme si je n'existais plus : suffoqué, anéanti par un désespoir coupable ; et les pensées qui me guidaient n'étaient que tourment, car j'étais sorti du droit chemin. Le Seigneur, dont la main si puissante a façonné tout être, s'est plu à parer des âmes que nous ne devons aimer que pour son honneur. Ce n'est qu'à lui qu'il faut s'adresser pour cette faveur d'aimer et d'être aimé d'elles, puisque c'est lui qui est le dépositaire de leurs affections et la règle de leurs purs désirs.

Mon Dieu, lorsque, purifiés par les eaux du baptême, nous écoulons nos jeunes ans dans l'innocence, vous y mettez, au moment de nous revêtir de plus de force, une chose si inénarrable que le cœur ne peut la soupçonner, ni l'esprit la concevoir. Je m'en souviens cependant, de cette chose,

et ce cœur se mourait d'amour. Ce mot, que la vieillesse débauchée de l'homme a ridiculisé, ce mot, plutôt cette chose, est-elle ou n'est-elle pas? réalité ou illusion? — Oui, elle est! — Encore frappé et atteint de son ardeur, je ne puis le nier; mais le premier amour que vous mettez dans le cœur de l'homme, ô mon Dieu! est le plus sublime. Peu éloigné encore de vous, ce que ce cœur désire est saint, ne demandant pour tout bénéfice qu'un regard de celle qu'il aime, qu'à aimer pour aimer. Est-il possible que ce qui est si sublime puisse servir à l'égoïsme ou se liguer jamais avec lui? L'amour qui ne s'oublie pas lui-même n'est pas digne de ce nom. C'est l'amour entre les mains de Lucifer, n'ayant que l'aspect de la sincérité pour séduire et entraîner lâchement. — Je suivais, sur ces plages solitaires de la vie, cette âme qui m'avait gagné, et ce corps, gracieuse enveloppe, suivait les sentiers où passent les hommes vulgaires, se reposait sur la pierre où se reposent le pauvre et l'homme de labeur. Toutes ces choses, toutefois ordinaires à la vie, empreintes de son amour, conservaient une légère trace de sa beauté. — Mon Dieu! secourez-moi; arrachez-moi de ces regrets qui me torturent! Dites, où sont les champs où l'on vous voit, vous? Dans quelle plaine et sur quel bord laissez-vous l'empreinte visible de vos pieds? Votre idée est partout, un témoignage de vous est partout; mais vous ne conversez plus directement avec l'homme. Voilà pourquoi, livrés à nous-mêmes, nous sommes entraînés par le périssable. Mais, pour nous inspirer un amour plus intérieur, vous avez voulu que des hommes, choisis par vous, fissent un tel effort que de se dévouer à leurs semblables, que d'être les amis de tous, les

consolateurs de tous. — Qu'ils soient les miens. Je vois les pieds de vos apôtres ; que leurs traces entraînent d'amour !...

Voix de ma bien-aimée, élève-toi ! Que du milieu des brumes j'entende cette vibration si douce à mon âme. Plus belle, plus terrible encore est la voix de Dieu. A cette pensée, je frémis. Plus tu devenais belle, ô ma bien-aimée, plus, en te voyant, mon amour devenait craintif.

Je reposais sur les bords du fleuve où le sommeil m'avait surpris au milieu de mes larmes ; et, dans ce court moment, je te voyais insultée, oppressée, et ton regard, toujours serein, semblait me dire : Je t'aime parce que tu es faible et sans défense. Je suis fidèle à ta souffrance ; doux ami, repose ; ne crains point pour moi : je vivrai pure, te sanctifiant de mon amour.

Oh ! que te rendrai-je, vie de mon cœur ? Tu as secouru le faible et apaisé celui qui désespérait. Incline ta face, dont le calme subjugue doucement. Parle aux hommes : ils seront bien cruels s'ils restent insensibles à ta voix et ne s'efforcent pas de devenir purs.

A la dernière vibration de quelques douces paroles, le calme de la solitude succédant, je tombai dans une sorte d'engourdissement qui n'était point le sommeil ni le rêve, et, couché sur le bord des eaux, je pleurais de l'oubli.

Il est utile, afin de briser notre orgueil, que nos affections, nos projets échouent contre le gré de nos désirs. C'est la justice du Tout-Puissant.

La poussière s'anime, l'homme reçoit la lumière, et ses années les plus heureuses sont celles où il balbutie le nom de Dieu, et où sa prière est mue par une langue innocente. Attentive, veille la mère que vous avez donnée au petit être qui doit vous louer un jour. Il grandit : sa première impression est votre amour. Pourquoi, mon Dieu (pardonnez au néant!), pourquoi avez-vous placé au seuil de notre vie de petits anges dont la timidité et la douce voix nous ravissent à votre amour? Ah! sans doute, beaucoup de mérites sont attachés à ceux qui ne vous préfèrent point les filles d'Eve. L'âme, qui n'avait souci que de vous, s'est laissée entraîner par ces anges, votre image...

L'âme, qui n'avait souci que de vous, s'est laissée entraîner par ces anges, votre image. S'il n'y eût eu que cela, moins difficile eût été d'apaiser votre jalousie sublime; mais comme jadis la plus belle des femmes, aux jours où elle fut créée, se laissa séduire par une impertinente gourmandise, ainsi ces deux âmes qui, au premier moment, par une mutuelle illumination, reflétaient la blancheur dont elles étaient parées, l'esprit de ténèbres vint obscurcir la limpidité de ces deux clartés mystiques, et vous avez détourné les yeux pour ne plus voir les imprudentes colombes fuyant les douceurs du giron paternel. Pour s'être trop aimées,

elles ont oublié, les âmes maintenant si délaissées, elles ont oublié de rapporter à vous les inquiétudes de leur première intimité. Eve insinue les désirs, et peu à peu leurs êtres sont troublés au point d'agir dans l'ivresse de sentiments trop (*mot oublié*), et leur cœur et leur retenue éclatent par surabondance d'une tendre passion. Ils se suivent, ils se parlent timidement, et, après s'être questionnés mutuellement sur eux, sur leurs parents, ils laissent peu à peu fondre leurs âmes, et ils demandent, dans une intention qu'ils ne comprennent pas, je ne sais quoi qui manque à leur félicité. Ils auraient dû achever, ces petits, l'ornement de la terre, et vous demander d'être ravis vers vous. Mais cet enfant a jeté de nouveau les yeux sur sa nouvelle possession ; il la contemple, et une douce extase tient leurs âmes et leurs sentiments en suspens. Ils se sont assimilés dans une enivrante sollicitude, et enfin ils osent se réunir dans un premier baiser. Pauvres enfants ! de ce monde voici le premier et périlleux bonheur !...

Les trois phrases suivantes étaient écrites comme par distraction sur le revers d'une lettre que je lui avais adressée :

O mon âme ! exaltez ce qui est durable et vrai : le Dieu mort pour tous.

Vous comprendrez ceci le jour où vous entrerez dans le chemin où se rencontrent les maux.

Quel que soit votre jugement à l'égard de ce que je vais vous montrer, je ne demande que la voix intérieure de la conscience.

Lorsqu'assis au pied des arbres que vous avez fait croître, Seigneur, je plonge ces regards de ma faible vue vers l'immensité que je vois infinie, mille choses s'entrechoquent en mon esprit. A peine si mes sens peuvent transmettre l'idée de tant de merveilles. Tout ce que je vois est pour moi un mystère profond ; je cherche et me torture. Pourquoi ne dis-je point : Dieu a fait tout ceci ; tout ceci est pour notre bien : admire et rends grâces. Esprit de l'homme, serez-vous toujours inquiet ? — Mais il a aussi créé les maux, les afflictions ? — Oui, afin de détacher davantage notre esprit de la matière, cause de nos méprises. Pourquoi vient-il si naturellement à l'homme d'aimer l'être qui lui ressemble, et pourquoi aime-t-il ces attraits qui le charment avant d'aimer l'auteur de toutes ces beautés ? Dieu n'a mis ainsi à la sortie de notre enfance de si grands écueils que pour nous faire mériter une félicité plus grande. Il nous a enjoint d'aimer d'autres âmes comme autant d'êtres capables comme nous d'atteindre à l'éternel séjour pour y chanter l'hymne éternel ; et nous avons vu son Christ, afin que nous sachions combien il a aimé les hommes, êtres faibles et languissants.

Pendant le silence de la nuit, je méditais sur vos grandeurs infinies, ô mon Dieu ! et en mon faible entendement je vis que, depuis le temps que je vivais et que je soupirais, toutes les réflexions et les soupirs ne m'avaient qu'à peine fait pressentir vos beautés éternelles; et, retombant sur ce lit de douleur, je rentrai plus en moi-même, et je compris que si j'étais si malheureux, si je ne voyais, si je n'avais pas, c'était parce que je ne demandais pas, parce que je cherchais trop moi-même dans les choses, et pas assez Dieu.

Mon cœur, soupirez; vous, mes faibles mains, levez-vous vers le ciel; que ce qu'il y a encore de saint en moi s'élève, car dans cette poussière n'existent que les maux. O mon triste cœur! pourquoi aimes-tu tant? O mes yeux! pourquoi avez-vous été si désireux de voir une pareille beauté? Tout ce que je connais de moi, tout ce que je ne connais pas, pourquoi avez-vous aidé à ma chute? Car je suis tombé, j'ai perdu le calme; mon être est brisé, et je suis..... (*Interrompu.*)

..... A cette époque de ma vie, si je m'en souviens bien, ouvertement vous receviez ce qui germait en moi. Plus grande, mon aspect vous a fait rougir, et nous avons frémi. Nos lèvres ont soupiré; elles se sont communiqué l'amour, l'inquiétude, et tout ce que j'avais vu en vous est devenu mystique.

Mes bras n'étaient plus enfants; ils n'osaient plus vous presser, et les vôtres ne s'ouvraient plus à mon approche...

En elle était l'amour qui précède et qui donne; reçu, je la devançai par le désir.

Pendant une de ces nuits où l'amour vient doucement nous subjuguer (1), me soulevant un peu sur ce lit de la douce volupté, mon cœur se baignait dans mille songes. Après toutes ces joies envisagées, l'appréhension me vint. Oh! la douleur, les maux matériels n'ont point l'horreur de ces funestes retours de l'esprit! Homme, me disais-je, il vaudrait mieux pour ta poitrine des chaînes meurtrières que les bras trompeurs qui t'enlacent; le serpent qui est à tes côtés te fera trouver l'amertume du fiel douce, en comparaison de son venin. Le supplice que cette femme t'a préparé est plus perfide et plus perfectionné qu'aucun genre de mort. Où était l'amour est maintenant le mépris; son regard n'est plus jeune; quelque chose de farouche trahit les secrètes pensées

(1) Ce fragment assez étrange ne se rapporte pas aux sujets habituels, et on se l'expliquerait sans doute difficilement, si l'on n'était prévenu que c'est une sorte de vision, dans laquelle, sous l'influence de faits dont il avait peut-être été témoin et qui avaient surexcité son imagination, il se voit marié, et à une méchante femme.

de son âme. Sa bouche dit encore oui, mais le non est dans son cœur. — Au jour de notre mariage, tu assuras ma vie. Dieu te demandait : L'aimes-tu ? — Oui, je l'aime, Seigneur ! — Mais, avec Dieu, tu ne peux jouer ; il est une fin à la perfidie ! — Je l'aime ; il sera mon frère, mon plus doux ami. — Oh ! je t'en prie encore, pourquoi mentais-tu à Dieu ? Le mal ne va pas jusque là, car la vie serait affreuse ; mieux vaudrait retourner d'où je suis sorti. Poussière, poussière, recouvre cette poussière malheureuse et trompée ! Chair, don de mon Dieu, vous n'avez pu charmer une femme ; reprenez-la, Dieu bon, juste et saint ! — Au moins, délivrée de cette première chaîne, acquise par un mensonge, tu iras où t'appellent tes désirs. Ta grande convoitise trouvera-t-elle un objet assez superbe ? Dans son orgueil, celui que tu préféreras te rendra-t-il tout le poison que tu exhales aujourd'hui ? — Misère de l'homme ! — Dieu sème partout l'amour, et l'homme récolte la haine !

Mais vous nous secourez, mon Dieu ! Par vous je recouvre une espérance. Elle m'aimera, si vous le voulez. Commandez-lui en maître. Mes mains n'ont encore osé opprimer les siennes, et souvent l'usage de l'autorité est nécessaire, même pour prescrire l'estime... Mais vous, mon Dieu, vous pouvez tout !

Tu manques de force, tu manques de vertu, et quand tu devrais en avoir tous les biens, tu ne voudrais pas être la

femme de Jacob, parce que Jacob est pasteur (1). Néanmoins Jacob sera grand, et une grande bénédiction est attachée à ses pas.

N'as-tu donc pas vu dans la Bible ces trois silencieuses nuits de Tobie et de Sara, son épouse : nuits d'adoration devant Dieu, sainte préparation à un amour qui sanctifie?

Bien des voix t'engageront à te détourner du droit chemin, mais celle de la conscience, celle de l'amour vrai te diront : Aime cet homme que Dieu a créé, auquel il a donné une âme rachetée par le baptême et faite pour des destinées éternelles. Où Dieu commande, l'amour doit régner, et son joug est toujours léger.

Ecoute : Satan un jour se leva, s'affubla des vêtements à la mode, saisit toutes les allures de celle-ci, et il fit errer le cœur des filles faibles. Elles souhaitèrent des hommes porte-habit et des hommes porte-caprices. Mais lorsque le bel habit fut usé, le mari fut trouvé moins beau, car la sottise se montrait à nu ; puis, pour un souffre-douleur, faible comme celle qu'il avait recherchée, il en est mille qui découvrirent leurs griffes, et plus d'une femme vit alors, en son époux, Satan, et dans sa vie, l'enfer. Conseils à tout homme, conseils à toute femme : tu regardes l'enveloppe, le dedans ne te satisfera pas!...

---

(1) Ce fragment, sans continuer le précédent, se rapporte à une préoccupation du même genre. Joseph se suppose exhortant une femme à aimer l'homme juste, mais simple, qu'elle repousse. Peut-être aussi est-ce un brouillon de lettre réellement écrit; à qui, je l'ignore.

Bénissez, Seigneur, la voix qui dit la première : Dieu est le seul bien ! Bénissez ces âmes candides qui vous disent : Vous serez notre époux ! Bénissez-les, car vous leur avez donné la grâce de vous louer ; et la voix mystérieuse de la vierge, et son silence même, et jusqu'au bruit de ses pas, disent combien vous êtes beau, ennoblissant ainsi tout (*mot illisible*).

Cette fille se réveille, Seigneur ; elle revoit le jour que vous avez créé, et son premier souffle est pour vous louer. Collant avec amour ses lèvres pures sur une croix, elle montre au genre humain que vous êtes la toute-beauté, l'origine et la fin de tout amour.

Là, de jeunes hommes, pénétrés d'une honte sainte, demandent à Dieu de mourir en pouvant imiter de telles vertus.

Ainsi cette humanité fragile et misérable puise en vous la force d'élever son amour au dessus des choses terrestres ; et cet amour, comme une flamme qui consume ce qui est périssable et vain, s'élance vers le ciel.

Délicieuse est l'image qu'on s'est plu à rêver, et, dans la passion, l'on a aimé d'abord l'image, tandis que c'était vous que nous devions aimer.

Au pied de la colline où anciennement s'abattaient en foule les corbeaux, sur différentes ruines de Lugdunum une autre cité, plus moderne et de même nom, s'est avancée sur les fleuves. Elle fut romaine, puis chrétienne; elle est encore chrétienne, mais beaucoup trahissent le serment du sang de Pothin. O doux et grand apôtre! la colline est encore rouge de ton sang. Il me semble même voir la trace de tes beaux pieds, car tu n'en secouas pas la poussière contre une ville qui te reçut et t'aima. Parmi les vieux souvenirs, le tien prend une jeunesse toujours renaissante, prix du sang et de l'amour les plus purs, et il devient sacrilége de mépriser un souvenir que la multitude des années n'a fait qu'affermir et couvrir d'hommages.

Il y a dix-huit cents ans qu'une vierge eut un fils, et ce fils était Dieu, et à l'amour de cette vierge est consacrée une chapelle, l'espérance et la sauvegarde de la cité chrétienne au temps du péril.

De nombreuses églises existent encore, et, au temps où la cité défendait avec les armes sa religion et son droit, elle fut vaincue, et un grand nombre de maisons de Dieu qu'elle avait bâties furent détruites.

Après tout ce qui a été en toi, après ce qui est, je me souviendrai de ce que tu possèdes de beau et de grand. Mais d'abord je parlerai de tes richesses, car ce sont elles, ô misère! dont tu es le plus fière. Oui, tu as peu de rivales pour l'industrie et l'art de l'échange, mais le gain t'a séché le cœur. Tes citoyens les plus corrompus sont ceux qui savent le mieux amasser l'or, et tu laisses croupir, dans l'indigence et la torpeur, et le cœur et le corps du genre d'esclaves qui

t'est voué par la force. Hélas ! je vous cherche : où êtes-vous, hommes libres (1)?...

Je vous dirai : Il est un bonheur bien grand ! c'est la vie, la vie au sein de la vérité, tout étant très-harmonieux pour nous, tout étant sympathie. Qu'heureux nous sommes lorsque nous aimons ! L'amour fait chérir la vérité, comme la vérité engage à un insatiable amour. Je vous cherchai pendant longtemps, vérité si douce pour nos yeux, lumière qui enivre et réchauffe doucement cet être que glacent continuellement les brumes froides de l'erreur ! Oh ! pourquoi ne vous ai-je pas recherchée plus tôt ? J'aurais compris depuis longtemps qu'une heure de vie ne serait jamais payée par un cantique éternel de louanges. Oh ! pourquoi de rien avez-vous voulu faire sortir de si grandes choses ? Pourquoi un homme a-t-il pu être un si grand objet de votre amour ?

L'homme naît, et, longtemps bercé sur les genoux d'une amoureuse femme, il ouvre peu à peu ses paupières ; ses bras apprennent à saisir, et son regard à lire dans celui de sa mère, si elle l'encourage ou le réprouve. Il apprend, dès ses premiers jours, à fléchir une justice qu'il devine. Il se com-

(1) Ce fragment est inachevé. Joseph se proposait sans doute de faire un tableau complet de Lyon. Il est assez curieux de voir dans ce passage quelle sorte d'instinct démocratique, même injuste, pouvait, à l'occasion, s'unir en lui à l'ardeur religieuse.

plaît lorsque sa mère lui sourit, et si les yeux de celle-ci deviennent plus sévères, il est arrêté au milieu de sa joie. Il cherche en son jugement ce qu'il a pu faire de (*illisible*) ; il sollicite, et il se tient dans la consternation et la douleur jusqu'à ce que cette face douce et terrible se prête à sa faible supplication. Bientôt sa langue commence à faire entendre les noms de mère, de père, plus tard celui de Dieu, et le mystère de la vie lui est révélé presque entier. Dieu est père ; il lui imputera, comme ses parents, tout ce qu'il aura fait ; sa face deviendra terrible à ses égarements, mais à sa pénitence prochaine il le précède, il l'aide à l'accomplir en lui tendant les bras à l'avance.

Quelle que soit sa jeunesse, l'enfant doit être surveillé de fort près, car les grands vices se présentent alors, comme les grandes vertus. Il en est qui semblent faire le mal par instinct ; mais aussi un assez grand nombre, pieux et comme entrevoyant la beauté des vérités célestes, sont maniables et dociles, pleins d'une tendre et confiante piété. Heureux de tels fils, je m'attache encore davantage aux autres, parce qu'ils ont plus besoin de mon amour : souffrant déjà de leur faible insubordination, mais qui n'est pas l'indice d'un homme que ces défauts rendront dangereux à lui ou à ses frères. La sagesse, après en avoir manqué, est très-précieuse, car elle donne une certitude palpable : on connaît le déchirement et l'angoisse mortelle des chutes, et ce rappel nous est un garant assez fort pour nous faire aimer la vérité et la beauté pendant le reste de notre vie. Mais il vaut mieux connaître le beau par amour, par soumission, se fortifiant contre le danger ; car alors cette fleur, cette virginité d'es-

prit et de cœur est encore scellée. C'est le charme irrésistible des saintes âmes qui auront l'empire sur vous; car la sainteté est telle : elle subjugue ou elle écrase. Heureux qui la possède! C'est un don, ô mon Dieu! bien grand, et que je n'ai jamais mérité.

Sa beauté pure avait saisi mon cœur. Enamouré d'elle, je contemplais cette fille de Dieu, qui m'enivrait de son parfum. O vierge, dont l'âme est pour le ciel, que de douceur je trouve en ton langage! Mon oreille pourtant à cette heure ne jouit plus de ta délicieuse parole. Dans le peu d'espace que j'ai parcouru sur le chemin de ta vie, tu charmais tout ce qui pouvait se charmer. Divinité mortelle! c'est toi que j'aimerai toujours sans partage.

Triste, mais fidèle, je t'ai quittée. Je n'irai plus ailleurs qu'à Dieu, mon espérance.

VII

Il disait vrai : nulle attache humaine n'a depuis captivé son cœur jusqu'au jour où il est allé à Dieu.

C'est peu après que cette rude épreuve l'eut frappé, au plus fort de ses angoisses, que nous nous rencontrâmes, j'ai dit au commencement de ce livre par quelles circonstances.

Résolu cependant de ne pas sacrifier le seul but qui restât à son existence, et de se détourner, s'il était possible, de sa douleur par le travail, il entreprit de peindre pour l'église de son village deux figures de grandeur naturelle, un saint Eustache en guerrier romain, et une sainte Euphémie représentée, suivant le trait saillant de la légende, au moment où elle apaise des bêtes féroces. Ce sont les patrons du pays, *Uze* n'étant que la corruption du nom d'*Eustache*. Joseph s'était chargé de peindre ces tableaux en échange d'un lopin de terre, si pauvre que le fisc même n'a pu trouver à y gratter un impôt. J'ai déjà

parlé de ce rocher qui s'élève en manière d'île du milieu de la rivière, et auquel on ne parvient qu'au travers des champs voisins. Contre l'énorme pan de muraille dont il était surmonté s'appuyaient quelques vieux et beaux ceps étendus en treille aux rayons du midi. Joseph avait été séduit par la beauté de ce rocher doré par le soleil et isolé au milieu de la vallée dont les formes, malgré leurs proportions réduites, se groupent dans le caractère le plus sauvage et le plus triste. Il en a fait de nombreux dessins. Sans doute aussi il lui rappelait quelque souvenir cher : « Dure pierre, les plis flottants de sa robe vous ont caressée, et moi je n'ai eu d'elle aucune marque d'amour ! » dit-il dans les *Fragments*.

Ces figures avaient été faites sans l'aide de la nature, et, à Lyon et dans la situation de l'auteur, il n'en pouvait guère être autrement. L'exécution des nus et l'agencement des draperies ont donc tout l'incomplet que comporte ce mode de procéder. Pour le reste : facture un peu monotone; rondeur dans les formes ; effet général du ton, de la lumière, froid et trop dans les données rebattues. Joseph était surtout peu satisfait du saint, que, dans ses locutions d'atelier, il prétendait être « un peu pompier. » De plus, Munito, qui n'était fort qu'en mathématiques et n'avait pas le moindre sentiment des beaux-arts, avait fait choir le pauvre saint et crever la toile au plus bel

endroit. De toute manière il avait donc eu des malheurs. Le mouvement donne cependant de belles lignes; mais Joseph n'a jamais peint avec un entier bonheur que des figures de femmes, et la sainte Euphémie, pour le jet et l'expression du moins, est comparable aux belles figures d'Hippolyte Flandrin. La tête est le portrait, assez ressemblant paraît-il, et à coup sûr fièrement beau, de la jeune fille qui a inspiré les *Fragments*. Il accompagna à Saint-Uze ses deux tableaux.

Saint-Uze, 13 septembre 1844.

Mon père, nous n'avons pas eu la pluie tout le trajet. Le débarquement à Saint-Vallier a été assez heureux. Rien d'extraordinaire n'est arrivé, si ce n'est que, de l'affaire, j'ai perdu le sable (1). Saint-Uze me produit l'aspect d'un cilice, quelque chose de rude à la vue et au toucher.

Les tableaux sont encore à Saint-Vallier.

Clarisse commence à ressentir du pays (j'entends au moral) la même impression que moi. A mon idée, après la fête elle en aura bien assez. Que le bon Dieu vous conserve la paix et vous préserve de l'envie ! Mon père, je ne sais ce que j'ai, j'éprouve comme un resserrement, et je ne puis éla-

(1) Une commission sans doute?

borer aucun beau sentiment. Je vous aime beaucoup, et nous vous embrassons tous deux.

Tranquillisez Magdeleine.

Saint-Uze, mercredi 18 septembre 1844.

Mon père,

J'ai exposé mes tableaux; ils sont chez M. Martinot. Ils sont arrivés en bonne santé. Tous ceux qui les ont vus en ont été contents. — Ça suffit. — Et ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'il y en a qui ont trouvé le saint supérieur à la sainte.

La fête de Saint-Uze a été renvoyée à dimanche. Je désirais dessiner ; il sera donc impossible de faire quelque chose. Hier, je suis allé à Saint-Vallier avec Clarisse. J'ai assisté à la distribution des prix du couvent, où ont été couronnées les demoiselles Seigle.

Le voiturier va cette semaine à Lyon. Si vous voulez lui remettre ce que je vous ai dit : ma boîte et ma chaise, peut-être ferai-je une étude ou deux; il vaut mieux peu que rien.

Ce pays est plein de belles choses, et ne pouvoir les voir selon son cœur !

Je vous engage à venir, si vous avez le temps; mais il y aura peu de monde à Saint-Uze.

Mon père, je me porte bien et désire vous voir au plus tôt.

Lorsque je suis arrivé à Saint-Uze, M. le curé était malade, de sorte qu'il n'y a que peu de temps qu'il a vu les tableaux. Il en a paru content; mais les parents, je crois, ne daignent pas venir les voir. Il est inutile, il serait, veux-je dire, inutile que ces tableaux fussent mieux faits, puisqu'on affecte à leur égard une telle indifférence. Bref, n'en parlons plus. Je pense souvent à vous lorsque quelque chose me peine.

Je voudrais vous écrire de belles choses, mais cela m'est impossible. Seulement je vous dirai que j'ai mangé à ma treille (1) les meilleurs raisins du canton; et, si vous vouliez venir, nous en avons laissé trois pour vous. Il y en avait une sixaine sur ce cep; les autres avaient été mangés.

Quoi qu'il en soit, que le bon Dieu me fasse miséricorde, et que je puisse sortir de la vie de fainéant! Il y a, certes, assez longtemps que je ne fais rien.

Dites à Isidore que je lui envoie quelques fragments des pierres du pays. Peut-être y trouvera-t-il quelque chose. Si, entre toutes, il y en a une qui puisse l'intéresser, je serai satisfait.

Je suis votre fils, désolé de ne pouvoir vous peindre de plus belles choses.

---

(1) La treille du rocher échangé contre les deux tableaux.

Si vous venez, vous verrez les tableaux encadrés ; et venez droit chez M. Martinot, sans vous arrêter à Saint-Vallier ni ailleurs. De cette manière, j'aurai le plaisir de vous voir et lui aussi tout à notre aise. Vous me comprenez, cher papa ? Adieu.

VIII

La plupart des camarades de Joseph étant à Paris, il ne voyait, depuis son retour de cette ville, que fort peu de personnes. Notre liaison fut l'occasion d'étendre un peu le nombre de ses relations d'abord, de ses amis ensuite. On le présenta pour être membre de la société de Saint-Vincent de Paul, qui ne lui était pas inconnue, Serret en ayant fait partie alors qu'ils étaient ensemble à l'atelier d'Auguste. Bientôt il vint à notre petit cercle un ami si parfaitement bon, et qui a tenu entre Joseph et moi une si grande place, que le souvenir de l'un ne peut, dans ma mémoire, se séparer de celui de l'autre.

Antoine Musson était de quelques mois plus jeune que Joseph. Il se destinait à l'architecture; mais à l'époque où je le connus, ne trouvant pas d'emploi, et obligé non seulement de travailler pour vivre, mais encore de venir en aide à sa mère veuve, qui avait cinq enfants dont il était l'aîné, il avait appris de lui-même, grâce à une très-rare habileté de dessin,

à graver à l'eau-forte. M. Chenavard l'occupait à ce moment aux planches de son grand ouvrage, le *Voyage en Grèce*.

Il n'y avait rien de plus dissemblable d'humeur et de caractère que Joseph et lui, ni de plus uni par le cœur et les croyances. Encore leur religion commune était-elle conçue ou sentie par chacun de manières diverses, sinon opposées; car la religion est comme le rayon unique qui se colore cependant de nuances différentes, suivant la nature du cristal qu'il pénètre. Tandis que Joseph n'avait jamais été même traversé d'un doute, et n'avait jamais arrêté sa pensée sur un comment et un pourquoi, trop occupé de sentir pour avoir le temps de scruter, Musson avait l'esprit sans cesse tourné vers la raison des choses. Ses carnets de poche, que j'ai parcourus après sa mort, fourmillent de notes qui témoignent, en même temps que de sa foi, d'une sorte d'inquiétude d'esprit, d'un besoin de démonstration non suffisamment assouvi. J'en tire quelques unes :

La croyance est l'état normal des individus, car, alors même qu'on croit être libre de toute croyance, on y est assujetti, et c'est ce qui forme naturellement la règle de toute conduite (1).

---

(1) Ceci n'est pas absolument sûr, et je crois que la règle de la con-

Voici le fait : l'homme est tombé, et Dieu lui tend la main pour le relever ; l'homme prend cette main et s'y attache assez pour que Dieu puisse le tirer jusqu'à lui. Là est toute la question de l'initiative, ou du rapport de la grâce et de la liberté.

L'homme ne peut rien, en ce sens qu'il ne peut mériter la grâce ; mais il peut tout, en ce sens qu'il peut la recevoir et en profiter.

Des machines pétries de boue, qui ne devraient que vivre et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auraient-elles jamais pu se donner ou trouver en elles-mêmes de si nobles sentiments ou des idées si sublimes, celle de l'immortalité de l'âme, par exemple ?

Nous faisons effort pour éviter le mal et réaliser le bien. Comment se peut-il qu'un être spirituel se porte par inclination vers sa destruction, plutôt que vers la loi qui le conserve ?

---

duite se prend en réalité plutôt dans le sentiment que dans les doctrines, de même que la vertu des exemples est plus forte que celle des raisonnements; mais la vérité de la maxime importe peu; ce que j'ai voulu montrer, c'est la tournure de l'esprit et son habitude de réflexion.

Définir la position du cœur de l'homme : la pente au mal et le désir du bien.

Ainsi quatre phénomènes assez surprenants se manifestent constamment en l'homme :

I° Le besoin de la vérité et l'impossibilité de parvenir à la toute-science.

Ce qui prouve deux choses :

A. Que l'homme est fait pour la posséder.
B. Qu'il ne le peut pas actuellement.

II° Le désir de faire le bien et l'impossibilité de parvenir à la pure vertu.

Ce qui prouve deux choses, etc.

III° L'amour du bien, du beau, du vrai, avec le mouvement nécessaire par lequel l'homme s'y porte, prouve, etc.

IV° La soif irrésistible du bonheur et l'impossibilité continuelle de se le procurer (car l'homme est aussi incapable de l'obtenir que de ne pas le chercher) prouvent, etc.

A la suite de cette pensée il avait ajouté ceci, comme un jalon planté pour se retrouver dans une série d'idées dont lui seul avait la clef :

Dernière observation : les fonctions les plus importantes pour la vie sont les plus énergiques ; d'où l'analogie avec l'esprit.....

Une foule de notes ont trait à lui-même, à des règles de conduite qu'il s'imposait ; car je ne connais personne qui ait poursuivi à un point aussi extrême le but de toute la philosophie antique, qui est d'acquérir la souveraine maîtrise de soi-même, de faire de ses goûts, de ses passions les esclaves assouplis de la raison et du devoir. En voici des exemples :

J'ai pris l'habitude de demeurer au lit quelques instants après mon réveil pour réfléchir, ou pour ordonner dans ma tête le travail de la journée. C'est pur prétexte et mollesse. Demain je commencerai à réformer cela.

Avant de faire une chose quelconque, il faut réfléchir ; car aujourd'hui, si j'avais réfléchi avant d'émettre une idée, elle aurait été plus juste, et, avant de faire une opération, elle aurait été plus courte.

Je ne veux pas continuer ces citations, mais si j'ajoute que ses réflexions et ses notes se rapportent à tous les ordres de choses; qu'il marque, par exemple, à la file : une conversation entre MM. Chenavard et Vibert sur les beaux arts, entendue pendant qu'il gravait; la rencontre dans la campagne d'un élève de l'Ecole des Mines de qui il tire une foule de renseignements scientifiques; un mot éloquent de Michelet à ses élèves; une discussion avec un camarade sur l'utilité ou la nuisance des machines en industrie, où, sans savoir même ce que c'est que l'économie politique, il conclut en faveur des machines par les mêmes considérations qu'elle; des observations sur les phénomènes naturels, sur l'agriculture, sur des inventions industrielles ou agricoles; des jugements sur le goût, la peinture, l'architecture, etc.; enfin des réflexions au moins étranges à son âge sur la politique : « Questions à résoudre : Quelle garantie avait le peuple avant 89 contre l'aristocratie? Quelle garantie a-t-il aujourd'hui contre les classes qui détiennent le pouvoir? » on se fera une idée de ce caractère singulier, de cette avidité de savoir, de ce mouvement vers les choses élevées, dans un jeune homme de dix-neuf ans, qui avait reçu une éducation plus succincte encore que Joseph, car il n'avait strictement appris que les premières notions qu'on enseigne aux écoles des frères, et qui jusque là n'avait absolument rencontré

personne avec qui échanger ce que renfermaient sa tête et son cœur.

Mais encore ses qualités d'intelligence devaient-elles passer pour les moindres. On peut dire qu'il était le devoir fait homme, et que c'est pour lui qu'ont été écrites ces paroles : « J'ai vu des gens chez qui la vertu « était si naturelle qu'elle ne se faisait pas même sen- « tir ; ils s'attachaient à leur devoir sans s'y plier, et « s'y portaient comme par instinct ; bien loin de rele- « ver par leurs discours leurs rares qualités, il sem- « blait qu'elles n'avaient pas percé jusqu'à eux. Voilà « les gens que j'aime ; non pas ces hommes vertueux « qui semblent étonnés de l'être, et qui regardent une « bonne action comme un prodige dont le récit doit « surprendre. »

Telle était la discipline rigoureuse à laquelle il avait astreint sa vie, qu'il s'était fait un règlement pour l'emploi des heures de toute la semaine, que j'ai découvert dans ses papiers. Il travaillait invariablement à la gravure de neuf heures du matin à quatre heures du soir, sans discontinuer, et rien ne l'aurait déterminé à travailler moins, ni à travailler plus. C'était le pain de chaque jour ; il lui fallait le surplus du temps pour le développement de son esprit. Le restant de la soirée, de quatre heures et demie à onze heures et demie, était partagé entre trois choses, le dessin ou l'architecture, l'étude du français, et la lecture. A certains jours

il réservait certaines heures pour les conversations avec ses amis. Le dimanche était rempli par les offices, la visite des pauvres, auxquels il donnait sur son nécessaire, et encore la lecture, lecture fructueuse, toujours faite la plume à la main. Sans nulle ambition, que pour son âme ; se refusant impitoyablement toute jouissance, sauf celles du cœur et de l'esprit ; mais non point insouciant, au contraire de l'ordre le plus strict, et enregistrant jusqu'au sou de pain qu'il achetait ; d'un dévouement entier, sans réserve et toujours modeste comme s'il n'eût fait que la chose la plus simple du monde, le dévouement sans phrases ; ne goûtant pas les démonstrations extérieures (en quoi il se rencontrait avec Joseph), mais en même temps l'âme la plus aimante qu'on puisse connaître, je ne saurais mieux le définir qu'en disant qu'il unissait la force d'un stoïque à la tendresse d'un chrétien des premiers jours.

Je ne puis dire que j'aimais Joseph plus que Musson, ni Musson plus que Joseph. Je sais seulement que je ne les aimais pas de la même sorte. Mon ardente amitié pour celui-ci n'était pas exempte de je ne sais quelle crainte qui se mêle aux plus grandes affections sans les affaiblir, et qui partait de la conscience que j'avais de son évidente supériorité, surtout dans tout ce qui était d'art et de sentiment. Elle venait aussi de ce qu'il possédait quelque caractère de la qualité que les physiciens attribuent à la matière :

l'impénétrabilité. Qui aurait eu prise sur lui ne pouvait être qu'un homme exceptionnel. Il ne se pouvait même contraindre à observer par quel côté celui qui était en désaccord avec lui sur une chose envisageait cette chose, qui était peut-être vraie de ce côté, encore qu'elle pût être fausse par celui qu'envisageait Joseph. Où agissait son penchant, il n'y avait pas à contredire; et tel qu'il était, il était à prendre ou à laisser. Musson avait, au contraire, une aptitude particulière à s'assimiler le suc de ce qu'il touchait, hommes, livres et œuvres d'art. On était avec lui sur le pied de complète égalité et réciprocité. Le sentiment qui m'entraînait vers Joseph semblait me déplacer de moi-même. Avec Musson, il n'y avait pas déplacement, il y avait fusion.

Les trois années de ma vie que j'ai passées avec ces deux amis, il me semble qu'elles ont duré un jour, comme il me semble qu'elles ont duré dix ans : je ne sais. « Le long et le court n'est point aux choses qui ne sont plus, » disait Montaigne.

Je voudrais décrire le sentiment qui nous unissait, son caractère d'émotion, ce que j'éprouvais lorsque j'apercevais de loin une de ces figures amies ; mais il m'est absolument impossible de rendre cela comme cela était. Les mots, qui suffisent si bien à dire tout ce que l'on pense, ne peuvent jamais exprimer tout ce que l'on ressent.

Nous ne tardâmes pas, Musson et moi, à mettre en commun nos livres, nos dessins, nos travaux et ce que nous possédions de plus beau : notre avenir. La mort qui rompit cette union au bout de peu d'années, neuf mois après la mort de Joseph, sembla tout briser pour celui qui restait : les travaux entrepris ensemble sont encore inachevés ; il était comme un artiste qui, le bras droit tout à coup paralysé, ne peut se résoudre à recommencer un dur apprentissage avec le membre insuffisant qui lui reste. Ce n'est qu'au bout de trois années que des évènements inattendus purent me décider à entreprendre de soulever de nouveau et seul, jusqu'au haut de la montagne, le fardeau roulé au bas du précipice quand nous avions déjà parcouru le plus escarpé du chemin.

Une seule personne, avant l'époque où je le connus, avait eu quelque influence sur Musson : c'était M. Chenavard, alors professeur d'architecture à l'école de Saint-Pierre. On comprend bien que le professeur, ni par âge, ni par position, ni surtout par nature, ne pouvait être avec ses élèves sur ce pied de chaude familiarité où vivait Auguste Flandrin avec les siens. Sa parole froide, simple, nette, aurait fait plutôt contraste avec l'exubérance propre aux jeunes gens. Malgré cela, son talent, les idées sûres, élevées, contenues dans son enseignement, et plus encore un caractère austère, rectiligne et comme trempé d'une abnéga-

tion à la fois modeste et fière, qui lui a fait toujours poursuivre l'art avant tout intérêt d'argent, d'honneurs ou même de réputation, ne pouvaient laisser d'impressionner fortement qui avait reçu sa direction, à plus forte raison, qui avait, comme Musson, quelque parenté avec lui par le cœur. Voilà pour le professeur; quant à l'homme, il était tel qu'on ne pouvait l'approcher sans éprouver du respect. Il peut paraître un étrange éloge (peut-être moins, de notre temps) de parler de la délicatesse et de la justice de celui qu'on veut louer, qui semblent n'être que le nécessaire de la vertu; mais j'ose dire qu'à certains degrés, à certains excès, ce n'est plus le nécessaire, c'est bien le luxe, et le plus rare de tous. Pour moi qui connais seulement quelques uns des traits si nombreux de la vie de M. Chenavard, il m'est toujours apparu comme le coin primitif, retrouvé de nos jours, sur lequel avait été frappé τό αριστον : l'excellent, tel que l'avaient conçu les philosophes grecs.

Dans le culte de Musson pour son maître, il y avait une part pour son vaste savoir. Je ne sais si les connaissances générales tenaient jadis une plus large place dans les études de l'architecte, mais si, pour mériter ce titre, il était nécessaire de ressembler à M. Chenavard, il faudrait savoir, en outre de la science de l'architecture, les mathématiques, le grec, le latin, l'épigraphie; il faudrait être apte à dessiner le paysage

sur nature et à le rendre à l'effet et dans un grand style, aussi bien que la figure ; pouvoir agencer une scène, et de telle sorte que M. Ingres a pu dire des compositions *les Poètes*, que M. Chenavard a dessinées pour le délassement de sa verte vieillesse, que quelques unes ne sauraient être dépassées ; avoir visité l'Italie, la Grèce et l'Orient, être versé dans l'histoire, posséder les poètes grecs et romains et les classiques français, et au besoin professer en public dans une langue simple et correcte. Devant ce programme, plus étendu encore que celui si rigoureux et si compliqué, tracé par Vitruve, je crois qu'aujourd'hui nous reculerions tous.

Les facultés de réflexion, de comparaison que Musson possédait, son besoin de ne rien faire qui ne reposât sur une base rationnelle, la nature de son esprit qui ne battait jamais le buisson, et sa main, ferme comme son cerveau, étaient particulièrement appropriés à la profession à laquelle il se destinait. Lorsque je le rejoignis sous la direction de M. Chenavard, j'avais déjà passé quelque temps dans un cabinet d'architecte, et j'étais bourré d'assez sots préjugés à l'endroit de l'enseignement de l'école. Je ne tardai cependant pas à m'apercevoir que j'ignorais encore jusqu'aux éléments des lois logiques qui règlent la composition d'un projet. Après avoir d'abord considéré Musson avec quelque défiance à cause des principes dont il se

faisait le champion, je m'attachai bientôt aux principes à cause de Musson. Il en va souvent ainsi de par le monde, et les doctrines vivent ou périssent par les personnes ; mais ici les doctrines méritaient de vivre par elles-mêmes.

De son côté, Musson me rendait en courage ce que je lui donnais en ardeur. Notre amitié était, comme dans la théorie des savants modernes, la chaleur qui se transforme éternellement en force et réciproquement, et nous avions de cette chaleur un foyer inépuisable comme le soleil. Mais lorsque Musson connut Joseph, cette âme de feu et de douleur le subjugua. Il fut subjugué au point que Joseph fut longtemps à comprendre tout ce que valait notre nouvel ami, tellement celui-ci s'effaçait devant lui. Il s'attacha depuis lors complètement à Joseph, et lui prodigua les soins les plus attentifs et les plus fidèles jusqu'à la mort.

Au temps dont je parle, Joseph, qui n'avait pas d'atelier et se laissait facilement distraire d'une occupation lorsqu'il n'obtenait pas d'abord le résultat qu'il cherchait, Joseph ne travaillait pas beaucoup. Il avait besoin d'être enrayé à une chose et stimulé par quelqu'un, et encore quelqu'un en qui il eût confiance. Il fit cependant mon portrait, splendide dessin à l'estompe, solide, vigoureux, et où le modèle était si parfaitement observé, d'une façon semi-railleuse, semi-sérieuse, que, de l'aveu de tous, la nature même

semblait transportée sur le papier. Ce dessin fut très-admiré des Flandrin. Il peignit aussi le portrait d'un de nos amis, bon et aimable camarade, François Vaësen, élève des Lacuria. Ce portrait, très-simplement fait et d'un beau modelé, n'avait pas été attaqué avec le même feu et est resté bien moins saisissant que le précédent. De son côté, Vaësen ou Vase, comme on l'a toujours appelé, a plus tard peint, d'après un croquis, un portrait de Joseph, qui, bien qu'avec des duretés et quelque manque d'ensemble, a un caractère presque effrayant de vérité et de tristesse.

Enfin Joseph fit aussi un paysage qui peut passer pour un de ses plus beaux, et qu'il exposa au Salon de la Société des Amis des Arts qui s'ouvrit à la fin de l'année 1844. De grands arbres s'étagent magnifiquement le long d'un chemin montueux ; une chaîne de montagnes d'un bleu foncé se détache à l'horizon ; à gauche, un précipice et de l'eau comme voilée dans l'ombre, avec une petite figure debout. Il produit une impression sauvage et grandiose, et fait éprouver je ne sais quel sentiment de solitude qui semble être le trait particulier des paysages sortis de la main de Joseph. Je crois que le site n'est que la reproduction, agrandie d'échelle et ainsi transformée, d'un coin de son pays. Ce tableau est aujourd'hui à Saint-Uze, dans la branche maternelle de la famille de Joseph.

Je ne sais pourquoi celui-ci, aussi bien doué que personne pour la peinture de la figure, revenait sans cesse au paysage, si ce n'est par une sorte de défiance de lui-même qui lui faisait redouter de se mesurer avec une tâche qu'il jugeait trop difficile et le portait à se confiner dans un coin du territoire de l'art ; car, aux grandes époques, le paysage n'a jamais été tenu que pour un accessoire de la peinture d'histoire, comme le décor qui ne sert qu'à rehausser la tragédie.

Je dirai même que, dans la peinture d'histoire, Joseph devait atteindre plus haut que dans le paysage, car les qualités de l'école dans laquelle il avait été enseigné y trouvent mieux leur place, et parce que les habitudes de cette école sont de retoucher et finir les figures en face du modèle, et de peindre, au contraire, le paysage dans l'atelier, d'après de simples croquis dessinés sur nature et accompagnés, pas même toujours, d'une pochade pour les tons. C'est ce que, à l'exemple de ses maîtres et camarades, faisait Joseph. En telles conditions, il est impossible qu'un certain cliché de l'imagination et de la main, le *chic*, comme on dit dans les ateliers, ne se substitue pas à l'impression de la nature, que l'artiste doit subir humblement et naïvement pour être vrai et varié dans ses œuvres. Or la campagne, la nature inanimée, encore bien plus que la figure humaine, veut cette

reproduction humble et fidèle. Cette sorte de tableaux ne vaut que par le ton et l'effet et l'exactitude, tandis que la peinture d'histoire emprunte une part de son attrait à l'imitation, et à l'invention l'autre part; le sentiment, la passion, la composition sollicitent l'attention du spectateur et lui laissent moins loisir de songer à l'imitation matérielle. En veut-on une marque frappante? qu'on regarde l'*Apothéose d'Homère*, où la facture semble participer du genre de la scène, qui est, non pas une réalité, mais une vision, où les draperies sont des draperies, mais non de l'étoffe, où les figures sont des statues vivantes plus que des portraits; cette beauté suffit au tableau, on ne demande rien de plus. Un esprit délicat serait même choqué si l'exécution était moins ajustée à ce qu'il y a d'élyséen dans le sujet. Et qui cependant supporterait un instant un paysage peint dans des données aussi éloignées de la réalité palpable?

Ce n'est pas à dire qu'il faille croire que l'*Apothéose d'Homère* se soit pu faire sans l'aide de la nature, ni qu'il ne doive y avoir absolument aucune part de convenu dans le paysage. Toute œuvre participe des deux choses, suivant sa place dans l'échelle des arts : plus de convenu dans la peinture murale que dans l'histoire, plus dans l'histoire que dans le portrait, plus dans le portrait que dans le paysage. Même dans celui-ci est encore une interprétation obligée qui con-

siste à simplifier le modèle, par ce motif que l'esprit et la main de l'homme sont trop imparfaits, et qu'à vouloir trop entrer dans le détail, on oublierait l'unité que la nature sait conserver jusque dans ses infiniments petits. Peindre d'après nature ne doit pas s'entendre, par conséquent, de mettre un modèle devant soi et de le copier sans choix ni recherche. La nature est un marchand qui vend le tissu d'or comme celui de bure. A vous de choisir, mais il faut s'adresser à lui ou demeurer nu.

La force de la révolution accomplie par M. Ingres dans les traditions artistiques de son temps est tout entière dans l'adoration qu'il a eüe pour la nature. Joseph avait le même amour. Comme l'ouvrier véritable, apte au produire, il raisonnait peu sur son art, en toutes choses sentant trop pour dire beaucoup. Moins on pense, plus on parle, écrivait un moraliste. Mais à défaut de théories, bonnes seulement pour les esprits critiques, Joseph avait quelques maximes ardentes, passionnées. Or est-il que sa coutume était de dire que, comme l'Evangile le demande pour le royaume du Père céleste, ainsi doit songer l'artiste que s'il ne se rend point semblable au petit enfant, s'il ne s'humilie point devant l'ouvrage de Dieu, qui est la nature, il n'entrera pas dans le royaume des cieux de l'art.

Mais le tort de l'école de M. Ingres fut précisément,

je l'ai dit, de peindre le paysage loin de la nature et d'y appliquer les procédés d'interprétation de la peinture historique, et il est clair que Joseph, si jeune, n'avait pu échapper à l'influence du milieu où il s'était formé, comme la plante tire ses molécules de la terre qui enveloppe ses racines.

IX

Une circonstance marqua ces temps, qui laissa une trace profonde dans l'esprit de Joseph et de ses amis. L'abbé Lacordaire, qui, depuis quelque années déjà, avait revêtu l'habit de dominicain, vint prêcher à Lyon la station du carême de 1845.

Il arrivait précédé d'une réputation très-grande, mais la fortune nous fut plus libérale encore que notre imagination. Ce fut le dimanche 19 février qu'il prononça son premier discours, qui était sur la divinité de Jésus-Christ. On avait prévu une telle affluence que dès les sept heures du matin nous étions à l'église, et il ne parlait qu'à une heure. Mais la seconde fois, et toujours depuis, nous y fûmes avant cinq heures. Qu'on juge s'il fallait qne le plaisir attendu fût grand, pour le payer d'une telle attente, et si pénible à tant d'égards.

L'on s'accordait à le considérer comme le plus grand défenseur de la foi catholique qui eût paru depuis Bossuet, et plusieurs parmi nous, ceux peut-être

qui avaient moins lu le dernier, ou qui ne l'avaient pas lu, n'hésitaient pas à attribuer la supériorité à l'orateur contemporain ; et cela s'explique de soi. Si Ballanche a pu dire, non sans exagération, que la langue savante de Bossuet est devenue une « langue archéologique, » combien avec plus de raison eût-il pu faire remarquer l'espace qui sépare la pensée de Bossuet de la pensée moderne ! Autres aujourd'hui sont nos inquiétudes, autres nos objections que celles qu'il résout ; et d'ailleurs ses démonstrations sont devenues tellement le patrimoine commun de la chaire, que, pour les connaître trop, elles ne sauraient plus nous toucher, comme l'oreille demeure insensible aux airs qu'elle a trop souvent entendus. Le P. Lacordaire, au contraire, entrait de plain-pied dans nos idées de tous les jours; il répondait à l'article du journal ou de la revue qu'on avait lus la veille, employant les mêmes termes, « ces mots aventuriers qui paraissent subitement et que bientôt on ne revoit plus, » mais qui à cet instant étaient dans toutes les bouches. Et enfin la grande et affectueuse sympathie qu'il a inspirée, et par là son pouvoir, a tenu à ce que le premier il a parlé comme à des hommes qu'on veut convaincre, non pas convaincus d'avance ; à ce qu'il a toujours mis hardiment sur ses lèvres, avec une droiture parfaite et sans jamais l'affaiblir, l'objection cachée dans la pensée de celui qui l'écou-

tait. Il savait trouver un point commun avec ses adversaires, et c'est la seule discussion dont on puisse tirer fruit que celle où les adversaires se touchent déjà par quelque côté, et où les personnes s'aiment avant que les doctrines se repoussent. Il faut ce terrain pour que les champions, placés l'un devant l'autre, puissent percer de leurs armes autre chose que le vide, et se faire enfin quelqu'une de ces blessures comme le P. Lacordaire en a fait à tant de cœurs, blessures salutaires. Qu'on juge donc s'il pouvait trouver rebelles de jeunes hommes tels que Joseph et nous tous, et qui ne demandaient qu'à être vaincus et à aimer.

Sans doute, en relisant aujourd'hui les *Conférences* après de longues années, on découvre des lacunes qu'on n'apercevait pas alors. Le temps, qui éloigne les objets, les montre ainsi mieux dans leurs véritables proportions. On y voit que le sentiment tient lieu souvent de démonstrations, que plus d'une assertion n'est pas justifiée; que même dans ce style large qui plane haut, à périodes amples et telles qu'il convient au débit, se rencontrent, en y considérant de près, des choses dont l'orateur peut se satisfaire, mais non pas l'écrivain: images qui, en se développant, changent de nature, propositions où les mots n'ont pas des relations exactes; pour tout dire, de l'à peu près dans les raisonnements, de l'à peu près dans le style. Ce

qui donnait tant d'attrait au discours, l'à-propos, est aussi ce qui l'a fait vieillir, et, suivant la locution maintenant usitée, on peut dire de certains passages qu'ils *datent* déjà. Quelle différence d'avec Bossuet, que nous ne savions pas comprendre alors! Quelle rigueur dans celui-ci, avec quelle abondance! Quel tour varié et original! Comme cela est noble et impérieux dans la raison! Quel style relevé et familier à la fois, à la fois abrupte et souple! Ce style a quelque chose de l'éternité : il grandit avec le temps, et semble aujourd'hui moins antique que d'une nouveauté hardie, lorsque celui de Châteaubriand est suranné, quoique d'hier. Et comme les idées et les mots s'étagent fortement, toujours symétriquement établis, comme des monuments parfaits par la solidité et parfaits par la beauté! Mais tout ceci ne se comprend qu'avec la réflexion et la maturité, et j'eusse défié d'y songer quiconque entendait la parole du P. Lacordaire. Rien alors ne pouvait demeurer, que l'entraînement. Le grand homme en lui était l'artiste; l'écrivain et le penseur n'étaient que bien après. Le corps droit et élancé, d'attitude d'abord simple et modeste comme celle d'un moine du Fiesole sur les murs du couvent de Saint-Marc; dans ce beau costume de religieux : robe de laine à plis larges et lourds, qui absorbe la lumière et éteint les reflets ; la parole nette, brève, le mot vif, la phrase bien coupée, sans

qu'un lieu commun vînt jamais l'affaiblir, il nous tenait tout yeux et tout oreilles, jusqu'au moment où tout à coup, son geste grandissant, sa voix sonnant comme une trompette, il enveloppait l'auditeur dans quelque mouvement sublime, et, semblable à l'ange de l'Apocalypse, nous enlevait par les cheveux.

Le P. Lacordaire, soit par ses discours, soit par ses conversations (car il se mettait volontiers à la disposition des jeunes gens qui désiraient lier commerce avec lui), acquit un tel empire sur le petit cercle dont Joseph était l'âme, que, quelques mois après la station du carême, ceux qui composaient ce cercle étant désireux d'avancer dans la voie des idées élevées et religieuses, ils résolurent d'instituer entre eux le tiers-ordre de Saint-Dominique.

Ils avaient lu quelque chose de cette institution qui, au moyen âge, s'était, avec le tiers-ordre de Saint-François, répandue sur une grande partie de l'Europe, et avait singulièrement étendu l'influence de la religion et des ordres religieux. Ces jeunes gens purent, après quelque attente, se procurer des manuels dont le P. Lacordaire avait déjà fait commencer l'impression, dans le but de renouveler, s'il était possible, une fondation qui était comme une branche du tronc qu'après des siècles il avait essayé de replanter en France.

Il est bon de remarquer le caractère purement laïque et individuel que ceux qui se réunirent alors, au nombre de neuf, voulurent donner à leur œuvre, qui n'était en rien ce que sont ordinairement ces sortes de choses : la succursale dans le siècle d'une corporation religieuse, et dont la direction appartient, sinon toujours en forme, du moins en fait, à un membre de cette corporation. Ils firent tout par eux et entre eux, sans aucune intervention étrangère. Ils n'avaient pas la moindre prétention de fonder une institution, une œuvre destinée à une action sociale, encore moins la pensée de se façonner à aucune discipline régimentaire, de s'affilier à une organisation réglée en dehors de leur volonté. Leur but, fort modeste, était de nouer entre eux un lien de plus, lien de croyances, de prières et d'amitié. Le règlement, qui était, du reste, celui du manuel, renfermait l'obligation de réunions, de pratiques religieuses, et imposait quelques sévérités au costume et aux habitudes. L'ensemble des membres se nommait *la Fraternité*. A l'unanimité ils élurent pour prieur l'humble Joseph, fort récalcitrant. On trouvera souvent dans ses lettres des allusions à cette société, qui était une de ses joies : « J'en veux être un fier partisan, m'écrivait-il, car cette manière de vivre donne plus de vie et fait aimer davantage. » — Aimer davantage ! son âme se peignait dans ce mot. — Comme d'emporter son manuel dans

ses courses pour le paysage ou dans ses petits voyages était incommode, je lui avais copié les offices à dire chaque jour sur un tout petit cahier, en caractères microscopiques, et il les disait très-régulièrement, malgré la fatigue et l'état toujours précaire de sa santé.

C'était le premier dimanche du mois qu'on se réunissait. On le fit tant qu'on le put, et cela dura trois années. Au bout de ce temps, les membres étaient tous dispersés. Le vent de la mort avait secoué l'arbre et fait tomber les fruits les meilleurs. Des autres, l'un, doux et angélique adolescent, qui parlait rarement, qui était fort timide, s'était fait trappiste avant que d'avoir même entr'ouvert une porte sur la vie et le monde, presque au sortir du collége. Il devint tellement étranger à la terre, qu'ayant eu l'occasion de m'écrire, il me pria de transmettre à Joseph les plus tendres témoignages, lorsqu'il y avait douze ans déjà que Joseph était mort. Je l'ai revu plus tard, vieilli et émacié, prieur à la Trappe d'Aiguebelle. Un autre était sous-officier d'infanterie de marine au Sénégal ou aux Iles; un troisième se faisait recevoir avocat à Grenoble; un, sans changer de convictions, avait cependant demandé à se retirer; un dernier enfin, appelé par sa profession à faire deux fois l'an le voyage d'Amérique, séjournait à peine à Lyon. On ne s'était pas occupé de se recruter; on le comprend d'après

ce que j'ai dit, car l'amitié, qui était le fond de l'œuvre, ne se trouvait pas à commandement. Ainsi deux seulement restaient, qui étaient libres. On était d'ailleurs en 1848, et peu de place demeurait aux pensers intimes et paisibles qui avaient présidé à la fondation. La chose périt donc d'elle-même, comme une plante qui avait vécu sa saison, la saison de la première jeunesse.

J'ai su qu'on avait depuis établi à Lyon une société sous le même nom et, je suppose, sous le patronage immédiat de l'ordre régulier; car j'ai vu que quelques uns, quoique simples laïques, en avaient pris le costume. On fonda même une œuvre de charité, une maison pour les malades convalescents qui a eu un fâcheux insuccès. Aucun de ceux dont il a été parlé n'a été mêlé, de près ou de loin, à ce qui a existé depuis ou existe actuellement.

Tous nos amis, et des plus intimes même, ne faisaient pas partie du tiers-ordre. Parmi ceux qu'on voyait le plus enthousiastes aux conférences du Père Lacordaire était un jeune peintre, élève et ami des Flandrin : de Saint-Pulgent. C'était de nous tous le seul qui eût de la naissance et de la fortune; il était aussi, par les manières et la tournure, le plus distingué, et par la tenue de sa personne. Quelque chose de l'homme de cape et d'épée; aimant le monde et ses

fêtes; au demeurant, le plus charmant des amis. Comme talent, peu d'abondance, du goût, une exécution correcte et poussée loin. J'ai gardé un vif souvenir de son portrait, qu'il exposa au Salon de 1844-1845. Il avait tout à fait une tête à la Van Dick, des traits fins, à plans bien marqués; des cheveux noirs rejetés en arrière et étagés sur la nuque; une barbe un peu maigre aux maxillaires, plus fournie à la pointe, avec de fines moustaches un peu retroussées; un costume de velours noir. Ce portrait avait un modelé fin, serré; beaucoup d'unité; — de la race des portraits de maîtres. Saint-Pulgent, quoique d'une famille fervente, et qu'il ressentît lui-même de l'attrait pour les idées religieuses, n'était cependant point dévot; mais il ne résista pas à l'influence du P. Lacordaire. Il partit bientôt pour Rome, toujours amoureux de son art, et dans le dessein de s'y perfectionner. Là, il se détermina au sacerdoce. La mort d'un frère unique, qui l'accabla, semblait le rappeler dans le siècle pour maintenir la lignée paternelle; mais finalement le Christ fut plus fort que tout. Joseph aimait Saint-Pulgent, et la dernière lettre qui soit sortie de sa main défaillante a été pour lui. S'il revenait, le pauvre Joseph ne reconnaîtrait plus son ami dans l'humble et doux prêtre tout en Dieu, au corps frêle, au visage rasé, amaigri, et dont les cheveux déjà blanchis ombragent à peine les tempes.

Encore un ami que Joseph aima beaucoup, et aussi Musson, et avec qui nous vivions dans une intimité quotidienne : c'était Léonce Brosse, qui pas plus que Saint-Pulgent ne faisait partie du tiers-ordre. C'était à coup sûr un esprit remarquable, et singulier encore plus. Elève fort distingué de l'abbé Noirot, qui a professé avec talent la philosophie au collége de Lyon et a eu une grande influence sur les jeunes gens qu'il a formés, Brosse était plus lettré que nous autres, et se peut considérer comme le philosophe de la bande. Je n'ai connu personne qui eût davantage la faculté de vivre en dehors des individus et des faits, dans le monde de l'idée pure. Son intelligence n'habitait que la raison universelle, et il tenait la matière pour absolument invisible par elle-même. « Ce n'est point proprement votre chambre que je vois lorsque je la regarde, disait Malebranche, puisque je pourrais bien voir tout ce que je vois maintenant, quand même Dieu l'aurait détruite. Les dimensions que je vois sont immuables, éternelles et nécessaires. » Telle la manière dont Brosse voyait les choses. Il était tanneur. Il me souvient avec bonheur du temps où nous traversions si souvent ce grand magasin sur cour pour serrer sa main chaude et dévouée. Depuis ce moment, je ne puis sentir la peau tannée sans penser à la métaphysique. Il était là dans un petit comptoir vitré, son livre de vente et d'achat sur son bureau, et

au dessous quelques volumes, puis un gros cahier où il résolvait toutes les questions ontologiques possibles. De temps en temps il s'interrompait pour prendre livraison de quelque voiture de cuirs de bœuf, les compter, les peser, puis revenait vite à ce monde « tout rempli de beautés intelligibles, » à ce que disent les philosophes. C'est dans ce petit comptoir qu'un soir de printemps, saisi par l'air humide, le pauvre Musson prit le refroidissement, origine de la maladie dont il est mort.

Brosse était d'une piété si élevée qu'il eût pu passer pour un mystique, mais quel bon et doux mystique, quel juste selon le cœur de Dieu, et quel ami ! J'avais ses confidences, comme celles de Joseph, comme celles de Musson, car, il est peut-être inutile de le dire, il n'était pas un de nous qui ne portât dans son sein un autel où brûlait une flamme pour quelque belle créature, dans laquelle nos vingt ans ne voyaient que l'œuvre et l'image de Dieu; et certes on a pu juger si dans le cœur de Joseph cette flamme était pure; eh bien ! je puis dire qu'elle eût pu passer pour grossière au prix de celle dont brûlait notre brave Léonce, tellement celle-ci était de l'essence d'idéalité !

Je me rappelle qu'un jour je le trouvai ravi : il n'avait justement découvert rien moins qu'une démonstration nouvelle de l'existence de Dieu. La chose, on

le voit, n'était pas plaisanterie. Voici l'argument, autant qu'il peut m'en souvenir : L'existence de Dieu ne peut être niée, sans l'affirmer par le seul énoncé de la proposition; car, pour nier Dieu, vous êtes obligé d'employer le mot qui sert à affirmer l'Etre, le mot « n'*est* pas. » Vous reconnaissez ainsi que vous avez l'idée d'Etre, par sa négation. Or, Dieu étant l'Etre, ou celui qui est, dire que Dieu n'est pas, c'est dire que celui qui est n'est pas, ce qui est une contradiction dans les termes. On voit que cet argument n'est que celui de saint Anselme, considéré comme en algèbre les théorèmes qu'on démontre indifféremment par les quantités négatives ou les quantités positives. On sait que Descartes a renouvelé de saint Anselme cette preuve ontologique qui consiste « à démontrer Dieu par son idée et à conclure de la définition même de Dieu à son existence; » que Kant a vivement attaqué cet argument, comme un paralogisme; que Hegel a prétendu que l'argument est bon et que c'est la réfutation qui est un sophisme, et que finalement on n'a à qui entendre. Je crois cependant qu'aujourd'hui la preuve de Descartes n'est plus celle qu'on admet comme valable dans les écoles; quoi qu'il en soit, la démonstration de Brosse était moins nouvelle qu'il ne le croyait, et il aurait pu l'appuyer sur de fortes autorités.

Mais, sans rien savoir de tout cela, la proposition :

« Dieu n'est pas, donc Dieu est, » me sembla tout d'abord reposer sur un tel jeu de mots, qu'en l'entendant pour la première fois je ne pus me défendre de partir d'un grand éclat de rire, dont le cher ami était trop bon pour se fâcher.

Musson aussi adorait Brosse, bien qu'il ne le suivît guère dans les arcanes de la métaphysique, de ce qui est, suivant l'étymologie, au delà de la réalité physique, ayant, lui, l'esprit plus ouvert aux recherches expérimentales, à l'étude des causes scientifiques, qu'à l'examen des généralisations pures. Quant à Joseph, il aurait préféré du Poussin large comme la main, mais, pas moins, il était comme écrasé des hauteurs où s'élevait Brosse; et cela, joint à une différence d'âge de deux ou trois ans, fait qu'il ne commençait jamais les lettres qu'il lui adressait que par ces mots : « Mon respectable ami. » De ces lettres, je n'en ai qu'une qui me fut communiquée plus tard par Léonce. Elle a un tel accent de tristesse et de grandeur que je ne puis la relire sans émotion. Comme dans beaucoup de lettres de Joseph, les idées sont seulement indiquées, presque commencées pour ainsi dire, comme s'il eût achevé sa phrase rien que dans sa pensée.

Paris, 27 février 1847

Mon respectable ami Brosse,

Je ne serai pas éloquent ; ce n'est pas mon fort. Plus heureux que moi, poursuivez sans relâche ce but que vous désirez ; vous en verrez bientôt les fruits. Et soyez ferme, car je vois que le peu de vérités que j'ai éprouve bien des échecs. La peinture m'est aussi chère qu'un ami ; elle l'est d'autant plus que je n'y trouve que déception, car ce qu'elle semble promettre est toujours beau et satisfaisant. — Homme sans but, selon toutes considérations humaines, homme près de la misère, car peinture, misère, gueuserie, etc., etc. voilà ce qui nous est réservé. Et pourquoi ? Est-ce que le talent manque? Je le sais, combien qui n'en ont pas plus que nous, et qui trouvent un morceau de pain et un peu d'affection (1) !.... Vous, ne soyez pas ainsi. Elevez-vous par la pensée vers ces régions de l'Etre qui nous sont inconnues, n'étant que d'imperceptibles atomes. Les misères de l'art m'effrayent, mais lorsque je pense que Dieu envoie le pain de chaque jour, mes inquiétudes cessent. C'est ce Beau qui me désespère ! Voilà qui tue ! et voilà, supplice

(1) Il fait ici allusion à une déception qu'il trouva ou crut trouver dans ses maîtres lors de son second voyage à Paris. Il en sera parlé plus loin.

encore plus cruel, on ne peut se procurer les moyens d'y atteindre qu'au prix du métal qui dépoétise tout. — Ah ! Brosse, j'ai bien des choses au cœur ! De toute façon, j'ai été torturé. Maintenant je veux vivre sans la compagnie de ces fantômes qu'on entretient trop longtemps (1). Aimez Dieu — le seul bonheur. Confiant en sa bonté, vous entreprendrez tout, et si j'ai encore quelque espérance, c'est que je le rencontre partout et que sa main me relève à chaque instant. Bénissez-le, lui ; il a mis en de jeunes colombes, rêves de l'homme ici-bas, certaines manifestations de lui-même qui en disent plus que tout ce que j'ai entendu de la philosophie ! — Ah ! qu'il doit être beau, puisque ce vase d'argile, notre perte ou notre sanctification, a tant d'ineffable beauté ! — Mon estime est de peu de valeur, et c'est tout ce que je puis vous donner.

Dites toujours un petit mot pour moi à T... qui me le redira. Courage ! courage !

Quant à Brosse, il délaissa bientôt le commerce pour la philosophie, et la philosophie pour Dieu. En regardant en arrière, je suis frappé combien de nos amis de ce temps sont entrés dans la voie de la voca-

(1) Efforts bien inutiles ; ces fantômes chéris, il y revient la ligne après, et court au *vase d'argile*, suivant son expression, digne de Pascal.

tion religieuse, et cela en passant par le siècle, sans arriver par la préparation si facile de l'éducation du petit séminaire. Le sacerdoce ne suffisant pas encore à la perfection à laquelle tendait notre ami, il se fit religieux de Saint-Dominique, puis enfin chartreux. Je l'ai vu à peine une fois depuis bientôt vingt années. Je lui demandai ce qu'était devenu ce gros livre, sur la publication duquel ses amis avaient fondé tant d'espérances, peut-être exagérées, mais qui nous causaient tant de plaisir ; ce livre dont nous avions écouté avec avidité tant de passages dans le petit bureau de l'arrière-magasin : il m'apprit que ses supérieurs le lui avaient fait détruire.

Vers ce temps, M. Paul Flandrin vint passer quelques jours à Lyon, où, bien entendu, Joseph, Cornier et plusieurs d'entre nous le virent assidument. Il allait faire des études de peinture dans les montagnes de la Chartreuse. Joseph, qui s'était laissé aller à quelque abattement, se releva sous les excitations amicales de M. Paul ; et, attiré aussi par le désir de voir le monastère de Chalay, caché dans un pli vert des montagnes qui dominent Voreppe et que le P. Lacordaire venait d'acquérir pour être le premier couvent de dominicains depuis leur restauration en France, Joseph se décida d'accompagner son maître. Station toute naturelle, la maison de famille d'un de nos amis, qui y

habitait alors et était membre du tiers-ordre, s'abritait au pied même des escarpements sur lesquels sont assis les bâtiments, aux toits aigus, du monastère. Enfin Joseph pourrait aussi visiter l'exposition de Grenoble, à laquelle il avait envoyé un tableau.

C'est de ce voyage que datent la première lettre qu'il m'a écrite et la première confidence de son amour, car en ces choses on aime souvent mieux écrire que parler. Plus d'une année de séparation n'avait point calmé ce désespoir qui lui avait arraché déjà tant de gémissements et de larmes. De Grenoble il fut à Saint-Uze, où la vue de ces lieux où il ne devait plus jamais rencontrer celle qu'il avait tant aimée rouvrit toutes les plaies de son cœur. Les lettres qu'il m'adressa alors ont le style et parfois même les idées des *Fragments* et pourraient recevoir le titre que Joseph avait donné à ceux-ci de « Chants de douleur et d'exil. »

On y trouvera aussi quelques allusions à je ne sais quel fol projet, longtemps nourri, de nous réunir, nous tous amis, sur le rocher solitaire que possédait Joseph, et de vivre là librement, dans une sorte de couvent chimérique où chacun eût pratiqué son art, uni à tous par la foi et l'amour. Il nous semblait alors que rien ne dût jamais s'affaiblir ni se perdre en nous des goûts, des idées, des amitiés, ni même de la vie. Et cette vie était trop étroite pour contenir toute cette

amitié. Plus tard, en lisant le passage des *Confessions* de saint Augustin où il conte le dessein que ses amis et lui, lassés de la vie de Milan, avaient formé d'habiter en commun une *villa* champêtre et de faire, comme nous l'avions souhaité, « une seule famille, un seul héritage, la sincère amitié faisant disparaître le tien et le mien, » j'ai songé à notre projet formé aussi à une époque singulière et où un désir vague soulevait la jeunesse, désir plus haut que celui de l'existence ordinaire, et qui pourrait être exprimé par ces paroles de la vieille épitaphe d'un moine des premiers siècles que j'ai lue dans l'église de Vienne : *Semper ad astra trahens.*

A SON PÈRE.

Chevallon (1), 18 août 1845.

Je suis au pied des Alpes, au pied d'un couvent qui sera sera célèbre. Je suis à Chevallon, au dessous de Chalay. Un vent du midi très-violent souffle, et en mon cœur souffle un vent non moins brûlant : c'est celui qui, en tout pays, apporte le souvenir de ceux que l'on aime.

---

(1) C'est le nom de la propriété de famille où habitait l'ami dont j'ai parlé..

Depuis que je vous ai quitté, j'ai vu bien des choses, et de belles choses que je me propose bien de revoir un jour. Je suis allé en Savoie. J'ai vu aux Echelles des grottes profondes. En marchant avec un flambeau, l'on arrive à un précipice d'où le son de la pierre lancée n'atteint que lentement l'oreille. J'ai vu aussi la Grande-Chartreuse, qui se cache au milieu de vastes et terribles solitudes. O mon Dieu, que vous êtes grand ! En face de tant de beauté, l'homme est saisi par une sorte de mélancolie, non celle qui fait qu'on pleure un objet aimé, ou qu'on soupire, comme à l'aspect d'une belle soirée, mais celle qui nous fait rechercher au delà de ce monde. On croit entendre une voix intérieure qui nous dit : « Homme, tu dois aller plus haut ! Ces rochers, cette formidable grandeur, cette immense chaîne des Alpes elle-même ne sont pas éternels ; et qu'es-tu, toi qui ne vis qu'un moment, si tu ne vis pour les choses éternelles ? » — Ah ! si du moins il m'était donné d'avoir un jour un peu de cette force que communique la vérité, je crierais à tous : Vous avez vu dans les Alpes, les Alpes ; dans les chartreux, des chartreux : il y a plus, il y a la vertu de Dieu ! Que son nom soit loué de la crête des monts au fond des abîmes ; depuis le charbonnier qui extrait de la chaleur pour nous, qui est profond sous terre, jusqu'au chartreux qui se tient plus près du séjour qui lui est réservé, que tout entonne un hymne joyeux, un hymne éclatant !

Pour en venir à Grenoble, nous avons visité l'exposition, le musée et un peu la ville et ses églises. J'ai vu la sœur et la nièce de Magdeleine, à qui j'ai fait promettre de venir nous voir à Lyon ; ils nous ont forcés de dîner avec

eux le jour que nous y sommes restés. Ce sont de braves gens. Ensuite nous avons été de Grenoble à Saint-Laurent du Pont, où j'ai fait la connaissance de personnes de Grenoble; avec elles se trouvait un jeune homme de Lyon que je connaissais. En qualité d'artistes, on nous a fait un accueil vraiment étonnant, et M. Paul a trouvé que peu souvent on accueillait si bien les peintres. Aussi nous leur gardons une estime vraie et profonde. C'est avec les mêmes personnes que je suis allé à la Grande-Chartreuse. J'ai laissé partir M. Paul, qui a dû vous donner de mes nouvelles. Je suis resté, car le pays est si beau que je voudrais bien y faire quelques études. Je ne vais pas mal, et je désirerais avoir de vos nouvelles. Pour cela, dès que vous aurez reçu cette lettre, vous m'adresserez la vôtre poste restante à Voreppe. Vous l'affranchirez, s'il vous plaît. Je n'ai pas pu vous écrire ces jours passés, car j'étais toujours en route.

Adieu, papa, je vous embrasse; bonne santé.

L'exposition de Grenoble se ferme le 20 courant; alors, un peu après cette époque vous recevrez la caisse où se trouve le tableau.

A SON PÈRE.

Mon père,

Je suis en ce moment à Voiron, chez M. Hector Blanchet. Mme Blanchet m'a très-bien reçu. Le pays est si beau que je

veux essayer d'en tirer quelque étude. J'ai reçu votre lettre ce matin ; elle m'a fait beaucoup de plaisir, surtout en m'apprenant que vous êtes remis de votre chute. Je vais vous prier d'une chose : dites à M. Isidore de me choisir lui-même des toiles ; il sait que je ne les veux pas trop lisses, mais que le grain soit celui de la toile et non de l'enduit. Dès que vous aurez reçu cet écrit, je vous prie donc de m'envoyer le même soir, par la diligence de Grenoble qui passe à Voiron et qui se tient sur la place des Carmes à Lyon, deux toiles de 10 et une ou deux de 6 à l'adresse de M. G. Blanchet, à Voiron. Voilà. — Plus tôt je les aurai, plus tôt je me mettrai à travailler.

Je suis plein de santé et en bonne disposition de travailler. Si je ne finis pas les tableaux que je veux commencer, je pourrais au moins, s'il fait beau temps, les faire en partie d'après nature.

Je vous donnerai plus tard de mes nouvelles et de plus amples explications.

Je suis allé sur une hauteur d'où la vue est incomparable. On embrasse les plaines et les montagnes qui s'étendent vers Lyon, et, plus près, Tullins, Moirans, Rives et Voiron, la vallée de l'Isère jusqu'à Grenoble, Voreppe, et au dessus, le plateau où se trouve la maison des dominicains ; en face, les grandes montagnes de l'autre côté de l'Isère. Ce n'est encore là que la moitié du paysage. Derrière soi, on a les immenses rochers qui cachent la Grande-Chartreuse, et, étendus entre le levant et le nord, la Savoie, les Echelles, Saint-Laurent du Pont ; enfin, plus au midi, les montagnes arrondies et boisées qui dominent Voiron. En con-

templant ce spectacle, j'étais au dessus d'un défilé par lequel nous étions arrivés entre des rochers à pic, où l'on rencontre de petites grottes, de jolis prés et des fontaines jaillissantes ; et, me retournant au levant, j'avais à mes pieds un petit lac, bleu comme le ciel, appartenant à M. Blanchet, et bordé de bois de hêtres, de sapins et de prairies où paissaient de superbes vaches. Un pêcheur était sur le lac dans une barque. Au bas, du côté de Voiron, nous avions la vue d'une chartreuse de femmes; plus loin, des hameaux et des *fabriques*, telles qu'on en voit dans les tableaux du Guaspre et du Poussin, et cette plaine semblable à une vaste mer inondée de la lumière du soleil, et semée de maisons de campagne, et abritée par un ciel bleu sans fin! Voilà-t-il un beau coup d'œil pour le peintre et même pour le bourgeois!

Mais l'excès de beauté rend triste, et je me sens alors accablé par le désir de réaliser ce beau et par la faiblesse des moyens pour retracer tant de merveilles.

Je vous embrasse, mon père. Vous souffrez de passer une vie pénible dans le travail, tandis que moi, qui n'ai rien mérité, je jouis et admire. — Vive Dieu! je me souviens de cette parole de M. Ingres : On ne meurt jamais de chaleur, on ne meurt jamais d'amour ; — et toujours on peut se dire gelé devant une telle nature.

Embrassez ma sœur.

Dorgeoise près Voiron, 23 août 1845

A T...

Mon ami frère,

Je vois, cher T..., que je n'aurai pas le plaisir de te voir de quelque temps. Je prends donc la liberté de t'écrire. Je veux que tu me dises désormais *tu* et qu'il y ait entre nous une amitié de frères, de véritables frères. Pour moi, je mène la vie la plus atroce que l'on puisse mener. J'ai perdu mon manuel de frère où est mon office, à Voreppe. Je crois que c'est en punition de ce que je suis resté trois jours au pied du couvent (1) sans y être monté, quoique ce fût mon intention ; mais j'irai pour le plus tôt. De sorte que voici au moins dix jours que je ne dis plus d'office. Je suis resté trois jours chez Moural (2). Il était absent, et comme il ne venait pas, je m'en suis allé comme j'étais venu. La maman Moural me donnait d'ailleurs à entendre que son fils avait assez pris de vacances comme cela, et que même elle ne voudrait pas qu'il fît d'inutiles promenades à Chalay. Quoi qu'il en soit, j'espère y aller bientôt, car je suis près de Voiron, dans un pays magnifique, et distant de Chalay de deux lieues seulement. — Je puis te dire que si je n'y suis pas monté encore,

---

(1) Le couvent de Chalay.

(2) Un des membres du tiers-ordre.

c'est de peur d'y être subjugué ; car, depuis quelques jours plus que jamais, je vois qu'il n'y a de véritable ici que le service de Dieu. Je te parle bien nettement, et le *silence surtout*, et je te confie *tout*, tel que cela se fait à un bon et digne ami. Je suis allé à Grenoble avec M. Paul ; de là, à la Chartreuse (Grande-), où j'ai vu des choses qui t'auraient fait plaisir, et j'aurais bien désiré que ce fût toi qui fût mon compagnon. Je suis monté à la Chartreuse avec Rivoire et des demoiselles de ses parentes ou connaissances, dont une et même deux avaient quelque chose de joli et de bien doux, qui contrastait singulièrement avec l'âpreté si austère de ces solitudes. J'ai vu au couvent les offices de jour et de nuit. J'ai compris que rien n'était plus sérieux au monde. Toute la nuit avec M. Paul je veillai ; nous regardions ces cimes qu'éclairait une lune presque au plein. Tout était d'une grande mélancolie, je dirais presque d'une grande tristesse, et, mon ami, combien j'étais ému ! Ces grandeurs, ces rochers, ces chartreux, une amie perdue (pour moi) un an auparavant ; plus d'espoir et cependant rien que de l'espoir : l'homme en proie à tous les troubles du cœur ; l'homme rêvant les choses de la terre et entrevoyant que celles du ciel sont préférables ; l'amour d'une vierge et celui de Dieu ! Voilà ton ami — O Dieu ! quelle tristesse ! — Pour la terre, une jeune fille c'est tout ; mais pour le ciel, Dieu c'est tout. — Je pleurais, et M. Paul aussi, à un si beau spectacle que celui de cette nuit dans une maison sainte ; lui pensant et parlant de son frère, de son pauvre Auguste ; moi, triste d'autre chose. Oui, il y avait bien là quelque chose de solennel. Tu m'excuseras, doux ami, je vois que je t'écris

horriblement et d'une manière incompréhensible ; mais le cœur en ce moment ne vivait plus, il mourait à force de se dilater. Je voudrais faire quelque beau tableau, me retirer ensuite et expier tant de fautes du temps passé. — Et une seule chose me frappe, c'est cette miséricorde qui m'a fait vivre quoique coupable. — T..., tu prospères, tu progresses en science et dans le bien, mais moi je vais lentement dans la science et dans le bien. J'ai su que toi et Delorme, vous aviez eu des prix, de Saint-Pierre, il est vrai, mais, malgré ça, d'un bon augure. Courage! je voudrais te voir construisant des maisons à celui qui te loge et te bénit, celui qui te donne la volonté de l'aimer et de faire le bien. Courage! car tu as de la constance. Ce qui me manque, c'est la constance et l'énergie.

Tu dois me trouver un étrange babillard, mais qu'importe ! J'ajouterai qu'il y a un an, apprenant la fatale nouvelle, je pensais : Il faut que dans un an je sois dominicain, et Dieu a exaucé une partie de mon bon désir. Quand on a aimé la plus belle chose terrestre, il n'est de vrai que Dieu. Maintenant j'ai repris un peu de sentiment; je voudrais le communiquer, c'est pour cela que je t'écris. Je veux faire encore quelques dessins, car je n'en ai fait aucun de passable ; je te les porterai voir, et cet hiver tu m'aideras ; nous nous aiderons et nous travaillerons sans relâche, si c'est possible, afin d'avancer dans toutes les belles choses. J'aime maintenant le travail ; mais en ayant perdu l'habitude, j'ai de la peine à m'y remettre. Je suis allé dans les grottes des Echelles, sur les frontières de la Savoie, où j'ai vu des choses admirables, et j'espère bien rapporter quelques souve-

nirs de ces beaux pays. J'ai perdu deux ou trois jours que je regrette bien. Selon mon habitude, je ne sais jamais utiliser mon temps. Je ne verrai bien ce que je dois faire que lorsqu'il n'en sera plus temps. J'ai pensé à Alexandre; il nous faut, je le souhaite de mon cœur, faire ce voyage l'année prochaine. Cela nous sera très-facile, et nous ferons un résumé sur toutes ces choses qui aura bien quelque mérite. Je pense que les dominicains ont probablement des manuels (1), et je tâcherai de m'en procurer un; car cette conduite vraiment est triste, étant celui qui devrait donner le meilleur exemple.

Je veux te parler encore; laisse-moi te parler! La poésie, T..., ce sentiment qui semble nous élever vers de belles choses inconnues, est partout où le cœur peut prendre son mouvement plein, et probablement les gens sages ont une poésie douce et certaine. Ceux qui sont tourmentés l'ont emportée comme leurs passions, et dans les grandes, bien grandes choses, telles que la vue de l'immensité, elle se tourne vers Dieu, car rien n'est comparable à Dieu. L'on n'arrête point ses yeux sur l'homme, car il est chétif et n'a rien fait de tout cela; mais pensant à la beauté de Dieu, l'on regarde l'enfance, l'innocence, la pureté, qui sont des choses de Dieu lui-même. Aussi le mot qui m'a le plus frappé et qui a pour moi le plus grand charme, c'est : *Jésus, la pureté des vierges.* Il n'est pas de louange semblable à celle-là, et si je prêchais aux jeunes hommes, je leur dirais : Aimez Jé-

(1) Des manuels pour les membres du tiers-ordre.

sus, car c'est lui qui est la pureté des vierges ; il est tout ce qui est beau et tout ce qui est bon ; il est celui qui *est* véritablement ; il *est*, il *est* mille fois, et nous, nous sommes comme si nous n'étions pas. — Je t'embrasse, frère en Dieu, frère par les idées, frère aîné par les facultés ; tu me dépasses et tu me précèdes bien dans ce qui est sublime. Ce que je te demande, c'est de l'indulgence et de l'amitié.

Frère JOSEPH P.

Dorgeoise, près Voiron, dimanche 31 août ou 1er septembre 1845.

A SON PÈRE.

Mon père,

Il est dimanche, et j'en profite pour vous écrire. J'ai reçu, en très-bonne santé, les toiles que vous m'avez envoyées, et j'ai commencé d'en couvrir une. M. Blanchet m'offre un logement dans une de ses maisons, située dans la montagne; et, de cette maison, l'on voit d'un côté les rochers de Chalay et de Voreppe, de l'autre les montagnes de la Savoie et la plaine des Echelles. Il m'autorise à y amener un de mes amis. Alors nous resterions là tant que nous voudrions. Il nous fournirait le logement garni, et nous pourvoirions au reste, comme de juste. C'est une très-bonne occasion pour

l'avenir. Nous serions encore plus libres là de faire de belles choses, n'étant distraits par personne. J'ai perdu deux jours que je regrette bien. L'ouvrage d'un jour est si peu de chose que vraiment il faudrait n'en perdre aucun. Pour bien profiter, une année de paysage serait nécessaire.

J'ai vu Mme Léonie Blanchet, celle qui habite Rives. Je me propose bien d'y aller leur faire visite. Je trouve les jours trop courts, et je ne peux suffire à ce que je voudrais faire.

Il a plu, et les montagnes à une lieue d'ici, celles derrière lesquelles se trouve la Chartreuse, avaient leurs sommets couverts de neige. Les habitants de ces régions ne connaissent guère ce que peut être l'été. Ici, après ces deux ou trois jours de pluie, pendant lesquels je suis peu sorti, il faisait froid, et lorsque, les pieds sur la terre humide, je sens la fraîcheur, je travaille moins que je ne le voudrais. Si ce temps-là continue, je ferai tout pour terminer au moins une chose, car je ne fais pas merveille, quoique dans un beau pays. J'ai une petite vue ébauchée que je voudrais finir. Je crois que cela ferait bien à l'exposition.

Vous direz à T..., si vous le voyez, que je lui écrirai un mot, et à Cornier que je l'engage à se mettre en train et que tout ira. Il nous manque seulement du travail et de la constance. Les ennemis que nous avons à combattre ne sont pas très-redoutables. Je me débats, et je suis l'homme qui veut sortir de l'ornière. Depuis que je suis ici, j'ai fait un seul bon dessin; c'est pour cela que je voudrais encore en faire.

Mon oncle doit être de retour, ou près de son retour, de

sorte que j'aurai peu le temps de voir Olympe (1); mais il faut surtout que je pense à mon avenir de peintre.

Les belles choses donnent du courage. Il me semble que j'en voudrais faire des montagnes, et la vue de divers de ces lieux m'a rappelé ces beaux paysages du Dominiquin et du Poussin, du Dominiquin surtout, lorsque d'âpres rochers servaient de retraite à sa douleur et d'abri pour sa vie. Quelles vies que celles de certains de ces hommes! — Cela prouve une seule chose : qu'une fois assuré de la vérité, l'on doit être comme une colonne que rien ne peut ébranler, et, fidèle à la voix de Dieu, n'être ému d'aucune autre voix. Représenter la nature dans sa beauté, et au milieu d'elle des hommes dignes du Créateur, je suis prêt à tout supporter pour y atteindre.

Je voyais près d'une croix de cimetière (*illisible*) dans le roc par un saint homme, curé de la paroisse il y a cent ans, et l'oratoire où il priait, petite grotte sous la croix, où j'ai peine à me tenir debout. De là on découvre un abîme de sapins et de monts, et l'écho, dans ces solitudes, rejette les mots tels qu'on les a prononcés ; il répète, près de ce lieu, une phrase entière, aussi distinctement que l'homme. L'on voit, toujours de là, le mont du Chat, près de Chambéry ; au loin, les plus hautes montagnes du Bugey ; et l'âme est tout à l'aise pour son développement, et l'on se demande pourquoi les hommes se disputent. Pourtant, à la vue de

(1) Il comptait rencontrer à Saint-Uze sa sœur, qui, je l'ai déjà dit, habitait avec un oncle le Péage-de-Roussillon.

ces belles choses, on ne devrait songer qu'à courber la tête et à prier; mais là comme partout je vois que je suis loin du bien.

Je vous embrasse, mon père; embrassez mes sœurs, et donnez-moi le plus de nouvelles que vous pourrez. Dites à Magdeleine que presque tous les jours je vois sa bonne petite ville de Tullins, au pied de la colline, car dans ces pays-là tout est collines et petites collines. Ainsi de Fourvière.

Je vous embrasse et suis pour la vie votre fils soumis.

Dimanche 1er septembre.

Contez-moi un peu ce que dit Magdeleine de son *petit.*

A SON PÈRE.

Notre-Dame de Chalay, le 7 septembre 1845.

Mon père,

Je suis, cette fois, là où depuis longtemps je désirais me fortifier, à la source de la vie; car ils vivent plus que nous, quoique ignorés de nous. Je suis chez les dominicains, et plus que jamais je les aime. C'est le Père Lacordaire en dix personnes. Quant au site, il est des plus admirables, et le

premier voyage qu'il nous faudra faire, dès que vous en aurez le temps, sera celui-ci.

J'ai entendu ce matin la messe célébrée par un religieux de cet ordre, jeune homme d'une figure douce, ayant l'air très-délicat, arrivant depuis peu d'Italie, autrefois peintre et ayant au plus haut degré le goût de la belle peinture (1). J'ai marché, c'est-à-dire fait la montée avec lui. Il m'a saisi, car à peine l'ai-je vu que je l'aimais beaucoup. Il m'a parlé de M. Hippolyte, de M. Ingres et d'une foule de choses, et le sermon qu'il a prononcé à la messe était tout ce que j'ai entendu de plus délicieux.

Il y a chez eux une abnégation complète d'eux-mêmes. Ces bons religieux, de crainte que le temps ne nous parût trop long, nous ont tenu compagnie toute la journée. Ils ont toute la tendresse d'une mère et donnent la confiance qu'inspire un frère, un ami vrai, car ce sont nos vrais amis. Je les connais déjà presque tous, et nous avons causé longuement, avec le supérieur surtout, et cette journée a été la plus calme de ma vie. C'est déjà vivre dans le ciel que d'être en si bonne compagnie. Aussi portent-ils tous sur leur figure l'empreinte d'une joie douce. Oh ! vraiment heureuses les mères, dirai-je, de tels fils ! S'il m'était donné de les imiter, je ferais tout mon possible pour mener une vie aussi méritante, ayant atteint vingt et un ans et n'ayant encore jamais rien fait de bien. Si T... était ici, il serait au comble de la félicité.

---

(1) C'était l'excellent Père Besson, âme d'artiste, délicate et fine, et à qui on attribuait un vrai talent. Je n'ai jamais vu de ses œuvres.

Mon père, je m'occupe toujours de peinture, mais je ne sais si je pourrai emporter un tableau ; toutefois, je ferai mon possible. De ce côté-là je n'ai pas fait un voyage heureux, et dans cette page de mon histoire, il y a d'un côté beaucoup de belles choses vues, beaucoup d'appréciées, et de l'autre quelque peu de travail sans succès. Je ferai tout ce que je pourrai ; mais je vous ajouterai, et que cela reste entre nous, que Mme B... étant partie pour Saint-Vallier, le séjour de Dorgeoise est quelque chose de dur à digérer, et, pour peu que le maître soit bourru, il n'y a qu'une ressource, celle de fuir dans les bois, et de là chez soi le plus tôt qu'il en sera temps. Je vous dis, c'est le vilain côté de l'histoire, quoique ce soit en réalité un homme bon et qui vous aime, et nous tous Pagnon, beaucoup. Il y a partout, du reste, le revers de la médaille.

Demain, je verrai une cérémonie très-intéressante; on doit bénir une chapelle. Comme il fait mauvais, il vaut mieux passer son temps à Chalay qu'à Dorgeoise.

En résumé, je me souviendrai longtemps des chartreux, de ces personnes de Grenoble que nous avons trouvées, et de ces pères chez qui je suis. Je n'ai pu résister à l'envie de vous envoyer une lettre datée de ces lieux sanctifiés. Je suis dans ma cellule, devant la figure du Christ mort pour nous, et si j'étais chrétien sérieux, je pleurerais, pensant combien de miséricorde de la part de Dieu ne trouve en moi que froid égoïsme. — Ah ! oui, il est une autre vie, et c'est la vraie, celle-là ! Je la vois devant moi : une croix dit tout à qui aime. S'il fallait s'étendre sur ces matières, ce que mon esprit ne comporte pas, il y aurait bien des pages à écrire à

la louange de Dieu, et que de bénédictions pour son nom ! — Oh ! si vous aviez entendu le discours de ce père ! Quel sentiment d'amour s'épanchait de sa bouche pour Dieu et les hommes ! C'était bien beau à entendre, et ce serait plus beau à pratiquer, car c'est la seule consolation en ce monde. Et si on savait s'y abandonner, on ne verrait pas cette division qui pèse sur de trop malheureuses familles, — malheureuses parce qu'elles n'élèvent pas leurs yeux obscurcis vers le soleil de la justice qui éclaire tout homme en ce monde. Il est dans ma conviction intime que l'un de nous de la famille devrait se vouer particulièrement pour le salut des autres. Peut-être que quelqu'un qui se mettrait au ban de l'abnégation et de la souffrance remettrait un peu de sang dans ceux de nos membres qui meurent séparés et ne reçoivent plus l'aliment du cœur, qui est l'amour. — Il est bientôt minuit, je n'ai plus de bougie, ma page finit : il est temps de se coucher. Je vous embrasse et dirai un *Pater* pour vous.

P.-S. Le bonjour à ma tante, mes sœurs ; et Magdeleine, sur sa petite chaise, ne se doute pas de la grandeur et de la richesse de son pays.

Paix du cœur, bonne santé : ainsi soit-il. Bonjour à T...

A SON PÈRE.

Saint-Uze, mercredi 24 septembre 1845.

Cher papa,

Je suis arrivé en bonne santé, et juste pour voir la fin de la foire. J'ai trouvé à Saint-Vallier M. S... l'aîné, qui allait à Saint-Uze. Nous avons fait route ensemble : c'est un fort brave croûton.

La tante Joséphine s'y trouvait avec ses petites quand je suis arrivé. J'ai vu les fabriques, qui sont très-bien organisées. L'harmonie y est maintenant, et une certaine physionomie de prospérité; mais vous savez que, pour tout le reste, je suis loin de mon élément. Ce n'est pas le même air qu'il faut pour nos poitrines.

. . . .

Je suis en ce moment sous le coup d'impressions terribles. Je vous en parlerai plus tard. — Mais je sens maintenant que la femme est meilleure ou pire que l'homme. Si pieuse, douce et courageuse est celle que Dieu donne à l'homme qu'il bénit, rien n'est amer comme la mauvaise femme. La femme molle, altière et perfide, quelle malédiction !

Ma vigne a porté cette année de très-bons fruits et en grande quantité. Il y en a, on estime, pour trois ou quatre francs, mais ils valent bien plus en raison de leur bonté.

A T...

Saint-Uze, 26 septembre 1845.

Chér ami,

Sur la terrasse de Sainte-Foy, le soir, tu vois la lune se refléter dans le fleuve. Non loin de ce fleuve, sur les bords d'une petite rivière qui s'y rend, est un être bien inconnu; il contemple une nature riante et sauvage, douce à son cœur, parce qu'en ce lieu il a commencé à respirer, et maintenant ce cœur y bat fortement, car il a souffert pour avoir aimé. Vents qui soufflez par intervalles dans ces bois, vous, petits oiseaux, qui faites entendre de rares et petits cris, vos voix ne peuvent avoir des accents assez plaintifs ni assez tristes pour ce que je ressens! Pleurez encore, mes yeux : ce que vous vouliez voir en ce monde, vous ne le verrez plus; mes oreilles, vous n'entendrez plus une voix qui ébranle les sens de l'homme vous captiver; pour votre cœur les fontaines sont taries, et un souffle brûlant vous

sèche, vous consume. O pauvre cœur ! vous étiez indigne d'elle ; elle a disparu, mais à un autre banquet d'amour elle vous convie. L'espérance vient, et, pendant le silence des nuits, elle dit : Ayez confiance, mon fils ! celui qui a fait cette colombe lui donnera le bonheur, et à toi le repos éternel... Et plus paisible s'étend sur sa couche un corps qu'ont usé les angoisses. Ma chair dort, mais mon cœur veille ; j'étends la main, je crois saisir, je crois fouler de mes pieds une terre célèbre, je veux articuler... — Songe, illusion semblable à notre vie, illusion plus longue et plus amère !

Mon ami, aime bien Dieu. En ce moment je le crois présent, m'entourant de ses bras ; je sens son sang mouiller mon front, et cette certitude me fait vivre. Combien est doux son amour ! Qu'il soit béni, qu'il soit loué ; qu'il me tende une main secourable, afin de sortir de ce marais où l'on n'aime point ! J'ai déjà assez vécu pour voir que hors de lui tout est déception, vanité, mensonge !

Mon ami, qu'elle est belle la campagne ! Combien sont beaux tous ses spectacles ! — Je considérais le rocher de notre couvent : ce serait un lieu fort bien placé, car celui à qui appartient la chapelle située plus haut la donnerait pour une maison religieuse. Mais encore tout ceci n'est qu'un projet. Les fruits de ma vigne sont doux : je pensai que toute bonne œuvre porte de bons fruits. — J'espère réaliser quelque chose un jour sur ce rocher. — Il serait beau, la nuit, d'y entendre les matines. Ce serait ravissant : le bruit de l'eau, l'âpreté de ces rochers couverts de bruyères, ont bien quelque chose de magnifique. Alexandre y ferait des vers, T

des maisons, et moi quelques peintures. Rêve admirable! Mais y faire le bien, instruire les pauvres du pays, vaudrait mieux encore que les arts qui charment l'homme. Il en coûte à celui qui a toujours bercé la même idée d'être dans le positif; mais la certitude est la certitude, la certitude est seule vraiment belle; où il y a illusion, il n'y a que regrets pour l'avenir.

Travaille beaucoup; moi je n'ai fait encore qu'un dessin : hier, il y a eu du brouillard une grande partie de la journée. Je pourrai, s'il fait beau temps, emporter quelques dessins qui te donneront une idée du pays. — Frère, peu de pays me plaisent autant que celui-ci : il est riche d'effets, et surtout en ces lieux, ces bois, ces prés, que je foule, ma mère, jeune, a pensé, a soupiré. Elle était jeune et douce. Maintenant c'est un fils qui ne l'a pas connue qui passe seul sur les traces de ses pieds.

O jeunes filles, aimez Dieu! Les hommes ont souvent oublié que sur le blanc la moindre tache paraît. — Vous êtes pures, fuyez, et n'aimez que ce qui est pur. Peut-être, en vous voyant ainsi, ils cesseront d'être coupables.

Ton frère.

Le Péage, 17 octobre 1845.

Mon cher T...,

J'hésitais, mais je ne sais quelle idée a fait que je t'écris, quoique près d'arriver à Lyon. Je suis dans un pays assez monotone, au pied, ou pour bien dire en face du mont Pilat. La plaine est triste; une bise d'octobre souffle. Toute la nature, mon ami, a revêtu une robe de tristesse; elle pleure, elle attend; tous ses bruits sont des gémissements. Je n'y vois que la mélancolie personnifiée. Si j'osais tout dire, il me semble que cette nature est triste comme moi. Les nuages rasent le sol de ces monts, et de temps en temps, à de longs intervalles, le soleil laisse voir son disque à des villages éloignés. Mais à mon cœur ces beautés, ces sites sévères font pousser des gémissements intérieurs. Si le soleil de l'espérance ne m'illuminait de ses rayons, je serais anéanti, tellement est amère la vie où l'on est privé de sa vie. C'est trop, tu me diras, ou tu le penseras; tu auras raison, car c'est de l'idolâtrie; c'est nourrir une chétive illusion que celle où l'on tremble en voyant une pierre, un sentier qu'a foulé une personne qu'on aimait. Je les sens, ces mêmes vents, ces mêmes murmures qui me faisaient frissonner. Je tremblais en te voyant, beauté qui les animais! Maintenant mes pieds n'iront plus sur ses traces; — elle a fui. Frère, qu'elle était belle! Lorsque, passant dans ces lieux solitaires, le sol était touché par elle, le bruit de ses pas m'était plus doux

que la plus douce harmonie. Maintenant, ému comme alors, je ne puis résister à l'envie d'en parler à un ami. Oh! s'il m'était donné d'être éloquent et surtout persévérant, ce serait pour Dieu que je prendrais la plume et que j'élèverais ma faible voix; car il m'avait tout donné pour développer et exalter son amour, et je ne l'ai pas fait. O mes amis, priez pour moi! Là, il peut se plaindre de sa vigne; ou plutôt une plante ne méritait point de vivre, il l'a cultivée, il l'a abritée et en a eu grand soin, mais elle ne produisit que des fruits amers, sa saveur et son parfum ne furent que du fiel. Aujourd'hui je dirai : J'ai été, je suis le plus mauvais des hommes, je possédais le bien et le mal ; mais, mon Dieu! aidez-moi à me servir de ce que vous aimez. La louange pour vous, la bénédiction pour vous, l'amour pour vous, et qu'en vous tout soit loué, tout soit béni, tout soit aimé! T..., si tu pouvais lire en mon âme, tu verrais qu'ils sont indéfinissables, la douleur de cette vie et le désir de celle qui est au delà. — Aimer c'est vivre, je veux vivre avec toi!

Si tu veux venir me voir, je serai arrivé dimanche; je pourrai te voir dès le matin, le 19 octobre.

A Alexandre, dis-lui que si lui aussi est découragé, il reprenne haleine. — Si une félicité qu'on croyait avoir nous échappe, c'est alors qu'il faut proclamer que Dieu nous a donné cet amour pour nous faire voir qu'ici n'est point la véritable félicité, et que nous n'avons qu'un seul mérite : la lutte pour le triomphe du bien.

A Dieu!

X

Ce voyage fut le plus fructueux de ceux que fit Joseph. On a vu combien l'avait frappé la beauté des montagnes du Dauphiné, si différentes cependant des sites brûlés et tristes du Midi, aux arbres sans cesse secoués du vent, et pour lesquels il avait une prédilection depuis son voyage à Cabannes. Mais ces montagnes sont si belles dans leurs tons un peu froids, leurs ombres bleuâtres, avec leurs sommets baignés dans une atmosphère semblable à une vapeur de cascade tamisant les rayons du soleil, leurs chevelures vertes, leur sol humide d'où l'on sent comme sourdre les fontaines glacées, et cette sensation de grand silence dans laquelle on semble se plonger à mesure qu'on s'élève sur leurs flancs ! Une lettre à son père dit aussi comme il avait été séduit par la vue de ce petit lac près de Voiron, appartenant à M. Blanchet. C'est le charmant lac de Ratz. Il en fit un tableau, plein de poésie et de mystère, aux eaux profondes s'étendant sous le feuillage, qu'il exposa, non sans succès, au Salon de 1845-

1846. Malheureusement, un an plus tard, voyant ce paysage avec d'autres yeux et le concevant dans un autre sentiment, il peignit par dessus une nouvelle ébauche du même site, qui n'a jamais été terminée. Il avait rapporté aussi d'excellentes études sur les petites toiles que son père lui avait envoyées. Il sentait très-bien que dans l'école à laquelle il tenait par ses maîtres et ses camarades, ce qu'on appelle l'école historique, il y avait une tendance à considérer la nature plus dans son propre cerveau que dans la réalité, à créer une manière de paysage *subjectif*, toujours semblable, à quelque contrée que fût emprunté le site, car la nature seule est éternellement variée, éternellement nouvelle. Aussi a-t-on pu remarquer que Joseph écrivait à son père qu'il aurait voulu finir un tableau sur nature. Il ne put réaliser ce dessin, et, en fait, il est presque impossible d'y parvenir. J'ai, de ce voyage, une petite ébauche peinte des environs de Voiron, un coucher de soleil, où il n'y a rien que les tons et la silhouette, mais où la physionomie *vraie* est reproduite, et cette poésie qui est de tel pays et non pas de tel autre. Ce qui donne à cette étude cette vérité, ce n'est pas seulement parce qu'elle a été peinte sans autre souci que celui d'une exacte imitation, c'est encore parce qu'elle est peu poussée et que le peintre a borné toute sa recherche à l'exactitude des tons. Car il y a un effort plus grand que celui de s'astrein-

dre à peindre d'après nature, c'est celui qui est nécessaire pour s'arrêter aussitôt que change l'effet si mobile du ciel et de la lumière. Si peu que renferme votre étude jusqu'à ce moment, c'est de la nature qu'elle le tient, tandis que tout ce qu'on ajoute ensuite, c'est de soi qu'on le tire, c'est-à-dire ce n'est rien.

Sans doute ces règles ne sauraient s'appliquer qu'à une certaine catégorie d'études, celles qui ont pour objet de reproduire un aspect d'ensemble, ou bien ce que les peintres appellent un *effet*, à savoir quelque opposition curieuse de couleurs ou de lumière et d'ombre, donnée un instant par la nature. Pour une étude de morceau, où il s'agit de serrer de près le modèle, il y faut au contraire du temps et de la persévérance. — Joseph en exécuta une de ce genre dans le même voyage, mais à Saint-Uze. Elle est aussi précise, aussi finie, que celle de Voiron est faite avec la préoccupation exclusive des tons. Ce n'est rien qu'un peu d'eau au pied d'un rocher qui monte dans le cadre, de telle sorte qu'on ne voit qu'un petit coin du ciel dans un angle. Mais ce peu a quelque chose de poétique et de profond, comme tout ce qui sortait de son pinceau, et en outre est naïf et fidèle. Le rocher a bien cette contexture lamellaire des schistes qui forment l'ossature de la vallée de Saint-Uze. L'eau est bien transparente, dormante. Ce morceau montre ce

que Joseph pouvait faire en puisant à la source de la nature plutôt qu'à celle des traditions. Car pour ceux qui peignent tout à l'atelier, l'observation constante des ouvrages des maîtres, les copies qu'ils en ont faites et qu'ils gardent sous les yeux, les amènent involontairement à rendre la réalité extérieure par la même interprétation que les auteurs de ces ouvrages. Joseph n'y avait point échappé, et il le comprenait. Il y a évidemment dans beaucoup de ses paysages une parenté avec Nicolas Poussin, et plus encore avec le Guaspre, plus voisin de la vraie nature, la rustique, tandis que celle de Poussin, pour belle qu'elle soit, est comme architecturale. Une originalité plus complète fût venue plus tard pour Joseph ; elle n'est jamais le lot de la première jeunesse : le particulier de l'artiste ne se forme qu'à la longue, moitié par lutte, moitié par assimilation.

Vers cette époque, Joseph et Cornier louèrent, dans la rue de la Reine, un atelier bien connu des artistes, qui avait été occupé assez longtemps par M. Frénet, puis par les Lacuria. Jusque là Joseph n'avait pu travailler à l'aise. M. Janmot avait eu, il est vrai, l'obligeance de lui offrir de le recevoir dans son atelier, et sans rétribution, et Joseph avait usé de la permission. Mais il n'y était pas bien dans son élément, ni libre. J'ai déjà eu occasion de faire remarquer combien son

naturel était rebelle aux influences. Ce n'était pas présomption, ni encore moins vanité, dont il n'avait aucune ; c'était, comme dans le chêne, la rigidité naturelle de la fibre. Sans mésestimer en rien le talent de M. Janmot, car il en parle avec éloge dans ses lettres, Joseph différait d'avis et de route. Les élèves et les amis de M. Janmot n'eurent pas plus de prise, et, chose assez singulière, malgré la communauté d'idées religieuses, il ne se lia pas avec eux, sauf peut-être avec Boulanger, qui unissait à une intelligence d'une rare vivacité un grand amour de son art. Une faible santé l'a malheureusement empêché de poursuivre sa carrière. La correction de l'atelier de M. Janmot tranchait au reste avec le laisser-aller de celui d'Auguste. On y était sous l'œil du maître ; les artistes qui y venaient travailler étaient pour la plupart hommes faits et personnes sérieuses ou jeunes gens de famille. Notre petit cercle d'amis resta distinct. Ceux qui le composaient ne se tiraient pas des classes élevées, et nos allures, trop exemptes de décorum, auraient mis de la gêne dans les relations avec des camarades de condition au dessus de la nôtre, ou des personnes dont la dignité nous imposait. Joseph, lui, prit son indépendance avec d'autant plus de plaisir qu'il était attiré, tant par sa grande affection pour Cornier que par la confiance en ses conseils.

C'est dans cet atelier que Joseph peignit son prin-

cipal ouvrage. C'est une toile en hauteur, représentant une gorge profonde d'où s'élancent des arbres d'un beau style. Un berger, élégant comme un antique, est debout sur le premier plan, jouant de la flûte. Le site se compose admirablement, est peint dans une grande unité. Sans doute on ne peut dire qu'il offre une image aussi vivante de la nature que les tableaux des peintres qui ont l'*effet* pour unique visée; mais un effet n'est pas tout un tableau; ce n'est qu'un côté de l'art, côté admirable quoique trop souvent acquis par l'abandon de tout le reste. Le paysage dont je parle, et que j'ai été assez heureux pour acheter longues années après la mort de Joseph, n'est pas œuvre de coloriste; il vaut par d'autres qualités, mais cependant le ton n'y est faux nulle part, comme une musique qui, au lieu d'être écrite pour l'orchestre, n'est écrite que pour le quatuor, mais où chaque note sonne juste et aide à dessiner la mélodie. Il est très au dessus de la masse générale des ouvrages de l'école à laquelle appartenait Joseph, et qui ne sont trop parfois que de beaux dessins colorés. Il faut dire enfin qu'à l'époque où celui-ci fut peint, les artistes qui suivaient d'autres voies n'étaient guère davantage tournés vers la recherche de cet aspect vrai, profond de la nature, qui tire sa poésie de lui-même, sans acception de formes, sans le secours de l'artifice de la composition. Aucun de ceux qui, depuis, ont poussé

si loin cette science, ne pouvait alors venir en aide par l'exemple. On n'avait pas encore l'idée de cette peinture tantôt craquelée, tantôt micacée, tantôt sourde et mate, selon que les molécules des corps à représenter accrochent les rayons sous des angles différents ; peinture qui sait exprimer l'épiderme des choses, leur contexture lisse ou grenue, le rugueux des troncs, le piquant des buissons, le floconneux des brouillards. On s'élevait, en face de la nature, à une sorte de généralisation, d'ailleurs toujours nécessaire en une certaine mesure, fût-ce dans le *réalisme* le plus excessif. Le paysage de Joseph témoigne cependant d'un sentiment plus agreste, plus vraiment rustique que la plupart des tableaux de la même école ; il respire un parfum de vie champêtre ; les plans y sont liés harmonieusement ; l'air circule. Encore que le site ait pris, par l'adoucissement des formes et par la couleur, quelque chose de méridional, plus en rapport avec la manière de sentir de Joseph, on devine pourtant très-bien qu'il est tiré des Alpes dauphinoises ; leur type se reconnaît dans les ombres gris-bleu des seconds plans aussi bien que dans la coupe des escarpements francs et verticaux, aux croupes revêtues de prairies, qui sont particuliers aux rochers calcaires de cette formation.

Le premier et dernier tableau de Cornier, *le Christ donnant les clefs à saint Pierre*, fut peint dans l'ate-

lier dont j'ai parlé. Plusieurs de nos amis, moi-même, nous posâmes pour les apôtres, et le visage féminin et passionné de Joseph faisait admirablement en saint Jean. Têtes et draperies furent toutes peintes sur nature. La composition s'ordonnait d'une manière à la fois riche et simple; les figures, fières, d'un grand style, étaient animées, marchaient; il y avait un certain feu qui ôtait l'idée d'un agencement trop prémédité; rien, en un mot, du modèle qui pose. La facture, franche, virile, comme on peut l'attendre d'un homme nourri de la moelle des fortes études; la couleur chaude, hâlée, à peu près dans la gamme du tableau de M. Ingres qui représente le même sujet et se voit au Luxembourg. Par le style, par la composition, il trahissait fortement le culte de Poussin, que Joseph aimait, disait-il, « comme un père, » et qu'il appelait toujours « le brave Poussin, » et qui était aussi le maître préféré de Cornier.

Le tableau fut envoyé à l'exposition de la Société des Amis des Arts de l'automne de 1845, en y joignant une petite étude de femme, finement peinte, mais de qualités moins solides. On ne voyait que la tête et une partie du buste, avec un bras nu s'arrondissant au dessus du front. Elle était faite d'après le même modèle et presque dans la même attitude qui avaient servi à Hippolyte Flandrin pour une étude connue sous le nom de *la Florentine*. Le premier jour de l'exposi-

tion, je me précipitai dans la salle pour y chercher les tableaux de Cornier. Je trouvai bien *la Florentine*, mais de *Christ* point. J'étais stupéfait ; je crus à un retard, à un accident ; je crus que la toile avait été crevée ; je crus à tout, excepté à un refus de la part de la commission. C'était ainsi, pourtant ; et aujourd'hui encore je ne puis me l'expliquer. Assurément, nous n'étions point le jouet d'une illusion sur la valeur du tableau. Si jeunes que nous fussions, nous avions trop vécu dans la familiarité des choses d'art pour nous aveugler à ce point. Or était-il trop clair pour nous que non seulement l'exposition renfermait des œuvres très-inférieures à celle de Cornier, mais encore que celle-ci y eût tenu le premier rang. D'autre part, le difficile était d'admettre que les personnes qui composaient alors la commission de la Société des Amis des Arts fussent absolument dénuées de compétence. De toute manière, c'était à n'y rien comprendre. J'eus occasion plus tard d'en parler à un membre de la commission, qui me dit que celle-ci avait jugé le tableau trop fort pour être l'œuvre originale d'un débutant, et que le grand air de parenté avec Poussin avait fait penser que, pour le faire, le peintre s'était servi de gravures d'après ce maître. Or, la commission entendant n'admettre que des œuvres originales, tel avait été le motif du refus. Que le tableau ressemblât beaucoup au Poussin, cela est vrai, et je trouve que

c'était accuser la mariée d'être trop belle ; car d'entendre qu'un peintre se fasse son originalité du premier coup, ce serait pousser singulièrement l'exigence ; mais quant aux matériaux, on a vu que l'auteur s'en était si peu servi, que tout avait été fait d'après nature.

J'ignore absolument ce qu'est devenu ce tableau, et je donnerais aujourd'hui beaucoup pour l'avoir. Ce refus si peu justifié découragea complètement Cornier. Il n'était que trop porté à douter de lui-même et de la justice des autres. Joseph étant parti presque aussitôt après pour Paris, Cornier n'eut plus assez d'entrain pour rien entreprendre. C'est en vain que Joseph lui écrivait sans cesse les plus chaudes recommandations : il était de plus en plus sombre, vivait de plus en plus solitaire, et en état d'éloignement de sa famille ; et le retour de son ami, à la fin de l'été de 1846, ne put le ranimer, ni même rétablir l'intimité exactement sur l'ancien pied, Cornier s'écartant de la voie dans laquelle Joseph aurait désiré le voir entrer, et dont, incité par les conseils et les exemples, il avait paru d'abord se rapprocher. Peut-être quelques remontrances de Joseph, dont l'âme virile ne se ployait pas aux ménagements, l'aigrirent-elles : je ne sais ; mais durant la dernière année de la maladie de notre ami, il cessa à peu près complètement de le voir. Ce fut pour celui-ci un amer chagrin, et quoique, moins que per-

sonne, il eût goût à se plaindre, il ne pouvait s'empêcher parfois de laisser entrevoir la tristesse que lui causait le délaissement de ses premiers compagnons, lui qui avait tant aimé Serret, et tant Cornier ! A peu près vers le temps de la mort de Joseph ou un peu plus tard, Cornier quitta Lyon. Il est mort sans y être revenu.

Mais si le commerce d'amitié de Joseph avec ses anciens camarades d'atelier s'affaiblit, bien malgré lui, sur la fin de son existence, du moins eut-il la consolation que ses autres attaches ne firent que se resserrer davantage jusqu'à sa mort. Au petit cercle il s'était adjoint un nouveau membre, cousin éloigné de Joseph du côté de son père, sorte de Benjamin de la tribu. C'était un jeune berger des montagnes de la Loire, qu'une remarquable adresse à sculpter avec son couteau des morceaux de bois dans les champs avait désigné à l'attention d'un curé, qui, à force d'instances, décida sa famille à l'envoyer à Lyon faire des études dans un art auquel l'enfant se sentait appelé. Il avait quinze ans quand nous le vîmes un jour arriver en veste ronde à l'atelier des Lacuria, et attaquer résolument et avec succès le modelage en terre glaise d'un masque antique. Il parlait peu, était fort timide, lent dans ses mouvements, et avait quelque chose de cette obstination muette, propre aux habitants des campagnes. Il travaillait du matin au soir, supportant des

privations qui sembleraient impossibles, n'ayant qu'une visée : son art. Et c'était, sous cette enveloppe rustique, l'âme la plus féminine, la plus facilement meurtrie, la plus féconde en délicatesses de toutes sortes qui se puisse imaginer, trop ingénieux à se tourmenter, tout rêve et tout mélancolie ; du reste, artiste jusqu'au bout des ongles ; pas de violence, ni beaucoup de feu, mais pénétré d'un sentiment fin et délicat de la beauté plastique et amoureux d'elle ; pur comme un ange, et d'une piété simple. Il est parvenu, Dieu sait à quel prix de rude travail, d'austérité de mœurs, de retranchements dans sa vie, à faire sa trouée, n'a manqué le prix de Rome que par suite d'une faveur, et, d'efforts en efforts, de prix en prix, de succès en succès, est arrivé à occuper à Paris une position sinon brillante par la fortune, du moins honorable et douce par comparaison. Ses œuvres, distinguées dans les expositions, trouvent leur place dans les palais et les musées, et la notoriété s'est attachée à son nom. Il est resté l'ami tendre et fidèle des anciens jours. C'est le seul que la mort ou les circonstances n'aient point emporté comme le vent fait la feuille séparée de la branche, et avec qui je puisse encore causer, Joseph en tiers entre nous.

XI

Il ne faudrait pas croire que les soins de sa profession pour chacun, et, pour tous, ceux de l'amitié, fussent suffisants à remplir notre activité. Les lettres de Joseph indiquent assez, non seulement la préoccupation des idées religieuses, mais encore le désir de les défendre et de les propager. Quelques uns s'essayaient à écrire dans le journal ou la revue où ils pouvaient avoir accès. On pense bien qu'il était impossible de ne pas toucher un peu à la politique (la jeunesse ne doute de rien!) et aussi que les opinions étaient fort libérales, si ce n'est même de celles qu'on est convenu d'appeler *avancées*. « La preuve que la liberté est l'idéal de l'homme, a dit un grand poète, c'est qu'elle est le premier rêve de la jeunesse, et qu'elle ne s'évanouit dans notre âme que quand le cœur se flétrit ou quand l'esprit s'avilit ou se décourage. Il n'y a pas une âme de vingt ans qui ne soit républicaine; il n'y a pas un cœur usé qui ne soit servile. »

Joseph, tout sentiment, qui avait peu de goût pour

les théories et les dissertations, ne pouvait guère avoir en politique que des aspirations. On trouvera une lettre où il ne peut retenir un cri de désespoir en songeant à la malheureuse Pologne, qui, à cette époque, 1846, venait d'immoler à la cause nationale la génération qui avait succédé à la génération de l'insurrection de 1831, comme en 1864 elle a immolé la génération qui avait succédé à celle de 1846. Ailleurs, il lance quelques sarcasmes amers contre le gouvernement d'alors ; enfin, dans le *fragment* sur Lyon, on a vu percer quelques instincts démocratiques qui étaient dans sa nature presque à son insu, et c'est tout : la religion, l'art et l'amour l'absorbent en entier. Un jour cependant il fait sa profession de foi : il entend isoler la religion de tout parti politique, la faire planer au dessus de tous. C'est exactement celle que faisait Ozanam dans des lettres publiées longtemps après l'époque où écrivait Joseph ; mais tant s'en faut que tous nos amis eussent la même indifférence en matière de politique. A peu près tous, au contraire, tenaient qu'il y a des formes de gouvernement justes et des injustes, et, pour employer le langage un peu mystique dont on aimait à se servir alors, « que le règne de Dieu dans le ciel impliquait son règne sur la terre. » Musson surtout, enclin à l'étude des lois générales, Musson avait en politique des vues très-arrêtées et très-hardies, et qui allaient jusqu'à mettre sans façon en

discussion certaines bases de l'organisation politique et sociale. Je ne sais si quelques personnes s'étonneront de ce mélange d'idées religieuses et d'opinions avancées, mais en ce temps cela ne semblait point jurer. La question de la liberté d'enseignement, qui passionnait les esprits, appelait naturellement les catholiques à défendre sous toutes ses formes la liberté des croyances, et la formule alors de rigueur, inventée à ce propos par le journal *l'Univers*, était : « la liberté comme en Belgique. » Nous n'avons pas le droit de douter de la sincérité de ceux qui prêchaient alors cette maxime, quoique plus d'une fois, hélas! où j'avais pu voir le généreux défenseur de ses croyances par la liberté, je n'aie plus retrouvé, au bout d'un peu de temps, que le valet de la force (1)! — Croyons que c'est plutôt le cerveau qui a gauchi que non pas la conscience.

Donc, aujourd'hui, tout a changé. On veut seulement « la liberté du bien. » Au mal : rien que la servitude ; mais qu'est le bien ? qu'est le mal ? « Le bien, répondait un Papou interrogé par un missionnaire, le bien, c'est quand nous prenons les femmes

---

(1) « Il ne se contente pas d'injurier le clergé, écrivait quatre ans plus tard, à propos d'un livre irréligieux, celui-là même qui avait inventé *la liberté comme en Belgique*, il ne se contente pas d'injurier le clergé, le christianisme, Dieu même : il va bien plus loin, il insulte l'empereur! »

des autres ; le mal, c'est quand ils prennent les nôtres.... » Et tous nous sommes Papous, plus ou moins !

Quant aux jeunes gens dont j'ai parlé, qui leur aurait fait ces belles distinctions, ils lui auraient répondu qu'elle est bien lâche et bien honteuse la foi qui se croit morte si on la discute, et qu'ils sont étranges les apôtres qui crient, non plus au Christ, mais à César : *Domine, salva nos, perimus* (1) ! Par malheur,

---

(1) « Qui ne sait pas supporter les inconvénients de la liberté est indigne de jouir de ses avantages, » me disait un jour, à propos des catholiques, un ami dont il sera parlé plus loin, pour qui Joseph fit un tableau : — forte parole, dont je veux toujours me souvenir. — Un autre, le pieux Louis Lacuria, avait fait un petit livre qui se terminait par une belle prière à l'usage des catholiques à la Papou. A l'exemple des prédicateurs qui disent : « Nous pécheurs, » il se confondait, lui de cœur si pur, parmi les coupables :

« O mon Dieu ! c'est surtout par l'orgueil que nous vous avons offensé.

« Nous avons eu plus de confiance dans notre bras que dans le vôtre, et, au lieu de nous servir des armes que vous nous aviez données, nous nous sommes servis d'armes forgées par nous-mêmes.

« Après avoir annoncé votre vérité, nous nous sommes méfiés de sa puissance, et nous avons pensé que le plus sûr était de tirer notre épée pour forcer les hommes à croire !

« Poursuivis par les persécuteurs de votre vérité, souvent nous leur avons rendu injure pour injure, persécution pour persécution, crime pour crime !

« Quand nous nous sommes trouvés en face des contradicteurs de votre loi, ce n'est pas l'injure faite à vous qui nous a indignés, mais l'affront fait à notre conviction personnelle !

« Sous le prétexte de votre honneur, c'est notre amour-propre que nous avons voulu venger !

c'est de ces choses surtout qu'on peut dire, avec Montesquieu, que, lorsqu'il s'agit de prouver l'évidence, on est sûr de ne pas convaincre !

Si tous les catholiques de ce temps prêchaient la liberté, il faut reconnaître que les idées de réformation sociale n'étaient accueillies que par quelques uns, et rares étaient-ils. Ces idées, pour ceux qui les acceptaient, pouvaient se résumer dans cette formule, que la révolution, inaugurée par la France en 1789, se devait considérer comme une légitime mise en pratique du catholicisme et de l'Evangile, encore bien que ce dernier fût méconnu par ceux-là qui lui devaient leur idéal; de même qu'il ne dépend

---

« Sous le prétexte de votre intérêt, c'est le nôtre que nous avons poursuivi !

« Sous le prétexte de votre gloire, c'est la nôtre que nous avons recherchée !

« Quand nous travaillions à soumettre les hommes à votre loi, c'est l'orgueil qui nous poussait à les soumettre à notre croyance. Nous cédions à la passion de faire fléchir les autres devant nous; alors ceux que nous tenions ainsi sous nos pieds se sont redressés le blasphème à la bouche, et comme nous avions fait de votre cause notre cause personnelle, ils vous ont confondu avec nous, et ils vous ont insulté pour échapper à notre tyrannie.

« Ainsi nous avons mis notre face terrestre devant votre face divine, et les hommes ne voyant plus qu'un Dieu semblable à nous, c'est-à-dire passionné, injuste et méchant, se sont détournés, pleins de haine et de mépris. »

point de renier sa mère pour faire qu'on n'ait point puisé la vie en elle (1). Cette idée, qui paraissait à Brosse lumineuse comme le jour, qui séduisait Musson par l'élévation morale, était pressée pour en tirer comme conséquence la possibilité et le devoir de nouvelles modifications à l'état social. La thèse était exposée dans la préface d'une édition populaire des Evangiles que j'avais découverte à l'étalage d'un bouquiniste, et qui était pour nous comme une révélation nouvelle. Cette édition avait été imprimée par des ouvriers typographes, à leurs frais, en ce temps où le progrès ne se comprenait point sans le mélange d'une teinte mystique et théocratique. La préface de-

---

(1) L'intérêt de cette idée, bien qu'il la combatte, n'a pu échapper à la pénétration de M. Vacherot. « A entendre le langage, dit-il, à voir l'exemple du Christ, de ses apôtres, de son église, non seulement dans les premiers temps, mais au moyen âge qui fut l'âge triomphant des ordres mendiants, on ne peut s'empêcher de reconnaître la profonde affinité des doctrines chrétiennes avec certaines théories modernes. Il devait donc se rencontrer des esprits et des écoles qui, particulièrement frappés de cette analogie, fussent conduits à faire de la tradition religieuse le point de départ et même la base de leur philosophie politique et sociale, et à conclure que le christianisme est la religion de la démocratie, du socialisme et même de la révolution, que l'on proscrit sans la connaître, et avec laquelle il s'agit de le réconcilier. Des esprits spéculatifs comme Lamennais, Bordas-Demoulin, François Huet, des esprits pratiques comme Buchez et la plupart de ses disciples, ont soutenu cette alliance avec une grande éloquence et un admirable dévouement. »

vait avoir été rédigée par Buchez et Roux, peut-être avec l'aide de Chevé. — L'histoire de celui-ci est étrange. Arrivé à l'age d'homme sans avoir entendu prononcer le nom de Jésus-Christ, il trouve un jour un Evangile, pleure de bonheur et d'amour en le lisant, et, n'ayant pas d'argent, court, pour l'acheter, vendre un couteau-poignard, et devient le plus fervent des chrétiens en restant le plus ardent des révolutionnaires. — Cette préface, fort développée, était comme le bréviaire de la petite église et renfermait son programme. Ecrite avec une sorte de sauvage éloquence, au milieu de monstruosités telles que la glorification de Robespierre, de la révocation de l'édit de Nantes et presque de la Saint-Barthélemy, et encore telles que la justification du droit de l'Etat à imposer la vérité, fondé sur la parole de Jésus-Christ lorsqu'il envoya quérir les aveugles et les boiteux pour les faire entrer dans la salle du festin : *Compelle intrare;* au milieu de ces monstruosités que nous réprouvions très-énergiquement, il se trouvait de tels accents de grandeur, de foi et de dévouement, qu'ils ne pouvaient laisser de faire une profonde impression sur de jeunes têtes et aussi enthousiastes.

En mettant en commun nos petites ressources, nous avions pu prendre des abonnements aux revues et aux journaux dont les idées nous attiraient : à la *Revue nationale*, rédigée par Buchez, Bastide, Ott,

Feugueray, et qui reprenait la tradition de l'*Européen* de 1831 ; à l'*Atelier*, journal d'ouvriers qui était une sorte d'annexe de la *Revue nationale*, et où écrivait surtout Corbon ; au *Correspondant*, où étaient MM. de Montalembert et Maret, et divers députés de la fraction catholique, et enfin à l'*Ere nouvelle*, du P. Lacordaire et d'Ozanam, que nous reçûmes dès le premier numéro, en 1847. Ces journaux étaient adressés chez l'un de nous, où l'on se réunissait pour les lire. Tout le monde sait ce qu'étaient le *Correspondant* et l'*Ere nouvelle*. La *Revue nationale*, moins connue, renfermait le développement des doctrines dont l'ensemble était exposé dans l'*Introduction à la science de l'histoire* de Buchez, et dont la moelle était condensée dans la *préface des Evangiles*. Cet ensemble de doctrines métaphysiques, historiques, scientifiques, sociales, voire astronomiques (1), formait une sorte de construction de la pensée, beaucoup trop fondue d'une pièce pour être l'expression de la vérité, et pour laquelle on créait, suivant le besoin, de purs *à priori* dans des sciences uniquement d'observation. Dans ce vaste système, tous les problèmes possibles recevaient d'emblée une solution, sans l'ombre d'hé-

(1) Buchez soutenait l'hypothèse fort peu scientifique d'un déplacement de l'axe du globe terrestre pour expliquer le déluge, que la géologie admettait encore comme unique et universel.

sitation, comme dans les systèmes de Fourier et de Saint-Simon, desquels il se distinguait en beaucoup de points, mais surtout en ce que son inventeur et ses disciples entendaient demeurer exclusivement catholiques.

Quelques uns allaient plus loin. Je me rappelle avoir lu en 1850 ou 1851, de l'honnête Chevé, que je rencontrais alors quelquefois à Paris, un petit livre destiné à servir d'éléments pour une apologie du catholicisme en réponse au célèbre docteur Strauss. Après avoir appuyé la divinité de Jésus-Christ sur les preuves qu'on nomme historiques (1), il établissait avec d'énormes monceaux de citations que le catholicisme avait *inventé la solidarité universelle, la souveraineté du peuple, le suffrage universel, l'instruction gratuite, l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme, l'abolition de l'intérêt du capital, la communion* (sic) *de tous les biens moraux, intellectuels et physiques, la réhabilitation du coupable, l'émancipation de la femme et* (ce qu'il y a de plus beau) *la réhabilitation de la chair !* On voit que c'est bien le cas de répéter avec Jacotot que tout est dans tout! Chevé publia encore une bien jolie brochure, intitulée : *le Dernier Mot du socialisme, par un catholi-*

(1) Ce qui, par parenthèse, n'était pas du tout répondre aux objections de Strauss.

que, où étaient deux chapitres superbes : l'un : *le capital est une fiction;* l'autre : *le revenu du capital est le vol organisé.* Ces chimères enfantines, que la plus infime notion de la science économique aurait dissipées, étaient soutenues avec une telle verve et une telle bonne foi, qu'elles ne devaient moins faire que d'agiter quelque peu les personnes totalement ignorantes de ces questions, d'autant plus que le brave ami ne nous mâchait pas qu'on ne pouvait être en désaccord avec lui sans cesser par cela même d'être catholique. Il invoquait à ce propos l'autorité d'une fabuleuse quantité de conciles. Je prie de croire que le catholicisme des amis de Joseph n'était point si poussé que cela. Du reste, les doctrines de la *Revue nationale* et de l'*Atelier* n'avaient absolument rien de commun avec les thèses que le bouillant disciple, aujourd'hui fort pacifique rédacteur du *Journal des villes et des campagnes*, avait fait éclore de l'œuf couvé par Buchez.

Si à cette époque nous eussions connu les travaux de Bordas-Demoulin, cet utopiste si honnête, ce penseur si naïf et si profond aux convictions contagieuses, ce saint dont l'austérité était poussée à l'ascétisme, et qui un jour, n'ayant plus que quelques sous, à bout de toute espérance, paye de son dernier argent une séance au cabinet de lecture, afin de lire un livre qu'il désirait connaître, puis se traîne chez lui

pour mourir (1); si nous eussions connu ces travaux, quelle impression ils nous auraient produite, on peut l'imaginer! J'ose dire que, sans avoir lu Bordas, et sans même être aptes à comprendre la partie métaphysique de son œuvre (qui est peut-être la plus importante), nous avions des idées identiques aux siennes sur tout ce qui touche à la société et à sa rénovation par l'Eglise, sur ce qu'il appelait du titre d'un de ses ouvrages, *le Règne social du christianisme* (2).

On ne saurait demander à de si jeunes gens de juger à leur valeur des utopies qui prenaient l'âme par les plus beaux côtés; on ne pourrait davantage exiger qu'ils eussent regardé de trop près aux hérésies assez grosses que contenait l'*Atelier* à l'endroit de la science économique et de la libre concurrence. Ce qui nous séduisait dans tout cela, c'était le fonds de générosité et de désintéressement des doctrines, la soif de sacrifices, l'ardente foi religieuse; c'étaient surtout les hommes, qui, si les doctrines étaient fausses souvent, étaient bons toujours. Presque tous ceux dont nous lisions alors les écrits avec tant d'avidité sont morts; le P. Lacordaire est mort, et Ozanam et

---

(1) Ce ne fut pas pour cette fois : la visite inattendue d'un ami le sauva.

(2) Ouvrage fait en collaboration avec Huet, le collaborateur assidu de Bordas et l'ami de toute sa vie.

Feugueray et Buchez, morts en leur temps, comme ils avaient vécu à l'heure où ils pouvaient agir, et semblant vouloir justifier, par leur vie et par leur mort, la parole de Montesquieu, qu'il y a des moments dans l'histoire et des états où la vertu est nécessaire, d'autres où il faut de l'honneur, et d'autres où il n'est besoin que de silence.

XII

Au commencement de 1846, les journaux annoncèrent que M. Ingres, qui depuis longtemps s'était rétiré des expositions, allait réunir dans un lieu séparé tous ses tableaux et les soumettre au jugement du public. Joseph fut si frappé de cette circonstance, qui ne se représenterait peut-être jamais, qu'il se décida, sa santé étant rétablie, sauf qu'il était demeuré frêle et facilement languissant, à demander à son père de le laisser retourner à Paris. Il espérait un peu que les MM. Flandrin pourraient le prendre pour les aider, s'il leur survenait de grands travaux, quoiqu'ils se fussent déjà attaché pour cela Chancel et Louis Lamothe, dont j'ai parlé ailleurs.

Je voyais assez souvent un ami un peu plus âgé que nous et dans une position de fortune indépendante. Il avait l'amour des arts et un goût fort éclairé. Je lui avais fait connaître Joseph, et il aimait sa personne et son talent. Il lui commanda un tableau qui devait représenter une *Vierge* ou une *Sainte Famille*.

Il le payait généreusement eu égard à la situation de Joseph, comme débutant, et de plus il ne fixait aucune limite ni de grandeur ni de disposition, laissant ainsi l'artiste libre de toute entrave. Joseph comptait sur ce premier travail pour rendre moins lourde à son père la charge de l'entretenir à Paris, où d'ailleurs il trouverait plus aisément des modèles pour son tableau.

Ses lettres montrent combien il ne fut pas trompé dans ce qu'il avait attendu de l'exposition de M. Ingres. Les analyses critiques étaient trop peu dans son genre d'esprit, tout d'un jet, pour qu'il pût se livrer à de longues considérations ; ce qu'il dit n'est qu'un cri d'enthousiaste, mais comme il voit clair, comme il indique bien les côtés saillants de ce qu'il apprécie ! Ce qui le frappe d'abord, c'est la variété des recherches dans tous les sens ; de telle sorte qu'en les voyant réunis l'esprit se refuse à croire que ces tableaux soient sortis d'une seule main ; c'est cette inflexibilité de la conscience, ce rejet impitoyable de toute chose qui ne serait pas conçue pour le sujet, et mûrie, et achevée. Quel effort surhumain ne faut-il pas, en effet, pour se retenir d'user de cet acquit, grâce à quoi on peut reproduire sans peine les types qu'on a une fois trouvés et comme tirés du néant ! Travailler chaque fois à nouveau, sans profiter de la conquête déjà faite, est si rude ! Les plus grands maîtres eux-

mêmes n'ont pu toujours s'y résoudre. Assurément il y a dans Raphaël une telle ampleur, une telle fécondité, une telle perfection continue de beauté, qu'elles ne permettent point de lui comparer M. Ingres; mais, avec tout le respect que doit inspirer un si grand maître, j'ose dire, après Joseph, qu'il y a cependant dans ses tableaux, ceux surtout qui ont été peints sur simples croquis, comme les *Stanze*, je ne sais quel convenu dans la forme, une certaine rondeur de bras ou d'épaule, par exemple, qui, révérence gardée, est reproduite un peu à la façon d'un paraphe, et qui n'est pas le pur et humble décalque de la nature, où la même forme ne reparaît jamais deux fois exactement. Eh bien ! j'oserai dire encore que ce convenu n'existe pas en M. Ingres, et j'ajoute que cet effort d'assimilation qu'il faisait devant la nature, il le répétait devant le type moral, devant la passion ou le sentiment qu'il voulait représenter. Est-il rien de plus dissemblable, par exemple, que l'*Entrée de Charles V à Paris*, l'*Apothéose d'Homère*, et ce *Saint Symphorien* qu'on a pu si justement appeler le *Polyeucte* de la peinture? Est-il possible d'exprimer plus exactement le caractère particulier à chaque sujet et à chaque époque? C'est en cela que M. Ingres se distinguera de tous les autres maîtres et de tous les autres temps, et c'est de tous ses côtés originaux celui qui avait le plus saisi Joseph.

On trouvera peut-être singulier qu'avec son enthousiasme passionné il ne nomme dans ses lettres qu'un petit nombre des maîtres dont les chefs-d'œuvre sont au Louvre : Raphaël, Léonard, le Dominiquin, Poussin, le Lorrain ; il ne mentionne pas une fois ni le Corrége, ni les maîtres espagnols, ni le Véronèse, tous si merveilleux cependant. Il ne faut pas oublier que l'école romaine formait le cercle exclusif dans lequel les élèves de M. Ingres renfermaient leurs études. Cette école leur paraissait non pas celle qui possédait toutes les qualités, mais les plus hautes ; celle où la forme était la plus parfaite et l'expression la plus pure. Les autres écoles leur semblaient avoir donné à l'art une certaine matérialisation qui exige sans doute de l'artiste autant de talent, mais qui sollicite l'homme par des côtés moins nobles de sa nature. Que le culte de Joseph ne dut s'adresser que là où il voyait le beau dans sa généralisation la plus élevée, on le devinera si on a lu de lui une seule ligne.

Il est certains passages des lettres qu'on va lire que j'ai hésité quelque temps à reproduire. Ils roulent sur une déconvenue qui, pour être imaginaire peut-être, n'en fut pas moins amère à Joseph. Il crut avoir quelques sujets de griefs contre les MM. Flandrin, en qui il avait été accoutumé à ne trouver jamais que l'appui le plus sûr. Il m'a paru, en y réfléchissant,

que je ne devais rien modifier : tout, même l'appréciation injuste, s'il en était, devant contribuer à mieux faire connaître l'âme de mon ami. Et d'ailleurs à qui a vingt ans ne peut-on pardonner quelque excès de chaleur dans la manière de ressentir les choses ? Cet excès même prouve l'affection : on ne peut être affligé que par ceux qu'on aime. L'objet principal dont il se plaint le retrace au vif : il avait peint une esquisse pour le tableau de B..., et il la trouvait très-mauvaise. Il avait tort à la fois et raison. L'esquisse, superbe comme expression, comme lignes, malgré quelques lourdeurs, ne valait rien comme couleur ni comme effet. La scène se passait en pleine campagne, au soleil, et c'était un jour d'atelier qui l'éclairait. Les tons, tristes, mettaient, comme dans une image, toutes choses au même plan ; cela fut cause qu'il abandonna ce projet. Soit que les Flandrin craignissent de le décourager, soit qu'ils fussent moins sensibles à des défauts qui n'atteignaient que la peinture et non pas le dessin, ils lui dirent beaucoup de bien de son esquisse. Mais il était de ceux, bien rares, qui ne veulent pas de ce qui contente les amitiés ordinaires, et il entendait ne point être ménagé. Il ne put leur pardonner d'avoir manqué à ce qu'il croyait être les devoirs de la franche autorité du maître.

L'autre grief reposait, je suppose, sur quelque malentendu. Joseph avait fait d'après nature une

étude de femme nue qui avait paru si belle à l'un des Flandrin, qu'il avait prié son élève de la lui donner, à quoi Joseph consentit avec autant d'orgueil que de plaisir. Quelque temps après, M. Ingres étant dans l'atelier des Flandrin, aperçut cette étude, et, la trouvant fort belle à son tour, la demanda à Hippolyte, je crois, qui la lui donna, très-certainement sans omettre d'en indiquer l'origine. M. Ingres peignait alors le château de Dampierre pour M. le duc de Luynes, et il y représentait *l'Age d'or*, où il avait besoin d'un grand nombre de figures nues; il se servit sans plus de façon de celle de Joseph, et celui-ci apprit le fait d'un de ses camarades chargé de préparer pour M. Ingres les peintures de *l'Age d'or*. Ou M. Hippolyte ne songea pas à prévenir Joseph, ou bien il craignit de lui faire quelque peine en avouant qu'il avait donné son étude; toujours est-il qu'il ne lui dit rien de ce qui était advenu, et Joseph, autant qu'il avait été heureux que son étude fût jugée digne de figurer dans un tableau de M. Ingres, autant éprouva-t-il de froissement dans cette ardente affection que, comme élève et comme ami, il avait vouée à son maître. « Moi qui avais en lui une confiance d'amant! » dit-il quelque part. Malheureusement il ne s'ouvrit jamais aux Flandrin, et sa blessure fut plus vive et plus lente à guérir par demeurer fermée.

Aurais-je dû davantage supprimer les passages où

il est question d'un projet qui s'agita entre la famille Serret et la famille Pagnon pour le mariage du frère aîné de Charles et d'une sœur de Joseph, Mademoiselle Clarisse ? Je n'ai pas cru que parler après vingt années d'une chose aussi simple, et lorsque sont dans la tombe les deux personnes pour qui ce dessein avait été formé, pût en rien violer les convenances les plus scrupuleuses. Philippe Serret, avocat à l'Argentière, était aimé de Joseph, qui avait fait sa connaissance à Cabannes. Une facilité extrême en toutes choses, et aussi de la mobilité, du talent de parole, des connaissances variées et des tendances élevées, l'âme la plus vivement passionnée qu'on pût voir, et une chaleur d'amitié, le faisaient séduisant, surtout pour Joseph, qui le juge d'ailleurs dans ses lettres avec une finesse et un bon sens qu'on ne saurait attendre de tant de jeunesse. Les circonstances où mon ami l'avait connu devaient ajouter à cette séduction. Une jeune fille de ces campagnes où les traits sont si beaux et les cœurs si ardents, venait de mourir, que Philippe avait adorée de toute la force de son âme et avec toute la pureté qu'elle méritait. Elle demeurait à une distance considérable de Cabannes, et, durant les mois de sa maladie, il fit chaque jour à pied une sorte de voyage qui aurait semblé exiger des forces surhumaines. Il était d'une tristesse incurable. Un soir, à Cabannes, la famille étant assemblée en plein air, il lut quelques

vers très-simples qu'il avait composés, et qu'il dit d'une voix si touchante que Joseph et la famille entière pleuraient. Paul Serret m'en donna une copie; ils sont vraiment attendrissants. Peu de temps après, résolu d'être inconsolable, Philippe entra chez les Jésuites d'Avignon; mais ceux-ci, experts à discerner les hommes, et qui ne jugeaient point qu'un désespoir d'amour fût une préparation suffisante pour les ordres sacrés, lui conseillèrent, après un court noviciat, de rentrer dans le monde. Au temps dont je parle, quelques années s'étaient écoulées, et la famille de Philippe, le voyant mûri, avait songé pour lui à Mademoiselle Clarisse, qui n'habitait point avec son père, mais auprès d'une tante âgée qui l'aimait beaucoup. Le projet ne se réalisa pas, et, dans l'année qui suivit, chacun des jeunes gens se maria de son côté.

A mesure que Joseph avançait dans la vie, sa manière d'écrire se modifiait. Rien ne paraît plus, dans les lettres qu'on va lire, de la naïveté enfantine et charmante de celles adressées de Paris trois ans auparavant. Dans les nouvelles, un certain découragement perce, et quelque amertume. Pourtant il ne connut jamais cette sorte d'ennui de la vie, cet alanguissement, ce reploiement sur soi-même, mal des âmes inactives, qui a si fortement pénétré la génération qui a vécu de 1830 à 1848, et dont les traces se

retrouvent si sensibles, par exemple, dans les écrits de Maurice de Guérin. Ne pas pouvoir ce qu'on veut, Joseph l'éprouva quelquefois ; mais ne pas savoir ce qu'on veut, chose cent fois plus terrible, n'était pas de sa nature : homme de foi et d'action, non de stériles rêveries. Même aux endroits où il paraît le plus découragé, la lecture de ses lettres a quelque chose de sain et de fortifiant. Dans les années qui précédèrent sa mort, il avait pris un certain dogmatisme et peut-être quelque âpreté. On dirait, lorsqu'il écrit à son père, d'un jeune prêtre qui a charge d'âmes. Ceci tenait autant à une susceptibilité causée par un état habituel de souffrance qu'à l'énergie de ses convictions ; car les hommes à convictions fortes et absolues ont à se garder d'une tendance involontaire à la sévérité. Quiconque a l'assurance qu'il est dans la droite voie et qu'un conseil immuable le conduit, il est difficile de le dépersuader qu'on puisse être retenu loin de cette voie autrement que par des motifs peu nobles. C'est ce qui faisait un mauvais plaisant donner cette définition de la dévotion : une croyance qu'on vaut mieux qu'un autre. Certes, ce n'était pas cela de Joseph, qui était si modeste ! Et d'ailleurs comme cette légère tache, si elle existe, disparaît au milieu de tant de beautés, de tant d'amour, de tant de pureté, de tânt d'émotions que contiennent ces pages brûlantes !

Ce fut en janvier 1846 que Joseph partit pour son second voyage à Paris. Il prit la route du Bourbonnais, afin de pouvoir faire le parcours d'Orléans à Paris par le chemin de fer, ouvert depuis peu de temps.

A SON PÈRE.

Paris, dimanche 25 janvier 1846.

Mon père, je suis arrivé, grâce à Dieu, en bonne santé, hier à dix heures, à Paris, ville bruyante et ayant quelque différence d'avec Lyon. Des choses que j'ai vues en route, celle qui m'a le plus frappé a été les tours de la cathédrale d'Orléans, se perdant dans une légère vapeur, sous les dernières lueurs du soleil couchant.

Mon père, partout la nature est sublime, variée, immense, et toujours pleine de charmes. Elle laisse au cœur une idée calme, un sentiment d'amour, reflet grossier de l'impression de Dieu qui l'a faite. Il en est de la nature comme de toutes les œuvres de Dieu : l'œil qui y cherche le beau y trouvera une perfection antique et nouvelle, tout à la fois sage comme le vieillard et enjouée comme la jeunesse, et partout couverte d'une divine majesté. Et au milieu de cette nature, atome au sein des plaines immenses ou le long des files de hautes montagnes, passe, chose plus immense et

plus merveilleuse, l'homme, appelé à comprendre d'abord la nature, puis Dieu. Je ne dis pas rigoureusement, sans doute, mais enfin appelé à comprendre Dieu par la foi, par la foi qui seule nous fait agir avec vaillance. Car la foi est ici-bas au fond de tout. On aime son épouse parce qu'on a *foi* en elle, on *croit* à elle. Ce mot est beau. Mais avoir *foi* en Dieu, il n'y a que cela qui puisse ennoblir notre vie et lui donner un but.

Je suis allé à la messe à Saint-Germain des Prés. L'orgue accompagnait les chants de l'Eglise. Ce concert harmonieux dans cette belle église romane avait quelque chose d'émouvant. Je dîne chez les MM. Flandrin demain lundi. Je vais, après vous avoir écrit, aller au Louvre revoir un peu ce Poussin, et demain, s'il plaît à Dieu, visiter l'exposition de M. Ingres, qu'on dit magnifique. En deux ou trois jours j'aurai beaucoup de choses à voir.

Il fait chaud et il pleut ici.

M. Hippolyte vient de faire deux magnifiques portraits de femme : l'un, de sa femme, qui est vraiment belle...

J'ai oublié en partant de vous dire où est ma carte de l'exposition de Lyon. Si Cornier vous la demande, elle est sous le globe le plus près de la fenêtre, sur la cheminée de la chambre.

Vous souhaiterez le bonjour à Magdeleine. Vous consolerez un peu Clarisse, qui doit être désolée. Si vous voyez T... et Cornier, vous leur direz que je leur écrirai.

Mon père, sensible à tout ce que vous avez fait pour moi, je ferai mon possible afin que ce voyage, s'il plaît à Dieu, me soit utile de plusieurs manières. Priez Dieu pour moi,

sans qui je ne puis rien faire, et ne vous inquiétez pas à mon sujet.

Je vous embrasse.

Mon adresse : *Pagnon J., rue d'Anjou-Dauphine, hôtel de Navarre,* 5, *Paris.* La même que l'ancienne.

Le chemin de fer d'Orléans est organisé bien autrement que celui de Lyon (1). La marche est presque sans secousse, et l'on va très-vite.

J'ai vu à Orléans une foule de magasins à étalages brillants et beaux, comme cela se dit dans le monde. Toutes ces villes du Nord sont très-propres et bien éclairées. J'ai passé dans beaucoup de petits villages dont chacun possède quelque cathédrale, quelque église du moins, de construction gothique.

A T...

Mon cher T...,

Je suis arrivé samedi à dix heures et demie à Paris. Je trouvai Serret chez lui, et je dévorai tout ce qui lui restait de son dîner. Le lendemain matin, je fus chez les mes-

(1) Il parle du chemin de Lyon à Saint-Etienne, le seul qui aboutit alors à Lyon.

sieurs Flandrin. M. Hippolyte me montra Saint-Germain des Prés. C'est une œuvre très-belle ; je pensai à toi en voyant ça, et j'en parlai à M. Paul. — C'est égal, c'est fameux. Pour une chose pareille, je lui voterais volontiers l'Institut ; et combien en sont qui ne l'ont pas aussi bien mérité !

Eloigné, je sens bien de la peine à certaines choses dont je n'apercevais pas le bonheur. Plus de père ! plus de sœur ! Ces petites tendresses d'une sœur sont si chères ! On ne devrait, cher ami, aimer les femmes que comme autant de sœurs ; je veux dire aimer une épouse comme on aime une sœur.

Chez plusieurs et parmi ceux que je connais, il y a plutôt entraînement que mauvais vouloir. — Aussi, quoique je veuille sermonner, j'y aurai vite perdu mon autorité.

J'ai revu dimanche le Louvre et le brave Poussin. O mon ami, quel homme ! Peindre dans son esprit, aimer comme Dieu le veut, voilà ce que je voudrais faire. — Mais que de faiblesses je traîne ! Tout mon amour consiste, quand il est fort, à pleurer comme un petit enfant, et une tristesse toujours égale s'empare de moi, sitôt que je suis privé de ce qui m'appuyait. — J'espère, doux frère, frère fort dans le bien, que le bon Dieu des petits enfants, celui qui répand tant de beauté sur le visage des petites filles... O mon ami ! plus jeune et plus grand, la seule pensée de leur beauté me faisait désespérer de moi-même. Plusieurs choses ou plutôt deux choses ont usé ma vie : la beauté d'une vierge et la beauté de la nature ; et maintenant, après des chutes intérieures, et voyant le néant de tout, je voudrais ne vivre

que par le désir de la vertu. Lorsque tu diras ton office, pense quelquefois à moi, frère éloigné. — Il y a trois ans que, d'après ce qui est ordinairement, je pensais mourir; mais, dans un retour sincère, je demandai à Dieu de vivre, de vivre meilleur. — O prodige, miséricorde qui ne sera jamais assez exaltée! la prière d'un père et d'une sœur a fait d'un corps mort un être capable de vie et de quelque amour. Si je pouvais vider sur ce papier ce que je sens, tu ne serais point découragé, mais fortifié, et encore une louange sortirait, qui serait pour celui qui conserve la vertu parmi le vice, et qui a voulu nous sauver presque malgré nous. Lorsque je pense à certaines considérations, je suis sur le point de m'effrayer de l'avenir; mais si je réfléchis à l'immense bonté de Dieu, je m'étends et je dors tranquille. — La clarté du matin me confirme dans ma foi, et j'ai revu le jour, et ce jour est un de plus que Dieu m'a donné. Je t'en parle bien longuement, frère, mais ne crains point. Il est si bon que je puis bien parler de lui partout, surtout avec ceux qui le cherchent.

Lundi, j'ai vu la *Stratonice* de M. Ingres. O merveille, merveille sortie de la main d'un homme! Et à la vue de ce chef-d'œuvre, j'avançai d'un pas dans la louange. — Voici qui approche de la nature; voici vraiment un objet digne de l'admiration des enfants des hommes. — C'est la merveille de tout véritable artiste. Certainement ce jour-là le Poussin l'eût appelé maître, et bien d'autres aussi. — Mais cette Stratonice, bien digne de faire mourir d'amour tous les hommes, a quelque chose de moins que ce que j'aime: elle ne peut parler ni regarder. Le regard et la voix — har-

monie devant qui tout est forcé de fléchir — ne sont pas encore dans celle-ci. Juge d'après ce que je te dis si ce tableau est beau! Le jeune homme, Antiochus, est d'une difficulté plus grande à expliquer. Mourant, dans un dernier effort il veut éloigner avec son bras et ses mains affaiblies cette main du médecin, qui vient, en le touchant, de découvrir le secret de son cœur. Vois-tu, ce tableau est plus que merveilleux. — Voilà tout ce que je puis te dire. Il vaut six cents lieues pour le moins de marche, et si l'on t'en avait montré seulement grand comme la main, tu ne pourrais t'empêcher d'y courir. Il ne fait pas tomber à première vue à la renverse, mais plus les yeux et l'âme y pénètrent, plus l'on découvre tout ce que le peintre y a voulu exprimer. Alexandre eût trouvé ça fameusement beau. — Si je me souviens bien des poses et de l'ensemble de ce tableau, je ferai poser exactement de même, et je chercherai à le reconstruire, tellement il est d'un aspect beau et désirable. Je crois ne pouvoir te l'expliquer bien que de vive voix. Dans une prochaine lettre, je te donnerai une appréciation et la note exacte de tous les tableaux exposés (1). Il y a *la Chapelle Sixtine*, un portrait de jeune dame plus que dix fois admirable, deux autres portraits, la *Françoise de Rimini*, l'*Entrée de Charles VII*, à ce que je crois, dans Paris (2), un autre tableau d'un général je ne sais quoi d'Espagne.

---

(1) L'appréciation ne vint jamais.

(2) Il fait erreur, c'est Charles V; mais qu'importe ?

recevant l'ordre de la Toison d'Or (1), deux *Odalisques*.

Dans chacune de ces œuvres, outre que la couleur est une, chaque tableau en a une qui lui est propre. *La Chapelle Sixtine* a une couleur particulière à ce qu'elle représente, c'est-à-dire très-forte, et un peu dans la gamme des Titien. La *Stratonice* est d'une couleur infiniment claire, où l'on voit tout, où l'on distingue tous les objets, aussi bien dans l'ombre que dans la lumière, et n'ayant que les tons qui conviennent à l'époque et au climat de la Grèce, auxquels se rattache le sujet. L'*Entrée de Charles VII* est moyen âge, moyen âge naïf, avec des maisons gothiques tout à fait dans le goût du temps. La *Françoise*, moyen âge aussi, mais tout différent; c'est la civilisation et la passion italiennes. Chacun de ces tableaux est inséparable dans ses parties, c'est-à-dire que si l'on mettait un ton de l'un dans l'autre, il cesserait d'être d'accord. On reconnaît, à la coloration comme au dessin, le grec, le moyen âge, chaque siècle où se passe l'action, comme on reconnaît le gaulois (2) dans le *Saint Symphorien*. Il a fait ce qu'on n'avait jamais fait, du moins un seul homme, exprimant ainsi le caractère de chaque époque.

Un malheur m'est arrivé en route qui m'a bien peiné. — J'ai perdu la *Revue du Lyonnais* que tu m'avais donnée (3). J'en fus triste une partie du voyage.

---

(1) C'est le maréchal de Berwick recevant l'ordre de la Toison d'or des mains de Philippe V après la bataille d'Almanza.

(2) On dirait aujourd'hui le gallo-romain.

(3) Je ne me souviens plus bien de ce que contenait cette revue; quel-

Tu passeras chez nous, si tu en as le temps, et tu diras que je vais bien, que je désire seulement garder toujours la santé, et tu me mettras au courant de ce qui se passe là-bas. Ici, il fait une chaleur du mois de mai. Les marronniers des Tuileries commencent à pousser.

Ne m'oublie pas auprès de tes parents, d'Alexandre, de Beyssac (1) et de tout le tiers-ordre, et de M. B... Je vais me mettre à l'ouvrage pour lui. Je ferai, je pense, ça dans l'atelier de M. Hippolyte.

Il y a ici une corruption plus vive. — Tout a son bon et aussi son bien mauvais côté, — mais enfin il y a un bon côté. Encourage André ferme à travailler. Jusqu'à présent je n'ai fait que trotter. Paul Serret m'a demandé de tes nouvelles, et je l'ai pleinement satisfait. Une chose m'inquiète : c'est Cornier. Va le voir souvent ; tu m'écriras ce qu'il fait. Il doit maintenant avoir reçu une lettre de moi, car je lui ai écrit hier. Il doit s'ennuyer, le pauvre garçon. Oh ! je voudrais bien qu'il ne perdît pas son temps ; car bien peu font comme lui. C'est lui seul qui serait capable de soutenir la bonne école, qui s'en va en ruines. — M. Ingres l'illustre, M. Hippolyte y jette aussi une assez vive clarté ; mais après nous ne voyons pas grand'chose s'allumer.

Adieu, C... ; bon courage, travaille bien. Monte un peu ce jeune Brosse. — Qu'il soit vaillant, lui aussi, car la cause

---

que poésie, je suppose, d'un de mes frères, ce qui la rendait précieuse à Joseph.

(1) Un membre du tiers-ordre

Quinet a tout de même bien des partisans ici (1). Comme il faut peu de courage pour mal faire! L'on commence par prendre le parti le plus facile; mais, comme toujours, plus le danger est grand, plus il sera beau de garder le droit chemin.

Je t'embrasse de cœur.

Frère JOSEPH P.

Paris, vendredi soir, 30 janvier 1846.

P.-S. Dis-moi bientôt dans une lettre tout ce que tu voudras : le temps qu'il fait à Lyon, ce qui s'y passe. Tout ce qui viendra de là-bas, serait-ce même des nouvelles de la rue Mercière, je serais bien aise de l'avoir. Amitiés à Alexandre. Qu'il m'écrive un petit mot avec toi. Parle-moi enfin de tout. Tu vois les journaux, tu sais mieux que moi les nouvelles de Paris; car moi, ici, j'ignore tout complètement. J'ai rencontré les porteurs du journal *l'Epoque* (2); ils ont

---

(1) MM. Quinet et Michelet venaient à ce moment de publier un livre très-hostile au catholicisme, intitulé : *Du Prêtre, de la Femme et de la Famille.*

(2) On avait fondé à Paris, sous ce nom, un journal du reste tout à fait méprisé, qui tomba bientôt. Entre autres moyens, pour stimuler l'attention publique, le directeur, par un procédé de charlatan, avait inventé d'affubler les porteurs d'un costume assez ridicule. Au bas de la

des habits gris, des culottes courtes et de grands chapeaux à claque. C'est superbe. — Véritables *carottiers* du carnaval (1). Ci-dessous.

A SON PÈRE.

Paris, mardi soir, 3 février 1846.

Papa, je désire bien de vos nouvelles. Ce que je n'ai pas fait encore, je le ferai maintenant : je vous remercierai. Ce soir, je pensais plus particulièrement à votre sollicitude pour moi. Je vois qu'il n'y a qu'un père qui puisse en avoir de semblable, vous sacrifiant sans relâche à ce qui pourrait m'amener quelque bien. — Me voici sur la route souvent trompeuse du talent et de la renommée. Avoir du talent, voilà pour le moment mon but.

---

lettre de Joseph est dessinée à la plume une file de porteurs, tous penchés en avant et faisant d'immenses enjambées.

(1) *Carottier* veut dire ici qui vend des carottes. Un déguisement favori pour le mardi-gras était alors à Lyon celui de jardinier, que, suivant une tradition, on représentait en un costume XVIIIe siècle, culottes courtes, veste ou frac jaune, gilet immense, tricorne, perruque de filasse, et un sac de toile qui était censé contenir des carottes jaunes, quand l'homme n'en tenait pas à la main.

M. Serret père vous portera cette lettre. Il nous aime et vous aime beaucoup. Exposez-lui sans crainte, sans détour, l'affaire de... Réunissez toutes les pièces que vous avez ou que vous pourrez avoir. Lui, ancien et habile dans toutes ces choses, intéressé par l'attachement qu'il nous porte, nous sera d'un grand secours. Souvent je gémis dans le silence de ces misérables tracasseries qui empoisonnent notre vie. Une seule chose pouvait sauver ceux dont je parle : de la franchise; puisqu'il n'en a pas été ainsi, il s'agit maintenant d'être énergique; entendez-le bien, et ne rions pas. Il faut débrouiller tout *et sortir de là.* Ayez confiance, confiance en Dieu, qui souvent nous suscite des amis, des étrangers pour nous sauver. M. Serret et toute sa famille m'ont tant aimé, qu'il est bien juste de lui montrer quelque confiance.

Mon père, je vous remercie bien de m'avoir laissé venir à Paris, surtout en ce moment. J'y suis trop bien, travaillant entre M. Hippolyte et M. Paul. Dans les intervalles, je suis assez heureux au milieu d'une famille aussi douce que celle de M. et Madame Hippolyte et leur petit. Ils sont d'un cœur! et charmants. Le petit nous amuse par sa naïveté et ses gestes enfantins, et il nous montre comment il faut modeler et dessiner une si jeune nature.

Ce que j'ai vu de M. Ingres est une merveille douce à l'âme et qui grandit le cœur. Pour une chose pareille, il n'est pas un seul artiste à Lyon, pour peu qu'il eût du cœur et des moyens, qui ne dût accourir, afin de s'éclairer et admirer où a pu aller l'art, l'intelligence dont Dieu a doné un homme que nous connaissons et qui est parmi nous. Oh! si j'étais écrivain ou seulement tout petit poète, je sai-

sirais ma plus grosse voix pour crier et chanter la louange. J'ai senti ces beautés, — il me suffit, — précieux gage pour l'avenir. Je tiens à le conserver en moi, ce sentiment. Au moins pourrai-je dire un jour : J'ai été le seul qui, de Lyon, ville assez peuplée, ait pris la route pour voir ce qui était digne de la vue et de l'estime de toute une nation. — Demandez plutôt à M. Serret ce qu'il en pense ! — O école de Lyon, et même de Paris, combien vous êtes plongées dans la boue, dans l'ordure ! — Priez aussi pour moi, papa. Un jour, si le talent m'est donné, je tournerai ce savoir à quelque chose de mieux qu'à amasser du lard et du vin pour manger et boire durant le reste de mes jours. Mon Dieu, aidez-moi ! Peut-être quelque homme éprouvera-t-il une belle pensée en me voyant, Je dis : moi, en parlant de mes œuvres futures, car ce qui est M. Ingres, c'est sa peinture ; ce qui est le P. Lacordaire, c'est sa parole, immense et forte parce qu'elle est soutenue par Dieu, sans lequel toute renommée humaine n'est qu'un vain bruit.

Si mes deux petits tableaux ne sont pas retirés de l'exposition, retirez-les, ou priez Cornier de le faire. Vous me les enverriez par la diligence, à l'adresse de MM. Flandrin, rue de l'Abbaye Saint-Germain.

Si en ce moment-ci vous pouviez, sans que cela vous gênât en rien, y joindre une cravate de soie noire, sans dessin de couleur, et me la faire ourler, je la recevrais avec plaisir, car je suis appelé, ou je le serai, à voir de grands artistes. — Il faut bien en effet que j'aie de quoi la nouer ; or les bouts de la mienne sont en lambeaux.

Mon père, je reviens encore à cette affaire. Ne balancez

pas ; entre plusieurs moyens, prenez même le plus rude. Confiez-vous à M. Serret ; jusqu'ici vous n'avez entendu que des voix intéressées. — Faites ceci, mon père, si je suis véritablement votre fils. Je fais tout et vous dis tout, pour que, plus tard, vous ayez au moins un moment de trêve, et que vous ne vous engagiez pas dans des voies plus obscures, au bout desquelles est l'abîme, et qui seraient l'occasion de continuelles inquiétudes pour vous et vos enfants, qui vous aiment de cœur.

P.-S. Mille bons souhaits de santé ; le bonjour à tous nos amis. Vous me direz que je vous parle un peu librement dans cette lettre, mais lisez-la dans l'esprit qu'elle a été faite, et vous verrez qu'elle est amie et soumise, tout en osant élever la voix pour votre bien et le nôtre.

A T...

Ce mercredi des Cendres, 25 février 1846.

Mon bien cher C...,

Mon ami, je ne réponds guère à tant d'affection. Pauvre frère, que je prends envie de pleurer, à présent que je songe à mes imperfections ! — J'aurais bien besoin ici d'un ami tel

que toi. — Je n'ai point de voix qui puisse prendre le véritable langage d'un frère. Les uns, dans des positions plus élevées que moi, ne peuvent devenir mes amis à tout dire (1). Tu sais le frère, l'unique que j'avais à Paris? Il m'aime beaucoup, il y a toujours cette ancienne intimité ; mais ce que je lui disais alors serait quelquefois gênant pour sa manière, qui s'est élargie. Celui qui, chez ces messieurs, pourrait avoir le plus de rapport avec ma position, n'est pas du tout ce que j'entends, n'ayant qu'à me reprocher de croire aux histoires qu'ont forgées les dominicains, agents de l'inquisition, etc. Reprocher, s'entend ; — il est charmant sous tous les rapports. Seulement tu comprends bien pourquoi je suis moins à mon aise avec lui qu'avec toi. Ta lettre m'a bien fortifié, et si tu savais combien j'ai peu fait dans ce mois-ci, tu serais désolé, et moi je le suis aussi ; mais je demande à Dieu qu'il me soutienne particulièrement. Car pauvre petit frère que la Providence a envoyé pour me soutenir, tu es plus jeune, mais plus fort dans la vertu ; tu surmontes tout, tout aussi passionné que tout autre. Moi aussi, depuis que je me suis remis à vouloir bien faire, il m'a fallu lutter étrangement. Heureusement Dieu m'a soutenu, et ce visage, que tu trouvais digne de se tourner vers toi, souvent a pâli dans l'appréhension de différentes choses. Mais je crois que je les surmonterai. — Vaincre la paresse et prendre la véritable force, je n'aspire à rien autre.

Alexandre m'a écrit ; remercie-le bien pour moi. Il n'est

---

(1) *Ami à tout dire* : que ce mot exprime bien sa manière de sentir !

pas une créature si minime qu'il croit. Il aura aussi sa part au banquet des enfants élus. Ce mot d'enfant me frappe; enfant moi-même, je comprends la poésie et la vérité de la scène charmante de l'Evangile. Aussi, cher ami, M. Ingres est grand, mais en même temps il est aussi naïf que l'enfant. Si tu savais combien il est plus grand encore sous d'autres rapports que celui de peintre, tu serais dans l'admiration. Lorsque je te reverrai, je pense bien t'en raconter. Ce serait trop long dans la lettre, et cela n'aurait pas la véritable expression de la chose. Toujours est-il que plus je vais, plus je sens la nécessité d'être pauvre en esprit. — Les petits enfants voient tout rien qu'avec les yeux, et cela n'empêche pas qu'il revient à leur cœur une impression très-colorée. Ils ne sentent des choses que le parfum.

A l'âge où vont s'ouvrir toutes les idées, il se passe, à ce que je crois, dans le cœur, quelque chose de merveilleux, et ce mal, et ce trouble, et cette pureté, et cette béatitude qui les précèdent, si bien décrits dans *Paul et Virginie*. — Tu le sais, doux frère, c'est le moment, selon moi et selon d'autres, le plus éloquent de la vie. Alors il faut au jeune homme cette vierge qu'il aime, ou des conseils propres à faire tout surmonter. Mais le plus souvent, à cet âge-là, on fréquenterait plutôt de petites canailles. Je suis bien fou, je fais ce que je ne dois pas; puis je tourne quelquefois mes regards en arrière; j'y sens encore cette impression qui m'enivrait si doucement à quatorze ans. Ces larmes que me faisait verser une tendre amertume semblent me donner le désir de retourner à ce temps. Mais le jour d'hier n'est plus; celui de demain sera un jour d'épreuves

et de labeur. Dieu l'a voulu. Il nous voulait bons et sages, pleins de confiance en lui comme les enfants. — C..., tous les jours je vois des visages où sont écrites bien des choses. Quelques uns de ces visages sont même réprouvés des hommes ; mais, malgré tous ces travestissements du monde et cette teinte obscure qu'y met le vice, il y a encore quelque chose de si beau, que bien des fois sur mon chemin je m'arrête d'admiration. Quel artiste que Dieu! Sérieusement, que de millions de louanges nous lui devons ! Il fit l'homme, et une belle chose après l'homme, il y mit l'amour, — chose incompréhensible et qui devait se tourner vers lui. Mais il n'en a pas été ainsi ; l'âme a voulu toucher, pénétrer cette mystérieuse beauté, et elle a souillé et perdu cet amour. — Et encore, nouveau et plus étonnant prodige! Dieu remet de l'amour et de la simplicité dans ceux qui avaient tout étouffé. Oh ! si je pouvais peindre comme je le veux! Que de douces figures d'anges tu verrais, ou plutôt de petites filles regardant bénignement tout ce qu'elles voient. — Cette douce ignorance qui me les fait tant aimer !...—Oh ! béni mille fois soyez-vous, Seigneur !— Je voudrais t'écrire bien longuement, mais l'heure me presse.

Ce dimanche gras, jour du bœuf gras et de tant de choses au gras, je me promenais, voulant fuir la foule, et toujours fuyant la multitude, je m'y enfonçais de plus en plus. —Mais je n'y perdais pas tout ; je regardais bien des vanités, et je voyais plus que jamais de belles choses. Si tu étais quelquefois avec moi à Paris, tu crierais souvent d'admiration. Après avoir vu mainte et mainte belle chose, je vis une jeune fille vendant des fleurs. O toi, la plus belle, tu se-

ras, et peut-être l'es-tu déjà, vendue ! Si j'eusse osé, cher ami, je l'aurais emmenée pour en faire mon amie. Tu entends dans quel sens ? — Pour être sûr qu'elle ne se perde point. Ou plutôt j'aurais voulu la voir chantant d'une pieuse voix le *Salve Regina* dans les longues galeries du cloître, gardant cette fleur d'amour qui là s'épanouit toute la vie. Mon âme eût été complètement heureuse, Ce que je te dis n'est point d'un cœur dans l'illusion, mais de celui plutôt qui est humilié ; car je le suis vraiment, mon ami. Où êtes-vous, rives que j'aimais ? Où est la terre que je foulais, contemplant une chose qui a été aussi vite enlevée que les brumes des fleuves qui s'élèvent et partent aux premiers rayons du soleil ? A l'aurore de ma jeunesse, sa robe de vierge m'éblouissait par sa blancheur, et comme je venais de baisser les yeux, elle s'est enfuie, afin que mon regard ne la vît pas avec douleur s'éloigner et se perdre. — C'est une figure maladroite, mon ami, — mais que te dirai-je ? Ce je ne sais quoi qui semble envelopper la jeune vierge est remonté au ciel ; cette pureté indicible s'en va aussitôt que la femme a été serrée un peu fortement par la main d'un homme. Jeunes gens, quel respect devriez-vous donner à ce qui est si beau !

Rappelle-moi au souvenir des frères du tiers-ordre, que j'aime beaucoup. — Je veux en devenir un fier partisan, car cette manière de vivre donne plus de vie et nous fait aimer davantage. Dis à Alexandre que la stupeur, le dégoût de cette vie sont le partage des esprits qui jugent véritablement ; car ici on ne peut complètement aimer, c'est-à-dire se purifier. L'amour élève tout ; aussi, cher Alexandre, ce grand cœur qui te fait désirer une meilleure vie, il faut

qu'il s'ouvre, qu'il fasse partager à bon nombre d'âmes un bien si doux. Ta mission, et, je crois le sentir, la mienne aussi, est d'être missionnaire, disciple du Christ. Nous aurons la souffrance, mais en retour le pain des anges pour toujours. Oh ! si je savais le latin, je partirais avec ceux qui se joindraient à moi pour chanter sur quelque rive éloignée les hymnes de la patrie, et faire saluer par le sauvage Jésus enfant, Jésus mort, Jésus, la pureté des vierges, merveille ébouriffante (1) de beauté !

Je voudrais t'envoyer la notice que tu m'as demandée, mais je me sens incapable de la faire (2). Je t'enverrai le livret de l'exposition de M. Ingres, et, en regard du titre de chaque tableau, mon opinion. C'est là tout ce que je puis faire. Pardonne, cher ami, je suis bien confus, mais pardonne-le-moi ; je retournerai et je t'écrirai bien souvent, je mettrai plusieurs jours à chaque lettre, et, en serrant, je pourrai te raconter bien des choses, surtout si je vois le P. Lacordaire. Je veux le voir, je veux qu'il me soutienne un peu. Je n'en continuerai pas moins avec amour la peinture, car c'est encore pour moi le moyen le plus éloquent que je puisse employer. Et dites quelque chose, à la première réunion du tiers-ordre, pour que je puisse avancer dans un art si difficile et qui a tant besoin d'être relevé. J'ai presque

---

(1) J'ai laissé ce mot d'atelier, qui est ici l'expression d'un sentiment si sincère que le goût n'est pas trop blessé. Ce mélange, ce pittoresque peint d'ailleurs Joseph et son oubli de toute prétention.

(2) Je l'avais prié de faire, pour le publier dans une revue de Lyon, un travail sur l'exposition de M. Ingres.

arrêté le plan de ma madone, qui pourra avoir une certaine tournure, si je peux m'en tirer.

Va voir Cornier. Dis-lui qu'il persévère bien, que tout n'est pas perdu (1), mais qu'il ne s'endorme pas, et il pourra faire bien mieux qu'un grand nombre des peintres célèbres de Paris ; c'est mon idée. Dis-lui aussi qu'il m'écrive. A André, à Lacuria, mille bonnes choses.

Frère JOSEPH P.

A SON PÈRE.

Jeudi 19 mars 1846.

Mon père,

Je vous cause peut-être de l'ennui. Je ne vous ai rien dit depuis quelque temps, mais croyez que je ne veux pas être mauvais fils. Je dors, mais au fond du cœur veille toujours votre présence ; heureux de pouvoir, malgré cette grande distance, vous dire sur ce papier un petit bonjour, consolation sublime qu'envient bien des prisonniers et des exilés

---

(1) Il n'y avait que peu de temps que le tableau de Cornier avait été refusé à l'exposition de la Société des Amis des Arts.

qui ne peuvent ni communiquer avec leur pays, ni envoyer à leurs vieux amis un soupir qui soit une offrande à leur désirée patrie. Telle cette pauvre Pologne, qui semble faite pour être écrasée (1). Pauvres jeunes filles, vous irez donner à regret votre premier baiser à un Russe hérétique. Le bon Jésus n'est plus là pour bénir l'union que vous aviez rêvée à votre entrée dans la jeunesse, union de sentiments harmonieux. On vous a vendues, on vous a traînées captives, et votre oreille, au foyer russe, semble encore entendre ce doux parler polonais auquel il vous est enjoint de renoncer. O mon Dieu, ô mon Dieu, donnez-moi l'éloquence! Tout marbre que je suis, il reste encore assez pour cela de ce sang chaud qui me fait pleurer en pensant à vous! Mon père, les desseins de la Providence sont immenses. Qui voudrait, qui se chargerait de les sonder? Dieu seul sait s'il refera de la Pologne une patrie. Il sait le jour, s'il doit venir comme je l'espère, où il tirera une vengeance éclatante des supplices infligés à une nation qu'il aimait.

Certains mettent la religion à la remorque de tel ou tel gouvernement : — les uns au service de la république ; — les autres ne l'invoquent que pour blasphémer celle-ci ; — moi je mets la religion indépendante des idées politiques, et, à la rigueur, indépendante sous tous les rapports, car elle est la seule sauvegarde de toutes les nations. — Aujourd'hui, tout étant matériellement tel qu'il est, si la foi existait, le catholicisme se serait ébranlé, une coalition se serait soudain faite

---

(1) On sait qu'en 1846 il éclata une insurrection polonaise.

d'elle-même, et cette foi véritable, si humble, si repentante d'ordinaire, vous la verriez enflammant d'audace le cœur de l'Europe chrétienne; vous entendriez sa voix dominant tous les bruits et criant : « Roi menteur, qui te sacres toi-même pontife, restitue-nous ce peuple ; il est à nous, il a mangé de notre pain, il a bu le même sang de l'agneau ! » et toutes les forces de la Russie seraient brisées comme une paille! — Mais aujourd'hui vous n'êtes plus catholiques; vous êtes les gallicans, les ultramontains, catholiques à cocardes, catholiques accommodés au commerce, aux spéculations douteuses ! Voilà ce qu'enfante notre plate modération et notre civilisation basée sur le sésame, et sur la valeur positive, réelle et véritablement véritable de la betterave! Une nation qui va s'occuper du sucre, tandis qu'elle aurait à accomplir un acte loyal, et d'une grande valeur pour notre sûreté ! Car, sachez-le, l'ours sortira un jour de ses steppes et se ruera parmi ce nombreux et lâche troupeau, et il aura bientôt fait bonne part de cette chair molle et que n'ont point fortifiée la sobriété, le travail et la chasteté.

Vous connaissez mieux que moi ce qui se passe, car ici, pas plus qu'à Lyon, je ne lis les journaux.

J'ai reçu, je ne sais par qui, un pot de confitures d'abricots d'une vaste contenance. Je l'ai presque fini; je vous en remercie bien.

Je retardais de jour en jour de vous écrire, pensant toujours voir arriver cet ami dont vous m'aviez parlé. — Il pleut ici depuis avant-hier; les arbres ont des feuilles, la végétation est très-avancée, et le temps, qui se refroidit, donne des inquiétudes.

Je vais à l'Ecole des Beaux-Arts, où je concours ; mais je ne suis pas en force. J'avais perdu l'habitude de faire rapidement, de sorte que je ne suis pas sûr de pouvoir finir. — Je sais que les affaires ne vont pas très-bien à Lyon. Ici, à Paris, l'on n'est pas même très-satisfait. Pourtant je vous demanderai, si vous le pouvez, avant le mois prochain, de m'envoyer quelque chose en espèces, car le 1er avril, comme le premier de chaque mois, le restaurateur donne la carte, et, après avoir payé, il ne me restera exactement rien. Je voudrais ne pas avoir de ces demandes-là à vous faire ; la seule pensée m'en rend triste.

Je ne sais pas grand'chose de la maison ; je n'en reçois jamais d'assez longues nouvelles. — J'ai su l'accident du chemin de fer (1).

Ce que vous m'avez dit de C... (2), je n'en savais rien. M. Serret est assez prudent pour s'adresser premièrement aux parents. Il s'était seulement informé auprès de moi des choses qui l'intéressaient.

---

(1) C'est un accident terrible dont Lyon a gardé le souvenir. Il eut lieu un dimanche soir, 1er mars 1846, dans la plaine d'Ivours, à peu de distance du tunnel de Pierre-Bénite. La locomotive qui entraînait le convoi de Saint-Etienne n'ayant pu fonctionner à Vernaison, on demanda du secours à Lyon et à Givors. La locomotive de Givors, arrivée la première, remorqua le train, qui rencontra la locomotive venant de Lyon, lancée à toute vapeur. Quand la nouvelle se répandit parmi la foule qui remplissait les promenades, ce fut une véritable consternation. On compta huit tués et quatorze blessés grièvement.

(2) Clarisse, sa sœur. Il est question ici des premières ouvertures faites pour son mariage avec Philippe Serret.

J'ai entendu le P. de Ravignan dimanche passé, mais je préfère singulièrement le P. Lacordaire.

P.-S. Je voudrais qu'il se rencontrât plus souvent des occasions de me faire parvenir de vos lettres ; elles me réjouissent et m'encouragent. Plus tard je vous parlerai de ce que je ne dirai pas sur le papier : la personnalité partout; la franchise presque nulle part. Mais tout ça ne regarde que moi personnellement. Confiant en la miséricorde divine, j'espère tout d'elle ; elle sera mon plus doux, mon plus franc, mon meilleur soutien ; elle vous conserve pour moi.

Je trouve que la moralité a dégénéré même depuis trois ans. Oh! combien d'idées stupides, on peut le dire, torturent l'esprit de bien des gens! Je suis à me demander s'il ne vaudrait pas mieux être pâtre obscur. Le dernier des enfants, à l'aide de son bon sens, écraserait les deux tiers et demi de cette jeunesse insensée, au milieu de laquelle rien n'est plus facile que de s'abrutir.—Je sais que vous priez pour mes progrès en tout genre; je vous en remercie. Parlez-moi un peu de Magdeleine. La pauvre fille! elle n'aurait pas osé espérer de me voir vivre encore à cet âge-là. Le bon Dieu m'a donné encore quelques années, et si je comprends comme je lui dois tous les jours doublement la vie, doublement je dois le remercier; mais je suis fort en peu de choses, et encore moins en véritable vertu.

A tout le monde mon souvenir, surtout à M. Janmot; je l'estime, car j'ai peu vu d'hommes comme lui. On n'estime les gens à leur valeur que lorsqu'on en voit beaucoup qui

leur sont inférieurs. Bien des amitiés à ceux que j'ai oubliés. Je vous écrirai autant que je le pourrai, et pour les choses secrètes je garderai le secret. — Il nous manquera toujours quelque chose dans notre famille : c'est cet abandon qui n'est pas fort chez nous. Nous n'osons nous parler; aussi il arrive que je vous parle plus volontiers longtemps en lettres (1); mais tout, mon père, viendra dès que j'aurai fait de véritables progrès dans le bien.

A T...

Paris, mardi soir, 31 mars 1846

Mon cher C...,

Je partage tout ce que tu me dis, et ton parler est édifiant. — Louange la plus grande que je puisse te donner. — Te décourager n'est pas de toi. Vouloir être dirigé, je le conçois, et pourtant ce n'est pas tout. Ici, je suis dirigé, et je vais moins bien que lorsque je ne l'étais pas; mais j'espère

(1) Sa timidité le portrait en effet à s'ouvrir plus volontiers par lettres que par paroles, même avec son père, même avec ses plus intimes amis

encore. La Vierge pour B... n'est pas encore au jour. J'ai fait poser le modèle toute une semaine, et je suis si mécontent de ce que j'ai fait, que je ne m'en servirai pas. Tu lui diras : « Monsieur B..., mon ami a bien lieu de se désoler ; il voudrait vous peindre une Vierge dont la vue pût être douce à votre cœur comme celle de votre jeune épouse (1), et il se consume en stériles efforts. Il pleure d'être homme, homme sans génie ; il ne lui reste plus que du sentiment, seule et dernière chose qui puisse donner quelque charme à sa peinture. »

O mon C... ! si tu me voyais ! Je n'ai pas encore chanté mon chant de mort, mais en ce moment mon âme est bien malade, elle a besoin de se retremper. Ces fêtes de Pâques me remettront bien, je l'espère, avec le Seigneur Jésus, et alors je pourrai avoir une force nouvelle. Le P. Lacordaire n'est pas à Paris, mais dès qu'il y sera, je l'irai voir de temps en temps ; car il me faut une âme forte. Je vis ici très-isolé.

Si j'étais ce que je devrais être, véritablement ton frère, je te crierais : O C... ! loue le Seigneur, car il me fait voir triste cette vie ! Pour l'autre seule nous devons vivre. — Chanterons-nous ensemble le dernier cantique ?...

Je suis allé dimanche à Saint-Denis avec Madame ta tante, qui est très-excellente. Elle t'aime beaucoup. Elle m'a trouvé assez bourru ; mais tu lui diras qu'il ne faut pas qu'elle s'en étonne, car je suis habituellement comme cela. Nous avons

(1) Notre ami venait de se marier, et j'en avais fait part à Joseph.

vu cette dernière demeure des rois, et je crois qu'il est effrayant d'être roi. — Où est saint Louis ? — Et en ce moment, où il faudrait une croisade comme celle où il succomba, une nation de trente millions d'hommes trouve à peine deux cent mille francs pour la Pologne. Dérision ! C'est deux cent mille Français qu'il faudrait. — Malheur, trois fois malheur à une nation ainsi égoïste ! — Mais peut-être Dieu réserve-t-il pour plus tard de ranimer un grand feu, le foyer de la patrie, de ces cendres aujourd'hui éteintes. Dieu le veuille ! — A tout ceci je m'incline et je baisse la tête, car je sens que moi aussi j'ai une croisade à faire, croisade contre moi-même, croisade amère et difficile.

Je donnerai la Vierge pour le mois de mai, s'il est possible. Au moins notre ami pourra la regarder pendant le mois qui lui est consacré. — Salut, Reine des anges ! — Crois-tu qu'il soit si facile de peindre la Reine des anges ? — Je réfléchis : écris-moi le plus fortement possible.

N'oublie ni Brosse ni Alexandre. — Alexandre, je l'aime beaucoup. — Qu'il suive sa destinée, aimant Dieu et ayant du courage. Il aura de son amour la certitude, la vérité, la vie. — La vie ! Beaucoup marchent qui ne vivent pas : un pas devant un autre, mais pas un acte de vie véritable. — Et pourtant les hommes les plus immenses dorment dans la poussière ; j'y dormirai aussi. Pauvre et chétive petite vie, s'il n'y avait rien après toi, où en serions-nous ?

Cependant je le sais, mon ami, la vie, même ici-bas, a des moments si enivrants !... Je le sais, un certain parfum dans l'air m'attirait sur des traces bien-aimées. Ces traces me sont restées au cœur ; elles y sont profondément gravées.

— Souvent elle a prié; je prierai aussi, je pleurerai aussi, j'avouerai aussi. — Le cloître, après ça, rien que le cloître, ou la vie dans son esprit! — Ces lèvres de vierge ont dit : « Père, pardonnez-nous nos offenses. » Disant : nous, elle parlait aussi de moi, et moi je parlerai d'elle et de toi, car je dirai aussi : nous ; nous avec Alexandre, nous avec tous ceux que j'aime. Que notre union soit un lien de poésie : que ce soit le commencement du cantique de l'autre vie!

Mme T., ta tante, a vu les Raphaël avec moi, le plafond de M. Ingres. — Oh! si C... eût été là! — Va voir Cornier et encourage-le toujours. M. Hippolyte a montré ses peintures de Saint-Germain aux artistes; son œuvre excite dans tous une vive sensation.

Je t'envoie pour la loterie, s'il en est temps encore, un méchant petit dessin (1). S'il est trop tard, tu le garderas. Je t'envoie aussi un petit portrait (2), croquis fait en toute hâte et qui a juste ce qu'il faut pour un ami indulgent.

M. Servan (3) est ici. L'exposition de cette année est encore un magasin de galettes.

Je t'embrasse, te souhaitant toutes sortes de succès et de bénédictions. — Ton frère.

---

(1) C'était pour la loterie de Saint-Vincent de Paul. J'étais dévoré du désir de garder ce dessin et de remplacer le lot. Après bien des hésitations, la conscience eut le dessus, et je remplis ma commission, non sans regret. J'en fus récompensé; je pris un billet, un seul, et gagnai précisément le dessin que j'avais remis de la part de Joseph.

(2) C'est le portrait dont la photographie est en tête de ce volume.

(3) Paysagiste lyonnais fort estimé.

Crible ta tante de questions : elle te dira ce qu'elle a vu. Je m'informerai de quelque chose relativement à l'architecture, qu'on va aussi diplomatiser (1), ce qui te forcerait à venir travailler un certain temps à Paris. Je te remercie de ta vie de saint François (2) ; c'est une chose à laquelle je pensais depuis longtemps. J'en lis presque tous les jours.

L'atelier de Lehmann se ferme cette semaine. Si Cornier était à Paris, ce serait fameux. Il n'y a pas plus d'entrain que dans un pays de morts. La jeunesse y est généralement peu poétique. Ceux qui paraissent le plus l'être sont fascinés, obscurcis par l'étiquette ; leur douceur est un effet de la bonne éducation, mais peu ont les franches qualités de la nature. Ils n'ont pas vu les Alpes au matin ; ils n'ont pas senti siffler le vent sur les rochers. Ils connaissent tout par description et en parlent de même.

Quelque mauvaise que soit ma veine d'à présent, je poursuivrai toujours, et, s'il plaît à Dieu, quand j'aurai dessiné la figure, j'irai devant cette belle nature qui en dit tant. La nature silencieuse en apprend plus que les académies, où l'on rit, fume et conte des sornettes. Je t'embrasse, mon ami ; bien des choses à tes bons parents, à M. Lacuria, quand tu le verras. Embrasse bien André pour moi.

---

(1) Le verbe *diplomatiser* doit s'entendre ici d'astreindre à un diplôme. Il fut très-sérieusement question à cette époque, même, je crois, dans les conseils du gouvernement, d'obliger ceux qui voudraient exercer la profession d'architecte à se munir d'un diplôme, délivré à la suite d'examens publics, analogues, par exemple, aux examens pour les médecins.

(2) La vie de saint François d'Assise, que je lui avais envoyée.

A SON PÈRE.

Mon père,

Je vous écris rarement, et je devrais vous écrire souvent. Votre tendresse doit être affectée de cette lenteur apparente. N'en doutez pas : je n'ai pas changé, si ce n'est que je sens mieux combien je dois vous aimer. Hélas ! accablé de peines, vous m'envoyez le dur produit de votre travail. Ce que j'ai à faire est immense ; la tâche est longue et difficile. Faible comme une femme, il est même très-douteux que j'atteigne les hauteurs de l'art. Il faut bien que, lorsque les génies supérieurs ne s'y mettent pas, les inférieurs s'efforcent de les remplacer. Mais l'esprit construit, et souvent le corps n'exécute pas. Voilà le mal.

J'ai en ce moment une impression qui m'est salutaire. J'ai reconnu, et je suis certain maintenant que c'est lui, depuis que je l'ai entendu appeler X..., que le fils de M. X..., le liquoriste, est ici. Je l'ai déjà vu plusieurs fois. Je crois qu'il pense que je ne le connais pas, et moi je pense que nous nous sommes bien reconnus tous deux ; toutefois nous gardons l'incognito. Il mange au même restaurant que moi. Ses pauvres parents, il n'y songe peut-être pas ! Ne plus reconnaître son père, ne plus entendre et ne plus désirer parler de lui !

Vous m'écrirez dès que vous en aurez le temps. On ne sait pas encore au juste, il est pourtant presque certain que

M. Hippolyte Flandrin aura à peindre une église de Nîmes. Il m'a demandé si je voudrais accepter de l'aider. Je lui ai dit que oui. Vous me direz votre avis là-dessus. Je serais au moins assuré à cette époque de gagner ma vie.

D'ici là je trouverai bien quelque chose, car ce ne serait que l'année prochaine que nous travaillerions. Il sera occupé jusqu'à ce moment au chœur de Saint-Germain des Prés. Je suis assez bien avec M. Hippolyte; je pense qu'il me donnera quelque chose à faire, j'en suis presque certain. — Encore un ou deux mois de patience. Je pourrais m'étendre bien longuement sur tout ce que je voudrais vous dire, mais cela se résume à ceci : Je vous remercie, mon père; un peu de patience. Ce qui m'est le plus dur, c'est de ne pouvoir de temps en temps faire un saut à Lyon, vous voir, voir ma sœur et Magdeleine, et toutes les personnes qui me sont chères. Oh ! que n'y a-t-il que douze lieues !

Toutes les personnes notables de Paris sont venues voir Saint-Germain, et par cela même je les connais un peu maintenant. MM. de Montalembert, Sauzet, plusieurs autres pairs de France et députés, les savants, les gens de pouvoir et les gens de haute considération pour leurs moyens ou leurs talents; tous ont été émerveillés. Voilà un succès !... En tout cela je vois peu souvent le bonheur, si ce n'est de faire de belles choses qui portent à glorifier Dieu ; car plusieurs ont éprouvé de la piété, d'autres ont pleuré devant ce grand travail, qui nous montre Jésus nous sauvant par une suite de douleurs et d'ignominies. Mon père, vous verriez ça avec plaisir. Ce M. Flandrin a une destinée importante dans l'avenir des arts en France. Mais nous, nous allons bien dou-

cement. Dieu donne la force, et, dans cette œuvre où j'aiderai M. Hippolyte, je commencerai cette destinée que je me suis proposée : non la richesse, mais la résignation. Qu'il serait beau, après avoir orné une partie des églises de France, de s'endormir en quelque village ignoré, dans la paix du cœur, dans l'union avec Dieu ! Je vous embrasse, tendre père. Croyez que j'ai des entrailles ; je sens, je sens aussi ce que vous sentez. Que Dieu vous conserve et me conserve pour votre joie! Embrassez ma sœur. Ma sœur vous aime beaucoup, mais elle est timide.

Cornier est à Lyon. Croyez, mon père, croyez-le, il y en a peu qui soient trempés comme lui ; on le verrait s'il faisait ce qu'il peut faire. Je lui écrirai aussi, car il faut qu'un jour, nous tous, religieux et peintres, nous fassions le tour de la chrétienté. Qu'il en soit ainsi ! Mon Dieu, aidez-nous ! Je n'y vois plus. Ne dites rien des peintures de Nîmes ; je peindrai ferme d'ici là. Je me porte bien ; je travaille depuis quinze jours de six heures du matin à la nuit. Je travaille debout, et je vais très-bien. M. Rondelet vous le dira.

Mardi 27 ou 28 avril 1846.

Ecrivez-moi longuement sur Lyon, et si la tante Olympe va mieux.

A T...

Mon cher T...,

Ta lettre m'a causé un bien grand plaisir, mais à ce sentiment se joignait le regret de n'avoir pas vu Braquet (1). Il paraîtrait qu'il ne s'est presque pas arrêté à Paris, de sorte qu'il est parti pour Brest sans que je l'aie vu, le pauvre frère! Il me dit sur l'enveloppe de ta lettre qu'il part à quatre heures, et ce n'est qu'à cette heure-là que je l'ai reçue. Chacun de nous va sur un chemin différent : qui sait où nous nous rencontrerons? Ce que tu m'as dit de Marthoud (2) m'a étonné d'abord, et ensuite je trouvai ça très-raisonnable et digne d'admiration. Voilà des hommes ! ils n'ont pas pâli à la vue de la souffrance. Tout leur est bon et doux, et d'autant meilleur que Dieu en est la fin.

Je suis mieux établi maintenant ; je travaille avec un peu plus de suite. Je travaille à Saint-Germain des Prés. Je copie *le Portement de croix* de M. Hippolyte. S'il est possible maintenant, j'entreprendrai du travail qui exige une suite d'efforts. Peindre quinze ou seize personnages, c'est

---

(1) Membre de notre tiers-ordre. Il était alors soldat d'infanterie de marine.

(2) Le membre du tiers-ordre qui venait de se faire trappiste.

superbe. Les progrès ne se sont pas encore montrés. J'ai, cher frère, bien, mais bien du chemin à faire. Il faut que je vienne à bout de faire un homme (1) ; car si je fais le paysage ou autre chose, je ne serais pas flatté d'y mettre des semblants estropiés de la nature, si belle, si solide, se portant si bien, et dont l'allure, de loin, déjà nous saisit. C'est le style, le style, la forme, voilà le difficile. Le reste n'est rien. Dans l'art il y a l'art. Où il manque, avec la plus belle pensée au fond, on ne fait que des choses ridicules. Tels ceux qui ne savent prendre des siècles naïfs, non pas la naïveté, mais rien que des choses auxquelles les artistes de ce temps ne songeaient pas. Pourquoi faire des jambes comme eux ? Ils les faisaient involontairement et non par goût. — Car de tout temps celui qui sentait aimait à exprimer une belle pensée par une belle créature. La première et seule peinture religieuse monumentale en France a été faite par M. Hippolyte. — J'espère que l'on comptera celle-là. Ses vertus sont toutes des jeunes filles fortes, belles, sévères ; elles ont la force et la beauté, et quoique ayant de la chair sur les os, elles n'en sont pas moins immatérielles, parce qu'elles expriment et excitent, je le dirai, à la pureté. — Ah ! si tu voyais ça à présent !

J'ai bien des choses au cœur, et je puis te dire que ces temps, ces jours-ci, lorsque je rentrais en moi-même, en voyant ces arbres des Tuileries couverts de feuilles nou-

---

(1) Dans le sens de peindre un homme.

velles, les marronniers avec leurs panaches de fleurs blanches, et ces mille oiseaux qui y chantent la fraîcheur embaumée du matin, j'étais remis à neuf. Tout ce que je voyais, je ne l'avais jamais vu à Paris. Vois-tu, c'est un des plus beaux pays en ce sens que, dans une si grande population, la partie qui se promène n'est pas courbée par le travail. On y voit tout ce que l'âme a pu rêver de plus beau en jeunes filles. Les fleurs, ces petites, les oiseaux et le ciel, voilà qui est vraiment beau. Ce bon Dieu qui a mis sur tout ça et dans toutes ces choses tant de grandeur, de poésie, au fond tant d'amour, oh! que je voudrais n'être pas aussi indigne de lui ! Si je pouvais peindre, doux frère ! mais personne ne peint, et lorsqu'on obtient quelque résultat, le cœur s'est sali dans les ateliers, où le dégoût vient chez tous ceux qui n'ont pas étouffé l'amour.

Je me reposerai encore à l'ombre de quelque arbre à Lyon avec toi. J'espère revoir les Alpes, de Sainte-Foy. Il me semble encore trembler devant ces grandes merveilles de la nature, immensité que je dominais. Je voyais la montagne où s'abritait un couvent (1). Je voyais à peu près la place où une jeune âme allait silencieuse, semblant prête à écouter un soupir pur et jeune comme elle..! Le bruit du vent dans ces longues files d'arbres si tristes qui poussent au bord des eaux et de longues tiges et de longs murmures ! Ces ra-

(1) La montagne où se trouve le couvent de Chalay. Il décrit la vue qu'on a de Sainte-Foy, d'où on aperçoit en effet très-bien le *Bec de l'Echaillon* et les montagnes de Voreppe, et d'où l'on peut aussi facilement reconnaître la position de Saint-Uze.

res oiseaux d'automne fuyant et se posant à quelques pas d'elle, puis fuyant de nouveau!... Comment pouvaient-ils fuir ? — Moi aussi je veux fuir, car ce qui est beau de la sorte, mon frère, on ne le supporte pas. Dieu seul nous juge, et il sait si j'étais sincère; et je crois fermement que je serais venu à bout de tout, si je ne lui eusse jamais désobéi. Je le bénirai en quelque lieu de la terre que ce soit, car en tout pays il m'a soutenu. Je voudrais soulever quelque chose qui me (*illisible*) je dis presque: je voudrais l'entendre (1); mais jadis je m'évanouissais et une sueur froide mouillait tous mes membres à la vue de quelque chose de moins beau. — Pauvre ami, le papier est toujours trop petit... Quelle feuille il faudrait pour y mettre tout ce que je désire pour elle (2) de bonheur en l'autre vie, ce que je désire et espère de Cornier pour l'art ! Et Alexandre, être très-harmonieux, tu ne m'en as pas parlé, et j'ai pensé bien des choses. Dis-lui qu'il persévère, qu'il prie toujours et pour ses amis. Vois Cornier; dis-lui que je l'aime d'une amitié de frère; que la suite le lui apprendra; — qu'il travaille, car je mets bien des choses en lui; qu'il est le seul espoir que j'aie, car ceux que j'ai trouvés pourront très-bien faire, je ne le conteste pas, mais c'est cette grandeur de pensée, de caractère, de forme, propre à régénérer l'art, qu'il faut défendre énergiquement, non par la parole, mais par les œuvres. O Cornier, m'entends-tu ?

---

(1) C'est de Dieu qu'il parle.

(2) Il est inutile d'expliquer à qui se rapporte ce *elle*.

Tous ces jours-ci j'ai fort peu de temps. J'avais ébauché la Vierge de B... ; je l'ai effacée. Il est difficile de faire la moindre des choses, pauvre petit ! mais à la fin de ce mois je ne ferai que ça. Bien des choses à tes parents, à Brosse, à Ducreux, au tiers-ordre surtout, et à la prochaine fois parle-moi d'Alexandre.

Je reprends ma lettre. — Je voudrais te dire bien des choses. Oh ! vois-tu, si je pouvais m'ouvrir parfois ! Ces jours-ci j'ai senti et j'ai aimé comme aux jours de douze ans. Repasse en ta mémoire, au soleil couchant ou même au moment d'après, considère cet ensemble d'idées lumineuses, cette innocence des enfants, cette tendresse de l'épouse et de la mère, cette beauté qui fait défaillir de la jeune fille ! — Oh ! qu'elles sont belles lorsqu'elles sortent de la messe ! qu'elles ont l'air encore toutes tremblantes (1) et roses un peu au front d'avoir reçu le bon Dieu ! Elles s'en vont, et il me semble que les murailles même et le terrain qu'elles foulent doivent être émus !

C'est cette vertu qu'il me serait doux de pratiquer. O ami, frère, doux frère ! ce maudit mal se présente partout ; partout il ne me fait voir que des choses horribles (2) ! Ma

---

(1) Une faute de grammaire, mais qu'importe ! L'émotion domine tout.

(2) Qu'on songe qu'il avait vingt-deux ans et ces ardentes passions de ceux pour qui le terme de la vie est fixé ! Ce sont ces passions qui le font si grand et si beau ; sans elles, il pourrait encore être un saint, mais il serait moins homme, et combien il serait moins touchant !

tête s'en va quelquefois, et je pense à Marthoud, à Alexandre. J'écrirais à Alexandre, mais que pourrais-je lui dire ? Ce que je te dis à toi, il peut se l'appliquer.

Je suis bien égoïste ; toujours je parle de moi : quelle stupidité !

M. de Montalembert est venu voir les peintures de M. Hippolyte. Il les a trouvées admirables; il a paru enchanté ; il a beaucoup admiré ce que nous y admirons. Je l'ai reconnu tout de suite (1).

Je suis allé à l'assemblée générale de Saint-Vincent de Paul ; on était très-nombreux. Lyon est décidément bien en arrière d'autres villes, dont la population est au plus d'un quart de celle de Lyon, et où le nombre des membres actifs est plus que doublé. Hélas ! hélas ! — Il y a ici beaucoup d'entrain et de camaraderie. Le jour de Pâques, l'immense église de Notre-Dame ne suffisait pas à toute cette multitude qui a fait la pâque. — Je t'embrasse. Adieu. Ecris-moi toujours. — M. Hippolyte comprend excessivement tout ce dont nous parlons. Il a lu Blanc Saint-Bonnet ; il trouve cela admirable. Il voudrait bien le connaître. Adieu. Le bonjour à tous les amis et frères. N'oublie personne, Beyssac, etc. Le P. Lacordaire est à Chalay.

Mardi 28 avril 1846.

---

(1) Joseph l'avait vu à son passage à Lyon, où on lui fit une sorte de réception, à la suite de ses discours sur la liberté d'enseignement.

A SON PÈRE.

Mon père,

J'ai reçu votre lettre du 14 mai, qui me disait que de là au 20 courant vous m'écririez. Je n'ai point reçu de lettre, et j'ai pensé qu'il y avait eu quelque retard qui vous en avait empêché. Jusqu'ici vos lettres me sont parvenues très-régulièrement. Depuis quelques jours, je conjecturais beaucoup de choses sur ce que vous ne m'écriviez pas ; mais j'ai retrouvé dans vos paroles cette même amitié.

Il y a aujourd'hui grande revue en l'honneur d'Ibrahim (1).

J'ai gardé tout ce que vous m'avez dit de Clarisse. La pauvre petite, elle ne sait donc pas que là aussi est un surcroît de peines et de soucis ? Quelle responsabilité (2) !

Je vois des choses merveilleuses ici. J'ai vu hier soir, aux Tuileries, tout ce que la peinture peut rêver de plus beau (3). La nature nous écrase puissamment. Quelle beauté ! Mais ce n'est pas là tout ; il faudrait la rendre, et pour cela qu'est-ce que l'homme ? Les arts sont peu compris. — Peu s'y ap-

---

(1) Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali, vice-roi d'Egypte, alors fort à la mode en France.

(2) J'ignore à quel projet il fait allusion.

(3) Une jeune fille rencontrée au jardin des Tuileries.

pliquent, et la plupart, dans la mauvaise voie, perdent les autres par l'exemple. Si je reçois de Dieu de vivre, avec un peu de bonne volonté et du temps, je pourrai venir à un plus vrai résultat. Vraiment, de nos jours, il n'y a que M. Ingres, génie immense et solitaire, qui ait su soulever le voile du beau; mais, hélas ! les enfants comme nous ont les mains faibles; ils auraient besoin d'un bras fort, et ce bras leur est refusé.

Cette vie est un lieu d'amertume, et tout me porte à croire que mon séjour y sera court ; et une seule chose me soutient : une conduite sévère et le calme que donne l'observance des commandements de Dieu. Sitôt que je ternis cette clarté qui me guide, ma vie est empoisonnée. En dehors de cela, je ne trouve que cruels déboires là même où j'attendais mon secours.

Votre lettre m'a fait grand plaisir, j'en pleurais de joie. Cette tendresse d'un père et cette prévoyance m'émerveillaient; mais rassurez-vous, j'en suis venu à vivre simplement, très-content de ce que vous pouvez me donner. Certaines privations sont très-profitables.

Ma sœur, oh ! elle ne sait pas, elle ignore, et bien des choses doivent lui paraître désirables, où elle ne trouverait que déception. Notre vie est pour souffrir. Savoir souffrir, c'est là tout savoir. Aimer, aimer, voilà tout ce qu'il nous faut, et aimer et souffrir c'est souvent la même chose.

Mon père, vous savez que je vous aime. Que les peines et les déceptions que je vous laisse entrevoir ne vous chagrinent pas. Aimez bien, soutenez ce qui est de votre sang. — Quoi qu'il arrive, je me confie en Dieu. — Vase infirme,

vase fragile, je louerai le potier qui m'a fait, et c'est par là seulement que l'œuvre peut être digne de l'ouvrier.

Je me suis informé pour Delorme auprès de plusieurs sculpteurs. Il faudra que je sache au juste ce qu'il a de ressources pour vivre ici. Alors j'aurai bientôt fait de voir M. Foyatier (1). Mais une chose terrible, c'est qu'il ne sera pas là entre de fameuses mains. Je crois comme lui qu'en se tenant bien à son affaire, il aurait aussi bon compte d'être à Paris qu'à Lyon ; cela ne lui coûterait guère plus, et il aurait infiniment plus de ressources pour son art.

Je pense que ma tante est à merveille. Ici il fait chaud, il fait un temps superbe. Je vous parlerais encore longtemps, mais j'ai faim ; il est près de midi, et je n'ai eu le temps de prendre qu'un petit pain. — Peut-être votre lettre croisera celle-ci. Alors je vous écrirai tout à mon aise.

La lettre arrivera bien à propos, car depuis quelques jours je suis à sec, et je dors paisible, ne redoutant aucun voleur.

Paris, lundi 25 mai 1846.

---

(1) Auteur du *Spartacus*, statue qui eut jadis beaucoup de succès ; du même pays que Delorme.

A SON PÈRE.

Samedi 30 mai 1846.

Mon père,

J'ai reçu votre lettre avec empressement. Je ne sais si vous aviez reçu celle que je vous ai écrite. J'ignorais que vous fussiez fatigué (1); j'en suis vraiment désolé. Aujourd'hui samedi, je suis allé chercher l'argent de votre mandat. Je voudrais pouvoir vous dire que j'ai gagné quelque chose par mon travail, mais jusqu'à présent, hélas!... encore rien. J'ai vécu modestement, sans nullement me priver du nécessaire. Je me nourris convenablement; je me porte très-bien depuis quelque temps, mieux qu'à Lyon. De tout cela, je serais un peu rassuré si je faisais des progrès, mais il faut un peu de temps et de courage. Je suis cependant résolu à bien faire. Il faut que je sorte du puits dans lequel je suis enfoncé. — Que rien de ce que je vais vous dire ne sorte de la lettre qui le contient, mais je crois que mes maîtres en sont à redouter d'avoir des élèves forts; car si un élève s'abat, l'autorité du maître, comme l'éperon de l'écuyer, doit aider à le relever. Or, je vois qu'il n'en est pas ainsi. J'ai

---

(1) Joseph est bon Lyonnais : il emploie le mot *fatigué* dans le sens de *malade*.

même lieu de croire qu'on a évité de me faire rencontrer avec M. Ingres ; mais je serai persévérant et ne m'en irai pas sans avoir son avis sur ce qu'il me convient de faire. J'espère être corrigé par lui la semaine prochaine, à l'Ecole des Beaux-Arts (1). Ce que j'aurais dû faire, c'était de l'aller trouver en arrivant avec mes paysages. C'eût été un peu délicat, parce qu'il semble plus naturel de m'adresser à mes maîtres ; mais qu'importe? — Enfin, le moment venu, je tenterai la dernière épreuve et saurai au juste le fonds que je peux faire sur autrui, car rien de plus aisé pour ceux dont je parle que de m'introduire auprès de M. Ingres ; et cela c'est peut-être mon avenir. Une année ou deux des conseils de ce grand homme pourrait me rendre capable de le disputer à n'importe quel artiste de mon pays, tandis que, livré à moi-même, il me faudra plus de temps et d'efforts ; mais il faudra bien que j'y vienne, plus tôt ou plus tard. J'y compte du moins ; j'ajoute, il est vrai, l'aide de Dieu : sans lui la sueur ne produit ni le gain ni le talent.

En parlant tout à l'heure de la crainte que peut inspirer un élève, ce n'est pas de moi, mais de Cornier que je parlais ; Cornier qu'on ne me voit pas admirer avec beaucoup de sympathie (2). Croyez-le, mon père, soit la circonstance

---

(1) On a vu, dans les lettres de 1845, que Joseph s'était présente alors vainement aux concours de l'Ecole des Beaux-Arts. Il recommença en 1846 et réussit d'emblée. Il y attachait si peu d'importance qu'il ne dit pas même un mot de son succès dans ses lettres.

(2) Il est inutile de dire que ceci était sans doute une illusion de Joseph. Quel que pût être le talent de Cornier, il n'était pas à ce moment pour

que les MM. Flandrin n'ont pas monté d'atelier, soit Cornier peu favorisé de ses parents, ou encore Cornier ne faisant pas assez d'efforts, il se peut qu'il n'arrive pas (1) ; mais qu'il arrive ou non, il était, parmi ceux que j'ai connus, le seul qui pût devenir grand peintre. — Priez Dieu pour moi et pour lui, car son succès serait un grand succès pour nous. Du reste, je lui écrirai.

Pardonnez-moi si, entraîné par ce qui m'émeut le plus en ce moment, je me suis laissé écarter de ce dont je devais parler. Vous me demandez ma pensée sur Philippe (2). Je crois que c'est un jeune homme charmant, ayant ce que les jeunes gens n'ont pas ou n'ont plus aujourd'hui : cette poésie religieuse du cœur (3) qui fait qu'on aime une femme par ce seul motif qu'elle est vierge et qu'on la reçoit de Dieu pour toujours l'aimer.

N'étant plus étudiant, ayant pensé longtemps, il me sem-

---

faire ombrage à M. Flandrin, si celui-ci eût été d'ailleurs capable de ce sentiment.

(1) Je crois que la dernière raison était la vraie. Ce dont Cornier était incapable, ce n'était pas d'un grand effort, mais d'une suite d'efforts, et il est probable que, s'il eût vécu, ses qualités si riches seraient demeurées improductives. Le grand enthousiasme que Joseph avait conçu, et à juste raison, ne l'empêchait pas de juger sainement où était le danger pour Cornier.

(2) J'ai dit ailleurs que Philippe Serret avait demandé en mariage Mademoiselle Clarisse.

(3) Poésie religieuse du cœur ! Que cela exprime bien ce qui est dans l'âme de la jeunesse, et ce qui était surtout, je m'imagine, dans l'âme de la jeunesse d'alors !

ble évident que le mariage sera pour lui un acte sérieux. Je ne pourrais d'ailleurs me l'expliquer autrement. Enfin, moi, intérieurement j'ai pensé souvent à voir ma sœur mariée à quelqu'un qui eût du cœur, de la sagesse, premiers biens à souhaiter. — Car il serait horrible de reposer entre les bras d'un homme qui ne vous considèrerait que comme un être propre à faire des enfants. — Ainsi, sous ce rapport, je ne pourrais que vous affermir dans ce projet.

A présent (ce que je dis sans rien affirmer) peut-être Serret serait-il de ceux qui sont généreux et bons, un peu jusqu'à la faiblesse. Cela n'est-il pas un défaut quelquefois pour arriver à une prompte fortune? — Mais encore je m'arrêterais peu à cette considération. Le point à vider pour moi est là : sera-t-elle obligée d'aller au loin? y aurait-il quelque moyen d'être plutôt près que loin les uns des autres? Sondez ma tante à ce sujet, et, bien entendu, interrogez Clarisse. — Il est bien évident que le principal est que rien ne se fasse contre le sentiment de l'un ou de l'autre des futurs époux.

Pendant les deux mois que j'ai vécu avec Philippe, j'ai trouvé en lui un doux et excellent ami. Je pense qu'il ne serait pas autrement pour ma sœur.

Je résume : c'est un jeune homme à grande barbe noire, un grand front, l'air spirituel, très-doux, ayant du cœur; peut-être un peu insouciant (chose naturelle à la jeunesse, mais qui cesse lorsque le besoin s'en fait sentir).

Pour tout le reste, arrangements à prendre, etc., ne me demandez pas mon avis; ce n'est plus mon affaire. Mais allez toujours froidement et ne faites rien qu'avec certitude.

Considérez, sans trop vouloir prévoir cependant, car alors on ne prévoit rien. Pour moi, je suis singulièrement agité : je voudrais voir aboutir ce projet ; je voudrais que cela ne modifiât pas l'affection de ma tante pour ma sœur, et je voudrais aussi ne pas dire : Faites cela plutôt que quelque chose de mieux.

Serret était là il y a un moment. Il ne se doute pas que je traite une question qui le touche de près. Il me fait parler sur Clarisse comme pour savoir bien qui elle est. Nous nous informons tous deux à qui mieux mieux, sans prononcer le fin mot.

A T...

Mon cher T...,

Je te remercie infiniment de l'attention que tu prends de t'intéresser à nous, surtout à Cornier. Moi, je suis indigne d'être peintre ; il y a de ma part trop de lâcheté. J'aurais souvent besoin de toi pour me remonter, car je suis faible, et de plus je ne trouve ici aucun appui.

Tu sais comme, à mon arrivée à Paris, j'étais décidé à travailler. Cette envie ne me manque pas ; mais une chose à laquelle je ne me serais pas attendu, c'est que l'abattement me viendrait de ceux sur qui je comptais le plus. — Garde cela pour toi. — « Vous avez fait en paysage tout ce que vous pouvez faire, me dit-on un jour ; vous verrez que dans quelque temps vous ne ferez pas aussi bien. » — Me décourager ainsi, moi qui avais en lui une confiance d'amant! — Aussi cette blessure m'est restée au cœur; elle empoisonne tout ce qui peut me venir d'eux. — Oh! je le crois, mon ami, le bon Dieu que je veux aimer, — car je ne l'ai pas assez aimé, — voit combien est pauvre ce triste cœur. Il lit tout ce qui s'y passe. Bien des futilités et des absurdités l'ont occupé et l'occupent encore. Mais, ô mon Dieu, aidez-moi, aidez-moi, et j'irai à vous!

Au fait, mes derniers paysages valaient bien les premiers. J'en suis venu à bout parce que Dieu m'a soutenu. Pourquoi, lui m'aidant encore, n'arriverai-je pas à plus de perfection? Je veux secouer le souvenir de cette parole lâche, que je ferai mentir, je l'espère. — Après tout, il a peut-être dit cela sans mauvaises intentions (1). Je me suis ravisé. J'aspire à M. Ingres, et j'ose espérer. — Je t'embrasse, te

(1) Ce n'est pas « peut-être, » mais « certainement, » qu'aurait dû dire Joseph ; je suis persuadé que M. Hippolyte n'avait d'autre but que de le servir, en le détournant du paysage comme d'une branche inférieure de l'art, pour le pousser à un emploi plus vaste de ses facultés dans la peinture d'histoire.

remerciant pour tous les bons encouragements que tu me donnes.

La Vierge de M. B... n'est pas avancée, et elle m'a déjà pris du temps. Mais je t'en enverrai un calque, et tu le lui porteras. Si tu voyais que ce projet le satisfît et que les circonstances fussent favorables, tu lui demanderais à compte une cinquantaine de francs, que tu m'enverrais par la poste, et qui m'aideraient bien en ce moment ; et tu t'informerais aussi à notre Magdeleine de la santé de mon père, afin que je sache bien à quoi m'en tenir, car c'est ce qui me reste de plus précieux au monde. Lui pauvre, souffrant, je ne voudrais pas me mettre dans le cas de le gêner trop en quoi que ce fût. Répète-moi bien ce que Magdeleine t'aura dit, et tu insisteras pour qu'elle te dise bien toute la vérité, sans crainte.

Tu ferais entendre à M. B... que, malgré tout mon bon vouloir, je suis obligé de retarder l'achèvement de son travail, quoique cela soit contre mes intérêts ; car ce temps-ci est très-précieux, et j'ai le plus grand besoin de faire quelques progrès. A la première assemblée du tiers-ordre, priez pour moi, afin que je devienne digne d'être parmi vous. Le bonjour à Cornier ; supplie-le, force-le à te donner un bout de lettre pour moi. Tout ça va te faire perdre un temps immense ; mais lorsque nous nous reverrons, nous nous dédommagerons de ces petites misères.

Adieu, cher C... ; j'aime toujours ce qui est beau et saint, et j'en suis souvent plus éloigné que lorsque je l'aimais moins.

Je crois que M. Hippolyte serait flatté d'avoir Ainay à

peindre ; mais, précisément à cause de cela, je ne suppose pas qu'il recommandât Cornier et moi pour le faire à sa place (1). Je suppose même que s'il ne pouvait s'en charger, ce ne serait pas Cornier qui serait préféré. — Oh ! si Cornier voulait se réveiller ! Le pauvre ami, s'il sentait combien je désire qu'il arrive ! J'en serais si fier, et de ce qu'il pût dire ce qu'il nous faudra tous dire un jour : « Je travaille à la louange de Dieu ! »

Dis à M. et Mme Lacuria que j'ai appris avec bonheur leur union (2). C'est une si belle chose, l'union de deux personnes qui s'aiment !

Adieu. Si tu vois mon père, dis-lui que je me porte bien et qu'il m'écrive. Ses lettres sont celles qui me donnent le plus de courage.

Paris, 6 juin.

Serret t'envoie mille amitiés, encore qu'il ne te connaisse pas personnellement.

---

(1) Il venait d'être question, pour la première fois, de faire peindre une partie de l'eglise d'Ainay, et le nom de M. Hippolyte Flandrin avait été prononcé. Comme celui-ci avait en ce moment des commandes bien plus importantes, j'avais demandé à Joseph si son maître ne pourrait agir pour lui et Cornier, comme M. Ingres avait plusieurs fois agi pour ses elèves en les faisant désigner à sa place.

(2) M. Lacuria venait d'épouser Mademoiselle Therèse Schatt, artiste distinguée et elève de M. Janmot.

A SON PÈRE.

J'ai attendu le dernier moment pour vous souhaiter cette fête, anniversaire cher à tous vos enfants, puisqu'il leur fournit l'occasion de vous dire qu'ils vous aiment. Il est vrai que la parole n'est rien et que l'on peut tout dire, même ce qui n'est pas. Mais ce qui est, non en paroles, mais en réalité, c'est votre amour pour nous. Et qu'ai-je donc dont je ne doive vous remercier?

J'attendais une lettre de vous, et celle-ci lui aurait servi de réponse ; mais je suppose que les projets à l'égard de ma sœur ne peuvent aboutir aussi promptement, et que vous attendez une solution pour m'écrire.

Je vous souhaiterai seulement la santé et la paix de Dieu, car il n'est que lui qui la donne. Que votre fils et vos filles soient toujours ce qu'ils doivent être, vous aimant en craignant Dieu. On s'agite, on se donne du labeur, et souvent pour néant; et si l'on parvient à quelque talent, c'est quelquefois pour y porter des petitesses vulgaires.

Ici, seul, je poursuis ce talent que j'envie. Dure tâche! et différentes circonstances me montrent que les obstacles que me réserve l'avenir seront plus grands encore, et qu'ils ne viendront pas seulement de ma faiblesse. Au moment où j'écris, des choses que j'ai faites servent à faire d'autres

choses plus sublimes, et celui qui emploie mon œuvre ignore mon nom (1). Je n'en veux à personne, et ceci d'ailleurs n'a d'importance que pour les autres, et ne peut rien augmenter ni diminuer de ce que je sais, si je sais quelque chose.

Je crois que l'affaire de Nîmes de M. Hippolyte est tombée dans l'eau ; on ne m'en parle plus (2).

Je vous embrasse et vous remercie toujours. Pour ma sœur, je ne puis que vous répéter : Agissez pour le mieux. Vous êtes le meilleur juge du bonheur de vos enfants ; n'écoutez que votre inspiration, et non les conseils de personnes qui n'ont pas vos idées. Pour votre paix, pour celle de vos enfants, plût à Dieu qu'une entière communauté de sentiments eût toujours existé avec Saint-Uze ! Vous n'auriez pas eu le cœur si souvent contristé. Mais puisque cela n'est pas, ne voyez que par vos yeux.

Je ne vous envoie pas de fleurs, mais dites-moi ce que vous désirez de moi, afin que, par cette conformité, je puisse vous satisfaire.

M. Ingres est très-content de Serret ; moi j'aurais besoin de travailler encore, car pendant longtemps je n'ai pas

---

(1) Allusion au fait dont j'ai parlé, page 287.

(2) Il est probable que les rapports un peu tendus qui existaient alors entre Joseph et les Flandrin furent cause que ceux-ci ne lui reparlèrent pas de ce projet, auquel la santé de Joseph aurait d'ailleurs bientôt fait obstacle.

bougé; mais je crois que ce que j'ai vu et appris me sera très-profitable.

Mon souvenir à Magdeleine, qui souvent à dîner doit vous demander tout ce que nous faisons. Adieu, papa.

Paris, 24 juin 1846.

Il a fait très-chaud ici ces jours passés. Depuis deux jours il pleut.

Je me suis occupé de Delorme. Je ne suis pas allé chez M. Foyatier. Je voudrais le placer chez un maître meilleur; car de là dépend beaucoup le succès d'un élève, et à Paris on compte plusieurs maîtres vraiment artistes. Je vois que presque partout il lui faudrait encore assez d'argent pour commencer; car ici comme ailleurs, lorsqu'on n'a besoin de rien, tout le monde est à votre service.

A T...

Mon cher ami,

Ta lettre m'a fait l'effet, plus que toutes les autres, d'un baume délicieux propre à tous mes maux d'esprit; elle sera

une barrière à mes éternelles incertitudes. Je crois comme toi, et je n'ai jamais cessé de le croire, qu'on n'est pas tenu irrévocablement de descendre après ses vingt ans. Et ici je parle du sentiment et non de la science, qui est comme nulle à cet âge. Cette chute chez plusieurs s'explique facilement ; car souvent à peine la première jeunesse est-elle passée, qu'on laisse tout ce qui nourrissait le cœur et y entretenait cette si ineffable poésie. On se met à vivre comme les gens du monde ; on s'occupe de renommée, et l'art et les pensées généreuses sont délaissés, sacrifiant tout à la réussite, *à se donner, à se faire une position;* comme si on se donnait ou on se faisait quelque chose ! Hélas ! langage humain, langage de misérable vanité ! Qu'importe ! malgré mon peu de succès de cette année (que je m'explique bien clairement), j'espère et j'ai foi en ce que je dois faire.

Les calques pour M. B... étaient en route depuis longtemps à ta dernière lettre. Je pense qu'ils sont arrivés. Une occasion s'est présentée brusquement de les faire partir, de sorte qu'ils n'ont rien de ce que j'y voulais mettre. Je les ai donc donnés tels qu'ils étaient commencés, c'est-à-dire maigres et le dessin comme formé d'un trait de mince fil de fer. Mais quoi ! tout sera bien retourné et changé avant la fin, car il faut chercher longtemps et exécuter vite (1).

M. B... m'a grandement fait honneur, je puis le dire. Seulement je m'afflige surtout de ce que, depuis quelque

---

(1) Je ne crois pas que mot plus profond et plus juste ait jamais été dit en matière de peinture.

temps, je ne trouve que des gens qui ont une trop grande estime de moi, une opinion outrée sur ce que je ferai et vais faire, et pourtant jamais je ne leur ai donné un pareil démenti. Mais encore un peu de temps, et bien des choses, je l'espère, auront leur véritable signification. Ces trois années où je suis resté à Lyon, en les considérant d'après ce qui est arrivé aux autres (1), m'ont été très-salutaires ; et j'y retournerai prendre des forces physiques et religieuses, car ici le corps, et souvent le cœur, s'affaiblissent. — O mon doux ami ! la vie de saint François que tu m'as donnée, je l'ai lue et relue — sans l'avoir suivie d'un bout à l'autre — mais j'ai ouvert souvent le livre au hasard, et cette suite de faits d'amour me paraissait descendre du ciel, tellement ces actes-là sont purs et loin de ce qui m'entoure. Cet amour de la nature, je n'oserais jamais dire que je l'ai eu comme notre cher saint ; mais, plus jeune, je pleurais pendant des demi-journées, contemplant une suite de collines couvertes de bruyères, dont le Rhône et de hautes montagnes d'un gris bleuâtre faisaient le fond. Non loin de là, du côté où la colline me dérobait la vue, une âme passionnément aimée menait une vie silencieuse et calme, pleine de la sérénité qui paraissait sur son doux et terrible visage. Ces émotions, déplacées, puisque souvent en ce moment la créature l'emportait sur le Créateur, ces émotions n'étaient pourtant pas entièrement coupables, car je priais, et cette prière brûlait ; mes paroles se consumaient avant d'arriver

---

(1) Ses camarades.

jusqu'aux lèvres ; ce n'étaient plus que des soupirs et des sanglots. Mon Dieu! je veux me résigner ; je le sais, vous ordonnez bien toutes choses !

Je devrais te parler avec plus de raison. J'oublie que tu es plus jeune que moi. — Crois-le, mon ami : tu as tout le bonheur. Tu touches à la sagesse sans presque avoir touché au vice. — Sorti du vice, j'y suis souvent replongé, et c'est toujours de Dieu, de Dieu seul que j'attends cette grande lessive de mon âme ! Loue Dieu, mon ami ; je le loue, je sens le besoin de l'aimer, et la privation de ses faveurs m'est insupportable.

Vois un peu Cornier et dis-moi ce qu'il fait, s'il a toujours l'atelier, s'il le garde encore quelque temps. J'ai vainement attendu qu'il m'écrivît, mais je lui écrirai peut-être aussitôt après cette lettre. Tu pourras lui dire que je n'ai pas changé, que je désire ardemment revenir auprès de lui pour beaucoup de choses que je lui expliquerai lorsque je le verrai. Alexandre, je ne l'oublie pas. Je voudrais aussi lui écrire, mais que pourrais-je lui dire d'assez beau ? Tous les jours il prie Dieu, il en reçoit des bénédictions, souffrant un peu comme tous ceux qui désirent le beau et le bien ; mais qu'il soit toujours courageux, sa part ne sera pas la plus mauvaise. Il n'y a point au service de Jésus-Christ Notre-Seigneur de ces déceptions qui se trouvent partout, et la foudre épouvante moins entre les bras de Dieu que couché et reposant mollement dans les bras d'une femme. — Il n'y a de la force que là où elle réside. — J'espère que voilà qui est passablement raisonné ! — Pauvre Alexandre ! quel drôle de corps que ce Pagnon ! quelle

feuille que tous les vents agitent ! — Je vous embrasse tous, toi, Alexandre, Cornier et tout le tiers-ordre. Mon ami, si tu as le temps, va voir quelquefois mon père. Un fils ou un ami de son fils, cela n'est pas si éloigné. — Bien des choses à ton père, ta mère, ton autre frère, MM. Lacuria et Janmot, si tu les vois.

Courage ! Je suis, en attendant le jour du retour, s'il plaît à Dieu, toujours ton ami et frère.

Les lignes suivantes sont ajoutées au crayon sur le revers de la lettre :

Mon bon ami, que je te voudrais, surtout le dimanche ! Oh ! tu sentirais vraiment quelque chose de nouveau à l'aspect de ces Poussin, vieux avant leur temps. Deux ou trois paysages sont empreints de ce poétique quelque peu sauvage et profondément mélancolique de l'automne. Des nuages sont dans le ciel ; un vent triste et solitaire y a passé, et la nature est de nouveau plongée dans son repos. Oh ! que c'est admirable ! Il m'est doux de savoir que les plus grands poètes en fait de paysage ont été des Français, et aujourd'hui un Français d'un talent merveilleux, Ingres, a retrouvé l'éloquence des anciens jours pour enseigner la beauté de la nature ; car tous les grands hommes, Phidias, Raphaël, n'ont été grands que pour avoir senti, aimé, rendu cette nature. Je t'assure qu'on est vraiment heureux à la vue de certains paysages du Lorrain : poésie plus douce, qui ne vous laisse place à désirer rien de mieux ; car en Poussin la dose de sentiment est si forte que devant

lui il faut presque pleurer. Vois son *Paradis terrestre :* quelle fraîcheur ! quel lieu de délices ! O cruelle Eve, est-on tenté de se dire, de nous avoir bannis de telles contrées ! — Tu viendras voir tout ça, je l'espère, et moi j'y reviendrai avec toi, car mes plus belles journées sont celles qui sont passées dans la contemplation de ces choses. — Je t'embrasse. Recueille tout ce que tu pourras, soit en ornements, soit en architecture ancienne. Ici je ramasse petitement. Si j'avais eu de l'argent comme anciennement, je reviendrais avec les plus beaux étrusques qu'on puisse imaginer. Mais voilà pour moi une véritable pénitence. Adieu, courage !

A SON PÈRE.

Mon père,

Votre lettre du 8 juillet m'a rappelé la triste nouvelle que Clarisse m'avait annoncée deux jours auparavant ; nouvelle affligeante, mais pour ainsi dire prévue (1). Bâtis-

---

(1) Il s'agit probablement de la mort de quelque personne de sa famille ; je n'ai pas gardé souvenir de cette circonstance.

sez humainement quand ce souffle qu'on appelle la vie s'en va si vite ! Ce souffle n'est vraiment la vie que quand on le consacre, comme les saints, à agir et à fonder, et non, comme nous le faisons en ce moment, à se débattre dans les incertitudes.

Je savais fort bien que M. Philippe S... n'était plus au tribunal de Nîmes. Il l'a quitté il y a déjà quelque temps. Pourquoi ? — Je ne le sais pas. Vous vous souvenez que je vous disais : Arrangez, s'il est possible, ces choses, de manière à ce que les rapports de ma tante et de Clarisse n'en souffrent pas, et voyez surtout qu'il y ait sympathie entre les jeunes gens. Il s'agit là d'une longue et sérieuse chose, et si cette affaire ne vient pas proprement du jeune homme lui-même, la prudence la plus vulgaire ne peut s'y engager. S'il a témoigné qu'il ne viendrait pas habiter Lyon, et si vous croyez être certain qu'il affectionne une autre que ma sœur (ce qui s'expliquerait par le silence qu'il lui a gardé, si cependant ce silence n'est pas dans l'ordre habituel des convenances, ce que j'ignore), cette indifférence serait bien l'indice que son cœur va ailleurs. Dans ce cas, ce serait son père qui le pousserait, un peu malgré lui, à cette union, et je vous engagerais à laisser aller ce projet. Vous découvrirez du reste aisément si c'est lui qui agit ou ses parents.

J'aime beaucoup Philippe, et je ne conçois pas comment lui, dont le caractère paraît être un peu comme celui de ses frères, c'est-à-dire un peu passionné, n'ait pas fait un geste, dit une parole, jeté un regard qui signifie : Je la désire, je la veux. On peut cacher et dissimuler l'égoïsme,

on ne peut complètement sceller l'amour (1). Et cependant, d'après ce que vous me dites, rien de ce que Philippe a fait n'a pu être pour vous une certitude. Toutes choses étant les mêmes, c'eût été un pire malheur qu'il en eût été autrement et qu'il eût dissimulé, ce qui ne me semble pas d'ailleurs possible de sa part.

Voyez ma tante, communiquez-lui tout ce que je viens de vous dire, et décidez selon votre volonté. Pour moi, voici tout ce que je sais de lui : Sa première jeunesse a dû être très-agitée. Deux fois il a aimé éperdument ; les personnes sont mortes toutes deux : la première était riche et belle, la seconde pauvre et très-belle. — Affecté de la mort de cette dernière, son âme s'en allait errant, pleine de son souvenir et de sa vertueuse beauté. Il y a là le sujet de tout un poëme, poëme qui peut bien dire des choses à ceux qui ont l'âme solitaire et triste !... — Lui revenant toujours à Dieu par ses parents et ne songeant nullement à ce qui devait se passer aujourd'hui. — C'est à cette époque que j'étais, tout comme ses frères, le confident de ses récentes douleurs.

C'est ce qui fit que plus tard, il y a deux ans, il voulut entrer dans un ordre religieux ; mais le supérieur, qui le trouvait trop jeune et capable de surmonter ces vicissitudes, l'engagea à poursuivre courageusement sa carrière. Revenu à cette vie d'autrefois, il n'aura pu manquer, s'il

---

(1) Que c'est vrai, et que la manière dont il le dit est charmante !

y a sujet, de fixer ses regards sur quelque gracieuse personne du pays (1).

Voilà l'aperçu que je puis donner de sa vie. Je sais qu'il aurait pu et pourrait être encore avocat distingué près de n'importe quel tribunal ; mais je crois qu'il ne s'est jamais occupé de son état avec l'acharnement de quelques autres ambitieux. Il n'est pas ambitieux.

Son frère ici, avec la capacité la plus étonnante, jointe à un sens d'observation rare, à un sens musical et artistique très-développé, s'il continue on dira qu'il ne peut rien faire, et pourtant je sais qu'il peut faire ; mais, mais..... Pourvu que Philippe n'ait pas quelque chose de cela !

Je ne dirai pas de lui qu'il n'est qu'avocat de village faute de savoir s'exprimer, car je me souviens qu'en parlant il nous tenait tous en suspens ; mais je dirai qu'il n'est pas davantage parce qu'il ne s'est pas arrangé pour être davantage : un peu comme nous tous, insouciant.

Le père, la mère, la sœur, verraient cette union avec beaucoup de plaisir ; personnes pieuses qui voudraient fixer leur frère par le mariage, et le voir par conséquent à ses affaires, distrait par rien, retenu de plus en plus par les soins et l'attachement de la famille. Mais pour qu'il y ait cette paix, cette harmonie, il faut que tous deux se conviennent, s'aiment enfin. Je crois qu'il a été sincère. Si cette affaire a été entreprise par ses parents, s'il n'y va pas par inclination, ce qui serait rare puisqu'il n'avait jamais

---

(1) Je trouve l'observation très-jolie. On voit que la jeunesse de Joseph ne l'empêchait pas de bien juger le cœur humain.

vu Clarisse auparavant, il n'a pu ni voulu jouer une affection qu'il ne ressentait pas pleinement. Du reste, s'il a d'autres vues, il faut convenir que cela serait bien fait pour l'ennuyer. — Ce n'est pas, après tout, le papa et la maman Serret que ma sœur épouserait !

Je regrette de n'avoir pas des renseignements plus précis et d'en être aux probabilités. Vous avez, du reste, des raisons contre : celle de garder Clarisse à Lyon. Je le regretterai, car j'aime beaucoup Philippe ; et, quoique mon ami que j'ai ici ne soit pas toujours satisfaisant, je sens un mouvement de compassion intérieure en le voyant. Charles Serret, dont je vous parle, j'ai bien fait un peu comme lui, ne travaillant pas toujours assez ; mais lui a une très-bonne santé, et je suis faible et languissant. Tout travail un peu crâne est de nature à m'effrayer ; mais sous un homme énergique je ferais bien plus, car j'ai travaillé bien plus vigoureusement pendant le mois de M. Ingres (1) que pendant tous les autres. — Les MM. Flandrin sont très-honnêtes, très-polis ; mais ce n'est pas de l'honnêteté qu'il me faut, ce sont des avis solides et vigoureux.

Ecrivez-moi : vos lettres me font le plus grand plaisir. Indigne fils, je ne profite pas assez de vos sacrifices. Actuellement je profite par les yeux plus que par le travail : je réunis ce que je peux ; je ne puis employer les mêmes moyens que les autres, je suis même obligé de suspendre et

---

(1) J'ai déjà dit qu'avant la prétendue réforme de l'Ecole des Beaux-Arts, chaque membre de l'Institut enseignait à son tour à l'Ecole durant un mois.

de varier ce que je fais. La vie qui me sera le plus convenable sera de faire le paysage. Une vie sédentaire m'est très-nuisible, et, la poitrine courbée, être toujours enfermé dans les ateliers, où l'on fume sans cesse en disant mille ordures, me convient moins que jamais. Mais on y a la nature, et cela ne coûte que 8 francs par mois. J'y vais quinze jours, et je reste quinze jours sans y aller. De cette façon j'y vais deux mois pour 8 francs, laissant quinze jours d'intervalle. S'il n'y avait pas dans la peinture quelque chose, quelque chose d'entraînant qui nous subjugue, on pourrait dire que c'est une des carrières les plus douloureusement pénibles. Combien en vois-je qui vivent chétivement, lorsqu'à côté une foule de croûtes sont décorées et se font un revenu de 20 à 25 mille francs par an? — Véritables prostituées, leurs œuvres en montre dans les boutiques semblent solliciter le peuple à la débauche, et lorsque ce n'est pas la débauche qu'on y trouve, c'est la sottise! — Hélas! on ne voit plus depuis des siècles de cette énergique et pieuse peinture de Giotto, si forte et si belle que si j'avais soixante ans à vivre, j'en donnerais trente, afin que j'en pusse seulement faire encore pendant dix ans pour la sanctification de mes voisins. — Mon père, priez quelquefois pour moi. Le bon Dieu ne m'a pas fermé toutes les voies; toutes, au contraire, me sont ouvertes; il n'y a toujours que moi qui suis en défaut. Je pourrais même faire de la figure, ressource plus grande que celle du paysage; car on trouve plus de personnes désireuses d'avoir leur portrait que d'acquérir un paysage..

J'aurais encore bien des choses à vous conter, mais le pa-

pier devient court. M. Hippolyte, le seul espoir après M. Ingres, a un rhumatisme qui s'est porté à la poitrine; et celui qui, après son maître, est doué du plus beau talent, est aussi, c'est bien triste, d'un bois très-fragile.

J'ai été malade deux ou trois jours, après lesquels je suis allé bien mieux (1). Pourtant je n'ai pas complètement repris bonne mine, et c'est dans ce moment que j'ai le plus besoin de travailler; mais ça vient vite et ça s'en va encore plus vite. C'était à la suite de ces grandes chaleurs. J'étais obligé de moutarder ce que je mangeais, afin d'aiguiser un peu l'appétit, et ça avait, à ce que je crois, déterminé une irritation aiguë que j'ai en partie guérie avec du bouillon. Ce n'est pas le vin qui avait pu amener mon mal : je suis accoutumé à le mouiller fortement; c'est une bonne école. Je vous embrasse.

15 juillet 1846.

Je vous parlerai encore de quelque chose d'insatiable : si vous pouvez bientôt (du reste, ne vous gênez pas trop pour cela) m'envoyer quelque chose, je vous serai doublement obligé.

---

(1) Il ne disait pas toute la vérité : il avait été très-malade, de quelque chose comme un commencement de pleurésie. A partir de ce moment, il ne cessa jamais de tousser, et la phthisie alla toujours progressant.

A T...

Du 29 juillet 1846.

Mon ami,

J'ai reçu ta lettre, qui contenait une courte mais sincère expression de ta tendresse. La lettre qui y était jointe (1) est venue bien à propos ; elle m'a aussi remis sur mon séant de toute façon. Il serait inutile de faire la demande à M. B..., tous mes désirs étant remplis. Lorsque je pense à la sollicitude de mon père, qui ne se lasse point, les larmes m'en viennent aux yeux ; car je ne réponds guère à tant de bonté. Mon père est mon plus sûr guide, même en fait d'art. Quand je songe qu'il suffisait d'une main obligeante, et que cette main ne m'a pas été tendue ! Encore, par ce qui me semble une dérision amère, me dit-on que je suis bien heureux de ne pas être sous M. Ingres, c'est-à-dire de ne pas avoir la seule chose qui me soit nécessaire. Mais, Dieu merci, je suis plein d'espérance. Je reviendrai du fond de mon âme entièrement vers Dieu, et, maîtres et école, je n'y tiens plus, je n'en veux plus ! La nature m'a paru plus belle que leurs œuvres; elle m'en a plus appris. Je retournerai vers elle, je la saluerai, et, portant en mon cœur ce doux

(1) Une lettre de son père, qui renfermait de l'argent.

nom de Jésus, je traverserai ces misères, ces faiblesses sans nombre qui me poursuivent.

J'ai passé durant ce mois par divers malaises où il est certain que le chagrin de me voir si peu avancer entrait pour quelque chose. Notre faute à tous, c'est d'avoir trop pris appui sur ce qui est faible. Qui peut donner ce qu'il n'a pas ?

Cher et doux ami, ne pèse pas mes paroles ; car, si je t'eusse écrit il y a une dizaine de jours, tu aurais vu que cette tête errait et errait fort : âme faible dans un corps exténué. Je ne vais pas mal maintenant ; je suis remis, du moins à peu près. Je tousse rarement ; car il faut te dire que je toussais pendant quelques jours, et à chaque secousse j'en étais ébranlé du haut en bas ; et les gens de l'hôtel, me voyant passer, me conseillaient de me soigner et même de partir au plus tôt. Ils étaient aussi pour me faire croire à la ruine totale. Je vais bien, je marche, je mange, je travaille. Si je t'avais au moins aujourd'hui avec moi, que de choses nous aurions à nous conter ! Je te ferais voir le Louvre et ses chefs-d'œuvre. Tu verrais avec amour ce brave Poussin. Quelle bravoure ! — C'est bien le vrai Français. Le Titien, Léonard, Raphaël et plusieurs autres sont bien au dessus des éloges qu'on en fait.

Prie pour moi, mon frère ; la prière me fera grand bien. J'oublie mes amis (1) ; mon cœur est sec, il aurait besoin de bien pleurer, ou plutôt de faire table rase de mets trom-

---

(1) Que ce reproche était peu fondé !

peurs, et de vivre dans cette abstinence qui n'enfante que la joie et l'humilité. — Que suis-je? mon Dieu, que suis-je? — Rien; et ce rien a cependant des destinées si grandes! Vous connaissez seul où est la sagesse : aidez-nous, mon Dieu! Petite poussière qui vous remuez parce que Dieu y a répandu de son souffle, pourriez-vous chercher à sonder ses volontés? — Mon ami, que de choses grandes! Il faudrait bien des vies pour venir à faire un bon tableau, et qu'il serait loin encore du modèle! Regarde le ciel, l'eau, les arbres et la lumière qui, avec un admirable amour, semble quitter à regret ces hautes cimes des Alpes. Est-ce assez beau? — As-tu vu le soleil dans les feuilles du haut des arbres? Elles sont transparentes, et, agitées par le vent, laissent voir un revers argenté. Un petit oiseau par hasard vient s'y percher; mais bientôt, ébloui par le dernier rayon qu'il cherchait, il retourne se cacher en des lieux plus sombres. Tu vois aussi les hirondelles : libres, insouciantes, toujours élevées, elles ne se lassent pas de fendre l'air, et, au soleil levant, elles piquent dans la vase à grand'peine et emportent le moellon tendre qui sert à la confection de leurs maisons. Elles logent aux Tuileries et y sont libres, à l'Institut et ne s'y disputent pas. Elles habitent des arcs de triomphe où la gloire humaine ne passe plus et où la gloire vraie n'a jamais passé; elles plantent leur demeure partout, demeure fragile, mais soutenue par le Dieu du ciel, qui ne permet pas qu'il leur arrive rien au dessus de leurs forces. Je la comparerais presque à l'Eglise, fragile en apparence, et qui réside où a été le siége de la puissance et de la dissolution. Elle a tout vu périr; elle est toujours la même, se renou-

velant dans des âmes vierges. Elle est bien plus admirable encore que les hirondelles. — Toutefois je ne dis rien : toutes deux également sorties des mains de Dieu.

Tu vois de Sainte-Foy beaucoup de belles choses, et nous passerons bien, au retour, un jour dans cette maison qui te cause tant de joie. J'y verrai aussi ce brave Alexandre, à qui si souvent j'ai dû écrire. Mais parle-lui pour moi : il faudrait quelque chose de trop beau. — Ma langue est muette, mais elle ne le sera pas pour lui dire que je l'estime fort, ainsi que ta famille.

A Saint-Pierre, tu dois joliment t'amuser avec les concours. Mon Dieu! que de drôles de choses on y doit fabriquer! André doit travailler à force. Le bon petit garçon, il aura aussi bien ses ennuis pour parvenir; car à Paris, comme ailleurs, l'égoïsme a tendu son lacet : le *moi* domine tout. On pourrait presque dire que c'est une religion; bien pratiquée, ma foi! *Eux*, toujours *eux*, et pour *eux!* — Il ne connaît pas encore la clique avec laquelle il va se trouver mêlé; il lui faudra, pour vaincre, un grand amour de Dieu.

C'est aujourd'hui le dernier jour des fêtes de juillet. Elles me font peu d'impression. Du reste, Paris n'a pas l'air de s'amuser beaucoup, Trois mâts rouges, dont les extrémités sont dorées, servent à suspendre de grandes oriflammes où sont écrits : 27, 28 *et* 29 *juillet*, et ça, sur le Pont-Neuf. J'ai trouvé que c'était tout au moins fort divertissant. Il y a joûte aujourd'hui, par conséquent une pluie de marchands de coco; il y aura musique, etc., et même deux feux d'artifice. — Adieu, mon cher C...; je souhaite que Lyon, ou

du moins ses habitants, ne s'écrasent plus sur le Pont-de-Pierre, et que Millery ne se trouve pas à l'avenir dans de semblables catastrophes (1).

Ici il n'y a rien de bien nouveau; nous travaillons tous fort peu, plus disposés à respirer un air qui nous manque et à nous rafraîchir. Pauvres beaux jours, vous êtes bien courts! Pourtant, si l'on vous employait bien, l'on ferait encore beaucoup de choses.

Serret ne tardera pas à partir pour son pays; il s'arrêtera à Lyon, et je pense qu'il t'ira voir ainsi que Cornier. Piraud ira un peu plus tard, mais il ne tardera pas non plus. Nous allons nous retrouver en masse, s'il plaît à Dieu. Encourage ferme Brosse et ton frère. — Quoique je sois parmi les ânes, souvent je tourne mes regards vers l'avenir et ne renonce pas à peindre un jour au moins une chapelle. Il

---

(1) Le soir de la fête de Louis-Philippe, 1er mai de l'année 1845, après le feu d'artifice, la foule se précipita si tumultueusement sur le pont du Change, fort étroit et rendu plus dangereux par la démolition de quelques parties des parapets, qu'une panique se déclara; dix personnes furent étouffées et vingt à trente blessées. On accusa la troupe de ligne, qui venait, comme c'était alors l'usage, de tirer des feux étoilés sur les deux rives de la Saône, d'avoir été la cause de l'accident en interrompant la circulation. Millery, et souvent, par équivalence, Charly, noms de deux villages aux environs de Lyon, étaient les sobriquets donnés constamment par Joseph à un de nos camarades, dont le vrai nom était Mayery, depuis rédacteur en chef de la *Gazette de Lyon*, et qui se trouvait dans la bagarre. Il enjamba le parapet, et sauta, non sans grand péril, sur la passerelle de service pour la construction du nouveau pont de Nemours, juxtaposé à l'ancien. Il n'eut aucun mal.

faut se mettre à la grande œuvre. Pour cela il faut travailler encore, et encore beaucoup. Si nous y consacrons bien toutes nos actions, notre vie n'aura pas été inutile, et par là je pourrai devenir plus véritablement disciple du tiers-ordre dans lequel je tiens à vivre et à mourir. Mon ami, je désire la force, la force morale et physique. J'ai tout juste de l'une et de l'autre pour mon usage. Je t'embrasse et suis ton affectionné frère et ami.

Si tu vois mon père bientôt après cette lettre, tu lui diras que je vais bien, ainsi qu'à notre bonne domestique, qui doit être bien chagrine si elle a su que j'étais malade, car elle a toujours peur que je ne meure de faim. Il y a de bonnes gens au monde!

A SON PÈRE.

Dimanche 2 août 1846.

Mon père,

Je commence à vous écrire aujourd'hui de bon matin. Je n'ai pas reçu de vos nouvelles depuis longtemps; mais, ces jours derniers, je recevais une lettre que vous aviez remise

à T..., qui me prouvait assez que vous pensiez largement à moi, et que vous aviez prévu le cas où j'aurais été obligé d'empiéter sur ce que vous me destiniez pour ce mois-ci. Je vous remercie. Vous m'avez envoyé cela afin d'avoir aussi pour m'en retourner au mois de septembre. Bien agité cette nuit et l'autre, je me réveillai avant le jour, et je pensai à vous; et comme ces deux nuits je rêvais que vous veniez me chercher, j'imaginais que peut-être étiez-vous inquiet sur mon compte. Après cette indisposition que je vous avais dit être passée subitement, je retombai, quinze jours après, je ne sais trop en quel malaise; mais j'en suis revenu de nouveau. Je respire le peu d'air pur qu'il y a dans la journée; quoique le meilleur, on y distingue toutes sortes de goûts. Le ciel est pourtant le même qu'ailleurs; à le voir, on croirait pouvoir respirer l'air des Alpes, mais erreur! Une tiédeur fétide, pareille à l'esprit corrompu de la ville, s'infiltre partout. — Si je continue, je finirai par devenir habitant des bois et des rochers. La vie des chèvres est préférable de beaucoup à la vie de Paris. — J'aurais au moins les pieds sur un sol qui n'a pas été souillé, et je méditerais; j'étudierais en silence une science que vous mesure souvent avec regret et avarice l'homme qui l'a acquise.

Ce qui m'étonne toujours, c'est qu'ayant un temps si court à vivre, je m'inquiète si peu de l'autre vie. Je lisais la prière que fit Salomon lorsqu'il eut terminé la maison de Dieu, et qu'un peuple nombreux, la face contre terre, adorait en silence, et était saisi de crainte à l'aspect de cette gloire que rien n'a pu faire soupçonner dans l'univers, immensité de l'infini qui descendait dans la chétive et

pourtant la plus belle demeure que lui eussent jamais faite les hommes. Je me disais : Si Paris, si tout ce peuple criait une fois vers Dieu, si toute cette France immense, qui se divise en une multitude de partis qui ne savent ni ce qu'ils veulent ni où ils vont, levait un jour les bras pour demander ce qui lui convient, quel grand peuple ce serait alors ! Que serait une nation où tous les hommes seraient des saints ? Les biens terrestres eux-mêmes surabonderaient comme les biens du ciel.

Mais qu'on est loin de là, même ceux qui sembleraient en devoir être le plus proche ! A vous qui êtes mon meilleur et plus utile ami sur la terre, je puis parler sans crainte : eh bien ! le talent n'est pas toujours ennemi des petitesses. Il voit quelquefois avec peine qu'un autre, qui s'ignore, pourrait comme lui s'élever dans le sentier rude de l'art. Comme le disait fort bien un critique d'aujourd'hui, la maladie des artistes est la jalousie, maladie funeste même chez ceux qui ne sont pas artistes. J'espère, avec l'aide de Dieu, que je pourrai échapper à cette triste maladie. Une chose encore que je m'explique difficilement, c'est qu'on puisse admettre un homme dans l'intimité de la famille et en même temps le laisser voguer à l'aventure sur cet océan périlleux de l'art. Je vous assure que j'ai porté des dessins auxquels je connaissais des défauts assez considérables... Toujours très-contents !... Quelle peste que les flatteurs ! — Ah ! pendant le mois que M. Ingres corrigeait à l'Ecole, il ne parlait pas ainsi. Il était, lui, autrement plus rude ! Il ne celait rien, et j'avais fait quelque progrès, rien qu'en un mois.

Allez chez M. Ingres, me dira-t-on. Mais cela ce serait toute une affaire. M. Ingres dit : « Vous êtes chez M. Hippolyte ; c'est un excellent maître. » Et il a raison. Seulement...

Je sais que M. Ingres s'est servi (c'est dans *l'Age d'or*, à Dampierre) d'une étude que j'avais faite. Elle est au premier plan, de sorte que mon ouvrage se trouve parmi les chefs-d'œuvre de M. Ingres. Il faut bien qu'il en ait été content ! eh bien ! on me l'a laissé ignorer, et Dieu sait si cela m'eût donné courage !

Que cela vous dispose en ma faveur, mon père, car cette année-ci vous ne serez pas trop content. Un mois a été employé à travailler pour ces messieurs, un autre dans une grande indécision, car j'étais entre la santé et le manque de santé ; et pourtant, ce mois-ci, je voudrais finir ce tableau qui est commencé depuis longtemps, et qui est promis pour mon retour.

Serret me sollicite d'aller passer quelque temps chez lui, mais je n'ai pu que le remercier infiniment, n'étant pas même encore à Lyon, et très-incertain sur ce que je ferai en y arrivant. Il paraît que ses parents ne renoncent pas à l'espérance que le projet de mariage se réalise ; mais, je le répète encore, ce qui doit servir de guide, c'est le jeune homme. Puisque c'est lui qu'il s'agit d'épouser, ce ne sont pas les parents qu'il faut sonder. Il ne faudrait pas séparer davantage vos enfants sans que cela fût très-avantageux. Il vaut mieux être deux qu'un près de vous ; moi je suis si faible que je ne compte guère. Vous lui parlerez de cela s'il touche un mot du projet en passant à Lyon.

Demandez, s'il vous plaît, à André qu'il vous dise au juste ce qu'il veut faire, d'après l'avis de ses parents, ou qu'il me l'écrive. Il lui faudrait au moins 60 francs par mois, afin de se loger et de se nourrir, car il faut bien se nourrir ; autrement, au bout de cinq à six mois, ça ne marche plus. De plus, il faut donner en entrant 100 francs pour la masse Le reste du temps, on ne paye pas le professeur. Suivant ce qu'André dira, j'irai immédiatement ou non chez M. Foyatier. J'ai vu celui-ci à la chapelle de M. Flandrin, mais je ne savais pas qui il était. Il est maigre; il a l'air affaibli, car, après avoir monté quelques marches, il était tout de suite fatigué.

Soignez-vous bien, car votre vie est plus utile que la mienne. Je vous souhaite la paix et une bonne santé. M. Michallet me prie souvent de le rappeler à votre souvenir. Ses enfants sont nombreux et se portent bien. Tout ça court. — Il en sort de dessous les banques. On en voit poindre de partout.

A T...

Mon cher ami,

Je finirais par t'écrire trop souvent, et cela pourrait bien devenir ruineux ; mais en ce monde conserver la richesse

ou arriver à la pauvreté, c'est souvent tout un, et celui qui n'a rien a bien moins à porter. Tu ne connais pas assez un ami que tu combles d'affection. Sombre et soucieux, il promène cette mélancolie, effet d'un corps faible et languissant. — S'il avait l'éducation, si l'expression juste lui arrivait, il aurait encore le don, quoique inutile, de te faire rêver sur la roche grise, de t'y faire entendre le petit bruit de ces oiseaux qui ne la quittent point, et le broutement, je ne puis l'exprimer autrement, le broutement de la chèvre arrachant les feuilles sucrées qui se trouvent aux rejetons du chêne, et ces nuages courant et se traînant sur les montagnes plus élevées. Voilà l'automne, voilà mon esprit ; il est de l'automne, quoique venu à la vie au sein de l'été.

Je te parlerais bien aussi de sites aux fabriques anciennes, jaunies, noircies, le plus souvent lézardées par le temps, mais où le soleil n'est pas avare de ses rayons. Là est un autre silence harmonieux. Le souvenir des hommes qui ont habité ces lieux leur donne quelque chose de plus solitaire encore. L'autre jour, je pensais à Paris, et je me figurais ce que sera cette ville un jour, plus tôt ou plus tard : une ruine ; quelques débris de Notre-Dame, des morceaux de la Sainte-Chapelle, quelques portiques de palais ; encore quelque chœur d'église, quelque base de tour et les colonnades mutilées de la Madeleine. C'est effrayant ce que me faisait éprouver ce spectacle ! Je voyais des étrangers errer parmi ces ruines, donner une date à un débris, une autre date à un autre, se demander si le chapiteau brisé de la Madeleine est bien un fragment romain...

Car on a bien fini par loger Dieu dans les temples païens.

Où sont maintenant les véritables maisons catholiques, ces cathédrales gothiques ou ces abbayes romanes ? T..., j'ai bien cherché, avec mon amour de l'art antique, mais finalement je t'assure qu'il y a dans ces tours qui s'élèvent dans les brumes du Nord quelque chose qui en dit plus que tout le grec. Décidément le grec n'est point fait pour ici, pour la Normandie, ni pour toutes ces contrées que je trouve très-belles et qu'on traverse en venant de Lyon. Par un soleil couchant d'hiver, teint d'une rougeur vaporeuse, j'apercevais, comme perdu dans l'immensité, le sommet des tours de la cathédrale d'Orléans. Toute cette plaine s'effaçait. Je pensais alors à toi et à ta prédilection pour ces belles demeures, que je voudrais voir s'élever de nouveau.

Il y a aussi parmi les femmes, les jeunes filles du Nord quelque chose de doux. Longues, un peu maigres, elles ont du moyen âge. A Lyon, la beauté est plus ramassée et plus lourde. Ici je croirais voir une certaine pointe de philosophie. Mais là-bas ce n'est plus ça ; le sang du Midi est comme son climat, il brûle.

De même pour l'esprit. Ici je ne vois que des gens faibles, et la sagesse sans force ne vaut pas même la folie (1). Le fou n'est pas si fou, ni le sage si vigoureux que chez nous. Du moins je me l'imagine par le petit monde où j'ai vécu.

On parle de la beauté des femmes de ce pays comme résultant plutôt de leur art que de la nature. Pourtant il

---

(1) Comme c'est vrai !

m'a semblé à la fête de saint Dominique, ou mieux j'ai acquis la certitude que la femme devenait plus belle par la pratique des chastes vertus que par les soins et la parure du corps. Sans doute elles ont soin de leur corps, mais pour cela l'eau pure leur suffit, et des vêtements modestes. Elles n'en sont pas moins belles.

Donc je m'en vais te conter le bonheur de cette fête. Nous nous assemblons le 4 août, un mardi. Nous nous y étions préparés. J'arrive ; je trouve notre ou du moins cette pauvre chapelle bien ornée. La barrière et la porte qui donnent d'un certain côté étant ouvertes, le soleil entrait, passant à travers les arbres qui entourent le petit monument. Le chant des oiseaux, — chant que je trouve très-religieux, — ces sœurs jeunes, pleines d'une expression douce, regardant l'image (petite statue) de saint Dominique qui tenait un lis, tout cela t'aurait ému comme moi. Nous étions les plus rapprochés de l'autel, et je n'osais rompre ce beau silence en me retournant, — et pourtant je désirais voir combien et qui nous étions. Nous reçûmes le pain bénit, et je me rappelai les premiers chrétiens, qui, il y a dix-huit cents ans, dans les catacombes, cachés et exposés à mille dangers, goûtaient, au milieu de la prière, des souffrances et des afflictions, le charme incomparable de cette fraternité.

Le tiers-ordre de Paris ne se réunit que tous les mois et même parfois toutes les cinq ou six semaines. Je n'y allais pas, ne connaissant que nos petites réunions intimes de Lyon ; mais celle-ci étant plus générale et devant nous être plus chère par nos sœurs en Jésus-Christ, je résolus d'y aller. — Elles n'ont pas l'air *méchantes*, elle sont modestes

sans minauderie : la modestie qui n'est pas simple est horrible ; la vanité même déplaît moins. Pauvre et coupable, quel exemple pour moi que tant de vertus ! — Il paraît qu'elles sont plus ferventes que nous ; elles sont plus aimantes par conséquent (1).

Pauvre ami, je crois que, sans une lâcheté qui me tient toujours, il me serait possible de faire de belles choses. J'ai perdu mon équilibre ; je suis entre le oui et le non, position atroce. Tu sais que j'avais fait, commencé plutôt, il y a trois, quatre ou cinq mois, une Vierge pour B... Ces messieurs me dirent que mon croquis pouvait se conserver sans y rien modifier. Depuis lors cependant, j'y ai fait une foule de changements, d'améliorations, et, malgré tout, à peine cela ressemble-t-il à quelque chose. Pour que je puisse finir convenablement, il faudra bien me torturer.

Mon cher ami, je continue cette lettre, commencée il y a quelques jours. C'est Serret qui en sera le porteur ; il part demain jeudi 20 ou 21, à ce que je crois, et je suis effrayé de la rapidité avec laquelle le temps passe et combien va doucement mon ouvrage. Ma santé aussi va progressivement à la baisse ; je serais pourtant maintenant bien en voie de travail. Mon père s'inquiète, à ce que je crois, et me voit avec peine retourner à Lyon. Moi aussi, car véritablement, si je me sentais moins à charge et que je pusse rester quel-

---

(1) Je trouve cette conséquence charmante, bien qu'il n'y ait pas sans doute de règle absolue à cet égard, puisque la mansuétude des dévotes n'est pas proverbiale ; mais il y a dévotes et dévotes.

que temps ici, je serais bien heureux. Au moins, si ce pauvre corps ne tombait pas en ruines, j'espèrerais plus ; mais, hélas ! bien des choses m'abandonnent, et je n'ai jamais été plus faible qu'à l'âge où les autres sont le plus forts. — Toutes ces misères, nous les passerons. C'est bien encore parce que je crois qu'avec la persévérance l'on vient au progrès, que je suis moins abattu. Mon père aussi me voit avec tristesse vouloir retourner au paysage comme au penchant qui m'entraîne, penchant, selon lui, pour la misère. Je ne dis pas non, et je serais encore le premier à me mettre au service d'un homme qui serait homme.

Mais je le dis pour tous : tous peintres, nous avons plus ou moins trempé dans l'égoïsme; les arts ne font pas exception à cet égard. Que ceux qui suivent la voie du commerce ou de toute profession libérale mettent la main où il y a encore du discernement, autrement dit sur la conscience, et ils verront et nous verrons que, plus ou moins, nous avons tous été coupables de faire passer le *moi* avant tout le reste. C'est la vraie cause de la décadence en tant de choses. L'homme de talent lui-même ne sait souvent pas supporter la langue qui dit la vérité. Tout, je le vois, est plein de misères. — Laissons ça. — Je voudrais faire quelque chose de beau que j'ai nourri et bercé, et que je ne pourrai peut-être pas rendre. Cette difficulté de rendre tout ce que je sens jettera peut-être toujours de l'ombre sur le tableau pâle de ma carrière. Mais c'est surtout pour mes parents que je crains mes défaites. Si ce n'était eux, j'y serais peu sensible, car je suis certain du peu que vaut une renommée, et je suis certain aussi que beaucoup

de grands hommes sont morts sans arriver au succès, tandis que moi, crétin insolent, je voudrais accuser la destinée de ne pas me faire ma part.

Je t'embrasse. Bon courage. Si je pars bientôt, je ne t'écrirai plus. Tu as quinze jours pour m'écrire. — Dieu connaît l'avenir; qu'il soit béni pour nous l'avoir caché! je remets mon âme entre ses mains, et maintenant je ne dirai jamais rien sur les autres, je n'accuserai personne, car moi-même j'ai été plus faible et plus lâche que ceux que j'accuserais. Malgré tout, je puis encore me dire ton ami et frère en Dieu.

JOSEPH PAGNON.

Peintre lorsqu'il habite son pays, où il est tout seul.

J'ai comme un tressaillement qui me fait croire que mon rocher deviendra célèbre. Une belle chose a souvent commencé par une folie.

Je voulais aussi dans cette lettre dire bien des choses pour Alexandre, grand par le cœur. Il serait trop épais, et le nombre de ses feuillets lasserait votre attention, le livre où je voudrais renfermer tout ce que je sens! Dans ce livre, Dieu et la nature seraient nommés à chaque page. Ces deux choses sont tout, et plus on y fouille, plus l'on se sent accablé. Il y a toujours plus, toujours insatiablement plus! C'est effrayant, et quel abîme que Dieu pour tout autre que pour lui-même!

Tu n'as pas à me demander si je verrai Brosse avec plaisir ! Tu lui as bien indiqué mon adresse, au moins (1) ? N'oublie pas Musson.

---

(1) Brosse venait de quitter l'industrie pour se consacrer exclusivement à la culture de la philosophie. Il allait à Paris dans ce but.

XIII

Joseph revint de Paris, si mes souvenirs sont exacts, vers la fin d'août 1846. Il avait caché à son père et à moi qu'il eût été si malade, et quand il l'avoua, ce fut parce qu'il se croyait rétabli. Cependant il avait conservé de cette maladie une petite toux sèche, à laquelle personne, lui le premier, ne fit attention. Ce qui me frappa seulement, c'est qu'il semblait avoir perdu de sa chaleur et de son énergie. Déjà la vie diminuait en lui. Cela se sent bien dans une lettre qu'il m'écrivit, au mois d'octobre, de Saint-Uze, où il était allé passer quelques jours. Tandis qu'il ne peut parvenir à éloigner de sa pensée l'amertume dont ses maîtres avaient été pour lui la cause, peut-être involontaire, il se plaint que la source de larmes qu'un an auparavant l'amour faisait couler, si abondantes et si douces dans leur tristesse, est tarie, et que son cœur ne palpite plus aussi fort au revoir de ces lieux témoins jadis de tant d'émotions. Voici cette lettre :

Mon cher C...,

Je suis parti dimanche, il y a huit jours. Il était beau ; le temps ne laissait rien à désirer. Tout sur les bords du Rhône était harmonieux. Du regard je parcourais avec une certaine curiosité ces montagnes que j'apercevais de loin ; mais de l'âme j'allais plus loin encore, et tous ces rêves, tout ce subtil (1) amour, je sentais qu'ils étaient maintenant éloignés de mon cœur. Encore dans les souvenirs nous redevenons jeunes, quoiqu'il n'y ait que l'amour que Dieu inspire qui soit un amour doux et jeune. — Pourquoi, étant petits, nous fait-il tant aimer? — A l'heure où je t'écris, je regarde, et je suis vide comme un corps sans âme. — Ah! il me pèse quelque chose! une partie de... je voudrais pouvoir la retrancher de mon souvenir!

Dans mon village de Saint-Uze, il y a des lieux solitaires où nous serions bien, toi et Cornier. De belles études pourraient s'y faire, mais, hélas! le beau temps a disparu. Trop tard je suis venu pour toutes choses. Il y a des gorges où le terrain s'élève au moins à 150 pieds, avec de petites grottes. Le bruit du monde est loin de ces lieux, mais je n'y pleure plus comme jadis. Le sentiment de la beauté me quitte, et

---

(1) Joseph employait souvent le mot *subtil* dans le vieux sens, qui est encore celui des Italiens, *sottile*, pour exprimer quelque chose d'immatériel.

si je n'avais pas cette confiance en Dieu qui ne m'a pas abandonné, je serais le plus malheureux de tous les hommes. En voyant la nature, je suis toujours tenté de m'écrier : *Et moi aussi je suis peintre!* — Mais, après ce premier élan, la réalité m'apprend une dure et contraire vérité. C..., je vois l'art immense, mais je suis faible! Tout ici accuse de vanité la plupart des tentatives. Un nuage, un arbre ont en soi le sujet d'un grand poëme. La nature m'écrase, voilà! — Que sommes-nous à côté d'elle? Et vous, homme si faible, vous dites à un autre, semblable à vous : « Tu n'iras pas plus loin ; c'est moi, homme comme toi, qui te l'affirme! » — Et n'avoir pas tout d'abord passé sur ces choses!

Je n'ai pas travaillé. Une bise noire continuelle, mêlée de gouttes d'eau, m'en a empêché. J'espérais emporter au moins deux ou trois études, mais jusqu'à présent je n'ai rien.

Je voudrais t'écrire bien longuement. Ce ne sont pas les éléments qui me manquent. Il y a de quoi célébrer. — Un éternel cantique devrait être entonné par les hommes. Il y a un grand bonheur à vivre, à parcourir la création. Quelque pénible que soit le temps que nous devons passer sur la terre, Dieu nous a laissé plus de bonheur que l'homme ne semble pouvoir en porter. Pourquoi suis-je fait d'une chair qui ne conserve son énergie que pour aller de chute en chute?

Je suis peut-être extravagant; je vais inconsidérément d'une chose à l'autre. Mais, C..., ton amitié m'est tous les jours plus précieuse. Elle me ramène à Dieu, et je refusais, ou du moins je ne cherchais pas, il y a longtemps, un de mes meilleurs amis. Je me porte bien. L'air ici est si pur! —

Lorsqu'il y fait beau temps, c'est un véritable bonheur. La couleur des montagnes est superbe ; elles sont couvertes de bruyères et de petits chênes. C'est mon pays ; il a pour moi beaucoup d'attraits. J'espère y aller l'année prochaine, pendant une huitaine, avec Cornier, qui y ferait, lui, des études admirables.

Je t'embrasse. Je pense être à Lyon aux environs de lundi prochain, c'est-à-dire dans huit jours. — Je ne serai pas, ce qui me fâche beaucoup, à l'assemblée du tiers-ordre. — J'y tiens ; oh ! je voudrais qu'il se propageât, car la matière, le lard envahit tout. — Manger, dormir, faire fortune, voilà le type... à éviter !

Joseph était revenu à Paris sans avoir peint le tableau commandé par B... Le projet dont j'ai parlé, et dont les dessins avaient déjà été faits en partie d'après nature, ayant été abandonné, il se décida à essayer d'un tout autre parti, de composition moins difficile, et qui se prêtait mieux aux solides études de portrait auxquelles Joseph était accoutumé. C'était une Vierge assise, vue jusqu'aux genoux, et tenant debout l'enfant Jésus qui se tordait dans un beau

mouvement pour embrasser sa mère. Le fond était un paysage dans le goût de ceux de Raphaël.

Joseph est mort sans avoir pu peindre l'enfant, dont le contour est seulement indiqué sur la toile, et qu'il avait toujours ajourné à cause de la difficulté de se procurer un modèle et d'obtenir qu'il pose. Quant à la Vierge, elle a été entièrement achevée. L'attitude, les draperies sont naturelles et d'un style à la fois fier et exquis. Le paysage est fin, lumineux; le ciel profond fait valoir la solidité de la figure. La tête est la reproduction d'une étude faite dans des circonstances assez singulières. En se promenant un jour avec Cornier, ils avaient rencontré deux jeunes filles dont l'une était extrêmement belle. Ils les abordèrent sans plus de façons. C'étaient deux jeunes ouvrières, et celle dont ils souhaitaient faire le portrait s'y prêta très-volontiers, et leur servit, à Cornier surtout, pour beaucoup d'études. C'est, des Vierges assez nombreuses que Joseph a faites, au moins en esquisse, la seule qui ne reproduise point les traits de la personne qu'il avait aimée, sans doute aussi parce que pour un tableau, et de cette grandeur, la mémoire n'eût pu fournir des données suffisantes. La tête est d'une grande beauté, peinte dans une manière excellente : les yeux couverts et dont le regard perce; la nuque splendide se développe richement dans de beaux tons assombris. Contrairement aux tra-

ditions consacrées par Raphaël, la peau est brune et les cheveux aile de corbeau. Cette description fera comprendre que ce n'est point le type idéal de pureté et de piété conçu par les vieux maîtres ombriens, et qui semblerait devoir être si en harmonie avec le sentiment de Joseph, si en toutes choses il n'eût été préoccupé d'y mettre de la force. Ses Vierges ont en général quelque chose de profondément doux et religieux; mais ici il avait été comme vaincu par une certaine réalité de beauté terrestre, qui était du modèle. Tel qu'il est, dans tout son inachevé, le tableau a du maître.

L'un des très-rares fragments que j'aie trouvés dans les papiers de Joseph, qui ne se rapportent point à la personne qu'il avait aimée, date de cette époque. C'est le tableau d'un rêve qu'il fit probablement sous l'influence de son état habituellement maladif; récit simple, d'un beau style calme et doux, harmonieux à l'oreille. On croit voir une peinture murale de Flandrin. Pour l'intelligence de cette vision, qui fait songer aux temps de l'Eglise primitive, il est bon de se rappeler la disette de 1846, les séditions populaires qui en furent la suite sur divers points de la France, et enfin cette vague inquiétude qui, au moment où écrivait Joseph, faisait déjà prévoir de prochaines commotions politiques.

Au milieu de mon sommeil, je crus entrevoir des temps malheureux. Causant près du palais de la bonne chère (1), je me trouvai plus loin subitement, dans l'église dont le bienheureux Jean est le patron. Dans ces temps, beaucoup de controverses, beaucoup de maux pesaient sur l'Eglise de Dieu. — Le frère prêcheur encouragea les fidèles, et ceux qui étaient dans l'église étaient les vrais fidèles. Ils étaient nombreux, pauvres et mourant de faim. Au bruit sinistre de ce qui se préparait au dehors, le peuple était dans l'effroi et priait. L'archevêque, à la gauche de l'autel, sur un petit siége, attendait aussi, revêtu d'habits de deuil ; mais, par les soins de l'Eglise et de son pasteur, trois pains étaient placés sur une table, à droite de l'autel. Un d'eux était presque entièrement distribué aux fidèles. A gauche. devant le prélat, se trouvaient trois corbeilles de raisins. Et une partie d'un premier pain suffisait à la multitude des fidèles assemblés ; une corbeille aussi. Et, rassasiée, la multitude chantait à la gloire de Dieu, se resserrant de plus en plus par la foi et l'amour.

Ainsi, mon Dieu, nourrissiez-vous miraculeusement ce troupeau dévoré par la faim et dispersé, se rejoignant avec peine en votre amour. Mais, ô mon Dieu ! était-ce pour marquer quelles sont les vues de votre providence ? C'est un songe; mais ce songe ne m'a-t-il pas été donné à propos ? Je l'eus quelque temps avant le jour de votre nais-

---

(1) J'ignore de quel édifice il veut parler.

sance, dans le mois de décembre de votre année 1846. Et maintenant, en février 1847, je m'en souviens parfaitement, et les maux et un sourd pressentiment de la misère commune me font penser à ce songe, où vous preniez ainsi pitié de vos pauvres brebis.

La maladie de Joseph allait empirant, et, dans notre inexpérience, nous ne nous en apercevions pas. Un de nos amis, l'abbé Tamain, plus perspicace, crut devoir me prévenir un jour de ses inquiétudes. L'abbé Tamain, aujourd'hui curé d'une des grandes paroisses de Lyon, était alors vicaire à Saint-François ; esprit large, élevé, bienveillant, compréhensif, comme cela se dit aujourd'hui, versé dans la philosophie et les lettres, au courant de toutes les questions, comprenant et aimant nos entraînements de jeunesse. Nous passions souvent nos soirées chez lui, Joseph, Musson, André et moi, et il avait une affection toute particulière pour Joseph. Déjà le père de celui-ci, tourmenté, avait essayé de le faire soumettre aux prescriptions d'un médecin ; mais il avait affaire à un malade aisément rétif. Je m'imaginai qu'un médecin nouveau et plus en vogue aurait peut-être plus d'influence et aussi plus de succès, car il est de l'âge des jeunes gens de se faire illusion sur les ressources de la science, et de croire volontiers que la nature, qui

se montre rebelle à l'un, peut céder à l'autre. Nous étions pleins d'espoir, bien que nous eussions dû être avertis par l'état déplorable où l'avait réduit l'hiver, et par son impuissance de travail presque absolue. L'atelier que Cornier et Joseph avaient occupé ensemble devant être converti en appartements plus productifs, ils avaient dû le quitter, et leur amitié, comme je l'ai dit, s'étant beaucoup refroidie, Joseph loua pour lui seul une grande chambre formant tour, à un huitième étage au moins de la rue de Castries, et en fit son atelier. La fatigue de l'ascension lui faisait prendre des quintes de toux et des oppressions qui étaient navrantes. Il put encore y faire, en quelques séances, un portrait à la mine de plomb de mon frère Alexandre, qu'il aimait infiniment, et dont, comme on l'a vu, il parlait dans toutes ses lettres. Ce fut son dernier ouvrage. Le médecin qu'à force de prières, je l'avais déterminé à consulter, et que j'étais allé voir en particulier auparavant pour le prier d'imposer rigoureusement ses prescriptions, lui ordonna quelques remèdes plus énergiques que les palliatifs employés jusque là, et lui conseilla vivement l'air de la campagne et le laitage. Justement sa sœur Clarisse, récemment mariée, devait passer l'été de 1847 auprès d'une parente de son mari, qui habitait Parcieux, près de Trévoux. Là, et entouré des soins tendres de sa sœur, il ne pouvait trouver nulle part des conditions

aussi favorables à un rétablissement dont nous ne doutions pas à ce moment, s'il voulait y prendre la peine.

Il fut à Parcieux au commencement de mai. Dans les lettres qu'il m'y écrivit, il est question d'un projet de voyage à Saint-Uze dans la *barquette*. C'est un rêve que nous avions fait ensemble, Joseph, Musson, Loras et moi. Il était désireux de nous montrer jusqu'aux moindres recoins de son pays, et Dieu sait quelle fête nous nous en promettions ! Ce pays où il avait aimé, et qu'il avait parcouru avec celle qu'il aimait, ne nous apparaissait que revêtu des couleurs les plus poétiques, et comme à tous nos élans nous mêlions toujours quelque chose de comique ou d'extravagant, nous avions résolu, vu la modicité de nos bourses, d'aller jusqu'à Saint-Vallier en prenant la barquette. C'est un drôle de service qui subsiste encore pour quelques villages du littoral du Rhône, et qui se fait par un bateau peu différent de ceux de nos pères les Celtes, et qu'on laisse descendre au fil de l'eau. Avec un bon vent contraire, on peut espérer, en partant le matin de Lyon, de coucher le soir à Givors. Le bateau ne transportait ordinairement que des marchandises, mais pour un franc il se chargeait des passagers ; encore Joseph prétendait-il qu'en se faisant taxer au poids on avait une économie considérable. Que de fois, tout enfant, me promenant sur les bords du fleuve, j'avais envié

l'existence de ces navigateurs qui me paraissaient si hardis, et leur abri bien clos, à l'arrière du bateau, qui les isolait du reste de l'univers ! Notre projet était une réminiscence de ces impressions. Aussi quel beau voyage tranquille et poétique ce devait être par un de ces temps d'automne où le bleu du ciel est si profond et l'horizon si clair ! Joseph voulait vite se rétablir pour être notre guide, et c'est avec cette espérance qu'il partit pour Parcieux.

Commencé le 4 mai 1847.

Mon cher C...,

Je suis tout à fait au régime du côté médical. Je mène la vie d'un grand saint, et le révérend père Pillet (1) me trouverait fervent religieux. Je suis à la lettre tout ce qui est ordonné, afin qu'on ne puisse m'accuser de rien contre ma santé. — Le pays me convient parfaitement ; seul, il est vrai, j'y ferais des réflexions plus sérieuses. C'est en voyant les dernières lueurs du jour que j'ai commencé à t'écrire.

(1) Le médecin que je l'avais mené consulter.

— Le soleil s'étant levé avant moi, je me hâtai de sortir, et dans les arbres à l'entour, je ne dirai pas un, deux, trois, mais mille oiseaux, parmi lesquels se trouvaient plusieurs rossignols, faisaient entendre une musique de beaucoup supérieure à celle de Félicien David (1), qui, certes, n'en peut pas davantage. — Cet admirable concert a duré jusqu'à la fin du jour. Le soleil se couche ici derrière les montagnes de Beaujeu; ses derniers rayons étincellent dans la Saône, et à droite, au nord, Trévoux est très-bien situé dans mon paysage. Je suis tout près d'Ars. — Comme les habitants ne font pas le moindre bruit, les oiseaux chantent, je te dirai, comme des fous. Nous ne voyons pas, en gens usés de la ville, l'utilité de tant chanter; mais quand je me mets à leur place, je pense qu'il est juste et raisonnable d'en faire autant, et, sans être oiseau, je sens le besoin d'exhaler hautement quelque chose de sublime. Le pays est d'un beau vert. La Saône reflète le ciel et les montagnes, qui sont plus ou moins bleues selon l'heure du jour. Tout cela fait bien penser; et, réunissant, non les fragments de Ballanche (2), mais certains fragments (3), je sens qu'il me manque quelque chose. Où êtes-vous, rêves de seize et de dix-huit ans? — Oui, mon Dieu! la vierge vous appartient;

(1) Il y avait peu de temps que nous avions entendu *le Désert* ensemble.

(2) Nous faisions notre lecture favorite des courts fragments qui sont à la suite de l'*Antigone* de Ballanche.

(3) Les siens.

vous l'éloignez, quand il vous plaît, des hommes indignes. — Une fleur que j'ai rencontrée m'a troublé, mais sa vue m'a tout fait dédaigner. Plein de misères physiques et d'infirmités morales, je cherche ma guérison. Je sais qu'elle est en vous, et la honte de mon mal fait que je n'ose le montrer à mon médecin, qui pourtant ne l'ignore pas. — O faible chair, jusqu'à quand ?... — Jusqu'à ce que vous, mon Dieu ! me disiez : « Je veux te guérir, je veux t'attirer à moi ; car tu ne sais pas même vouloir, ni tu ne sais ce qu'il faut vouloir ! »

C..., on peut faire de fort longues lettres, mais que t'apprendre ? C'est toujours et presque partout le même cri : l'âme a aimé, elle se plaît à retourner dans ce souvenir ; mais là n'est pas la vérité, puisque tout est fini, et un autre amour pareil est impossible. Cela n'arrive qu'une fois, et d'ailleurs ce n'est pas pour cela que la vie est faite, mais pour Dieu. Je sais tout ça, je n'ignore pas ces choses, et je vis comme si la vie ne devait pas avoir de fin.

Je reprends ta lettre le mercredi au soir. J'ai eu une assez belle journée ; je me suis bien promené au soleil, et je ne peux rien te dire sur la nature : tu les sais toutes.

Pour des raisons telles que de ne pas prendre froid, je suis parmi les fleurs, au soleil, ou dans une chambre chauffée, en compagnie de ma sœur. Les femmes ont souvent de beaux sentiments, mais une crainte que je loue fait qu'elles ne les confient qu'à ceux qu'elles savent être positivement de discrets amis. Et comme elle voit que je t'écris, elle me

charge d'un bonjour tel qu'on en envoie à ceux qui aiment ceux qu'on aime. Je suis heureux de penser qu'elle a un mari tel que le sien.

Et maintenant je te dirai que, quand je pense à ce qu'est l'œuvre de Dieu, je vois que tous devant elle nous sommes des crétins gelés. Pour le comprendre, l'intelligence n'est rien : il n'y a que l'amour; c'est de ce feu du véritable amour qu'il faut brûler, qui révèle tant de choses au simple et en prive le savant. Le jeune âge, qui aime dans une si grande et si pure perfection, ne sait souvent pas autre chose (1)... Chut sur tout ceci. Pense, tu en sauras plus. — Il y a longtemps que j'avais pris la résolution de ne plus parler de cela.

Je vais parler matériellement (2). Je bois la tisane, je me conforme à l'ordonnance, et les boutons et la cuisson sont arrivés, comme l'avait annoncé le révérend père médecin (3). Je bois du lait bourru au coucher du soleil. Je lis la *Gazette de France*, qu'on vient de nous envoyer de Lyon, et je vois que le lieu comporterait mieux un ami de cœur, avec qui on se promènerait en faisant de longues blagues. Du reste, je ne vais pas plus mal, je digère aussi bien que jamais, et j'ai assez bon appétit; et ce qui m'étonne, c'est que mes joues ne soient pas enflées comme celles d'un jeune nour-

---

(1) Et n'a besoin de rien savoir de plus. Telle est sa pensée, que son tour souvent trop elliptique oblige de compléter.

(2) De choses matérielles.

(3) Il avait inventé d'appeler toujours le docteur Pillet son révérend père, sans doute à cause de l'autorité doctrinale de ses prescriptions.

risson, vivant d'œufs frais, de lait, de fromage à la crême, etc. Me voilà devenu véritable mangeur de profession.

Tu verras M. Tamain, tu lui diras mille bonnes choses, et que j'irai lui faire visite dès que j'arriverai : je pense, dans la huitaine. Tes *légendes*, j'en ai lu plusieurs (1). Maintenant je passe mon temps presque sans rien faire. Je regarde les tulipes, et je les admire; les fraisiers, les groseilliers, et je convoite d'avance leurs fruits, mais je pense aussitôt au docteur : « Fruit cuit ! fruit cuit ! » Je vois l'espace, et j'entends : « Exercice modéré ! » C'est bientôt temps que je te souhaite bonne santé. Travaille bien, n'oublie pas Musson. Musson ! je l'estime comme le plus *brave* homme ! C'est le type le moins épicier que je connaisse, quoique je lui aie mal parlé de ces gens, sans être coupable (2).

Serai-je prêt pour notre grande navigation par la barquette, et me sera-t-il donné de voir avec vous ces bords du Rhône et ces petits coins de mon pays, qui est sauvage

---

(1) La tête montée par les éloges que l'on faisait autour de nous de toutes les productions du moyen âge, j'avais acheté pour Joseph la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Mais nous ne pûmes pas mordre à ce fatras d'extravagances, et Joseph m'écrivait un peu plus tard qu'il en avait une indigestion.

(2) Musson était fils d'une épicière. Il était de mode alors de présenter l'épicier comme le type de la vulgarité, et une des premières fois que Musson et Joseph se virent, ce dernier, qui ne connaissait pas la famille de Musson, fit une magnifique tirade sur les épiciers. Je le prévins plus tard de sa méprise; il en fut un peu confus. Inutile de dire que l'excellent Musson ne se formalisa pas le moins du monde.

comme pour rire? Ah! mon ami, tu es heureux de trouver tout beau, mais je crains que ces endroits-là ne te paraissent pas assez étonnants. Cependant une certaine poésie, sortie de ces rochers, a souvent ravi jusqu'aux larmes ton ami. Partout il y a quelque chose de beau ; c'est pour cela que je désire d'être peintre; mais j'ai déjà le cœur et l'esprit bien lassés. Je t'embrasse, et si tu veux m'écrire : M. P., chez Mlle Bréband, près de l'église, à Parcieux, par Trévoux (Ain).

A T...

Dimanche 9 mai 1847

Mon cher ami,

Ta lettre m'est arrivée dimanche, comme je sortais de la messe. Elle est pleine de tout ce que j'aime, et j'estime très-vrai que Dieu nous entraîne presque malgré nous, et toutes les fois que j'ai eu mes esprits à leur place, j'y ai songé. Et c'est ce qui m'explique cet amour incompréhensible de Dieu pour des scélérats, des filles de prostitution ; — car, en ce moment, il y a beaucoup de choses que je juge plus noires et plus abominables que je ne l'avais fait jusqu'ici.

Ah ! la nature, je la vois ; elle est radieuse et jeune ; et je vois que tout a son printemps ! — Mais l'été n'est-il pas beau aussi, et encore l'automne, et même l'hiver ? — Dans la première jeunesse, la vie de l'homme n'est que le parfum qui sort de la fleur entr'ouverte. Plus tard elle deviendra le fruit. — L'homme aime, ce sont des roses (disant poétiquement) (1). Les jeunes hommes et les jeunes vierges sont en fleur. — Viennent les noces, où se répandent tous les parfums, puis des fruits bien tendres qui mûriront sous le soleil de l'été d'une mère pleine d'amour et d'un père puissant. L'automne fait tout mûrir, et cette vieillesse vivra encore d'espérance, si elle a vécu d'amour et de dévouement ; car elle sait qu'aux glaces succèderont des jours chauds que nous ne connaissons pas.

Tout ce que je dis est vain, puisqu'un jour succède à l'autre sans que je voie augmenter ma sagesse, si ce n'est que je reconnais que j'ai beaucoup moins d'énergie pour le bien, et qu'une faiblesse lâche m'obsède, s'unissant à ce faible corps. Peinture, serai-je ton champion ? — Ah ! sans doute, mon ami, ce n'est pas une petite affaire qu'un tableau de la très-saincte et très-honorée Vierge Marie (vieux style), et, malgré ce qu'en a pensé un *torchon romantique* (2), je t'as-

(1) Je trouve charmante cette excuse d'un langage qu'il craint qu'on ne trouve ambitieux.

(2) Il avait paru quelque temps auparavant dans une revue de Lyon des articles sur le Salon, puis un roman du crû qui malmenaient très-fort, et comme artistes et un peu comme hommes, les peintres religieux. Le

sure qu'il ne faut pas un rebut d'atelier, un peintre manqué pour retracer ne fût-ce qu'un soupçon d'elle-même! — Je vois que je suis l'homme sans vigueur, mais je vois aussi que ce sujet est des plus terribles (1). Et ses mains, et sa figure, couleur du pur froment, et qu'on peut vraiment dire adorables cette fois, comment les mettre sur la toile? comment les retracer dans ce ciel de Dieu qui les transfigure? O très-digne Dame, bafouée par des mains qui *tripotent des ciels culottés à un soleil d'enfer et fricottés dans la pâte* (2)!... — Mais, mon ami C..., fournis-moi les éléments d'un article, et je m'engage à le publier et à le signer. J'aurai de quoi me divertir sur les opinions artistiques de la personne, et de quoi me moquer de la crédulité lyonnaise qui les accepte. — Non, il vaut mieux laisser là ces inspirations immondes, puantes comme la rue Raisin (3), et qu'on devrait soumettre à la visite périodique de la police!

J'ai parlé trop longtemps de ces horreurs. La campagne ce soir est admirable; elle est silencieuse. Les oiseaux chantent pieusement leurs petits cantiques qui ne vieillissent

---

style en était violemment romantique et assez ridicule. Le tout était dû à une femme d'esprit naturel, excellente de cœur, dit-on, mais gâtée par le langage et les doctrines à la fois ambitieux et grossiers des ateliers. Joseph avait cela sur le cœur, et il soulageait sa bile.

(1) Il était alors préoccupé de terminer la Vierge de B...

(2) Phrase tirée du roman et qu'on appliquait au héros, qui était peintre. L'auteur aussi l'était un peu.

(3) Il se trouvait, dans la rue Raisin, un atelier qui passait pour avoir été l'oracle inspirateur du livre contre quoi s'indignait Joseph.

jamais. Ils ne savent pas se maniérer. Ils vont tournant sans cesse leurs petites têtes de tous côtés. Ils arrêtent un instant le regard, comme l'aigle qu'on représente fixant le soleil; mais point, ils se remettent tout à coup à sauter, à jouer, et je me rappelle en entier la légende et la vie de saint François d'Assise.

Dis à Brosse, quand tu lui écriras, qu'il ait grand courage et confiance en Dieu; que je suis dans un village paisible près de Lyon, que j'y bois du lait, que j'y vois croître l'herbe et s'ouvrir les fleurs, et que, depuis que j'y suis, je m'inquiète peu des téméraires projets des hommes. — O mon ami Cornier, si je te disais tout ce que tu fais naître en moi quand je pense à toi! Je ne sais quel sentiment me fait pleurer en songeant à lui. Ah! je l'ai aimé, cet homme, d'un amour de fille! Je ne sais quel amer regret m'a causé une séparation qui n'a aucun motif de refroidissement (1). La conscience me fait t'aimer et Alexandre et notre cher Musson, et aussi un penchant naturel; mais Cornier, c'est presque une passion. Il a un charme qui fait que je l'admire, même sans raison. — Qu'est-ce que ce sentiment, presque ce malaise? — Une entredivination (2) de je ne sais quoi. — Mon Dieu! faites qu'il peigne votre gloire! Son esprit est tourmenté et cherche (3). Il aime la solitude;

---

(1) C'était vrai, mais de son côté seulement.

(2) Presque une divination.

(3) Le caractère de Cornier est dans ces deux mots. Je lui avais prêté les *Pensées de Pascal* dans l'édition conforme au manuscrit, que venait

faites-le sortir de lui-même. Prie surtout pour lui, je t'en supplie en frère. Je veux aussi ce soir lui écrire un mot.

Occupe-toi bien ; ne te fie jamais trop à toi même, mais ose tout, car il faut savoir et je sais moi-même, trop tard, à quoi mène la somnolence, mère de toutes les misères spirituelles, et peut-être même corporelles. On passe sa jeunesse dans la débauche de Saint-Pierre (1). On sort de là, si le bon Dieu nous aide grandement. — Tu ne seras un homme (pas toi, moi) que lorsque cet esprit sera entièrement effacé.

Mon cher T..., je voudrais te parler bien longuement, mais je n'ai rien de neuf à te conter, si ce n'est que la Bible me plaît fort, et qu'à force de lire des légendes, j'en avais presque une indigestion. Mais plusieurs m'ont étonné, et je les admire et voudrais n'en lire qu'une ou deux à la fois.

J'irai passer, à mon retour à Lyon, une soirée dans la chambre d'Alexandre, et toi et ce brave Musson. Quoique je ne sois pas bien ferré pour le voyage, j'espère aller assez bien, et que la barquette nous amènera à Saint-Vallier. Tout ça à la volonté divine. Adieu, mon ami. Ecris-moi. J'ai de l'argent; je ne dépense rien ici, et tes lettres me font grand plaisir (2). Je suis bien indécis. Je voudrais bien arriver avant l'Ascension, et on me

---

alors de publier M. Faugère, et il en avait été étrangement agité et fut un moment sur le point d'entrer dans les mêmes voies que Joseph.

(1) Il veut dire dans les habitudes libres qui se rencontrent dans les écoles publiques.

(2) J'ai fait remarquer ailleurs la cherté des ports de lettres à cette époque.

propose de rester ici jusqu'à la fin de la semaine; juste quinze jours passés, comme le docteur l'a prescrit. Je ne t'annonce rien; je ne tousse ni plus ni moins, plutôt moins. Mais je n'ai qu'à descendre de ma chambre pour me promener dans le jardin et les alentours au soleil. Les jours humides, on me fait du feu au premier. L'emplâtre a fait sortir des boutons qui se déchirent, ce qui me gêne; mais j'ai trouvé cette souffrance très-petite et insignifiante, me rappelant celle d'il y a trois ans. J'aurais bien voulu voir M. Tamain mercredi (1); mais enfin ce que je ferai sera pour la santé plutôt que pour toute autre chose. Amitiés à Musson, Brosse, Loras (2), et à toute la conférence qui a voulu prier pour moi (3). Je lui vote des remercîments.

J'ai de l'encre tellement boueuse que je ne fais que des taches.

Je t'ai fait un barbouillage infâme, mais j'étais pressé; je ne sais trop ce que je t'ai dit. Excuse les *cuirs*.

Bien des choses à tes parents, à tout ce que tu jugeras à propos.

Ainsi, je pense être à Lyon dans huit jours.

---

(1) Le mercredi était la veille de la fête de l'Ascension, et il désirait sans doute communier ce jour-là.

(2) Encore un excellent ami. Il en sera parlé plus loin.

(3) Dans les réunions de la société de Saint-Vincent de Paul, on a l'usage de prier pour les membres malades ou même pour leurs parents. Nous avions réclamé les prières pour Joseph.

Lorsque Joseph revint, j'étais à Sainte-Foy, sérieusement malade. La fatigue de la course, et surtout de la montée, eût été trop considérable pour qu'il pût songer à venir; mais nous avions de nos nouvelles respectives par l'infatigable Musson, qui chaque jour nous voyait tous deux. C'était le temps désigné pour notre navigation. A cause de moi, il fut convenu qu'à cette fois Joseph irait seul, et que ce serait partie remise à l'automne. La veille de son départ, il m'écrivit :

Je pars demain, lundi de la Pentecôte. Je t'exhorte de mon mieux à la patience. Tu connais assez quelles sont les vertus à pratiquer. De mon côté, je me conforme à l'ordonnance comme tu le désires.

Je suis las; je voudrais trouver un endroit véritablement solitaire. J'ai vu l'abbé Tamain. Sans ses conseils, je serais complètement abattu. Louange à Dieu pour ce qu'il me fait éprouver de contre-temps!

Je souhaite que la santé soit, par son retour, un soutien de la force que je désire que tu possèdes, et que tu possèdes.

Dis à Musson qu'il est un *brave* homme (1)!

---

(1) Dans la bouche de Joseph, ce mot *brave homme* avait une signification incommensurable. Cela disait tout.

Je t'écrirai de Saint-Uze. Le ciel de mon pays fera que je serai plus éloquent et plus long.

Je te souhaite un prompt rétablissement.

« Souvenirs, je n'ai de vous que la souffrance (1)! »

Les lettres suivantes sont écrites de Saint-Uze :

A T...

Je tarde de t'écrire sans doute, mais ici tout va lentement. Je suis arrivé à Saint-Uze en très-bonne santé. Oh! la nature, elle y est admirable; et, si le bon Dieu me prête assistance, je voudrais avoir ici une charmante retraite, et je pourrais vivre, sinon en saint, du moins en vrai solitaire.

Le lieu est bien magnifique à la première vue, un jour de printemps, beau comme celui où j'arrivai; et si le prix de ce qui entoure mon rocher est celui qu'on me dit (je m'informerai), on pourrait pour 1,200 francs acquérir une propriété de plusieurs mille mètres. Si cela est, je le saurai. et

(1) Citation de ses *Fragments*.

j'en parlerai à mon père ; mais cela est encore à l'état informe d'un rêve. — Champagne (1) est entre Serrières et Andance. — Tu m'écriras sur l'état de ta santé, et longuement. Moi je ne vais pas mal ; je suis le régime autant que je peux. Il fait une bonne chaleur. Le lieu a bien sa beauté. Courage, mon ami, soigne-toi. Ecris-moi, et je te répondrai. Je suis déjà harassé, et je n'ai fait que deux lettres. Dis à Alexandre, à Musson et à tous les amis que je ne les oublie point.

Je te souhaite un prompt rétablissement. Le régime tue l'esprit. J'en fais pour mon salut.

Je t'embrasse de cœur, frère.

Saint-Uze, 27 mai 1847.

Ce que j'ai fait jusqu'ici n'est pas encore très-amusant. Si tu es rétabli et que tu veuilles venir, je t'indiquerai tous les moyens dans une prochaine lettre.

---

(1) Nous avions entendu parler d'une très-belle église romane qui existe en effet à Champagne. Nous n'avions pas l'idée que, dans l'état de sa santé, Joseph pût nous accompagner ; mais Musson et moi nous étions proposés d'y aller et de relever les plans de l'église, ce que nous fîmes plus tard.

A T...

Samedi 6 ou 7 juin.

Non, cela ne me scie pas le dos d'écrire, mon cher C..., mais je ne suis pas toujours exempt de sécheresse. — Pourquoi, devant la nature et plein de son parfum, mon âme ne s'élève-t-elle pas davantage ? Il y a des moments où tout revient, et je sens que je brûlerais d'une passion inconnue et plus forte (1). — Mais nul objet ne m'apparaît, et pas une personne de celles que je vois ne serait capable de m'émouvoir. Pour peu que quelqu'un d'élevé se trouvât ici, je ferais de fameux élans ! Qui sait ? pour tomber peut-être beaucoup plus bas. Il n'est pas rare à l'homme qui veut s'élever dans des régions au dessus de la sienne de se précipiter ; et, comme disait le P. Lacordaire, de l'autel à l'égout il n'y a qu'un pas.

Tu as raison, la vue la plus grandiose, tu la possèdes (2),

---

(1) Il confirme de lui-même ce que j'ai dit plus haut, que, s'il eût vécu, le pauvre ami n'en eût pas été quitte avec les agitations du cœur, et que celui-ci n'avait encore donné qu'une portion de ses richesses.

(2) La vue que l'on a des coteaux de Sainte-Foy.

car nul morceau n'égale cette immense étendue des Alpes et ce Mont-Blanc, image de l'Eternel dans son éternité, dominant les mondes. L'autre jour, regardant les étoiles, enveloppé dans ma couverture qui me servait de draperie, j'étais à la fenêtre une partie de la nuit, et cette quantité d'astres et toutes les conjectures que je faisais finirent par m'effrayer aussi. Et je me serais endormi, satisfait de la douce fraîcheur de la nuit. Je repassais bien des choses dans ma mémoire; mais à ce que je te disais, relativement au souvenir, j'ai joint l'espérance pour une autre vie. Ce qui frappe premièrement est ineffaçable, et le plus beau des poëmes ne dit rien à côté de deux yeux et d'un certain sourire!... La rougeur sur un certain front!... Tout cela, chimérique et illusoire!

Les journées que je passe dans la paix me mettent en faveur toute l'humanité, et je voudrais embrasser quelque chose. C'est encore un malaise. Il ne faut de bonheur que juste ce qu'il nous faut. Les journées les plus tristes ne sont pas toujours celles où nous souffrons le plus, mais quelquefois celles où nous souffrons le moins.

J'ai lu par passe-temps, — ce qui occupait très-bien mon temps, — les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. On doit me prêter le livre du *Pape*, si on le trouve. C'est admirable : la souffrance, partage de l'homme; la solidarité d'honneur et d'infamie; ces sentiments sur l'épouse, sur tout ce qu'il y a de beau au monde; ces vues sur la guerre, etc., où la Providence exerce une justice cachée, mais très-profitable au monde. Je veux relire les *Soirées*, si on ne retrouve pas le livre du *Pape*.

Mon pays, quoique restreint, te plairait, au moins pour quelques jours, car il a de petites retraites poétiques que tu aimerais. Je veux te le faire voir; si ce n'est à présent, ce sera plus tard (1); mais, s'il plaît à Dieu, nous le verrons. Mon rocher est toujours superbe, et une bicoque y serait bien placée. Je n'y ai pas de terrain, je renonce à ce que je te disais. J'attendrai un moment plus favorable. Autrement, si cela pouvait se faire, j'aurais le plus délicieux petit coin. Un homme qui le cultiverait pourrait y vivre; mais, encore une fois, il faut y renoncer.

Mon ami. ne te rebute pas, ne te lasse pas; mène une chose vigoureusement, mais seulement lorsque tu auras la santé. Ce livre de de Maistre m'a donné du courage, et je ne désespère pas de l'avenir.

Entre nous soit dit, les personnes que je vois ici n'ont pas fait un pas; elles font des vers à soie, voilà. — Inaccessibles à toute espèce de raisonnement, c'est une cire qui ne s'amollit que sous la chaleur de la flatterie. Je ne suis courtisan d'aucune aussi mesquine cour; mais un brave curé, sans malice, plein de bon sens, m'est un précieux ami.

Que je voulais te dire de choses dans cette lettre! — Combien est précieuse l'innocence! J'entrevois une foule d'idées auxquelles je n'avais pas songé avant de Maistre, et cet homme-là m'a sérieusement détaché de beaucoup de puérilités. Je l'estime. — Ce soir, je finissais de lire les *Soirées*, assis sur une pierre, sous de petits acacias dont le vent

(1) Hélas! ce ne fut jamais.

faisait frôler les feuilles les plus basses sur ma joue et sur mon cou, comme une douce et tendre main. Païen, j'aurais cru à quelque nymphe divine. Le soleil se faisait, par le balancement de l'arbre, un passage jusque sur mon livre. Tout près était un grand monticule de pierre grise qui devient sable à la pluie. A mes pieds, je vois Saint-Uze, un bout des Alpes, des collines boisées aux sommets âpres; sur les versants, un bois de petits chênes où j'entends divers oiseaux, et, sur ces balmes grises ou jaunes, j'aperçois souvent voleter le merle et la pie; plus bas, ces fauvettes qui chantent si bien et plus longtemps que le rossignol, qui ne chante déjà plus ici. Je ne connais désormais qu'un seul bonheur, celui des champs. Je suis sûr que l'abbé Tamain serait bien ici. Le pays est sublime, mais certaines considérations humaines m'en éloignent toujours. A tous ceux que j'aime mon souvenir, à Alexandre et à tous nos amis; tu les connais assez sans que je les nomme. — Tu renverras alors à un autre moment le voyage de Champagne?

Je t'embrasse et suis de cœur

Frère Joseph P.

Je tousse toujours un peu, et je ne vais pas plus mal du reste. Ça ne va pas aussi vite que le violon. Il est bien juste que j'endure quelque chose; je n'ai véritablement pas assez souffert.

Si tu m'écris, ne tarde pas plus de quatre ou cinq jours.

Ecris-moi sans faute, afin que, si je change de domicile, j'aie reçu ta lettre avant. Courage! le bon Dieu te sauvera de la fièvre.

A SON PÈRE.

Mon père,

Vous recevrez la balle de petits pots et objets de ménage (1). Je ne sais trop s'il ne fallait pas en mettre moins. Les pièces qui seraient de trop, il sera facile de trouver leur emploi. Toutefois, pour M. Perrin, je crois le cadeau convenable.

Ne recevant pas de vos nouvelles, j'étais sur le point de partir sur-le-champ, car je craignais que vous ne fussiez malade, et l'ennui me prenait. La veille, j'avais eu une longue moquerie à essuyer chez Z..., et, le matin même, d'autres mots qui, s'ils partent de l'abondance du cœur, prouvent que ce n'est pas en affection qu'il est abondant.

Si la pauvre X... les connaissait, elle ne resterait pas sous

---

(1) Il s'agit d'objets provenant de la fabrique de poteries de Saint-Uze.

le poids de servitudes puériles, indignes d'une âme qui vit sous l'égalité fraternelle, ferme et inébranlable de la croix. Mais, hélas ! notre pauvre nature a bien des faiblesses, et il suffit de rentrer en soi pour ne pas mal parler des autres.

Votre lettre m'a donné de la vie, car, si Dieu s'est fait appeler notre père, c'est qu'il voulait qu'il y eût dans ce mot : mon père, un charme merveilleux dont lui seul serait l'auteur. La vie repose entière sur quelques courts mais immuables préceptes : l'amour de Dieu et l'amour des hommes ! La haine c'est la mort, comme l'amour est la vie. Je ne connais point de science au dessus de la science de l'amour.

Il me reste pour X..., qui peut se vanter de m'avoir broyé dix fois, une espérance en Dieu qui lui donnera du cœur. Je me tais ! Il me fallait le calme et la beauté de la campagne pour cicatriser ces blessures. O religieuse nature ! Pourquoi, ô petits oiseaux, avez-vous plus de raison et de bonheur que la plupart des hommes ? Dès le matin, avant la venue du soleil, vous chantez ; vous chantez, et nous, nous enrageons, nous rugissons ; nous nous couchons avec l'orgueil, nous nous levons avec la haine !

Pendant que les étoiles traversent les cieux dans une silencieuse majesté, que la nature repose et que l'eau s'écoule avec un doux murmure, que les anges adorent Dieu et que les saints le prient dans la paix, l'esprit de ténèbres, le serpent se glisse dans un sein de femme. Cette femme, au lieu de se livrer à un saint baiser ou à une caresse tendre, laisse enfler son cœur par la vanité, et les froids anneaux du monstre la lient au côté opposé à celui de son époux ! — Voilà ce que je songe parfois, et si mon cœur laissait exhaler sa plainte et

s'échapper sa souffrance, Milton lui-même n'eût jamais rien dit de ce que je sens (1).

Priez, mon père, pour vos enfants qui vous aimeront toujours. Les vérités ne sont pas ici présentes constamment ; mais là-hant sera la rude barre. Mieux vaudrait à l'homme rester sans postérité que des enfants qui s'égarent!

Je vous embrasse et vous aime.

Saint-Uze, 17 juin 1847.

Je vous raconterai d'autres choses lorsque je serai à Lyon. Je vais un peu mieux, mais il n'y a pas de quoi bien chanter merveille.

Lorsque Joseph revint de Saint-Uze, j'étais rétabli, et je me hâtai de le conduire auprès du docteur Pillet, en la science de qui j'espérais toujours. Le médecin, sans doute dans l'intention de le rassurer, lui dit qu'il

(1) Ce tableau singulier, fruit d'une imagination frappée par des circonstances auxquelles il avait sans doute été mêlé, forme, comme on l'a vu, le sujet d'un des *Fragments*, où il a été développé et complété.

trouvait une amélioration marquée depuis la première visite, qui était antérieure au voyage de Parcieux. Ne comprenant pas d'abord la pensée qui avait inspiré ces paroles, j'accueillis avec beaucoup plus de crédulité que Joseph l'assurance qui nous était donnée. Mais les symptômes s'aggravèrent si rapidement, que ses amis ne purent se faire illusion plus longtemps. On conseilla à Joseph de retourner à Parcieux. Il y avait déjà si loin de l'état où il s'y trouva, de celui qui, trois mois auparavant, lui laissait encore, avec l'espérance, cette quiétude de l'âme, cette paix où il pouvait se livrer au charme de la vie des champs, qu'il n'eut pas le courage ni l'envie de m'écrire. Il n'y a de ce voyage que les deux lettres suivantes à son père :

Mon père,

Nous sommes dans la disette de papier et de plume; je vous écris sur un revers de lettre. Aujourd'hui, jeudi, il fait beau, je me sens aller mieux; mais les trois premiers jours ont tous été à peu près semblables, c'est-à-dire qu'un point me tenait tout le corps. — Rassurez-vous, j'espère et je suis tranquille le plus possible. — Dieu frappe et guérit; aussi ai-je plus confiance en lui qu'à la science de la médecine. J'ai eu de mauvais moments, et un petit retour à la santé me contente. Je ne suis pas très-fort, car une promenade de la

longueur du jardin me lasse jusqu'à me forcer à m'asseoir, et ce point, quoique plus faible, ne m'a pas quitté. — Je souhaite que vous conserviez la santé. Combien j'ai à vous remercier de vos bons soins ! Seul, sans de bons parents, qu'aurais-je fait, ainsi abattu ? La souffrance la plus dure m'aurait anéanti. Je vous embrasse, et, si cela ne vous fatigue pas, j'aurai bien du plaisir à vous voir dimanche.

Je dors à présent toute la nuit, ce qui est de bon augure.

Dieu nous envoie la souffrance afin de nous faire aimer nos pères qui ont le premier soin de nous.

Bien des choses de Clarisse.

N'oubliez pas Magdeleine et les connaissances. Je vais un peu mieux. J'ai reçu les bas, mouchoirs, tricots et chemises; merci. Quand je m'en sentirai capable, je partirai pour Bussières.

Parcieux, 8 août 1847.

Mon père,

Je pensais vous voir aujourd'hui ; vos occupations vous en auront empêché. Je vous aurais écrit cette semaine, mais n'ayant rien de particulier à vous dire, j'ai attendu jusqu'à ce jour. — Je vais petitement mieux, et, si je pouvais chas-

ser la pensée de l'avenir, je serais plus content. — Ces journées passées à avaler des tisanes de bois et des pilules insupportables, assaisonnées de quina, sont pénibles. Tout cela me donne peu de force et pas beaucoup de gaîté, et l'ennui de droguer si longtemps, quoique je tâche de l'éloigner, revient assez souvent. Vous m'avez dit : « Inquiète-toi de te guérir. » — Oh ! que souvent vous m'avez soutenu ! Je sens que, pour toutes les sommes que vous m'avez sacrifiées, je ne vous rends que de la peine. Ce qui me rongeait à Paris, c'était cette préoccupation de charger celui qui a tant de fardeaux, et l'ennui de n'avoir pas rencontré ce que me promettaient des paroles vaines. J'avoue, j'en ai eu le tort, mais pouvais-je m'en défendre ? — Malheur aux âmes qui s'inquiètent ! la nature leur est sombre, et, depuis que les hommes m'ont joué, j'ai conservé une certaine méfiance de la nature humaine. — Mais, sans langue blessante ni perfide, je crois pouvoir dire que depuis longtemps j'ai vu la vie. Un père ne trompe pas, mais il est toujours imprudent de se fier aux belles promesses des hommes. La réflexion me ramène à l'espérance ; plus abattu, je suis moins découragé.

Je prie Dieu pour qu'il vous conserve bien portant ; et ne vous fatiguez que le moins possible. J'aurais été bien aise de vous voir, mais cette course, après les travaux de la semaine, vous aurait peut-être fatigué.

Si je me sens plus fort, j'irai à Lyon dans le milieu de la semaine. Mon bon souvenir à Magdeleine. Clarisse ne fait que croître et embellir ; elle ressemble à un bec-figue. Moi, je suis sec de telle façon que mes pantalons ne tiennent qu'en serrant bien ; je reconnais les bras et les mains de la chère

tante Revol (1). Mille réflexions me viennent. Mort, naissance, que tout cela est peu! Combien peu d'hommes ont compris la voie véritable! Les richesses données ne servent parfois qu'à faire détester la main généreuse (2), et les receveurs ingrats croient toujours avoir moins qu'ils ne méritent. — Quel tableau insolent!

Ah! le monde, qu'y voit-on? Voici un prêtre qui aura la conscience telle que par elle des jeunes gens ont été perdus. Tel autre aime l'or. De toutes parts le vice. Il faut voir la vie avec des yeux fermés pour ce qui est avilissant. Si je vous parlais d'ici et de Neuville! — Là, des scandales d'adultère sont devenus publics, et ici, les filles ont devancé les femmes. Voilà ce que devient la campagne. Quelquefois je pense à bien me préparer, car il me semble qu'une bonne fin ne serait pas un mal. — J'aimerais mieux quitter cette terre que d'y arriver au déshonneur. Beaucoup m'ont dit : Vous changerez ; et moi je me cramponne à un système qui peut paraître à l'envers des idées reçues, mais j'aime mieux ma bizarrerie et rester dédaigné que d'être dans la ligne que j'ai entendu prôner. Suivre son siècle! Il fait de jolies choses, mon siècle! Et, à côté de qui dit cela, je vois le vol et le déshonneur! — Et celles-ci, ces femmes qui ont la

---

(1) Cette pensée est navrante. La tante Revol était cette personne fort âgée avec qui avait habité Mlle Clarisse. Elle était morte l'année précédente, émaciée jusqu'à extinction par la maladie.

(2) Il suit évidemment une pensée que je ne connais pas, mais que comprenait sans doute son père.

chance, comme tout le monde, de l'hôpital et de l'écuelle de bois, et à qui la porcelaine opaque fait mal au cœur! Il leur en faut de transparente, ou leur tempérament en souffrira! Et c'est à cela qu'on songe dans une vie qui dure un jour, et lorsqu'on a une âme éternelle (1)!

En vous écrivant, je fais des bavardages, sans penser à vous demander le sirop et la poudre dont, à ce que dit le docteur, dépendra ma santé. — Ces bons docteurs ne vous font pas mettre la main sur la conscience, mais dans la bourse. Aussi ils ont tous plus ou moins d'enfants et de maisons de campagne. Quel riche métier! et dire que je n'y ai pas pensé plus tôt!

J'ai la même plume qui, vendredi, ne pouvait écrire. Aujourd'hui, par caprice, elle marque seule, et de plus j'ai trouvé, ô miracle! une feuille entière. Tout ceci n'est pas important, mais il faut bien parler de quelque chose. Ne vous attristez de rien, car je fais tous mes efforts pour être gai et sans souci, et pour me guérir.

Je vous embrasse et vous irai voir; et si un tour à la montagne peut se faire avant l'automne, je suivrai votre avis là-dessus et les circonstances. — Le maître de céans finira bien par croire que je vais rester jusqu'à la fin du monde dans sa maison de Parcieux. — Je vous adresse un mot de la tante Bréband, et c'est un des caractères les meilleurs que j'aie jamais vus, ignorant absolument le mal et faisant le bien.

---

(1) Je ne puis que repéter, à propos de tout cet alinéa, l'observation que j'ai faite à la note 2 de la page précédente.

Elle a l'âme mieux faite que le corps. Si l'on voyait l'âme de certains beaux corps, l'on frémirait.

La famille du père de Joseph était, je crois l'avoir déjà dit, des montagnes de la Loire. Depuis longtemps on pressait le père d'y envoyer son fils se reposer quelque temps. Joseph partit enfin, espérant encore être de retour pour que nous pussions tous aller à Saint-Uze. La lettre qui va suivre, triste et où se décèle déjà le tarissement des sources de la vie, est la dernière qu'il m'ait écrite.

Bussières, 3 septembre 1847.

Mon cher T...,

J'ai mis huit jours pour arriver dans ce pays, où rien ne me paraît favorable, car je ne mange rien, et je suis livré à des gens ennuyeux avec leurs coutumes. Routiniers à l'excès, ils ne savent pas tenir quelqu'un un peu libre. Décidément

les parents sont assommants. L'air est pur et vif; je vois quelques beaux effets, mais c'est le pays le moins artiste que je connaisse ; ce sont des hommes qui à tout vous répondent : « C'est possible, mais ce n'est pas l'habitude ici, » et qui vous parlent pendant des heures pour ne vous dire rien. Je laisse ces *couennes,* bien excusables du reste, car ils sont honnêtes et bons chrétiens (foi de charbonnier).

J'en ai trouvé un d'une platitude sans exemple, tellement que j'avais peine à y croire. En somme, ici les hommes sont lourds. Je tâcherai d'être à Lyon au milieu de ce mois, et si vous allez à Valence à cette époque, nous nous rencontrerons à Saint-Uze ou ailleurs. Ce que je projette ne réussit pas toujours. Je guéris difficilement, ou plutôt je ne guéris pas. Que la volonté de Dieu soit faite ! Néanmoins je me soigne et fais ce que je peux ; mais je ne puis acquérir la force, et mon esprit lui-même, je le sens, divague et s'affaiblit. Aussi ne t'étonne pas de trouver peu de suite dans ce que j'écris. Je cherche ici à me rappeler ce que j'ai vu ou lu, et j'y parviens avec peine; mais le peu que je retrouve dans ma mémoire me fait plaisir. J'aime aussi ma peinture, et tel est mon sort, que j'ignore si je pourrai la continuer. Une exclamation à la Corrége s'échappait de mes lèvres en traversant, sur une charrette, les montagnes de Tarare, et à la vue de beaux morceaux, au souvenir qui me reportait à l'âge de quinze ans, où j'y dessinais, plein de jeunesse et d'espérance, je me disais que moi aussi j'aurais pu être peintre, et un sentiment pénible me tenait le cœur; et pourtant qu'est-ce que c'est que cette petite gloire de peintre ? Rien, puisque tout est vain, même la vie.

Tu n'oublieras pas notre *cher* Musson (1). Que j'aurais de plaisir à parcourir mon pays natal avec lui et toi! Car ce sont là des âmes d'artiste comme je les entends, âmes sans désir de lucre; car la lucrativité que je rencontre par ici me dégoûterait volontiers de l'espèce humaine. A Sainte-Agathe (2), le caractère est mieux qu'ici. Ils ont une certaine courtoisie campagnarde, et l'accueil de simples et bonnes filles (3) a bien quelque chose de préférable à celui de ces gens qui vous prescrivent jusqu'à votre nourriture, corps défendant.

Malgré ces petites misères, le pays a encore son charme. J'ai vu une ruine de château qu'on appelle Marcilly. D'un certain endroit, cela aurait fait un paysage à caractère. Plus haut se détache, comme tu le vois, un moulin qui, en revanche, en a fort peu, de caractère (4). Les montagnes aussi sont rondes et offrent peu d'intérêt. Cependant il n'en est pas de même partout. Une route qu'on suit, percée dans les bois, a souvent dans ses contours de belles choses, et si je pouvais marcher et chercher, j'aurais encore à faire une longue suite d'esquisses. Ah! T..., ne m'oublie pas dans tes prières, car je suis bien infirme, et c'est avec peine que je

---

(1) Le mot *cher* est souligné dans l'original, comme pour ajouter de la force à l'expression.

(2) Sainte-Agathe était le pays d'André.

(3) Sans doute les sœurs d'André.

(4) Dans la lettre originale, un croquis à la plume indique ici la silhouette des ruines et des montagnes qui leur servent de fond.

me traîne d'un lieu à un autre! Aussi combinez avec Musson et Loras votre voyage à votre fantaisie, et faites comme si je n'existais pas. Partez, je tâcherai de vous atteindre, et peut-être encore parcourrai-je en compagnie de mes amis mon pauvre pays. Je vous souhaite bonne santé. Dis à Musson combien je le remercie, et combien je me souviens du soin que depuis si longtemps déjà il a pris d'être mon compagnon et mon appui dans toutes mes promenades. J'ai fait hier une longue course. J'ai eu de la peine, mais je m'en suis tiré. Qui sait? peut-être les forces reviendront-elles et chanterons-nous victoire sur les bords du Rhône. — Mon souvenir du cœur à Alexandre, à Loras, à André, à toute ta famille et à la société de Saint-Vincent de Paul.

Voyant bien qu'au retour d'un voyage aussi pénible que celui des montagnes du Forez, Joseph ne pourrait même penser à nous accompagner à Saint-Uze, nous fîmes comme il avait dit et songeâmes au départ. Il ne revint que plus tard, assez avant dans le mois de septembre, et lorsqu'il était au dernier degré de la phthisie. Il nous avait envoyé de Bussières une lettre d'introduction auprès du curé de Saint-Uze,

telle qu'en portaient, au temps de l'Eglise primitive, les chrétiens venant des communautés éloignées. Musson, Loras et moi, nous parcourûmes à pied une grande partie du Dauphiné. Loras, que Musson et Joseph aimaient, et que tout le monde aimait, était modeste, bon, droit, véritablement un juste devant le Seigneur. De l'âge de Musson ou à peu près, il avait eu cette année même des succès marqués à l'école de Saint-Pierre. Il est mort à vingt-neuf ans, d'une mort digne de sa vie pure. Jusqu'à la dernière minute il vit son état, et jusqu'à cette minute consola ses douces et pieuses sœurs, leur parlant le langage du chrétien, mêlé aux attendrissements, mais sans faiblesse, qui sont de l'homme. Lorsque ses yeux commencèrent à se voiler des ténèbres de la mort, il l'annonça, ajoutant qu'il n'avait plus que peu de minutes à vivre, donna un dernier adieu à ceux qu'il aimait, puis il fit un suprême effort pour croiser ses mains, afin de s'arranger pour mourir, et, selon l'expression chrétienne si belle, il rendit son âme à Dieu.

Il n'est pas de mon sujet de parler de ce voyage, le premier et le plus beau de ma vie, et dont le souvenir hantait sans cesse Musson sur la couche où il mourut, juste une année plus tard. Il demandait, le pauvre ami, de se rétablir pour en faire encore au moins un semblable. Pauvre et joyeux voyage, pour lequel nos trois bourses réunies, confiées à Musson, s'élevaient

à cent soixante francs, que nous fîmes durer trois semaines ! Il fut bien assombri cependant par le souvenir de Joseph, qui ne nous quitta guère et dont nous parlions sur les longues routes, quand avec le soir semblait descendre la tristesse. Nous ne séjournâmes que quelques heures de jour et une nuit à Saint-Uze. et nous visitâmes rapidement, au coucher du soleil, ces sites où nous avions espéré avoir Joseph pour guide.

J'ai voulu plus tard revoir ce pays pour en graver le souvenir plus profond dans ma mémoire. Sept ans et plus s'étaient écoulés depuis l'époque dont il est parlé ici. On était au printemps, moment où la vallée de Saint-Uze est le plus séduisante. Je n'étais pas seul, et, pourquoi ne le dirais-je pas? ce fut notre voyage de noces. J'ai bien peur qu'on ne se demande si telle idée pouvait éclore ailleurs que dans un cerveau détraqué, et, je l'avoue volontiers, je m'adresse la même question. C'était sans doute une singulière fête à offrir en semblable circonstance, et peut-être bien ne pouvait-il y avoir qu'une seule personne au monde pour accepter ce projet et, qui plus est, s'y associer de toute âme ; et celle-ci n'avait jamais vu Joseph ! Mais, depuis six années, nous avions tellement parlé de lui, nous avions si souvent parcouru ensemble sa correspondance ! Il faisait partie de notre existence comme s'il eût été vivant et au milieu de nous. Parmi

les chemins et les petits bois où il s'était assis, nous relûmes ses lettres et ses fragments. Nous montâmes au rocher surmonté d'un pan de vieille tour, sa propriété qu'il aimait tant, et que par testament il avait rendue à la paroisse. Nous vîmes ses deux tableaux déjà moisis et ternis dans l'humble église. J'ai dû la reconstruire jadis, cette église. Je bénis le ciel que cela ne se soit pas réalisé, et je le supplie de ne pas permettre à quelque autre architecte une profanation que, Dieu merci, je n'ai pu commettre. Je lui demande que la commune ne soit jamais assez riche pour la rebâtir, et que cette petite église romane à une nef, entourée du cimetière à herbe épaisse, cette église si simple, si douce, si pieuse, si en harmonie avec le paysage, que mon Joseph, un soir d'hiver, m'avait dessinée de souvenir, ne soit pas remplacée par quelque beau monument à flèche d'ardoises, avec des pinacles en ciment et une fausse voûte en bois et plâtre.

Dans ces courses à tous les lieux dont j'ai parlé ailleurs, au rocher de Joseph, à la chapelle de Vals, à la fontaine de Sainte-Euphémie, aux coteaux verts et ombragés de Saint-Barthélemy, nous avions pour compagnon ce même curé, brave et cordial, à qui Joseph avait adressé jadis ses trois amis, et qu'il avait aimé. Je ne puis songer sans sourire qu'il fut notre palladium, et que c'est à lui que nous dûmes, sans le

savoir que bien plus tard, d'avoir pu goûter en paix ces jours, les meilleurs de notre vie. En ce pays l'on n'est point relâché sur la morale, et notre hôte et notre hôtesse, jugeant avec beaucoup de bon sens qu'on ne faisait point un voyage de noces à Saint-Uze, n'avaient pas été sans crainte sur la légitimité des relations qui unissaient le jeune couple, et ils avaient décidé, dans leur judiciaire, qu'il devait y avoir cas d'enlèvement. L'ombre de Joseph, qui sans doute veillait sur nous, avait suscité le curé, comme Samuel, pour nous justifier.

A partir du retour de Bussières, la vie de Joseph ne fut plus qu'une souffrance ; à mesure qu'il allait plus mal, Musson redoublait pour lui de soins et de tendresse. Depuis un an, c'était lui qui venait chaque dimanche prendre Joseph pour le conduire à la grand'-messe à Saint-Jean, où Joseph préférait l'entendre, et chaque jour pour le mener faire quelques pas au soleil. Pauvre Musson ! il n'y avait plus alors pour lui de règlement de vie et d'emploi déterminé des heures. Toujours attentif, il se prêtait à toutes les humeurs de Joseph, qui, sous l'influence de la maladie, restait parfois de longs moments sombre, ou même recevait avec quelque rudesse les prévenances qu'on lui faisait.

Depuis longtemps Joseph vivait dans un commerce familier avec l'idée de la mort, et j'ai dit ailleurs que

son esprit s'arrêta toujours sur cette image sans le moindre effroi. Il y avait plusieurs années qu'il avait copié sur un petit cahier, pour l'emporter dans ses voyages, les prières du matin et du soir, les autres prières les plus usuelles, telles que le *Memorare*, le *De profundis*, les litanies, etc., et enfin la messe et les vêpres du dimanche. A la suite de la prière du soir, il avait écrit, comme un *memento*, de courtes recommandations qu'il s'adressait à lui-même. Quelques unes sont un peu énigmatiques, ayant employé pour certains noms un alphabet qu'il avait inventé, et qui lui servait à soulager son cœur sans crainte d'être trahi par le papier. Par une de ces touchantes puérilités d'amoureux, il avait imaginé de représenter sous un signe unique, un monogramme, le nom de la personne qu'il aimait, uni au sien. Je transcris ici ces notes, qui ne devaient être connues que de sa propre âme. C'est en ces sortes de choses que l'homme se découvre, et qu'on le peut juger, non pas dans ce qui est pour le monde et pour le grand jour. J'imite tant bien que mal, ne pouvant les traduire, les signes hiéroglyphiques de l'original.

Cherche premièrement le royaume de Dieu et sa justice, le reste te sera donné par surcroît.

L'orgueil.	La colère.
L'envie.	La luxure.
La paresse.	La gourmandise.
L'avarice.	

Evite la Y flatteuse et trompeuse. Evite les louanges si tu ne veux pécher. Sois prudent, mais en même temps simple de cœur.

Lève-toi dès ton réveil et prie. Prie pour + tous les jours, pour ‡T‡, pour tes parents, père, mère, frères (1), pour une bonne mort. Puisque tu aimes ‡T‡, prie pour M.

Ne considère pas le bien palpable, mais le spirituel.

Considère que ta vie sera courte en ce monde, et qu'il importe de la bien employer.

A quoi bon m'étendre plus longtemps sur les derniers mois de sa vie? à quoi bon ces détails navrants que ma mémoire ne retrouve qu'avec un sentiment douloureux? Depuis bien des mois il ne pouvait plus peindre; cependant un matin il se leva de bonne heure et esquissa rapidement un tout petit paysage d'effet triste, qui représente un coucher de soleil. Il est aujourd'hui en la possession du médecin qui soi-

(1) Il veut dire pour son frère, qu'il avait perdu dans l'extrême enfance, et pour ses sœurs; tout cela est compris sous le nom générique de frères.

gna Joseph dans sa dernière maladie, M. Perrin. Une autre fois encore il tenta de faire une petite ébauche, mais sa main défaillante ne put continuer.

Le médecin avait parlé de l'envoyer passer l'hiver dans le Midi ; ce projet lui avait fait retrouver quelque gaîté, mais il fut bientôt si mal qu'on ne crut pas prudent de l'exposer aux fatigues du voyage et à des soins étrangers, son père ni aucun parent ou ami ne pouvant l'accompagner. Lorsque nous allions le voir, le plus souvent ensemble, Musson et moi, nous le trouvions haletant sur un fauteuil, au coin d'un feu ardent ; car les personnes qui ne sortent pas se font à une température exceptionnellement élevée, qui devient un besoin pour elles. Parfois il était accablé, la poitrine déchirée par d'épouvantables accès de toux ; puis son esprit se détendait comme un ressort, il retrouvait tous ses élans d'enthousiasme, ou bien il nous arrachait des sourires, à force de plaisanteries, comme s'il eût voulu narguer la mort. C'était le sarment qui pétille jusqu'à ce qu'il ne soit plus que cendres. Il fut ainsi jusqu'au dernier jour où il put nous recevoir. Tous ses amis, mon frère, Musson, Loras, Isidore, André, l'abbé Tamain, les membres du tiers-ordre qui étaient alors à Lyon, allaient le voir le plus souvent possible. Brosse, Saint-Pulgent étaient absents ; Serret habitait Paris ; Cornier ne vint pas.

Quand approcha Noël, il demanda lui-même les sa-

crements des mourants. Ce fut le lendemain de cette fête qu'il les reçut de la main de l'abbé Tamain, qui avait peine à maîtriser son émotion. Il était levé, et s'agenouilla sur un prie-Dieu, sans peine. Nous ne pouvions nous persuader, le voyant ainsi, qu'il fût dans un tel état que de recevoir l'extrême-onction. Trois jours après il répondit la lettre que voici à Saint-Pulgent, qui lui avait écrit de Rome. Je ne sache pas que jamais plus belles et plus paisibles paroles soient tombées des lèvres d'un homme qui se meurt et qui le sait.

Lyon, le 29 décembre 1847.

Mon cher Saint-Pulgent,

Vous vous intéressez bien à moi. Je vous en remercie et ne perds pas courage, car un même Dieu, une même foi nous soutiennent. Je suis très-bas placé sous le rapport de la santé, mais plein d'espérance. J'ai reçu le bon Dieu chez moi et l'extrême-onction. Depuis ce moment-là, je suis calme et assuré. Rassurez-vous, âme rare aujourd'hui; je vais plus mal que lorsque vous veniez me voir, mais l'âme n'en va que mieux. Soyez tranquille : après tout, je ne risque rien. — Qui sait quel est le meilleur, même à vingt-trois ans, de

vivre ou de mourir, — vivre de maux, ou mourir pour cette félicité qui nous est promise par la croix ? — Priez pour moi, je prierai aussi pour vous. Que Dieu vous fasse suivre avec bonheur son doux chemin!

Tout à vous en Dieu. Votre ami.

Madame votre tante m'avait fait remettre votre lettre; cette bonne dame, malgré son grand âge, est pleine de sollicitude. Que les sentiments de votre lettre ne vous quittent jamais!

Il mourut le onzième jour après avoir écrit cette lettre. Il n'avait plus ni repos ni sommeil; les dernières nuits et les derniers jours furent un long martyre. Quelques instants avant de mourir, il exhorta son père, et celui-ci, après vingt années écoulées, pleurant à ce souvenir, me disait que bien souvent il avait essayé, mais vainement, de se répéter les paroles que son fils avait prononcées; jamais il n'avait pu les retrouver sur ses lèvres, et il ne pouvait que dire, comme saint Paul, que jamais l'oreille n'avait entendu et que le cœur de l'homme n'avait jamais conçu ce que son oreille entendit et ce que son cœur conçut alors. Peu après avoir fini de parler, Joseph prit une

crise; Magdeleine, sa vieille bonne, courut lui chercher à boire; au moment où elle lui présentait la tasse, il lui sauta convulsivement au cou, l'embrassa et mourut en criant : « J'étouffe ! »

C'était un samedi soir. Je le vis le lendemain avec André. Le linceul blanc qui cachait entièrement ses cheveux longs, bouclés et soyeux, ses joues déformées déjà par la mort, faisaient qu'il ne ressemblait plus à lui-même. André avait pour Joseph de l'adoration. Après avoir prié, il se leva lentement, et, ainsi qu'il a été toute sa vie, de cœur doux et féminin et courageux à la fois, il embrassa longuement ce front glacé depuis la veille.

La dernière nuit que le corps de Joseph passa avant d'être confié à la terre, il fut veillé par un membre du tiers-ordre.

FIN.

Lyon. -- Imprimerie Félix Girard, rue St-Dominique, 13.



